

Faculté de philosophie, arts et lettres

**De l'insultance sexiste : enquête sur la
perception d'actes insultants sexistes
auprès de la population francophone
européenne (Belgique, France)**

Auteur : Tiago JOSEPH

Promoteur : Philippe HAMBYE

Année académique 2020-2021

Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale à
finalité approfondie

« Si dans notre République aujourd’hui, dire à une dame ‘’Madame le président’’, c’est considéré comme une insulte, alors c’est que le débat démocratique est bien affaibli et que les Français doivent se demander aujourd’hui si nous n’avons pas mieux à faire. »¹

Julien Aubert, député français

¹ Transcription personnelle de la première séance du mardi 07 octobre 2014 de la Session ordinaire de 2014-2015, à l’Assemblée nationale (XV^e législature). Pour la transcription officielle (mais normalisée), voir Assemblée nationale. 2014. « Assemblée nationale. XIV^e législature. Session ordinaire de 2014-2015. Compte rendu intégral. Première séance du mardi 07 octobre 2014 ». In *assemblee-nationale.fr*. <http://www.assemblee-nationale.fr/14/cr/2014-2015/20150006.asp#P314179> (Page consultée le 15 aout 2021).

Table des matières

Remerciements	6
Note préliminaire.....	6
Introduction générale.....	7
1. A-t-on atteint l'égalité ? Une brève mise en perspective	10
2. Sexistes à notre insu. Définition, formes et violence verbale du sexisme discursif..	13
2.1. <i>Domination masculine & sexisme</i> : définitions	13
2.2. Le sexisme, un travail symbolique ? Fonctionnement et caractéristiques.....	18
2.3. Sexisme discursif : peut-on objectiver le sexisme des discours ?	22
2.4. Typologie du sexisme discursif	26
2.4.1. Premier type : le sexisme élémentaire (standard, injurieux et masqué)	27
2.4.2. Deuxième type : l'antiféminisme du sexisme moderne (ou néosexisme) et du masculinisme	29
2.4.3. Troisième type : le sexisme objetisant	32
2.4.4. Quatrième type : le sexisme bienveillant	37
2.4.5. Cinquième et sixième types : le sexisme subtil et le sexisme conventionnel	40
2.4.6. Septième type : le sexisme inversé.....	44
2.4.7. L'humour sexiste : « Vous connaissez la différence entre une femme et une... ? »	46
2.5. De l'insultance : propriété sociodiscursive du sexisme.....	48
2.5.1. Le sexisme est-il une insulte ?.....	48
2.5.2. Définir l'insultance.....	51
2.5.3. Apports de l'insultance.....	54
2.5.4. L'insultance sexiste.....	56
2.5.5. L'origine du pouvoir de blesser (insulte et performativité)	57
2.6. Réponse à la première problématique	58
3. Quelques données empiriques sur la perception du sexisme dans le monde	59
3.1. Perception du sexisme : facteurs de variation & questions de recherche.....	60
3.2. Hypothèses de recherche	64
4. Méthode pour étudier la perception de l'insultance sexiste	66
4.1. Présentation générale de la démarche.....	66
4.2. Présentation du corpus d'items (variable indépendante productive principale).....	67
4.2.1. Rappel de la définition du sexisme discursif.....	68
4.2.2. Sexisme élémentaire standard (thème caractère et aptitudes féminines)	69
4.2.3. Sexisme élémentaire standard (thème sexualité féminine déviante).....	69
4.2.4. Sexisme élémentaire injurieux	70
4.2.5. Sexisme élémentaire masqué	70
4.2.6. Masculinisme (antiféminisme extrême)	71

4.2.7.	Sexisme moderne/néosexisme (antiféminisme)	71
4.2.8.	Sexisme objetisant corps-géniteur.....	72
4.2.9.	Sexisme objetisant corps-objet esthétique.....	72
4.2.10.	Sexisme objetisant corps-objet sexuel	72
4.2.11.	Sexisme bienveillant différenciation complémentaire des genres.....	73
4.2.12.	Sexisme bienveillant paternalisme protecteur	74
4.2.13.	Sexisme bienveillant intimité hétérosexuelle	74
4.2.14.	Sexisme subtil.....	75
4.2.15.	Sexisme conventionnel polémique et non polémique	75
4.2.16.	Sexisme inversé	76
4.2.17.	Cas-limites et effet paranoïaque	77
4.3.	Situation énonciative, genres des énonciatrice.teur.s et humour sexiste (variables indépendantes productives secondaires)	78
4.3.1.	Situation énonciative : quel lieu médiologique ? (variable contrôlée).....	78
4.3.2.	Genres des énonciatrice.teur.s (variable indépendante)	80
4.3.3.	Humour au premier et au second degré (variable indépendante).....	81
4.4.	Distracteurs (variable indépendante)	84
4.4.1.	Présentation des distracteurs	84
4.4.2.	Buts des distracteurs.....	85
4.4.3.	Mises en contexte des distracteurs	87
4.5.	Paramètres signalétiques (variables indépendantes réceptives)	88
4.5.1.	Justification générale des paramètres signalétiques	88
4.5.2.	Âge	88
4.5.3.	Genre (réception).....	88
4.5.4.	Niveau de diplôme	88
4.5.5.	Position sur l'échiquier politique	89
4.5.6.	Sensibilité à l'égalité et contact avec les discours féministes	89
4.5.7.	Langue natale et pays de résidence (variables de contrôle)	89
4.6.	Construction des neuf questionnaires (face interne).....	90
4.7.	Construction du questionnaire général (face externe)	90
4.7.1.	Présentation de l'enquête	91
4.7.2.	Consigne de l'enquête	92
4.7.3.	Questionnaire interne & fiche signalétique	93
4.7.4.	Étape finale.....	93
4.8.	Choix de la population, distribution du questionnaire et méthode d'analyse.....	93
4.9.	Limites générales : récapitulatif	95
5.	Résultats de l'enquête sur la perception de l'insultance sexiste.....	97
	Introduction	97

5.1.	Présentation du continuum perceptif du sexisme discursif	98
5.1.1.	Présentation générale du continuum perceptif du sexisme discursif.....	98
5.1.2.	Présentation détaillée du continuum perceptif du sexisme discursif.....	105
5.2.	Analyse des variables réceptives (genre, âge, diplôme, position politique, sensibilité à l'égalité) du sexisme discursif et des distracteurs	126
5.2.1.	Genre	126
5.2.2.	Âge	140
5.2.3.	Diplôme.....	148
5.2.4.	Position politique, sensibilité à l'égalité et contact avec les discours féministes	154
5.3.	Analyse d'une variable productive : <i>une femme parle sexiste !</i>	163
5.3.1.	Effets généraux du genre féminin de l'énonciatrice.....	163
5.3.2.	Schémas de la tendance à la constance (ou baisse légère)	166
5.3.3.	Schémas de la tendance à la baisse (marquée)	169
5.3.4.	Schémas de la tendance à la hausse	170
5.3.5.	Effet selon les variables réceptives	171
5.4.	Analyse d'une variable productive : l'humour sexiste	182
5.4.1.	Effet général de l'humour sexiste élémentaire	182
5.4.2.	Effet selon les variables réceptives	186
5.5.	Discussion & autocritique	194
5.5.1.	Résumé des tendances générales : le continuum perceptif du sexisme discursif	194
5.5.2.	Facteurs ponctuels de variation	195
5.5.3.	Discussion sur le fonctionnement général de la perception de l'insultance sexiste	196
5.5.4.	Critique du dispositif méthodologique et de la typologie théorique	200
	Conclusion générale	202
6.	Bibliographie.....	214
6.1.	Bibliographie non scientifique.....	214
6.2.	Bibliographie scientifique.....	216

Remerciements

Au terme de ce travail de longue haleine, je souhaite remercier celles et ceux qui m'ont accompagné, corrigée, relu, aidée à réfléchir et à me délester toujours un peu plus de mes erreurs, de mes lacunes et de mes croyances. Le chemin est encore long, et ce mémoire n'en constitue qu'une étape.

Parmi ces personnes, je pense tout particulièrement à mon promoteur, Philippe Hambye, pour son incroyable expertise et pour sa rigueur critique et logique, sans lesquelles la qualité de ce travail serait plus qu'amoindrie. Je le remercie également pour son humanité et sa bienveillance, son soutien, j'irais jusqu'à m'en prendre à sa complicité qui contraste à merveille avec ses remarques ironiques et tranchantes, mais d'un tranchant qui sépare la bonne graine de l'ivresse. Merci pour sa persévérance (il lui en a fallu...), merci pour sa patience (...tout autant).

Note préliminaire

J'ai décidé de rédiger ce travail à la première personne. Si la subjectivité n'est pas au cœur de ce mémoire – c'est même tout l'inverse –, elle en est l'origine et la force motrice : c'est un seul et même chercheur qui l'a réalisé, avec ses limites, ses confusions, ses représentations. Il m'a semblé moins souhaitable d'enterrer cette subjectivité sous un certain pronom. Mais ce mémoire s'inscrit indéniablement dans la continuité de réflexions scientifiques et critiques et, de cette façon, dans l'intersubjectivité nécessaire à tout travail de recherche.

J'ai par ailleurs fait le pari d'adopter des normes scripturales individuelles, irrégulières, fluides. M'inspirant de Monique Wittig et de réflexions personnelles, je pratique l'écriture inclusive sous des formes diverses, variant entre des accords au féminin générique, au masculin générique, de proximité. J'y ai employé parfois le point médian, parfois les dédoublements, parfois l'épicène, parfois le pronom inclusif. Il m'est arrivé de réinventer ou de jouer avec le genre des désignatifs animés. J'écris également en orthographe rectifiée.

Ces décisions vont dans le sens d'un militantisme linguistique, qui questionne le fond au travers des formes, dans l'idée de lutter contre une conception rigide et puriste de la langue et des identités qu'elle distribue et auxquelles elle contraint. À côté de ces écarts, j'applique les normes et les conventions qui régissent la langue française et permettent à ses usagères de communiquer.

Sur cette note, je vous souhaite une agréable lecture.

Introduction générale

Depuis quelques années, ma réflexion et mon intérêt s'attachent, parfois avec grande difficulté, à un ensemble de phénomènes sociaux critiqués par le féminisme et regroupés sous l'étiquette de *domination masculine* ou de *patriarcat* et à d'autres phénomènes encore, et aux façons considérées comme adéquates de dire, de penser, de déconstruire ces phénomènes². Parallèlement, j'ai entamé mon travail de mémoire sur le phénomène de l'insulte, motivé par le désir et l'ambition de sortir des sentiers battus et d'explorer un champ de la linguistique qui m'était encore inconnu. Ces préoccupations personnelles se sont rejointes et ont donné le jour à des tentatives de conceptualisation qui me permettraient de penser la violence de la langue – à plus proprement parler du discours – qui s'exerce à l'égard des femmes au-delà de ce que le langage courant a l'habitude d'appeler l'*insulte*. En d'autres termes, et à titre d'exemple, de cerner si oui et, le cas échéant, pourquoi un *mademoiselle* poliment et bienveillamment adressé pouvait blesser, *faire insulte* et, partant, entraîner polémiques et désaccords violents dans la vie quotidienne et dans la vie publique.

Ces dernières années, en effet, la sphère médiatique a été régulièrement agitée par les conflits qui opposent deux mouvements sociaux, le féminisme et l'antiféminisme, et les valeurs et systèmes de savoirs et de croyances qui leur sont respectifs. Ces conflits, lorsqu'ils abordent la langue et les discours, s'enflamment : on cite à tout va l'insulte et la violence verbale, la liberté d'expression et la censure, les saillies misogynes, la pensée réactionnaire, le *féminazisme*. Au centre de ces questions se trouve la **notion de sexisme** : « Qu'est-ce que le sexisme ? Tel discours est-il vraiment et objectivement sexiste, ou est-ce une anarchiste affabulation ? Et, bon, est-ce vraiment grave ? Blessant ? Qu'est-ce qu'on peut encore dire ? On ne peut plus complimenter une femme. Je ne suis pas sexiste, moi ! Je suis une femme, et pourtant j'aime qu'on m'appelle *mademoiselle* ! ».

Face à ces questions, il s'agissait de déterminer l'origine et les mécanismes de cette violence linguistique insaisissable, tantôt capable de provoquer des réactions et des émotions virulentes, tantôt susceptible tout au plus de susciter un haussement de sourcil, voire un sourire satisfait. Parfois chez les mêmes femmes, au cours d'interactions différentes. N'était-ce qu'une question de susceptibilité exagérée et trouvant son origine dans un extrémisme militant ou une « sensibilité féminine », ou était-ce légitime, pertinent, logique, car **objectivement inscrit dans les propriétés linguistiques et sociales du discours** ? D'où venait l'insulte, là où peu l'auraient

² Tels que sexisme (cis-, hétéro-, etc.), hétéronormativité, sexualités diverses (homo-, a-, bi-, hétéro-, pan-, etc.), genres *en tous genres* (trans-, cis-, queer, etc.), domination (masculine, blanche, valide, etc.).

soupçonnée ou acceptée vingt ans, trente ans, cinquante ans plus tôt ? C'est à ces questions que la notion d'*insultance sexiste* que je propose, située à la croisée des théories de la domination masculine et du pouvoir performatif de la langue et de l'insulte, fournit une réponse.

Ces théories s'interrogent mutuellement depuis bon nombre d'années, à la fois dans la littérature militante et dans la littérature scientifique. On les retrouve dans les travaux de Judith Butler, de Laurence Rosier, de Pierre Bourdieu, dans la continuité desquels s'inscrit ce mémoire. Pourtant, malgré le développement progressif des études de genre, la notion de *sexisme* et la multiplicité de ses formes discursives semblent globalement s'être évanouies dans le champ de la linguistique francophone depuis le début des années 2000, avec les travaux d'Anne-Marie Houdebine. On a beaucoup écrit sur le sexisme dans la langue (particulièrement sur la féminisation, mais pas seulement), un peu moins et plus récemment sur le genre (notamment Natacha Chetcuti et Luca Greco, en 2012). Mais les travaux sur le sexisme des discours sont relativement rares et épars en linguistique francophone (j'ai tout de même trouvé un article de Claire Michard, datant de 2012), et ils privilégient en général le genre de l'insulte et les milieux de la publicité et du monde politique. Il est vrai également que les études sur les rhétoriques antiféministes et masculinistes se développent, mais elles y restent circonscrites. C'est à l'enrichissement de ce champ que ce mémoire aspire, et c'est dans la volonté d'apporter des éléments de réflexion aux controverses et interrogations sincères qui habitent actuellement l'espace social et médiatique qu'il trouve son intérêt.

En d'autres termes, l'objectif de ce mémoire est de répondre aux questions suivantes. La première question est au centre de ma problématique théorique, tandis que les trois autres constituent une seconde problématique faisant suite à la première et autour de laquelle s'axe mon travail empirique :

- **Est-il possible d'objectiver le caractère sexiste de certains discours, à partir d'une propriété discursive elle-même objective, d'en déterminer le rôle au sein de la domination masculine et d'en expliquer les éventuels effets de violence ?**
- **Quelle est la perception que se font des témoins de différents types d'actes insultants sexistes en Europe francophone (Belgique, France), à l'heure actuelle ?**
- **Comment certains facteurs (types de sexisme ; genre de l'énonciateur.trice ; humour) font-ils varier la perception d'actes insultants sexistes ?**

- **De quelle manière certaines caractéristiques sociales (genre ; âge ; niveau de diplôme ; position politique ; sensibilité à l'égalité entre les genres) influencent-elles la perception de l'insultance sexiste ?**

Les deux premiers chapitres traitent de ma première problématique. Le premier en propose une contextualisation rapide, afin de faire le point sur l'état du sexisme dans notre société. Le deuxième chapitre est quant à lui divisé en cinq sections. Dans la première, je définis la domination masculine et le sexisme, et je discute cette seconde notion afin de la circonscrire et d'en saisir les limites. Les deux sections suivantes expliquent respectivement le fonctionnement du sexisme en tant que travail symbolique au service de la domination et la façon dont ce travail prend forme dans les discours : c'est le sexisme discursif, dont la quatrième section propose une typologie. Enfin, dans la cinquième section, je réfléchis aux liens qui unissent insulte et sexisme, et j'en viens à théoriser l'*insultance* (sexiste).

La seconde problématique de mon mémoire est entamée à l'occasion du troisième chapitre, qui expose les connaissances actuelles sur la perception du sexisme et sur l'influence de différentes variables. Ces données me permettent de soumettre mes hypothèses de recherche. Dans le quatrième chapitre, je présente et je justifie dans le détail l'ensemble de ma démarche empirique, à savoir une enquête sur la perception du sexisme discursif. J'explique comment j'ai constitué mon corpus d'actes insultants sexistes et les raisons pour lesquelles j'ai sélectionné certaines variables particulières, pourquoi et comment je l'ai distribué sous la forme d'un questionnaire et j'y décris également ma méthode d'analyse et mon échantillon de répondant.e.s. Enfin, le cinquième et dernier chapitre est dédié à la présentation et à l'interprétation des résultats de mon enquête. Je le conclus en discutant le fonctionnement général de la perception de l'insultance sexiste dans notre société.

1. A-t-on atteint l'égalité ? Une brève mise en perspective

S'intéresser aux formes et aux enjeux du sexisme dans le cadre d'un mémoire, c'est postuler qu'il trouve encore à l'heure actuelle et dans notre société une réalité suffisamment consistante pour qu'on s'en préoccupe. Pourtant, notre société n'est pas celle d'il y a vingt ans, ni même celle d'il y a dix ans, et certain.e.s prétendent aujourd'hui que la domination masculine n'est plus qu'un souvenir, ou du moins que l'*idéologie* qui s'y rattache, le sexisme, est en voie de devenir un tabou³, conduisant ainsi à la résorption inévitable et définitive de la domination masculine. Il me semble que ces points de vue sont biaisés par certaines évolutions en faveur de l'égalité, mais également par une compréhension réductrice de ce que sont la domination masculine et le sexisme. **Quelle est donc la place du sexisme dans notre société actuelle⁴ ?** Il m'apparaît que cette idéologie est soumise à deux tendances divergentes, sinon opposées.

D'une part, on observe une **tendance à la dénonciation et à la lutte contre le sexisme**, qui en permet effectivement un recul, une atténuation partielle et ponctuelle. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu en 1998, « [l]e changement majeur est sans doute que la domination masculine ne s'impose plus avec l'évidence de ce qui va de soi. » (122). Aujourd'hui, en Belgique et en France, la compréhension et la définition du patriarcat (la structure de la domination) et du sexisme (l'*idéologie* de la domination) sont en constante évolution, de plus en plus englobantes et précises à la fois. Les valeurs égalitaires prévalent – qui ose encore avouer ouvertement être contre l'égalité entre les femmes et les hommes ? – et prennent vie dans des lois (Dardenne et Sarlet 2012 : 436), des ministères, des disciplines⁵, des pratiques scolaires, des œuvres artistiques, des émissions. Le président français commence désormais ses allocutions par « Chères Françaises, chers Français ». En francophonie, « la question du genre et de la sexualité émerge avec force dans les sphères publiques » (Duchêne et Moïse 2011 : 17). Ces évolutions sont le fruit de l'intensification et de la médiatisation des discours féministes (Jouët et al. 2017 : 24), lesquels ont notamment investi le langage, la langue et les discours (Greco 2015 : 7-8) pour en faire « le théâtre d'interventions politiques féministes, mais également un objet de discussion récurrent » (Abbou 2017 : résumé). Les féministes critiquent principalement deux rôles que jouent langue et discours en faveur de la domination masculine : elles perpétueraient la

³ C'est notamment l'idée qu'a défendu Jean-François Sablayrolles (2017 : 14).

⁴ Ce point n'étant pas au centre de ma problématique, je ne l'aborde que brièvement, dans le simple but d'attester l'existence continue de la domination masculine et du sexisme dans notre société et de présenter certaines évolutions qui sont à l'origine des questions traitées.

⁵ Notamment les études de genre.

domination masculine en produisant et reproduisant les rapports de genre (Chetcuti et Greco 2012 : 10) et seraient susceptibles de créer des blessures de degrés divers, même par le biais de leurs formes les plus anodines ou humoristiques (Brigitte Grésy, in Faure 2016⁶).

D'autre part, une **tendance à la *persistance ou résistance* du sexisme** est également observable. En ce sens, on peut dire que « la réalité est toute autre [que l'égalité déjà atteinte] et l'égalité pourrait être plus un mythe qu'une vérité » (Dardenne et Sarlet 2012 : 436). À titre d'exemple, le sexisme s'actualise encore dans les discours de nombreuses actrice.eur.s sociales, via une multitude de formes. Cette persistance du sexisme, on peut notamment l'observer au travers de deux phénomènes.

Premièrement, on remarque une **continuité des formes prototypiques du sexisme dans les discours** (Genin 2017 : 16⁷ ; Lebugle 2017 et 2018), indépendamment de l'évolution globale des mentalités en faveur de l'égalité entre les genres. Le sexisme va même, en certaines occasions, jusqu'à se développer, ce qui est notamment attesté par l'expansion du cybersexisme et du masculinisme (Grannis 2019 ; Hübner et Pilote 2020). Deuxièmement, il a été observé que « [l]e paysage des expressions interpersonnelles du sexisme a évolué au cours des dernières décennies » (Chaudoir et *al.* 2014 : 276 ; traduction personnelle) : les manifestations discursives du sexisme se sont travesties (Becker et Grésy 2015⁸), en conséquence des « changements politiques et légaux issus des mouvements sociaux tels que le féminisme » (Dardenne et Sarlet 2012 : 436). Au-delà de la continuité, il y aurait ainsi eu une transformation, une **adaptation du sexisme** à notre société contemporaine.

Le sexisme reste donc, à l'heure actuelle, une réalité (omni)présente, insidieuse et difficile à percevoir à cause de la diversité de ses formes. En ce qui concerne plus spécifiquement le sexisme des discours, la difficulté à le percevoir entraîne une réfutation parfois systématique, chez certain.e.s, de l'argumentaire féministe qui consiste à en dénoncer toutes les formes en raison de leurs effets de domination et de violence verbale. La définition du sexisme est régulièrement discutée dans l'espace public, et le pouvoir dont seraient effectivement dotées ses actualisations discursives fait polémique. La société ne s'accorde pas sur ce qui est sexiste ou ce qui ne l'est pas, ni si les discours sexistes sont véritablement violents, graves, problématiques, insultants et blessants, ou s'il ne s'agit en définitive que de mots, anodins et inoffensifs. Ces désaccords se poursuivent jusque dans la sphère politique et posent en ligne de

⁶ Voir bibliographie non scientifique.

⁷ Voir bibliographie non scientifique.

⁸ Voir bibliographie non scientifique.

fond la question de l'équilibre entre la liberté d'expression et l'égal respect d'autrui, deux valeurs qui se veulent au fondement du processus démocratique et définissent dans notre société ce qu'il est légitime de penser et de dire et ce qui ne l'est pas.

En tant que chercheur en sciences du langage, je souhaite prendre part à ces débats afin de répondre à la question suivante : **est-il possible d'objectiver le caractère sexiste de certains discours, à partir d'une propriété discursive elle-même objective, d'en déterminer le rôle au sein de la domination masculine et d'en expliquer les éventuels effets de violence ?** Répondre à cette question et comprendre cette propriété objective – que j'appelle *l'insultance sexiste* – ainsi que son rôle et ses effets potentiels, ce n'est pas décider ce qui peut ou doit être dit ou non, mais c'est se donner les moyens de définir la frontière entre ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas, car objectivement sexiste ou non, dans une société qui prétend à la démocratie. Telle est la première problématique de ce mémoire. Dans un second temps, s'il est possible de définir cette *insultance sexiste*, on peut s'interroger sur les différents facteurs susceptibles de la rendre plus ou moins visible, perceptible et, par déduction, d'en actualiser les effets de violence verbale au cours d'interactions quotidiennes. C'est là la seconde problématique que j'aborderai dans ce mémoire, et à laquelle mon enquête empirique est consacrée.

2. Sexistes à notre insu.lte ? Définition, formes et violence verbale du sexisme discursif

Le présent chapitre est centré autour de ma première problématique et a pour but de répondre à la question : **est-il possible d'objectiver le caractère sexiste de certains discours, à partir d'une propriété discursive elle-même objective, d'en déterminer le rôle au sein de la domination masculine et d'en expliquer les éventuels effets de violence ?** Pour ce faire, je commencerai par inscrire le sexisme dans le phénomène plus général de la domination masculine, et je définirai ces deux concepts. Dans un deuxième temps, je présenterai la façon dont le sexisme fonctionne, c'est-à-dire la manière dont il nous apparaît et dont on le véhicule, et la façon dont il agit sur les corps dans notre société. Dans un troisième temps, je préciserai comment il est possible d'objectiver le sexisme au sein des discours spécifiquement, et je proposerai dans un quatrième temps une typologie permettant de distinguer les différentes manières par lesquelles il peut se manifester discursivement. Finalement, dans un cinquième temps, en m'appuyant sur les théories sur l'insulte, je réfléchirai à la propriété objective et aux effets de violence potentiels qui caractérisent le sexisme des discours en situation d'interaction et je conceptualiserai l'*insultance sexiste*, sur laquelle je m'appuie pour proposer une réponse définitive à ma première problématique.

2.1. *Domination masculine & sexisme : définitions*

Pour répondre à la première problématique, il me faut tout d'abord définir ce que sont la domination masculine et le sexisme. La **domination masculine** a notamment été théorisée par Pierre Bourdieu (1998) et désigne une réalité sociale complexe, où – pour le dire brièvement – les hommes sont en position de dominants et les femmes en position de dominées. Qu'est-ce qu'une *domination* ? Une domination est une organisation sociale qui met en place à tous les niveaux de la société des rapports de pouvoir extrêmement inégaux et asymétriques (Hambye 2019/2020). La domination masculine peut se lire sous un certain angle comme le « rapport d'appropriation physique directe du corps des femmes par les hommes »⁹ (Michard 2012 : 24). Mais cette domination aux réalités matérielles est de nature symbolique (Bourdieu 1998), c'est-à-dire qu'elle repose initialement et principalement sur un travail symbolique du sens et non sur des contraintes physiques. Ce travail symbolique peut être également appelé *idéologie*. Ce

⁹ Vue sous cet angle, la domination masculine se trouve encore parfaitement illustrée, et de bien des façons, dans notre *société moderne* : exploitation sexuelle (devoir ou viol conjugal ; hypersexualisation des femmes dans la publicité, les arts, ou sous la forme des violences sexuelles), exploitation de reproduction (pressions liées à la procréation ; éducation – donc *survie* – des enfants), exploitation capitaliste (charges domestiques et éducation – donc *apprentissage* – des enfants ; écarts salariaux ; accès à l'emploi et conditions de travail), jusqu'à l'exploitation émotionnelle (le soutien affectif du partenaire romantique – à sens unique ; voir en ce sens le sous-type intimité hétérosexuelle du sexisme bienveillant).

dernier terme ne désigne pas un système de croyances conscientes, revendiquées, explicites et organisées en un tout cohérent, mais davantage un ensemble de schèmes de perception et d'évaluation symbolique, fait de croyances diffuses, insidieuses, désorganisées, complexes et souvent inconscientes, croyances qui vont de soi, ne posent pas ou plus question, s'imposent avec *l'évidence* du toujours là, du naturel, du normal, et donc du légitime. L'idéologie à l'origine de la domination masculine, on peut l'appeler sexisme.

Ainsi, l'idéologie sexiste est un ensemble d'« expressions fragmentaires » (Angioletti et Michielsens 2009 : 34¹⁰) : si c'est bien l'idée de l'infériorité du féminin vis-à-vis du masculin qui est toujours à son fondement, les expressions de cette infériorité varient au gré de croyances et de justifications diverses qui s'organisent en un système complexe, parfois – souvent – sans que l'on s'en aperçoive. Cette idéologie nous sert à notre insu à interpréter le monde social, à lui donner du sens et à conférer à ce qui le compose de la valeur, tantôt plus, tantôt moins, en fonction des schèmes qui nous ont été inculqués.

Il est vrai que différencier l'idéologie sexiste du système global qu'est la domination masculine est artificiel, dans la mesure où la première et la seconde se confondent dans le monde social : l'idéologie influence notre perception et nos comportements, et donne vie à la domination qui vient à son tour naturaliser l'idéologique. Il arrive d'ailleurs que le sexisme serve à désigner l'ensemble des discriminations qui découlent de cette idéologie (Angioletti et Michielsens 2009 : 34), se confondant alors plus ou moins avec la domination masculine. Je maintiens cependant la distinction à ce stade, pour un besoin théorique : pour définir le travail symbolique ou sexisme, il me faut dans un premier temps le circonscrire.

Qu'est-ce que le **sexisme** ? Dans l'ensemble, la littérature scientifique, politique et militante s'accorde sur l'idée que le sexisme est une idéologie, un système de croyances, qui différencie les genres (le masculin et le féminin) et qui, différenciant la valeur qui leur est associée, les hiérarchise, un genre étant infériorisé au profit du second (Anderfuhren et al. 2018 : 9¹¹ ; Angioletti et Michielsens 2009 : 28 ; Cameron 1977 : 340, in Beaton et al. 1999 : 1487 ; Conseil de l'Europe 2019 : 6¹² ; Fédération Wallonie-Bruxelles s.d. ¹³ ; Grésy et al. 2019 : 7¹⁴ ; Matzner 2004 : 1 ; Ministère de l'Éducation nationale [...] et ministère des Familles [...] 2014 : 11¹⁵ ;

¹⁰ Voir bibliographie non scientifique.

¹¹ Voir bibliographie non scientifique.

¹² Voir bibliographie non scientifique.

¹³ Voir bibliographie non scientifique.

¹⁴ Voir bibliographie non scientifique.

¹⁵ Voir bibliographie non scientifique.

Van der Steen 2020 : 4¹⁶). L'idéologie sexiste combine ainsi deux opérations pour ainsi dire inextricables, la différenciation (le féminin *versus* le masculin) et la hiérarchisation des genres. Cette définition du sexisme soulève deux questions centrales.

Premièrement, le sexisme désigne-t-il une hiérarchie (le masculin > le féminin) plutôt qu'une autre (le féminin > le masculin) ? Les hommes peuvent-ils être la cible du sexisme et, auquel cas, ce sexisme se base-t-il sur l'infériorité du masculin ?

La littérature sur le sexisme est répartie en deux tendances. La première considère comme sexiste toute hiérarchisation des genres, quel que soit le genre considéré comme supérieur – même si elle admet que le sexisme en faveur des hommes (où le masculin est supérieur) est le plus fréquent dans notre société (Fédération Wallonie-Bruxelles s.d. ; Grésy et *al.* 2019 : 7 ; Ministère de l'Éducation nationale [...] et ministère des Familles [...] 2014 : 11) ; la seconde tendance précise que l'ordre de la hiérarchie positionne le genre masculin en situation de supériorité (Anderfuhren et *al.* 2018 : 9 ; Cameron 1977 : 340, in Beaton et *al.* 1999 : 1487 ; Conseil de l'Europe 2019 : 6 ; Grésy 2009 : résumé ; IEFH 2020¹⁷ ; Matzner 2004 : 1 ; Van der Steen 2020 : 4).

Si je conçois qu'**en théorie** la première position soit valable, j'adhère davantage à la seconde. Dans une société telle que la nôtre, où s'est imposée la domination masculine, il me semble important de poser trois constats. Premièrement, en termes de fréquence, il est évident que les femmes sont davantage victimes du sexisme que les hommes¹⁸. Deuxièmement, en termes de nature et de violence, il est plus que probable que les femmes soient victimes de formes de sexisme plus variées et surtout plus violentes (violences conjugales et féminicides, violences sexuelles, etc.)¹⁹. Troisièmement, et c'est ce constat qui m'intéresse particulièrement, le « sexisme » à l'encontre des hommes ne fonctionne pas de la même manière que celui à l'encontre des femmes dans notre société, il n'y acquiert pas la même signification et la même puissance : là où le sexisme infériorise les femmes de manière systémique, créant les conditions d'une oppression et d'une domination, il n'infériorise les hommes que de manière ponctuelle et toujours en faveur de la supériorité du masculin. Aux rares occasions où cette hiérarchie des

¹⁶ Voir bibliographie non scientifique.

¹⁷ Voir bibliographie non scientifique.

¹⁸ Je considère ici les groupes dans leur ensemble. Le sous-groupe des hommes homosexuels, par exemple, est particulièrement ciblé par le sexisme (l'homophobie relevant du sexisme) (Chauvin 2019).

¹⁹ Je dis probable, car l'avancée continue des réflexions féministes est actuellement amenée à remettre en cause une vision binaire et simpliste de la domination où les femmes ne seraient que *victimes* et les hommes que *coupables*. En ce qui concerne les exemples donnés, cela ne signifie pas que les hommes ne peuvent pas être victimes de violences de même nature. Mais il reste à déterminer s'ils peuvent l'être en raison de leur genre.

genres discrimine les hommes, ce n'est que lorsque et parce qu'ils dérogent aux normes de la masculinité et donc aux normes de supériorité, le masculin étant le supérieur. C'est sans conteste le cas de l'homophobie masculine : ce sont bien des *hommes* (du moins, des êtres humains perçus comme tels) qui sont ciblés, mais en raison de la passivité sexuelle dans laquelle on les suppose et par laquelle on les associe au féminin, à la féminité, symbole de passivité.

On peut admettre également un autre mécanisme de discrimination envers certains hommes, qui advient lorsque la violence du masculin (qui est le pendant de sa *force*), devenue trop visible, a été délégitimée : pour que la domination conserve son capital symbolique, sa légitimité, sans laquelle elle ne peut subsister²⁰, il faut discréditer l'individu qui discrédite la domination, et séparer l'un de l'autre. C'est le principe sur lequel se fonde certains mythes sur le viol : lorsqu'un violeur est animalisé, diabolisé, c'est-à-dire déshumanisé (*sauvage, monstre*, etc.), l'homme (en tant qu'individu genré, qu'être social) disparaît, et la domination avec lui. Qui reste-t-il à accuser, dès lors ? L'individu. Un second avantage de ce mécanisme de stigmatisation est qu'il renforce les croyances sur la naturalité des différences entre les genres : « les hommes ont des pulsions (sexuelles, meurtrières, etc.), ils ne savent pas se contrôler ». D'une part, ces croyances légitiment en les excusant les violences de la domination ; d'autre part, elles permettent toujours de séparer *l'homme déviant qui ne parvient pas à se contrôler* du reste de la société des hommes, quand cela s'avère nécessaire. En d'autres termes, **lorsque les hommes sont discriminés, c'est le plus souvent en tant qu'individus isolés et non en tant que membres de la masculinité, et toujours en faveur de la supériorité du masculin : le sexisme n'induit qu'une seule hiérarchie (le féminin est inférieur au masculin)**. Mon mémoire a donc pour objet le sexisme (des discours) qui situe la féminité/le féminin en position d'infériorité vis-à-vis du masculin/de la masculinité – et dont, tel que je viens de l'expliquer, les hommes peuvent être également cibles, voire victimes.

La seconde question soulevée par la définition du sexisme est probablement la plus complexe : quand passe-t-on de la différenciation des genres à leur infériorisation ? Pour comprendre la réponse, il est nécessaire de bien distinguer le genre, comme construction sociale de nature symbolique, et le sexe, comme ensemble de données biologiques diverses et complexes²¹.

²⁰ Ou du moins plus difficilement.

²¹ La superposition du genre et du sexe a donné lieu à un certain nombre de croyances et à une confusion dans la détermination de ce qui est sexiste et de ce qui ne l'est pas.

À l'origine de la différenciation comme de l'infériorisation, on retrouve une différence entre deux traits²², et dans le deux cas la différence peut donner lieu à une distribution inégale de valeur, de pouvoir et de liberté. Il me semble que c'est dans la relation (justification) établie entre la différence des traits et la différence des traitements (valeur, pouvoir et liberté) que se situe le critère de distinction entre différenciation et infériorisation : lorsque la relation n'est pas arbitraire, et qu'elle est donc légitime, on se trouve dans la différenciation ; lorsque la relation est arbitraire, donc illégitime, on se trouve dans l'infériorisation. **Je définis l'arbitraire comme l'absence de critère objectif et pertinent.** L'objectif correspond en l'occurrence à des données observables dans la réalité ou à un consensus social/intersubjectif (démocratique), et le pertinent à la validité logique du critère objectif employé pour justifier la différence de traitement. Or, **les catégories de genre (masculin et féminin) sont des constructions symboliques : elles sont construites ex nihilo, en l'absence de tout critère objectif et pertinent.** Ce faisant, toute différence symbolique²³ entre les genres est arbitraire et constitue donc une infériorisation dès lors qu'elle est à l'origine une différence de valeur, de pouvoir et de liberté. C'est en ce sens que l'on peut considérer le sexisme comme une hiérarchisation *arbitraire* ou *injustifiée*²⁴ entre les genres (Anderfuhren et al. 2018 : 9 ; Angioletti et Michielsens 2009 : 28) ou, selon l'expression juste mais imprécise, comme une hiérarchisation « fondée sur la différence de genre » (Van der Steen 2020 : 4).

Je voudrais finalement attirer l'attention sur une conséquence de la superposition des catégories de genre (féminin et masculin) et des catégories de sexe (pour faire simple, disons les *hommes* et les *femmes*, malgré l'inexactitude de ces termes). Cette superposition a entraîné dans les imaginaires une généralisation des caractéristiques *essentiels* du féminin (la féminité) à l'ensemble des *femmes*, et inversement pour les *hommes* et la masculinité. Cette superposition et cette généralisation engendrent une conception réductrice des *hommes* et des *femmes* : les *femmes* sont nécessairement (et donc *doivent être*) féminines, et les *hommes* sont nécessairement (et donc *doivent être* eux aussi) masculins. Si cette conception généralisante et réductrice (et souvent essentialiste) des genres constitue aussi bien pour les *hommes* que pour les *femmes* une réduction arbitraire des libertés de par ce qu'elle interdit de faire (restrictions) et de par ce qu'elle oblige à faire (injonctions), et donc une infériorisation des deux catégories

²² À défaut d'avoir trouvé des informations explicites sur cette question dans la littérature sur le sexisme que j'ai consultée (ce qui n'implique pas qu'elles n'existent pas), je propose un raisonnement inspiré de différentes définitions du sexisme dont certains éléments me paraissent particulièrement pertinents.

²³ Et non sociale : le genre comme catégorie symbolique entraîne des expériences sociales objectives. Le genre perd donc son caractère arbitraire lorsqu'il sert à désigner ces réalités.

²⁴ Je ne suis pas adepte de ce second terme, dans la mesure où la hiérarchisation est souvent justifiée, mais arbitrairement.

de sexe, tout n'est pas à mettre sur le même plan : en effet, **en conséquence de la supériorité du masculin et de la différenciation des genres (comme catégories mutuellement exclusives), la conception réductrice (restrictive et/ou injonctive) et généralisante (stéréotypée) des genres entraîne une dissymétrie de la limitation du pouvoir et des libertés en faveur du groupe des hommes, et est donc nécessairement sexiste** (car infériorisante pour les femmes). Autrement dit, les *femmes* sont incommensurablement plus désavantagées que les *hommes*, elles subissent une oppression et une domination systémiques, là où les *hommes* ne sont que ponctuellement impactés, et seulement (ou le plus souvent) lorsqu'ils dérogent aux injonctions et aux restrictions de la masculinité. Basée sur l'idée de supériorité du masculin, cette infériorisation ponctuelle des *hommes* (en tant qu'individus sexués) se fait en faveur des hommes (en tant qu'individus genrés) et de la domination masculine, et donc à l'encontre des femmes et du féminin.

Au terme de cette discussion, je propose de retenir une définition du sexisme. **Le sexisme est une *idéologie* qui adhère à la construction binaire, c'est-à-dire différenciée et exclusive (le masculin versus le féminin), et hiérarchisée (le masculin > le féminin) des genres, où le genre féminin est infériorisé.** L'adhésion et l'idéologie ne désignent pas un phénomène forcément conscient, volontaire, explicite. De plus, **l'infériorité du féminin est à entendre au sens large comme toute distribution inégalitaire de nature arbitraire (non objective et non pertinente) de liberté et donc de pouvoir en faveur du genre masculin** : toute représentation qui *adhère à* ou *repose sur* une répartition différenciée et inégale du pouvoir et des libertés entre les genres est hiérarchisante, et donc sexiste. C'est notamment le cas de la conception réductrice et généralisante (stéréotypée) des genres.

Autrement dit, **le sexisme est une vision de la différence des genres (masculin et féminin) qui engendre, dans les faits et/ou dans les têtes, directement ou indirectement, consciemment ou non, une attribution inégalitaire (et toujours arbitraire) de valeur et de pouvoir en faveur du genre masculin.**

2.2. Le sexisme, un travail symbolique ? Fonctionnement et caractéristiques

Mais définir le sexisme et la domination masculine n'est pas suffisant pour apporter une réponse complète à ma première problématique. **Il est nécessaire de comprendre la façon dont le sexisme fonctionne, c'est-à-dire de déterminer comment il se manifeste, par quels moyens il nous est inculqué de manière durable et les conséquences qu'il a sur les corps et les consciences**, ces dernières faisant en quelque sorte la jonction entre le sexisme comme

idéologie (symbolique) et la domination masculine (symbolique et matérielle) comme organisation complexe du monde social²⁵.

Si la domination masculine parvient à fonctionner et à se maintenir en tant qu'organisation sociale complexe qui s'impose à tous les niveaux de la société et régit l'ensemble de nos interactions, on peut postuler que c'est justement parce que l'idéologie sexiste s'est efficacement inculquée en chacun.e de nous. Le sexisme sert donc la domination. Mais comment s'inculque-t-il, sous quelles formes ? Par quels mécanismes le sexisme s'ancre-t-il durablement en nous ?

Le sexisme est une idéologie, il relève donc du symbolique. Il nous a été inculqué au fur et à mesure de nos apprentissages sociaux par un *travail symbolique* (Bourdieu 1998) : au travers d'une multitude de signes, de structures, de pratiques, nous avons intériorisé les schèmes de perception et d'appréciation des groupes dominants et nous avons été amené.e.s, indépendamment de notre groupe d'appartenance, à mobiliser ces schèmes pour nous penser et penser le monde qui nous entoure :

« Parler de domination ou de violence symbolique, c'est dire que, sauf révolte subversive conduisant à l'inversion des catégories de perception et d'appréciation, le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue du dominant : à travers notamment l'effet de destin que produit la catégorisation stigmatisante et en particulier l'insulte, réelle ou potentielle, il peut être ainsi conduit à s'appliquer et à accepter, contraint et forcé, les catégories de perception droites [...]. » (Bourdieu 1998 : 162) (*je souligne*).

Adoptant malgré elles les schèmes de perception et d'évaluation des dominants qui font des femmes le genre inférieur – notons déjà que l'insulte y joue un rôle clé –, les dominées en arrivent à s'autodéprécier et/ou à s'autodénigrer, parfois systématiquement, et plus généralement à « adh[er]er à une image dévalorisante de la femme » (Bourdieu 1998 : 55-56). Ces schèmes de perception et d'appréciation sont évidemment partagés par les dominants – en l'occurrence, les hommes – et on les retrouve au quotidien dans l'ensemble de nos pratiques sociales. En effet, ces schèmes trouvent une réalité autant dans les institutions de tous niveaux, où les hommes sont encore aujourd'hui majoritairement au pouvoir (l'État, l'École, l'Entreprise, l'Armée, la Religion, la Famille, etc.), que dans nos productions culturelles et artistiques – rares sont les femmes artistes que l'on connaît (et qui trouvent *grâce*), en comparaison aux hommes, par exemple – et que dans nos représentations, nos fantasmes, nos

²⁵ Au risque de me répéter, cette distinction sert mon exposé théorique, mais domination masculine et sexisme se confondent en pratique.

attentes – quels sont les types de femmes et d’hommes qui nous excitent, nous rassurent, nous font envie, nous inspirent ? Noms de rue, statues, personnages principaux de films, jouets d’enfant, dessins animés, mais également parent.e.s et ami.e.s, toutes sont autant de moyens d’apprendre les codes de la masculinité et de la féminité, les modèles à copier et ceux à éviter, voire à blâmer, tous sont autant de moyens de comprendre que les hommes sont *publics, politiques, d’affaires*, et les femmes *fatales, enfants, poupées*, tous sont là pour nous inculquer que *l’Homme* est supérieur et *la Femme* inférieure.

Mais le travail symbolique, qui nous permet de comprendre le monde qui nous entoure et de l’évaluer, est insidieux – sans quoi, en effet, il serait difficile de comprendre pourquoi le sexisme n’est pas déjà mis à bas, pourquoi la domination masculine perdure. Pour se maintenir et ne pas être efficacement contestée et combattue, pour être supportable, cette domination ne peut apparaître comme arbitraire, et donc illégitime (Hambye : 2019/2020). **L’idéologie du sexisme sert justement à légitimer la domination masculine** par le travail symbolique que Pierre Bourdieu appelle la *déshistoricisation*, qui consiste à rendre anhistoriques, à naturaliser les instruments de connaissance (catégories) que dominants et dominés ont pour se penser et penser l’autre (Bourdieu 1998 : 55-56). **La légitimation du sexisme passe en quelque sorte par deux opérations : la naturalisation et l’invisibilisation.** La naturalisation se traduit en société par une « gendermachine (machine de genre), composée de différentes instances ‘‘façonnant’’ les hommes et les femmes », à savoir un ensemble d’institutions sociales (ménage, famille, état, enseignement, médias, arts, etc.) (Angioletti et Michielsens 2009 : 38). L’invisibilisation est pour sa part assurée par l’expression fragmentaire du sexisme :

« Au quotidien, les gens ne sont pas tant confrontés au caractère sexiste de la structure sociétale ni à une idéologie sexiste à proprement parler, qu’à des expressions fragmentaires, des éruptions, des commentaires et des actes de harcèlement, des compliments et des approches non sollicité(e)s. » (Angioletti et Michielsens 2009 : 47).

Toutefois, l’expression fragmentaire et subtile du sexisme n’empêche pas la domination masculine de faire système. En effet, ces actes sexistes (mots, gestes, comportements) s’inscrivent dans un continuum, le **continuum des violences sexistes** proposé par Liz Kelly, qui tend « à créer un climat social où les femmes sont rabaissées, leur estime de soi amoindrie, et leurs activités et leurs choix limités, y compris au travail, dans la sphère privée, publique ou sur internet » (Conseil de l’Europe 2019 : 11). Cette théorie du continuum soutient l’idée que les formes de sexisme les plus anodines autorisent, voire entraînent, les formes les plus violentes :

« **Entre la blague sexiste et les violences sexuelles telles que le viol, en passant par les injures, le chantage émotionnel ou encore le harcèlement sexuel, il existe un continuum** : si le degré de violence diffère, la nature même de cette violence reste la même. Les conséquences ne sont pas identiques, mais il ne faut pas banaliser ou minimiser les violences sexistes, celles qui paraissent les plus anodines. » (Anderfuhren et *al.* 2018 : 33) (*je souligne*).

Outre les discriminations et les violences qu'autorise en les banalisant l'idéologie sexiste, qui s'est inculquée dans les esprits, il existe une autre conséquence plus directe ou, du moins, visible du sexisme, conséquence qui participe à son tour au maintien de la domination masculine :

« **Les actes de connaissance et de reconnaissance pratique de la frontière magique** entre les dominants et les dominés que la magie du pouvoir symbolique déclenche, et que les dominés contribuent, souvent à leur insu, parfois contre leur gré, à leur propre domination en acceptant tacitement les limites imposées, **prennent souvent la forme d'émotions corporelles – honte, humiliation, timidité, anxiété, culpabilité – ou de passions et de sentiments – amour, admiration, respect – ; émotions d'autant plus douloureuses** parfois qu'elles se trahissent dans des manifestations visibles, comme le **rougissement, l'embarras verbal, la maladresse, le tremblement, la colère ou la rage impuissante, autant de manières de se soumettre, fût-ce malgré soi et à son corps défendant, au jugement dominant**, autant de façons d'éprouver, parfois dans le conflit intérieur et le clivage du moi, la complicité souterraine qu'un corps qui se dérobe aux directives de la conscience et de la volonté entretient avec les censures inhérentes aux structures sociales. » (Bourdieu 1998 : 60-61) (*sic*) (*je souligne*).

Ces émotions corporelles ne sont rendues possibles que par un travail d'incorporation, de somatisation de la violence symbolique. Cette somatisation résulte du travail d'inculcation préalable du sexisme, qui a déposé au fond du corps des femmes des *dispositions*, dispositions à se sentir honteuses, coupables, humiliées en tant que femmes (Bourdieu 1998 : 60-61), et qui s'appliquent également, bien que différemment, aux hommes.

C'est donc au travers d'un travail symbolique, fruit de nos expériences du monde social et de nos rencontres avec l'ensemble des moyens symboliques (signes, structures, pratiques), que le sexisme s'apprend et s'impose en nous, naturellement, inconsciemment, légitimement, et qu'il nous inculque les schèmes de perception dominants – l'infériorité du féminin, la supériorité du masculin – qui nous guideront dans notre évaluation et dans notre appréciation du monde social et, en conséquence, dans notre façon de le vivre et de le ressentir.

Traversé.e.s par le dégoût des unes, l'admiration des autres, nous perpétuons à notre tour la hiérarchie des genres, l'enseignons, la chantons, la dessinons, et avec elle la domination masculine.

Ainsi, il apparaît qu'est sexiste l'ensemble des pratiques, des structures, des signes symboliques qui, reposant sur les schèmes de perception et d'évaluation dominants, véhiculent et s'appuient sur une conception hiérarchisante des genres où le féminin (la féminité) est synonyme d'infériorité. Lorsque ces pratiques sont produites et reproduites sans être questionnées ou contestées, lorsqu'elles sont admises comme *ce qui va de soi*, comme *évidentes* et par conséquent *naturelles*, elles reproduisent, normalisent et légitiment le sexisme et participent à perpétuer la domination masculine.

2.3. Sexisme discursif : peut-on objectiver le sexisme des discours ?

Ainsi, le sexisme s'impose à nous au travers d'un travail symbolique, composé d'un ensemble de pratiques, de structures et de signes qui véhiculent ou reposent, sous une apparence plus ou moins légitime, sur une conception hiérarchisée des genres où le genre féminin est infériorisé (arbitrairement). **Dans cette section, je montrerai et je justifierai que la langue et les discours constituent une partie de ce travail symbolique, qu'elles peuvent être mises au service du sexisme et de la domination en tant qu'instruments symboliques.**

Car, effectivement, langue et discours relèvent du symbolique, ils médiatisent notre rapport au réel : « le langage structure la réalité, de sorte qu'aucun objet, aucun concept, aucun être n'existe dans la conscience des hommes en dehors de sa verbalisation » (Yaguello 2018 : 227²⁶, se référant à Michel Foucault, *Les Mots et les choses* 1966), « l'homme a besoin de nommer pour concevoir et intégrer la réalité » (Yaguello 2018 : 228) – théorie au moins en partie vraie. La formulation qui suit, proposée par Pierre Bourdieu, me paraît plus adéquate, parce qu'elle se cantonne à reconnaître la structuration de la pensée qu'établit la langue, sans y voir pour autant une limite de cette pensée²⁷ :

« S'agissant du monde social, la théorie néokantienne qui confère au langage et, plus généralement, aux représentations, une **efficacité proprement symbolique de construction de la réalité** est parfaitement fondée : en structurant la perception que les agents sociaux ont du monde social, **la nomination contribue à faire la structure de ce**

²⁶ Date de parution originale : 1978.

²⁷ J'avoue ne pas être bon connaisseur de Foucault. Je privilégie donc en l'occurrence une formulation, et non une pensée.

monde et d'autant plus profondément qu'elle est plus largement reconnue, c'est-à-dire autorisée. » (Bourdieu 2014 : 155²⁸) (je souligne).

En conséquence, lorsque la langue en discours véhicule, légitime et invisibilise des représentations et des croyances sexistes – appelées *stéréotypes de genre* –, **il ne s'agit pas que de mots**. Ces mots sont des façons de voir et de ne pas voir le monde social tel qu'il est – construit et complexe – et ces visions du monde sexistes favorisent la discrimination matérielle et, partant, l'inégalité entre les genres ou *domination masculine* (Becker et Grésy 2015 : 17 ; Conseil de l'Europe 2019 : 10 ; Ministère de l'Éducation nationale et des Familles 2014 : 11 ; Van der Steen 2020 : 4). Pierre Bourdieu précise d'ailleurs que **l'inculcation des schèmes de la domination masculine se fait en grande partie grâce à la langue**, à la suite d'une « opération [...] performative de nomination orientant et structurant les représentations, à commencer par les représentations du corps (ce qui n'est pas rien) » (Bourdieu 1998 : 40). En d'autres termes, **les discours sont autant de pratiques symboliques susceptibles de servir à la reproduction et à la légitimation de l'idéologie sexiste et de la domination masculine** ; ils sont autant de pratiques pouvant être sexistes.

Mais comment se fait-il que la langue et les discours véhiculent le sexisme ? La langue est un fait social et, comme fait social, elle porte les traces des systèmes de valeurs et des idéologies de ceux qui l'ont faite et la font. Bien que son usage quotidien laisse – heureusement – de nombreuses libertés aux sujets parlants, la langue qui se fige et les discours qui s'imposent et se propagent sont ceux des classes dominantes : « Cette langue essentiellement masculine exprime le mépris de la femme. La place de la femme dans cette langue est le reflet de sa place dans la société. » (Yaguello 2018 : 12). Il est donc logique que l'on y puisse déceler – à l'aide d'une analyse critique – « les traces de la domination masculine » (Greco 2014 : 11).

Tantôt conventionnalisées dans la structure de la langue, tantôt produites en contexte (discours), ces traces de la domination masculine sont notamment présentes aux niveaux morphologique (genre grammatical ; formation et distribution asymétriques des noms d'agents), syntaxique (désignatifs collectifs ; traitement de l'agentivité) et lexical (dissymétries dénotatives/connotatives de certains appellatifs et qualificatifs ; dictionnaires, situés entre langue – dont ils se revendiquent – et discours) (Greco 2015 : 10 ; Yaguello 2018 : 11-12). Elles se retrouvent également et conséquemment au niveau discursif (voir à ce propos la section

²⁸ Date de parution originale : 2001.

suivante). Cet ensemble de traces est appelé *langue du mépris*²⁹ par Marina Yaguello, expression empruntée à Pierre Guiraud et qui définit la langue dominante comme l'« instrument du dénigrement systématique de la femme qui se poursuit depuis l'aube de la culture dans toutes les sociétés patriarcales » (Yaguello 2018 : 185).

En effet, les pratiques langagières constituent un moyen de réifier, de négocier et/ou de déconstruire les catégories que sont les genres (Chetcuti et Greco 2012 : 10 ; Duchêne et Moïse 2011 : 18 ; Greco 2014 : 21) (*féminin* et *masculin*, *hommes* et *femmes*, *elles* et *ils*... ou *iels*), de fixer et d'alimenter les préjugés et les stéréotypes à leur égard (Houdebine 1995 : 394 ; Yaguello 2018 : 8) et de conditionner, par un effet de « plasticité sur le réel », les attentes, les projets et les identités des actrices et acteurs sociaux (Wittig 2007 : 105³⁰, in Greco 2014 : 11). En d'autres termes, la langue et les discours imposent au sujet parlant et à la sujette parlante leurs représentations (sexisme) de telle sorte que ces dernières orientent et contraignent les choix de l'individu.e – « un enfant entre dans une langue et s'y fait, s'y adapte et s'y structure. » (Houdebine 1995 : 389-390). Ce faisant, petit à petit, **les pratiques langagières « participent à la construction des différences et des inégalités »** (Duchêne et Moïse 2011 : 18).

À titre d'exemple, on peut considérer à l'instar de Marina Yaguello que les genres grammaticaux servent « comme support des représentations symboliques collectives » (2018 : 143), c'est-à-dire qu'ils permettent de « véhiculer[r] des notions et une idéologie qui sont indubitablement liées au statut social de l'homme et de la femme, ainsi qu'aux stéréotypes masculin et féminin que secrète toute société » (Yaguello 2018 : 123-124). Or, ce support du sexisme que constituent les genres grammaticaux est particulièrement efficace. Étant perçu par l'intermédiaire d'une conception essentialiste de la langue qui lui confère un caractère *a-social*, c'est-à-dire à la fois naturel (non modifié par l'Humain.e, originel, essentiel) et arbitraire (non motivé par l'Humain.e, gratuit, innocent), il est difficilement contestable comme outil symbolique du sexisme (*les genres grammaticaux ne représentent pas les genres sociaux : une chaise n'est pas une femme*) en même temps qu'il permet de naturaliser ce sexisme (*le masculin et le féminin existent : un vendeur, une vendeuse*) :

« Tout comme les autres catégories grammaticales, **le genre [grammatical] est perçu et vécu, au moins jusqu'à un certain point, comme renvoyant à l'ordre "naturel" des**

²⁹ Dans *Les Mots et les femmes* (1978), l'expression désigne à la fois le vaste ensemble des traces du mépris des femmes que la langue porte en elle (notamment les traces morphologiques, 2018 : 185) et « le domaine lexical qui sert à qualifier les femmes et à les dénigrer » (187). J'emploie ici l'expression dans un sens plus large et commun de *langue*, qui rassemble le système structuré et les pratiques discursives.

³⁰ Date de parution originale : 1992.

choses, et ce, en dépit des incohérences, des classifications le plus souvent arbitraires de ce qu'on a appelé genre grammatical par opposition au genre naturel. Fait qu'ont reconnu les linguistes. » (Yaguello 2018 : 113-114) (*je souligne*).

En résumé, **les discours sont l'un des moyens par lesquels le travail symbolique qu'est le sexisme s'inculque**. Or, à l'instar des autres moyens du travail symbolique, **les discours sexistes peuvent paraître plus ou moins légitimes, naturels, invisibles**, c'est-à-dire ne pas apparaître comme tels, ne pas être questionnés ni par celle ou celui qui énonce, ni par celui ou celle qui est témoin de l'énoncé. Ce que je souhaite souligner, c'est que, fondamentalement, toute personne qui a grandi dans notre société et y a appris notre langue a été soumise, plus ou moins fortement selon une multitude de facteurs, à l'idéologie sexiste ; elle y a été soumise, l'a apprise, répétée, transmise, le plus souvent sans s'en apercevoir. Petit à petit, le temps et les mots ont fait leur œuvre et ont ancré en nous, dans nos imaginaires, et bien profondément, une idéologie complice de la domination masculine. **Le sexisme des discours ne réside donc pas nécessairement dans l'intention et/ou dans la réception de la scène énonciative** : un discours peut être sexiste sans qu'on le veuille, et même sans qu'on s'en aperçoive (en dehors des consciences). Le sexisme étant indépendant d'une volonté ou d'une appréciation personnelle, il est légitime de postuler l'existence d'un **caractère objectif aux discours sexistes**, soit un trait qui définirait le sexisme d'un énoncé indépendamment de la subjectivité et de la conscience des interactant.e.s, et qui serait non contestable car objectivable.

Comment déterminer le caractère objectif du sexisme ? Je considère qu'il est objectivable lorsqu'en synchronie, une résolution adéquate de la signification d'un discours sexiste amène la plupart des individus à mobiliser au premier degré une conception hiérarchisante des genres (consciemment ou non). Le caractère objectivement sexiste est donc, à proprement parler, une **signification sexiste intersubjective**, qui repose sur un imaginaire social consensuel. La conception hiérarchisante doit être mobilisée au premier degré : c'est parce que la signification est *les femmes sont inférieures aux hommes* (ou l'inverse) que l'énoncé fonctionne, qu'il peut être compris par la plupart des individus de la même façon, avoir une même signification.

Est donc sexiste tout énoncé qui, objectivement, adhère à une conception infériorisante du féminin ou qui présuppose d'une manière ou d'une autre que cette conception est partagée ou acceptée, c'est-à-dire que l'interprétation de cet énoncé conduit nécessairement à s'appuyer, au regard du principe de coopération, lors d'au moins une étape de la déduction de la signification, sur une conception hiérarchisante des genres. J'appelle l'ensemble de ces

énoncés objectivement sexistes **sexisme discursif**, soit **toute actualisation discursive (verbale) du sexisme**. Ce sexisme discursif participe à la domination dès lors qu'il parvient à s'imposer avec *l'évidence de ce qui va de soi*, lorsqu'il est dit et entendu sans être révélé et contesté, déconstruit, critiqué, lorsqu'il est accepté, par habitude ou naturel comme par adhésion idéologique explicite.

Ainsi, le travail symbolique qu'est le sexisme s'effectue aussi à l'aide des discours. Dans la section suivante, j'illustrerai les façons dont ce sexisme discursif peut se manifester concrètement, en en proposant une typologie.

2.4. Typologie du sexisme discursif

Objectiver le sexisme discursif, c'est également être capable de synthétiser certains mécanismes généraux par lesquels une **conception hiérarchisante et réductrice des genres (le masculin > le féminin)** est mobilisée, défendue, supposée à travers les discours. C'est à cette tâche que s'affaire la présente section, qui a pour but de présenter une typologie du sexisme discursif. Ces types sont autant de tendances qui ont pu être décrites par la littérature militante ou scientifique. Si je m'arrêterai sur les types les plus explicites de sexisme, ce sont bien les types plus complexes qui m'intéressent particulièrement: les premiers, proches du discours de haine et de l'insulte (telle qu'on la conçoit couramment), sont désormais de l'ordre de l'évidence pour un bon nombre de personnes ; les seconds, par contre, sont « rarement formulé[s] de manière directe, explicite et assumée » et l'idéologie sexiste doit y « être inférée à partir des marques discursives et des thématiques que les locuteurs abordent préférentiellement dans un discours convenu » (N'Dobo 2009 : 129).

Il me faut préciser que les formes (les types) de sexisme auxquelles je m'intéresse dans le cadre de ce mémoire et qui constituent le sexisme discursif sont celles pour lesquelles le sexisme se manifeste au travers du **contenu propositionnel des énoncés** et des représentations qu'il véhicule explicitement ou implicitement – mais toujours objectivement. À contrario, les énoncés qui manifestent une attitude sexiste à travers l'acte illocutoire qu'ils réalisent (par exemple, l'interruption de la parole d'une femme ou le mépris à l'égard d'une femme en raison de son genre) ne sont pas intégrés au sein du sexisme discursif, le caractère sexiste n'étant pas objectivable à partir de la matérialité discursive (verbale) de l'énoncé. Ce sexisme, qu'on pourrait appeler *interactionnel*, ne sera pas traité dans le cadre de ce mémoire³¹.

³¹ Sur ce sujet, voir l'article « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation » de MONNET, Corinne. 1998. In *Nouvelles questions féministes*. Vol. XIX. N°1. 9-34. <https://www.infokiosques.net/IMG/pdf/BrochureCorinneMonnet.pdf> / (Page consultée le 13 août 2021).

Les différents types de sexisme discursif ont été distingués à partir de trois critères :

- **L'axiologie** que ces types emploient de façon explicite. Elle peut être à priori négative (« les femmes sont chiantes »), positive (« les femmes sont douces ») ou supposément neutre (semblant de descriptivisme : « les femmes aiment/n'aiment pas ou savent/ne savent pas conduire, la couture, faire l'amour » ; « le rose est une couleur de femme/féminine ») ;
- **Le degré d'explicitation ou de prototypicité** du sexisme, c'est-à-dire la façon dont l'infériorisation du féminin va se marquer (implicitement ou non) et corrélativement être perçue. Ce critère dépend éminemment du contexte, à la fois sur le plan local (relation interpersonnelle : distance/proximité, asymétrie/symétrie, cadre formel/informel – privé/public) et sur le plan social (en particulier, la façon dont la société et les mouvements féministes réagissent à un moment donné à tel ou tel type de sexisme et popularisent son mécanisme infériorisant) ;
- **Les composantes thématiques** autour desquelles le type de sexisme s'érige. Elles sont souvent liées au contexte d'émergence du type de sexisme : lorsqu'un nouveau type de sexisme émerge en réaction à une *crise*, la mention de cette *crise* et/ou des thématiques qui lui sont propres aura de fortes chances d'accompagner et donc de caractériser le type de sexisme. Les composantes thématiques que je présente ne sont ni exhaustives ni toujours nécessaires pour définir un type, mais elles s'avèrent parfois pertinentes pour différencier des types de sexisme historiquement situés³².

2.4.1. Premier type : le sexisme élémentaire (standard, injurieux et masqué)

Le **sexisme élémentaire standard** est le prototype du sexisme, plus connu sous des noms divers (sexisme *old-fashioned* ou hostile, misogynie, machisme, discours de haine sexiste)³³ et est inspiré de l'Attitudes Toward Women Scale (ATWS) de 1973 de Janet Spence, Robert Helmreich et Joy Stapp³⁴ (Becker et Grésy 2015 : 19-20). J'ai préféré l'étiquette *élémentaire* à celle d'*hostile* car, en discours, le sexisme élémentaire peut être dénué de toute hostilité au sens

³² Voir l'annexe 3 : Synthèse de la typologie du sexisme discursif pour les quelques aménagements de la typologie (précisions), proposés à partir des résultats de l'enquête.

³³ L'étiquette *sexisme ordinaire* connaît ces derniers temps un certain succès. Désignant davantage un contexte de domination masculine systémique au sein duquel l'idéologie sexiste se manifeste de bien des façons (au-delà du discours et de la langue) et dans des proportions telles qu'elle devient omniprésente et *ordinaire*, cette étiquette n'a pas été intégrée comme type de sexisme. Toutefois, les actualisations en discours de ces types de sexisme discursif étant elles aussi omniprésentes et ordinaires, on peut dire que le sexisme discursif participe au phénomène d'*ordinarisation* du sexisme – dénomination qui a l'avantage de souligner le caractère banal, non saillant, invisible dont je viens de parler, mais qui ne diminue en rien sa violence.

³⁴ HELMREICH, Robert, SPENCE, Janet T. et STAPPS, Joy. 1973. "A short version of the attitudes toward Women Scale (AWS)". In *Bull. Psychon. Soc.* Vol. II. N°4. 219-220.

d'agressivité formelle (il peut emprunter un ton jovial, voire humoristique). De plus, le sexisme élémentaire ne correspond pas selon moi à un sexisme « intentionnel, visible et sans ambiguïté », contrairement à ce que certain.e.s avancent (Becker et Grésy 2015 : 20), parce qu'il peut n'être pas prémédité (on parle parfois plus vite qu'on ne le souhaite), et parce qu'il peut ne pas apparaître comme du sexisme. Le sexisme élémentaire est hostile au sens où il signifie une hostilité (haine, dégoût, mépris, etc.) à l'égard des femmes, de *la femme*.

Le sexisme élémentaire s'actualise dans des énoncés où l'ensemble des femmes est déterminé par une essence négative et/ou inférieure. Le sexisme élémentaire dit des femmes (« les femmes sont... » ou « la femme est... », au sens générique) qu'elles sont toutes manipulatrices, emmerdantes et emmerdeuses, mais également séductrices, coquines, cochonnes (sexualité intrinsèquement déviante et déviée), stupides (nulles en mathématiques, nulles pour conduire), etc. (Becker et Grésy 2015 : 20 ; Chaudoir et *al.* 2014 : 263-265 ; Déby Baillargeon 2018 : 29 ; Sarlet et Dardenne 2012 : 438). En résumé, le sexisme élémentaire est un sexisme qui met en place une axiologie explicitement négative (jugement de valeur négatif, soit dévalorisation et infériorisation) qui s'applique explicitement à l'encontre de toutes les femmes en raison de leur essence (sexualité, caractère, goûts, etc.) et des pratiques, caractéristiques (couleur, vêtement, etc.) et espaces qui sont associés à cette essence.

Le **sexisme élémentaire standard** ne mobilise pas le lexique injurieux³⁵, contrairement au **sexisme élémentaire injurieux**, qui fonctionne de façon identique au sexisme élémentaire mais dans les énoncés duquel prend place un lexique injurieux servant à désigner les femmes (par exemple, *salope*), que ce lexique s'ajoute à l'énoncé sexiste élémentaire (« Les femmes sont toutes des manipulatrices. Quelles salopes ! ») ou non (« Quelles salopes ! »). Même énoncé à l'encontre d'une cible individuelle et/ou indépendamment d'une croyance sexiste apparente (« Salope, ça fait mal ! », énoncé à l'attention d'une sœur qui nous tord le bras), le sexisme injurieux est toujours élémentaire, étant donné que l'insulte/injure³⁶ sexiste introduit l'individu.e dans une catégorie, ayant une portée généralisante et essentialisante (Rosier 2009 : 68, 72³⁷). La question qui se pose est de délimiter les insultes objectivement sexistes et celles

³⁵ Le lexique injurieux désigne l'ensemble des mots dont le sens (hors contexte) n'est qu'insulte (*connard, pute, pédé*, etc.).

³⁶ Je ne distingue pas ces termes (mais bien leurs dérivés injurieux et insultants, comme je l'explique dans la section sur les relations entre sexisme et insulte).

³⁷ Date de parution originale : 2006.

qui ne le sont pas : l'insulte injurieuse *connasse* ne l'est pas, mais elle le devient si je dis « Connasse de bonne femme ! »³⁸.

Le second sous-type de sexisme élémentaire est le **sexisme élémentaire masqué**, type proposé par Nijole Benokraitis et Joe Feagin en 1995³⁹ (Becker et Grésy 2015 : 21). Il s'agit d'un type de sexisme contemporain qui fonctionne lui aussi de façon similaire au sexisme discursif élémentaire, mais qui s'exprime « de manière masquée sous la pression sociale », « de façon volontairement camouflée » (Henrion s.d. : 1⁴⁰ ; voir aussi Becker et Grésy 2015 : 21 et suivantes). **Le sexisme élémentaire masqué associe l'ensemble des femmes à une caractéristique négative et/ou inférieure, mais cette croyance est de l'ordre de l'implicite.** Voici un exemple : « Je dois dire que le monde du travail n'est pas adapté aux femmes. Il faut pouvoir s'y imposer, c'est un monde où il faut être fort. », dont l'implicature est : « les femmes ne sont pas adaptées au monde du travail, car elles sont trop fragiles, faibles et risquent de nous gêner. ».

2.4.2. Deuxième type : l'antiféminisme du sexisme moderne (ou néosexisme) et du masculinisme

Le sexisme moderne⁴¹ et le néosexisme⁴² désignent originellement deux types de sexisme distincts, développés en réaction à un « conflit entre des valeurs d'égalité et des vestiges de croyances et de sentiments négatifs envers les femmes » (Beaton et *al.* 2005 : 25) ou, pour le dire autrement, des types de sexisme apparus en « résistance aux modifications de rôle [de genre] » et comme « soutien d'une vision différentielle des hommes et des femmes » (Beaton et *al.* 1999 : 1496 ; traduction personnelle). Si la méthodologie des deux échelles représentant ces types diffère en psychologie sociale (les échelles ne se centrent pas sur les mêmes aspects), théoriquement, on peut dire que ces types sont similaires (Becker et Swim 2011 : 20) :

« Ces deux concepts sont très proches et sont sous-tendus par les mêmes croyances qui sont le déni que la discrimination envers les femmes soit toujours un problème d'actualité, l'antagonisme envers les demandes des femmes qui sont perçues comme exagérées et le

³⁸ Bien qu'il s'agisse d'une des insultes les plus fréquentes adressées aux femmes dans l'espace public (Lebugle 2017), cette insulte n'est pas objectivement, intrinsèquement sexiste car elle possède un équivalent masculin d'un sémantisme similaire. Hors contexte, cette insulte n'a pas un sens sexiste. Même s'il est vrai qu'en contexte, la dévaluation générale du féminin risque de lui conférer des connotations qui le sont. Si ces connotations sont objectivables, l'insulte deviendra alors sexiste, mais seulement dans ce contexte précis.

³⁹ BENOKRAITIS, Nijole V. et FEAGIN, Joe R. 1995. *Modern Sexism: Blatant, Subtle, and Covert Discrimination*. 2^e éd. Baltimore: University of Baltimore.

⁴⁰ Voir bibliographie non scientifique.

⁴¹ Concept proposé par Kathryn Aikin, Wayne Hall, Barbara Hunter et Janet Swim en 1995 (Aikin et *al.* 1995, plus connu sous la référence Swim et *al.* 1995).

⁴² Concept proposé par Ann M. Beaton, Rupert Brown, Stéphane Joly et Francine Tougas en 1995 également (Beaton et *al.* 1995).

ressentiment envers les faveurs spéciales octroyées par la société aux femmes) » (Dardenne et Sarlet 2012 : 439).

Ainsi, le sexisme moderne ou néosexisme discursif concilie en général trois thèmes (Aikin et al. 1995 ; Becker et Swim 2011 ; Dardenne et Sarlet 2012) :

- Le **déni de la discrimination**, qui se traduit notamment par une contestation disqualifiante du féminisme (de son utilité actuelle, de son autoritarisme supposé, etc.), des féministes et de certaines caractéristiques du sexisme (son ampleur ou son actualité, par exemple), et l'inscrit ainsi dans la veine de l'antiféminisme ;
- L'**antagonisme envers les revendications** (ce que l'on demande) **et les argumentaires** (pourquoi on le demande, comment on le justifie) **féministes**⁴³, non pas parce qu'il existe des autres méthodes permettant de lutter contre la domination masculine, mais parce que celles-ci sont fondamentalement infondées, « la domination masculine n'étant plus d'actualité » (déni de la discrimination) ;
- L'**antagonisme envers les nouveaux acquis féministes** (arrivée dans le monde du travail, libération sexuelle, droit à l'avortement, etc.), sous prétexte que l'égalité est atteinte (déni de la discrimination). Cet antagonisme se manifeste notamment par un refus de soutenir les politiques mises en place en faveur de l'égalité.

Mais ce déni de la violence et de l'actualité de la domination masculine se « camoufl[e] sous une apparence égalitaire » (Dardenne et Sarlet 2012 : 439) : l'on y revendique en effet l'égalité entre les femmes et les hommes, mais « comme elle est atteinte, il faut arrêter de s'acharner ».

Ce type de sexisme ne fait généralement pas l'unanimité (comme on s'y approprie en effet le concept d'égalité entre les genres, « il n'est pas sexiste »). Pourtant, il relève bien du sexisme, soit d'une idéologie adhérant à l'infériorité des femmes, où l'infériorité est à entendre au sens large comme toute inégalité de liberté et donc de pouvoir dans les faits. Certes, il ne défend ni directement ni explicitement cette idéologie.

Mais il en découle bel et bien : le déni objectif de la réalité des femmes que met en place l'antiféminisme (du sexisme moderne) révèle une infériorisation du féminin par la disqualification de la parole et de la perspective des femmes (in fine, de leurs capacités à être objectives, à décrire une réalité inégale et violente, et de leur droit à dénoncer cette réalité) et par la mise au second plan de leur statut de citoyennes à part entière au sein de la société : les

⁴³ Un exemple : défense des mythes qui enveloppent des phénomènes sexistes tels que les violences sexuelles, comme la responsabilisation des victimes de viol.

femmes qui militent pour l'égalité (les féministes) sont considérées comme des extrémistes sous l'emprise d'une idéologie dangereuse qui vivent en dehors de la réalité et ne font au final que critiquer (*elles ne savent faire que ça*). Cette infériorisation du féminisme peut se lire comme le fait que les femmes ne sont pas des individus suffisamment importantes pour qu'on se préoccupe (prioritairement ou non) de leurs droits – alors qu'on sait l'attachement aux *droits de l'Homme* qui habite et caractérise notre société. Avant même de nier une domination (dont on est de plus en plus informée) en prétextant que l'égalité est atteinte, le néosexisme minimise l'importance de la lutte féministe – c'est-à-dire de la cause et de la parole des femmes –, il ne s'y intéresse pas, n'y accorde pas de crédit ou d'attention. Les droits des femmes sont relégués au second plan, parce que les femmes sont au second plan. L'infériorisation de la parole des femmes se remarque également dans la dimension caricaturale que peuvent adopter certains discours néosexistes : la dénonciation d'un fait est relativisée en opinion, et cette opinion est ridiculisée.

Bien que l'argument qui suit dépasse le cadre de ma démarche (qui consiste à objectiver le sexisme par la présence d'une conception hiérarchisée des genres et non par les conséquences de certaines croyances ou d'une mésinformation), le sexisme moderne ou néosexisme discursif participe encore au moins d'une façon à la domination masculine. En acceptant une situation d'inégalité entre les genres et en propageant des contrevérités sur le phénomène des violences sexistes et sexuelles par exemple (« l'égalité, je suis pour, mais les féministes exagèrent, tous les hommes sont des violeurs selon elles »), le néosexisme favorise la reproduction de l'ensemble des violences sexistes, qui elles-mêmes tendent à inférioriser les femmes par les conséquences physiques et psychologiques qu'elles provoquent (Maurice (dir.) 2011⁴⁴ ; OMS 2021⁴⁵).

En résumé, **le sexisme moderne ou néosexisme discursif aborde les thèmes de l'égalité et du féminisme et revêt une axiologie ambivalente, simultanément positive** (en faveur de l'égalité théorique) **et négative** (en défaveur d'un changement de système et en défaveur des féministes – qui ne sont initialement et fondamentalement, rappelons-le, que des militantes pour l'égalité). **Son degré d'explicitation est par conséquent intermédiaire** (le féminisme n'a pas bonne presse, mais l'inégalité est désormais plus ou moins consensuellement reconnue en société).

⁴⁴ Voir bibliographie non scientifique.

⁴⁵ Voir bibliographie non scientifique.

Le **masculinisme** relève lui aussi de l'antiféminisme et peut être considéré comme un sous-type de néosexisme poussé à l'extrême. Le masculinisme est un « courant rétrograde qui souhaite voir restaurer un ordre social et familial bouleversé par ‘les excès du féminisme’ » (Delépine 2017 : 4⁴⁶). Ce mouvement réactionnaire, relativement récent (années 80, Dupuis-Déri 2009 : 100) et en pleine expansion, consiste à défendre l'idée que le féminisme, excessif, a réussi à renverser la domination masculine et à instaurer une domination féminine où les hommes sont infériorisés (Delépine 2017 : 4). Le mouvement défend également un positionnement victimaire des hommes, notamment au sujet des « ‘droits des pères’ » et des « violences entre les sexes » : les hommes en seraient tout autant victimes que les femmes (Bard et al. 2019 : résumé). Le sexisme de ce sous-type peut se justifier, comme pour le sexisme moderne, par la disqualification de la parole et de la lutte des femmes en raison de leur infériorité sociale, mais également parce qu'il promeut et légitime un ordre social où les femmes sont littéralement infériorisées.

« Cette souffrance des hommes et la déréliction dans laquelle se trouve plongée la société moderne justifieraient le rétablissement de la domination masculine. » (Delépine 2017 : 4).

La différence avec le sexisme élémentaire est que le masculinisme ne cible pas tant ce que sont les femmes (leur essence) que la place qu'elles doivent occuper dans notre société (en raison de leur infériorité, cette fois supposée) : « Les féministes sont des hystériques radicales. Elles militent pour la défection de la cellule familiale, mais les hommes sont faits pour être les chefs de la famille, et leurs épouses doivent se soumettre à leur autorité. C'est vraiment n'importe quoi, et à les entendre, les hommes ne sont que des maris violents dont on peut se passer. C'est devenu difficile d'être un homme aujourd'hui. »⁴⁷.

En résumé, **le masculinisme (foncièrement discursif) véhicule une axiologie explicitement négative à l'égard des féministes, mais moins explicitement négative à l'égard des femmes** (du moins tant qu'elles répondent aux normes de la féminité et daignent occuper la place qui leur est assignée), **tout en empruntant une position victimaire à l'égard des hommes.**

2.4.3. Troisième type : le sexisme objetisant

Parfois nommé ou traduit *sexisme objectivant*, le sexisme objetisant regroupe **l'ensemble des énoncés qui réduisent (parfois partiellement, parfois totalement) les femmes à des objets dont le corps est « destin[é] à être consomm[é] par d'autres »** (Chaudoir et al. 2014 : 265

⁴⁶ Voir bibliographie non scientifique.

⁴⁷ J'ai forché mes exemples à partir de souvenirs des interdiscours féministe et antiféministe.

; traduction personnelle), **c'est-à-dire à des êtres dont les utilités sociales principales sont celles d'un objet corporel : l'apparence (corps-objet esthétique), le désir (corps-objet sexuel) et la reproduction (corps-objet géniteur)** (Angioletti et Michielsens 2009 ; Chaudoir et al. 2014 ; Fiske et al. 2018). Ne bénéficiant pas du statut de *citoyens à part entière* en raison de l'infériorité du féminin (*les femmes sont fragiles, faibles, trop empathiques, ou indisciplinées, indécises, futiles, etc.*) et n'ayant dès lors pas à remplir les fonctions et les devoirs qui incombent à ces citoyens (dirigeance et protection), les femmes sont réduites aux potentialités que leur laisse leur corps (l'apparat/l'agrément esthétique, le désir et le plaisir sexuels ou la reproduction), du moment que ces potentialités sont destinées aux hommes et contrôlées par eux (Despentes 2006⁴⁸). L'objectisation des femmes est en quelque sorte doublement infériorisante. D'une part, les femmes, devenues des corps, sont privées de leur pouvoir de décision, de leur agentivité (*et donc de la menace qu'elles feraient peser à la société si elles se mettaient à penser et à vouloir agir d'elles-mêmes*) et également de leur identité (leur liberté d'être soi) : elles sont réduites au statut d'objet et, privées des libertés et du pouvoir relatives au statut d'humaine, s'en trouvent directement infériorisées. D'autre part, ce qui est plus indirect mais tout aussi puissant, le statut d'objet est régi par des normes, des injonctions qui permettent, lorsqu'elles ne sont pas respectées, de déclasser une nouvelle fois les femmes : ce sont autant d'attentes, d'obligations, de devoirs qui réduisent leurs libertés partiellement (*une femme doit être jolie mais elle peut également être intelligente*) ou totalement (*une femme jolie ne peut être intelligente, sympathique, drôle, etc.*), et les infériorisent une seconde fois. L'infériorisation des femmes se détecte alors à la fois par la restriction des possibilités qu'ont les femmes d'exister socialement (en tant que mère, épouse, amante, prostituée, *plante décorative*), et par les restrictions et les obligations qui en découlent et créent un double standard corporel entre les hommes et les femmes.

L'objectisation des femmes fait en réalité écho à une dichotomie sexiste plus générale, qui trouve son origine dans l'infériorité du féminin et dans la conception réductrice qui en découle : *la mère* ou *la putain*. En effet, les discours sur les femmes oscillent entre deux axes de la sexualité : d'une part, représenté par le discours mélioratif, l'objet du désir sexuel ou reproducteur et donc de la beauté morale ou physique *que l'on contrôle, maintient, surveille* (la Vierge, la femme pure et belle, celle que l'on désire pour soi, sexuellement et/ou pour être la gardienne de son foyer et de sa descendance, autrement dit : la mère ou l'amante) ; d'autre part, représenté par le discours péjoratif, l'objet du rejet, du dégoût, du vice et donc de la laideur

⁴⁸ Voir bibliographie non scientifique.

morale ou physique *dont on a perdu le contrôle, qui s'est affranchie (la pute, la salope, la dévergondée salie et impure, celle qu'on ne peut plus désirer)* (Violi 1987 in Roubin 2017 : 12⁴⁹ ; Houdebine 2003 : 47-48 ; Yaguello 2018 : 192). Mais la langue et les discours nous montrent que cette célèbre dichotomie est fragile, que les femmes sont toujours et avant tout des objets que la société cherche à contrôler : lorsque les femmes prétendent redevenir maîtres de leur agentivité (ce qui, rappelons-le, sépare l'humain du non-humain), la société finit par définir sans leur consentement leur image sociale. Car, en effet, le stigmate de la putain menace toujours : « [l]'amalgame entre la femme et la putain, [...], est presque total » dans le lexique (Yaguello 2018 : 198). Comme le déclare Pierre Guiraud, « [à] travers le langage, [...] toute femme est une putain en puissance », « **[l]es mots les plus innocents [pouvant] être détournés de leur sens propre afin de qualifier la femme comme putain. Il apparaît donc impossible de dissocier l'image de la femme en général de celle de la femme prostituée.** » (Yaguello 2018 : 194) (*je souligne*). Les injonctions sont tacitement contradictoires, et servent à s'assurer que la femme sera *mère* (chaste) ou ne sera *rien*, sans qu'elle cesse pour autant d'être disponible pour l'assouvissement des désirs de l'homme (Houdebine 2003 : 47-48), paradoxe qu'illustrent à merveille les expressions affectueuses du type « ma poule », désignant à la fois la *pondeuse* et la *prostituée*, et montrant qu'en tant qu'objet, la femme est toujours apparence et forme (Houdebine 2003 : 47-48). Cette dichotomie met en évidence l'importance du sexisme objetisant et des restrictions de liberté qu'il implique dans la vie des femmes, et donne de la consistance et de l'objectivité aux explications qui vont suivre.

Avant de passer à la présentation des sous-types de sexisme objetisant, je souhaite faire deux remarques qui permettront d'éviter certaines confusions. Premièrement, le sexisme objetisant, qui procède sur base d'une déshumanisation de la femme (Chaudoir et *al.* 2014 : 265), ne doit pas être confondu avec l'hypersexualisation⁵⁰ (Fiske et *al.* 2018), qui n'en est que sa variante la plus répandue, sous les formes du harcèlement sexuel, de la plupart des blagues grivoises et est omniprésente dans les arts et la publicité. Ce type dépasse de ce fait le phénomène du *male gaze* ou regard masculin, qui consiste à mettre le « spectateur dans la position d'un homme

⁴⁹ Voir bibliographie non scientifique.

⁵⁰ « La 'sexualisation' diffère de la pratique de la sexualité ou de son appréciation. L'APA [American Psychological Association] précise les cas dans lesquels nous pouvons parler de sexualisation : → lorsque la valeur d'une personne découle uniquement de son sex-appeal et de son comportement sexuel, à l'exclusion d'autres caractéristiques ; → lorsqu'une personne est tenue à une norme qui assimile l'attrait corporel au sens strict au fait d'être sexy ; → lorsqu'une personne est réduite à un objet sexuel, c'est-à-dire à une chose destinée à l'usage sexuel d'autres personnes, plutôt que de considérer cette personne comme un individu doté de la capacité d'agir et de décider en toute autonomie ; → lorsque la sexualité est imposée à un individu de manière inappropriée. » (Angioletti et Michielsens 2009 : 56).

spectateur hétérosexuel et avide. [...] Il s'agit d'un regard normatif et la norme, ce sont les désirs sexuels masculins. » (Angioletti et Michielsens 2009 : 15).

Deuxièmement, j'aimerais attirer l'attention sur **l'importance du contexte (local et social) dans l'objectivation du sexisme objetisant**. Il arrive en effet, parfois, que la signification sexiste du sexisme objetisant vienne moins de ce qui est dit localement, dans la matérialité langagière (le sens des mots, hors contexte, en général), que de la signification que cette matérialité langagière acquiert par la façon dont le discours est posé localement, et en regard de notre contexte macrosocial de domination masculine et des réalités que vivent les femmes. Je ne prétends pas que l'expression du désir d'un *homme* à une *femme* est intrinsèquement sexiste, mais qu'il est nécessaire de savoir quand, comment, devant qui et à qui l'exprimer, parce que ce désir masculin, continuellement asserté dans des contextes inopportuns (professionnel, officiel, etc.) et/ou de manière inopportune (registre cru, par exemple), crée un climat d'oppression et de violence. C'est parfois davantage ce climat et son itération qui entraînent l'infériorisation, plus que l'énoncé pris individuellement. C'est également ce climat et cette itération qui ont permis de mettre en évidence le double standard qui existe entre les hommes et les femmes en matière d'objectisation esthétique, sexuelle ou reproductrice. Il se peut qu'une femme dise d'un homme et/ou à cet homme qu'il est *frais*, *bon*, qu'importe, de manière inopportune. Mais ce discours n'aura, dans notre société, jamais le même poids que la situation inverse (un homme s'adressant à cette femme), parce que l'interdiscours n'est pas le même, parce que l'itération n'est pas la même, parce que le contexte de domination et les réalités genrées ne sont pas les mêmes. Les mêmes mots n'ont pas la même signification ni la même force dans des contextes différents⁵¹. Or, le genre est indéniablement un facteur de variation contextuelle, étant donné qu'il est inscrit au centre de nos schèmes de perception et d'évaluation. Mais, même lorsque l'objectisation est *signifiée* au-delà de la matérialité langagière propre, elle n'en demeure pas moins objective⁵².

La première utilité du corps des femmes est l'apparence : la femme est réduite à (elle n'est que, elle doit être) ou est nécessairement (elle est avant tout) un **corps-objet esthétique**. **Le corps des femmes est un objet destiné à être admiré et regardé pour soi, sans sexualisation (apparente, du moins)** (Fiske et al. 2018). Selon qu'elle respecte ou non les codes de la féminité en vigueur, cette apparence peut faire l'objet d'une valorisation (axiologie positive : « Elle a bien grandi. Qu'elle est jolie ! »), d'une dévalorisation (axiologie négative : « Une

⁵¹ Voir la section 2.5.5. L'origine du pouvoir de blesser (insulte et performativité)

⁵² Bien qu'il puisse exister une zone grise, indéterminée, dans la mesure où la pertinence de l'expression du désir ne ferait pas consensus, où l'objectisation serait plus ou moins acceptable, légitime, et donc plus ou moins sexiste.

femme aussi moche que toi, ça ne sert à rien. ») ou d'un simple *remarquage* pseudodescriptif (axiologie supposément neutre : « – Parle-nous de ta maman ! – Ma maman est blonde, elle a des yeux bleus, elle est grande. » ; « Oh, c'est une nouvelle blouse que tu portes ? »). Le sexisme objetisant du corps-esthétique prend notamment la forme de commentaires réflexes, qui consistent à qualifier systématiquement, spontanément et principalement les femmes pour leur physique, leur tenue, leur coiffure, leur maquillage : ces commentaires réflexes sont autant d'injonctions tacites adressées aux femmes, et dont les hommes sont exempts. Ce sexisme corps-esthétique se manifeste également par l'ensemble des commentaires audiovisuels des émissions télévisées qui introduisent les participantes comme *belles*, *resplendissantes*, *lumineuses*, *ravissantes* ou *chaleureuses*, et qualifient les hommes non pas à partir de leur apparences mais de leurs qualités mentales (ils sont des adversaires, des concurrents ou des aventuriers *redoutables*, *stratégiques*, *ingénieux*). C'est également la valorisation du corps féminin nu, « parce que rien n'est plus beau que le corps d'une femme ! ». Avec tous les revers que ce regard masculin comporte, dont les deux principaux sont l'esthétisme (nécessité partout et tout le temps d'être apprêtée – sous peine d'être moquée, humiliée, injuriée) et la grossophobie. L'hypersexualisation est peut-être sous-jacente et à l'origine de cette obligation esthétique, mais tant qu'elle est lointaine (tant qu'aucun sous-entendu sexualisant ne s'en dégage objectivement), le corps reste esthétique et le regard posé n'est pas forcément érotisé (du moins, plus en synchronie).

La seconde utilité du corps des femmes est le désir érotique, **corps-objet sexuel**, où les femmes sont alors fantasmées pour le plaisir sexuel des hommes. L'axiologie est une fois encore variable (positive, négative ou supposément neutre) et le corps est directement érotisé, par la **mention de parties sexualisées et de pratiques sexuelles** (voir la note 50). La sexualisation est d'autant plus *visiblement* sexiste qu'elle ne s'applique pour ainsi dire jamais aux corps des hommes en société mixte (à l'exception, peut-être, de la qualification des pénis d'hommes africains ou d'hommes asiatiques – ce qui est éloquent en termes de domination et de réduction) et dans les discours publics, confortant l'idée selon laquelle les femmes hétérosexuelles n'auraient pas de désir sexuel – croyance qui, les privant d'agentivité une nouvelle fois, les infériorise également. Pour ce sous-type, les réseaux sociaux fournissent des cas d'école. Par exemple, sur Facebook, une femme témoignait qu'un homme qui, après l'avoir complimentée sur sa poitrine (axiologie positive), se voyait refuser ses avances, commençait à tenir un discours stigmatisant et moralisateur sur le fait qu'elle le « cherchait bien, en mettant des photos pareilles » (axiologie négative). Cet exemple souligne que les femmes sont avant tout pensées via leur corps, dont elles ne peuvent cependant pas disposer librement et de toutes

les façons qui leur plairaient. Ce double standard entre le corps sexualisé des femmes et les règles qu'il se voit imposer (être désirable sans être pour autant exhibé, vulgaire) et le corps des hommes (presque invisibilisé, inexistant⁵³, et bien moins règlementé) est la conséquence d'une hiérarchisation des genres et des valeurs qui y sont associées.

Enfin, la troisième utilité du corps des femmes est la reproduction, **corps-objet géniteur**. La femme est une génitrice, toute femme est une génitrice (axiologie supposément neutre), il est donc fantastique qu'elle ait (produise) des enfants (axiologie positive), et pénible qu'on les attende encore, *c'est pour quand ?* (axiologie négative). **La capacité du corps d'une femme à porter un enfant devient une de ses seules utilités sociales, voire une obligation.** *Une femme, c'est une mère.* La capacité de reproduction pèse différemment sur les hommes. Pour preuve, la paternité désigne un état de fait et une notion juridique (tandis que la maternité désigne une expérience vitale et subjective) (Yaguello 2018 : 184). De plus, il n'existe pas *d'instinct paternel* et un homme non marié et sans enfant est un *vieux célibataire* (tandis qu'une femme de la même condition est une *vieille fille* – et non une *vieille femme*). Une fois encore, la différence de valeur initiale entre les hommes et les femmes entraîne un double standard : là où les hommes ne se définissent pas prioritairement par leur capacité à reproduire, c'est souvent le cas des femmes.

2.4.4. Quatrième type : le sexisme bienveillant

Le sexisme bienveillant rassemble les énoncés qui témoignent une certaine bienveillance à l'égard des femmes, non pas parce que la personne qui énonce est naturellement bienveillante ou parce que les femmes ou le monde dont il est concrètement question ont besoin de bienveillance⁵⁴, mais parce que *les femmes sont des êtres fragiles, purs, délicats, subtils qu'un monde d'hommes menace et dans lequel il faut les protéger et les adorer*, vision qui suggère que les femmes sont nécessairement incapables de se défendre et qui les infériorise en valorisant leurs compétences communales (sociabilité) et en dévalorisant leur compétences agentiques (compétence) (Dardenne et Sarlet 2012 : 438). Profondément ancrée dans nos pratiques⁵⁵, cette

⁵³ Encore une fois : en société, dans des contextes similaires, à part peut-être en termes de force (« Il est bien musclé ! »), et pour désigner alors à la fois une donnée physique (objective) et une donnée morale (le courage, la protection).

⁵⁴ Il ne s'agit pas d'adopter une lecture sociale du groupe des femmes comme historiquement discriminé et nécessitant que des mesures de rééquilibrage soient prises dans un monde factuellement d'hommes et apprenant aux femmes à être, par leur socialisation, factuellement plus communales (attentives, patientes, douces, etc.).

⁵⁵ Voici un extrait particulièrement éloquent de la bienveillance sexiste : « Les gestes d'affection entre sexes chorégraphient le protecteur et le protégé, l'embrasseur et l'embrassé, celui qui réconforte et celui qui est réconforté, celui qui soutient et celui qui est soutenu, celui qui offre de l'affection et celui qui en reçoit ; que l'homme entoure la femme et que la femme soit entourée semble juste naturel. Et cela peut seulement nous rappeler que la domination masculine est d'un type très particulier, elle est une domination qui peut s'exercer en plein

vision est restrictive à l'égard des femmes car elle « maintient et justifie la subordination des femmes en les amenant à se percevoir elles-mêmes comme sociables mais incompétentes » (Dardenne et Sarlet 2012 : 449 ; voir aussi Chaudoir et *al.* 2014, Henrion s.d.), dans un monde où les compétences agentiques sont valorisées et liées à la domination (monde du travail et de la gouvernance) et où les compétences communales sont par contraste dévalorisées et liées à la soumission et à la déférence (monde social de la famille, de l'amitié, de l'éducation, du soin des autres) (Dardenne et Sarlet 2012 : 449-450).

Ce sexisme bienveillant, qui participe de nombreuses manières à la domination masculine et aux autres types de sexisme et forme en reflet du sexisme élémentaire un **sexisme ambivalent**⁵⁶, est composé de trois dimensions qui toutes trois convoquent une axiologie positive (Glick et Fiske 1996 ; je m'inspire également de Dardenne et Sarlet 2012 et de Déry Baillargeon 2018) :

1. Le **paternalisme protecteur** défend l'idée que les femmes sont vulnérables, faibles et fragiles et qu'elles ont besoin de la protection et de l'aide des hommes (pour porter leurs courses, pour ouvrir une porte, pour se promener dans la rue, pour payer l'addition au restaurant, etc.) ;
2. La **différenciation complémentaire des genres** défend l'idée que les hommes et les femmes sont essentiellement différentes, et que ces différences se reflètent dans des qualités et des caractéristiques positives intrinsèques au genre féminin⁵⁷, toujours communal (intérêt pour les autres, écoute, gentillesse, politesse, sincérité, interdépendance, chaleur, sympathie, altruisme, douceur, abnégation) ou au genre

moment de tendresse, sans apparemment provoquer de tensions. » (Erving Goffman, 1977, *The Arrangement between the Sexes*, extrait tiré de Rosier 2017 : emplacement Kindle 1033).

⁵⁶ Le sexisme bienveillant se combine avec le sexisme hostile (élémentaire, selon ma typologie) pour former le **sexisme ambivalent** (notion de Glick et Fiske 1996), qui fait cohabiter un pouvoir structurel (« institutions politiques, légales, économiques et religieuses ») et un pouvoir dyadique (« [pouvoir] originaire de la dépendance des hommes aux femmes (pour les besoins d'intimité et de reproduction) ») (Dardenne et Sarlet 2012 : 439). Inscrit au cœur du sexisme ambivalent, le sexisme bienveillant participe à la domination masculine de plusieurs façons, notamment : système de punition (agression)/récompense (protection) des femmes qui respectent ou non les rôles de genre (et donc légitimation du sexisme élémentaire et recherche du sexisme bienveillant, avec une accommodation générale, voire une satisfaction, à la domination), effet psychologique délétère en termes de performances cognitives, perpétuation de stéréotypes de genre, augmentation de l'acceptation des discriminations, baisse de la participation des femmes aux actions collectives militantes, participation complice à la perpétuation des pratiques de domination (restriction des rôles féminins à la reproduction et à la satisfaction sexuelle ou psychologique des hommes), adhésion aux mythes sur le viol et à la culture du viol, corrélation avec le sexisme élémentaire et le sexisme moderne, etc. (Dardenne et Sarlet 2012 ; voir aussi Becker et Swim 2011, Déry Baillargeon 2018). Pour un détail, je vous conseille de lire l'article de Marie Sarlet et Benoit Dardenne (2012), particulièrement complet et clair.

⁵⁷ D'une certaine façon, l'axiologie positive du sexisme objetisant corps-esthétique relève de cette différenciation : la femme est le sexe faible, mais aussi le sexe beau. Toutefois, le contexte actuel de dénonciation du harcèlement sexuel justifie son insertion du côté du sexisme objetisant.

masculin⁵⁸. De ces différences naît une complémentarité globale des genres, qui les rend indispensables l'un à l'autre pour atteindre le bonheur (voir l'intimité hétérosexuelle). Néanmoins, ce sont bien les compétences agentiques, celles des hommes, qui sont valorisées en société, aux dépens des compétences communales. ;

3. **L'intimité hétérosexuelle** « est liée à la croyance selon laquelle les hommes ne pourraient être heureux dans la vie que s'ils entretiennent des relations romantiques et intimes avec les femmes. » (Dardenne et Sarlet 2012 : 441). Cette intimité hétérosexuelle ou hétéronormative⁵⁹ construit l'image d'une relation de couple hétérosexuelle où la structure familiale traditionnelle est valorisée et où l'image de la femme comme bonne mère et épouse modèle est idéalisée : la femme fait et élève ses enfants, et aide son mari à s'accomplir dans le monde professionnel en assumant à elle seule la charge mentale de la gestion du ménage et en prodiguant à son époux un soutien psychologique inconditionnel et un amour qui, du coup, le rend complet et donne du sens à ses ambitions (le travail pour la famille et la *femille* pour le travail). Dans ce cadre, l'épouse (conjointe, amoureuse) est censée répondre aux besoins affectifs, matériels et sexuels de son époux, et l'époux (conjoint, amoureux) aux besoins financiers de la famille⁶⁰. La différence entre l'intimité hétérosexuelle et le sexisme objetisant corps-objet sexuel ou corps-objet géniteur est double. Premièrement, l'axiologie de l'intimité hétérosexuelle est nécessairement bienveillante, tandis que l'axiologie du sexisme objetisant peut être supposément neutre ou négative. Deuxièmement, l'intimité hétérosexuelle telle que je la conçois s'inscrit explicitement dans le cadre familial : elle se réfère à l'acte amoureux comme obligation ou idéal (devoir conjugal, par exemple) et non aux parties sexualisées du corps (sexisme

⁵⁸ Les compétences des hommes, toujours agentiques, relèvent typiquement et essentiellement de : intérêt pour l'accomplissement de soi, ambition, indépendance, puissance, assertion, compétence, performance (Dardenne et Sarlet 2012 : 440-441).

⁵⁹ Comme l'indiquent Julie Abbou et Noémie Marignier, « l'injonction à l'hétérosexualité est un puissant outil de production des rapports de genre » : « **l'hétérosexualité recouvre, au même titre que d'autres sexualités, un ensemble de pratiques, d'idéologies et d'identités historiquement et socialement situées : loin d'être essentielle ou naturelle**, elle est configurée et reconfigurée à chaque époque au fil des interactions et de la circulation-production des discours au sein des rapports sociaux. Impossible à penser hors du rapport qu'elle entretient avec d'autres catégories, l'hétérosexualité se présente comme un double rapport d'antagonisme : d'une part, elle n'a de sens qu'à contraster avec l'homosexualité, contraste dont Jonathan Ned Katz montre bien la dimension historique et le caractère de fausse évidence, dans son article de 1997, dont on trouvera la traduction française dans ce numéro ; d'autre part, **elle désigne le rapport de prétendue complémentarité entre deux entités sexuées opposées, le masculin et le féminin ou l'homme et la femme. On peut donc considérer que l'hétérosexualité a au moins autant à voir avec la sexualité qu'avec le genre, les oppositions hétéro/homosexualité et masculin/féminin se consolidant l'une l'autre dans la constitution de la norme hétérosexuelle.** » (Abbou et Marignier 2017 : 2) (*je souligne*).

⁶⁰ Or, la famille traditionnelle n'est pas une structure sociale innocente : elle tient « le rôle principal dans la reproduction de la domination et de la vision masculines » (Bourdieu 1998 : 117).

objetisant corps-sexuel), et au statut d'épouse et de mère et à son rôle de gestion et non à sa capacité de reproduction (sexisme objetisant corps-géniteur). En pratique, le sous-type intimité hétérosexuelle prend bien des formes (répartition inégale, qualitativement et quantitativement, des tâches ménagères et de la charge mentale ; petits soins quotidiens pour l'époux, cadeaux matériels pour l'épouse ; etc.). En discours, ce sexisme bienveillant se retrouve à la fois dans les descriptions *naïves* de ces situations (« Ils gèrent bien leur couple, lui fait ceci, elle fait cela. » où *ceci* est typiquement masculin et *cela* typiquement féminin) comme dans leur idéalisation (« C'est un époux/une épouse super car... »). Pour qu'il ait objectivement lieu, ce sexisme doit remplir **deux conditions** : premièrement, que la **situation d'interdépendance** (affective, économique, etc.) soit **vue comme naturelle (évidente) et/ou nécessaire et/ou idéale** ; deuxièmement, que la relation décrite positionne la **femme dans un rôle typiquement féminin (compétences communales, dont le soutien émotionnel au mari est l'une des composantes principales) et, éventuellement mais pas nécessairement**⁶¹, **l'homme dans un rôle typiquement masculin (compétences agentiques)**.

L'efficacité du sexisme bienveillant n'est pas seulement d'être particulièrement *invisible* en tant que sexisme car d'apparence méliorative pour les femmes, mais surtout et avant tout de permettre aux femmes « de s'accommoder de leur bas statut sans se rebeller et même en se sentant valorisées au sein du système patriarcal » et, ainsi, de continuer à répondre aux *besoins* (reproduction, plaisir sexuel et dépendance psychologique) des hommes au sein de la structure familiale, malgré la violence simultanée de la domination (Dardenne et Sarlet 2012 : 441, 451).

2.4.5. Cinquième et sixième types : le sexisme subtil et le sexisme conventionnel

Le **sexisme subtil**, parfois appelé *sexisme ordinaire* ou *sexisme clandestin* et souvent confondu avec le sexisme conventionnel (voir ci-dessous), regroupe des **discours qui s'appuient sur des stéréotypes de genre particulièrement acceptés dans notre société** (ils ont un caractère imperceptible, évident, normatif⁶²), **lesquels distribuent sur un mode souvent pseudodescriptif (axiologie neutre) des attributs différenciés (pratiques, espaces, objets, goûts, etc.) aux genres et, partant, aux hommes et aux femmes (ou inversement), mais le plus souvent en ciblant une personne, un objet, etc. dans son individualité** (Becker et Grésy

⁶¹ Si l'énoncé ne cible que l'homme, il s'agira alors de sexisme inversé (*voir ci-dessous*) bienveillant (intimité hétérosexuelle). Toutefois, le statut d'épouse ou d'époux inscrit nécessairement la cible dans une structure précise, et implique toujours par contraste, même implicitement, l'époux ou l'épouse.

⁶² On retrouve ces stéréotypes « à travers les coutumes, les interprétations religieuses, les mythologies, les croyances populaires, certaines théories scientifiques et les lois » (Becker et Grésy 2015 : 21).

2015 ; Mallett et *al.* 2004 ; voir aussi pour les stéréotypes de genre Chancégal s.d.⁶³ ; Henrion s.d. ; Van der Steen 2020). Or, la distribution des attributs n'est pas neutre, dans la mesure où ce qui est associé aux femmes, étant *féminin*, est muni d'une valeur inférieure (matériellement ou symboliquement). La construction des genres à laquelle participe le sexisme subtil est hiérarchisante, mais elle est faite de manière **implicite** (le discours nécessite qu'une implicature soit posée pour que la hiérarchie apparaisse) ou **indirecte** (la hiérarchie n'apparaît pas mais il n'y a aucun implicite à résoudre, juste un parallèle à faire, et la distribution semble égalitaire). La différence avec le sous-type différenciation complémentaire du sexisme bienveillant est que le sexisme subtil est implicite, que son axiologie est supposément neutre et qu'il distribue des attributs (le faire) et non des caractéristiques essentielles (l'être), mais il repose effectivement sur la différenciation : les genres sont intrinsèquement différents, et le masculin est supérieur au féminin.

Ces représentations sont utilisées pour interpréter et faire fonctionner le monde social : « Prends un ballon pour l'anniversaire de Hugo ! », « C'est à toi l'écharpe rose, Sophie ? », « Que veux-tu faire plus tard ? Policier ? Inspecteur ? Médecin ? Et ta sœur, infirmière ? ». Si la hiérarchie de valeur est parfois consensuelle (un médecin a plus de capital symbolique – et économique – qu'une infirmière), on pourrait me rétorquer que le rose et le bleu ont une valeur certes différente mais non hiérarchisée, que le sucré et le salé sont une affaire de goût (même si le goût est social), et que les normes de genre et les stéréotypes qui les véhiculent sont davantage dans la différenciation des genres que dans la hiérarchisation. Il me semble que c'est oublier là un des principes du travail symbolique : ce qui est associé à *X* bénéficie de la valeur de *X* (Hambye 2019/2020). L'infériorité des attributs de genre féminin est notamment déductible du fait qu'une contravention des normes de genre (lorsqu'un.e individu.e d'un genre adopte les attributs de l'autre genre) est préférable pour les femmes que pour les hommes, en raison du fait que le monde social accepte plus facilement que l'on se classe (valeur ascendante, le masculin) plutôt que l'on se décline (valeur descendante, le féminin). On imagine plus facilement offrir une bouteille de vin à une femme qui nous reçoit chez elle qu'un bouquet de fleurs à un homme ; en Belgique, un homme a plus de chances d'être moqué s'il boit un vin fruité et sucré, que si une femme commande une bière d'Abbaye ; les femmes portent des pantalons, tandis que les hommes ne portent pas de jupes ; le bleu est une couleur universelle,

⁶³ Voir bibliographie non scientifique.

le rose ne l'est pas⁶⁴ ; et la liste est longue. Cela démontre donc que les attributs masculins ont plus de valeur que les attributs féminins, qu'ils auront tendance à être favorisés, à constituer la norme, et donc qu'être pourvu d'attributs féminins peut constituer un handicap et induire une différence de liberté et de pouvoir. À titre d'exemple, je pourrais citer certains règlements vestimentaires d'écoles secondaires, où la longueur exigée de tissu sous le genou dépend du type de vêtement.

Le sexisme subtil, c'est également introduire une femme en n'en présentant que son statut d'épouse, et donc postuler que sa principale qualité est celle-là (en invisibilisant son statut de travailleuse, par exemple), c'est éventuellement remarquer de manière saillante les contraventions aux normes de genre (« Je ne savais pas que ta sœur regardait le football. » ou encore « Elle ne sait pas coudre, quelle incapable ! »)⁶⁵.

Quant au **sexisme conventionnel**, souvent appelé *sexisme de la langue*, *sexisme linguistique* ou encore *langage sexiste*, il consiste à actualiser dans le discours des **connotations sexistes figées, conventionnalisées dans la structure de la langue** (entre autres, au niveau morphosyntaxique, comme le masculin générique et la non-formation de noms d'agent.e.s, et au niveau lexical, dans les mots et expressions sexistes). Toutefois, pour relever effectivement du sexisme discursif, il est nécessaire que le sexisme conventionnel s'appuie sur une hiérarchisation des genres actualisable en synchronie, c'est-à-dire que l'élément sexiste doit susciter une représentation hiérarchique des genres pour être considérée comme du sexisme discursif, et ne pas simplement y trouver une origine qui n'apparaîtrait plus aujourd'hui.

Par exemple, même si elle a une étymologie objectivement sexiste, l'insulte *con* a perdu en synchronie tout sème portant sur la féminité. Ce n'est pas le cas de *garçon manqué* : bien que l'expression soit conventionnalisée, tout le monde est susceptible de la décrypter, d'en mobiliser la signification genrée (sans quoi l'expression n'a plus de sens). Une femme qui tend vers la masculinité est moquée, ridiculisée, insultée car son genre ne lui permet pas d'égaliser un homme (c'est le même principe qui est à l'origine de l'expression *femmes savantes*), mais au moins peut-elle essayer de le singer, ce qui est *interdit* à un homme (l'expression *garçon*

⁶⁴ Envisagez un gala. Vous vous représenterez des robes bleues aisément. Il en est de même pour les costumes. Par contre, vous ne visualiserez pas des costumes roses, ou bien il y a de fortes chances que vous les associiez à l'homosexualité...

⁶⁵ Remarquer qu'« une femme est devenue directrice » et ne rien mentionner d'autre que son genre, ou mentionner surtout son genre, peut être plus ou moins objectivement sexiste (subtil) selon les indices textuels et contextuels dont on dispose (« Enfin, une femme directrice de la Banque centrale européenne ! » ne sera pas objectivement sexiste en soi : il pourra en contexte le devenir (sexisme subtil d'après une croyance bienveillante) ou non (encouragement égalitaire).

manqué n'a d'ailleurs pas d'équivalent masculin) : une fois encore, en société, il est plus facile ou concevable de se classer que de se déclasser.

« Sexiste, *mademoiselle* ? ». Oui, car la langue est un « *miroir culturel*, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci. » (Yaguello 2018 : 8). Ces stéréotypes conventionnalisés supposent l'infériorité du féminin : qu'il soit invisibilisé par le masculin (Houdebine 1995 : 390-91) ou inscrit plus explicitement dans un rapport de sujétion (comme *mademoiselle*), le féminin est le genre qui mérite et vaut moins. Si le sexisme conventionnel n'est pas ou plus perçu spontanément par les locutrice.teur.s, c'est parce qu'il a été intériorisé (Yaguello 2018 : 232). Et pourtant, il est toujours actuel dans le décryptage du *sens*. C'est la raison pour laquelle les enfants qui apprennent le français se demandent *pourquoi* : l'institutrice porte le nom de son mari après avoir porté le nom de son père ; les droits de l'Homme ou l'Homme moderne ; madame le président ; la pute et pas *le pute ; etc. Ce sexisme conventionnel est également rendu visible et explicite par les discours qui l'entourent : c'est le célèbre « masculin qui l'emporte sur le féminin ».

Cette distinction entre signification synchronique et diachronique prend racine dans la démarche que j'emprunte : l'infériorisation du féminin et des femmes n'est objectivable que si elle a de grandes chances d'être actualisée (consciemment ou non) dans la déduction de la signification, chez un grand nombre de locutrice.teur.s, et non pas chez une minorité de savant.e.s ou de personnes extrêmement conscientisées. C'est cette dimension intersubjective de la signification qui permet, à mon sens, de séparer l'objectif du subjectif, et de soutenir l'idée que le sexisme conventionnel participe à la domination masculine. Cette actualisation de la hiérarchie des genres ne doit pas être nécessairement consciente, le sexisme apparaissant le plus souvent comme ce qui va de soi, mais elle doit au moins correspondre à des réalités sémantiques synchroniques, à des représentations encore en usage, pour ne pas tomber dans l'arbitraire du sens.

Étant donné la visibilisation et la polémisation dans les médias de masse du travail féministe d'explicitation idéologique du sexisme de la langue (comme système) qui a eu lieu ces dernières années⁶⁶, le sexisme conventionnel peut se distinguer en deux sous-types selon le degré d'explicitation. D'une part, le **sexisme conventionnel polémique**, qui désigne les cas les plus médiatisés qui ont souvent fait l'objet d'interventions militantes ou de politiques linguistiques

⁶⁶ Et suite auquel on pourrait envisager que *con* redevienne objectivement et *actuellement* sexiste dans quelques années.

(*droits de l'Homme, mademoiselle, nom de jeune fille, le masculin l'emporte sur le féminin, en bon père de famille*, etc.). D'autre part, le **sexisme conventionnel standard**, c'est-à-dire non polémique, qui désigne les structures linguistiques qui ont suscité moins de réactions et d'explicitations de manière globale, bien que l'un ou l'autre exemple ait pu également être amené sur la scène publique (*panier de la ménagère, le sourire de la crémillère, bonne femme, coureur de jupon*, etc.).

2.4.6. Septième type : le sexisme inversé

Le **sexisme inversé** regroupe les énoncés qui prennent les hommes pour cible et par ricochet desquels les femmes sont infériorisées, soit par inversion (« Les hommes savent pourquoi ! », célèbre slogan de la marque de bière Jupiler), soit par association (« Tu conduis comme une femme ! »), soit par exclusion (« Tu ne sais pas bricoler ? Et ça se dit homme ! »). L'axiologie peut varier (positive, négative, supposément neutre).

En réalité, il est probable que ce type de sexisme s'applique à tous les types de sexisme précédent, à l'exception sans doute du sexisme moderne ou néosexisme. En voici à chaque fois un exemple assez simple :

- **Sexisme élémentaire** : « Tous les hommes sont insensibles, de toute façon ! » : cet énoncé suppose que les hommes sont démunis de sensibilité sur le plan émotionnel. Il construit la masculinité comme un genre qui serait dépourvu d'émotionnel, et serait davantage caractérisé par le rationnel, l'intellectuel, le mental, selon un grand principe d'opposition qui a cours dans notre société. Cette rationalité masculine est ici généralisée à l'ensemble des hommes. Or, ce qui est masculin n'est pas féminin : par un effet de contraste, cet énoncé suppose que si les hommes sont insensibles (dans l'extrême de la sensibilité), les femmes ne le sont pas, elles. Et probablement qu'elles le sont trop (dans l'autre extrême de la sensibilité). Si l'énoncé convoque une axiologie négative pour caractériser l'essence des hommes, il n'en reste pas moins qu'il valorise la masculinité et dévalorise la féminité par un même effet de contraste (le règne du rationnel sur l'émotionnel ; être (trop) rationnel est mieux accepté qu'être (trop) émotionnel) ;
- **Sexisme élémentaire injurieux** : « Marc m'a larguée pour accepter son nouveau poste, à Londres. Tous les hommes sont des connards, il n'y a que l'argent qui compte ! » : à l'instar de l'énoncé précédent, cet énoncé généralise un trait de caractère qu'il relie à la masculinité. Les hommes sont insensibles à l'amour et privilégient l'ambition. Leur cupidité est également synonyme de sécurité financière, de capacité à gérer des fonds. Par contraste, les femmes seront celles qui privilégient l'amour, l'imaginaire,

l'inexistant, le futile. On voit ici s'opposer deux imaginaires : d'un côté, celui du rêve américain et de la *réussite (professionnelle)*, de l'autre, l'imaginaire romantique *naïvement idéaliste* ;

- **Sexisme élémentaire masqué** : « Salut, les filles ! J'ai une question : mon ancien mari me demande s'il peut partir avec les enfants une semaine. Vous oseriez confier vos enfants à un homme ? » (sur un forum) : l'énoncé suggère que les hommes n'auraient pas la capacité de s'occuper des enfants. Ce faisant, les femmes sont idéalisées dans le rôle de parent, ce qui fait écho à la représentation de la *mère idéale*. Il apparaît ainsi que la parentalité n'est idéale que pour les femmes. Or, si le statut de mère est valorisé entre les femmes, il ne l'est pas dans notre société vis-à-vis des autres statuts sociaux, étant donné qu'il s'agit d'une compétence communale (on peut notamment le déduire dans le manque de reconnaissance du statut de *mère au foyer*). Ce double standard constitue pour les femmes une entrave à la liberté (elles doivent répondre à l'injonction de la maternité, puis aux normes de maternité), et donc une infériorisation en termes de pouvoir ;
- **Équivalent féminin du masculinisme** : *« Il faut que les femmes arrivent au pouvoir et qu'on soumette les hommes ! » : cet énoncé n'est peut-être pas à proprement parler sexiste envers les femmes. Toujours est-il qu'il pourrait l'être, s'il était dit ironiquement. En ce sens, il serait une ridiculisation de la lutte féministe et on pourrait expliquer cette dernière par une disqualification générale de la parole des femmes liée à l'infériorisation de tout ce qui est féminin ;
- **Sexisme objetisant** : « Tu as vu ce corps musculeux ? La force, c'est tout ce dont j'ai besoin chez un homme ! » : l'énoncé assimile la force (physique) à la masculinité, ce qui est explicitement sexiste dans le sens où la force est une valeur reconnue comme supérieure (elle confond à la fois une qualité physique et morale), et où ce qui est masculin n'est pas féminin ;
- **Sexisme bienveillant** : « Rho, il a de l'argent, il est intelligent, drôle, charmant, il m'emmène au restaurant tous les jours, il m'a offert une bague splendide ! C'est vraiment un homme à marier, il saura prendre soin de sa famille ! » (intimité hétérosexuelle) : l'énoncé valorise le statut d'époux d'après des qualités (l'intelligence, l'humour, le charme) et des comportements (aller au restaurant, offrir une bague) typiquement masculins. Il légitime l'agentivité de l'homme et la passivité de la femme, laquelle se doit d'être emmenée au restaurant, de se voir offrir une bague et, peut-on

supposer, d'être bien apprêtée. Les femmes sont aussi subordonnées, en tant qu'épouses, au mari (qui prend sa famille à sa charge, en tant que *leader*) ;

- **Sexisme subtil** : « Bob, tu pourras venir m'aider à porter les courses, s'il te plaît ? » (demande un homme à son beau-frère, alors que sa fille de vingt ans, sa femme et sa sœur sont dans la pièce également) : l'énoncé se base sur la supposition que les femmes sont des êtres fragiles et faibles et qu'elles sont donc incapables de porter des courses, contrairement aux hommes. ;
- **Sexisme conventionnel** : « AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE » (épigraphe du Panthéon, à Paris) : l'énoncé invisibilise l'action et le rôle des femmes vis-à-vis de la patrie, c'est-à-dire au sein de la sphère publique. Les femmes sont implicitement cantonnées au sein de la sphère privée, laquelle est moins valorisée que la sphère publique de manière générale.

Il apparaît que ces énoncés de sexisme inversé fonctionnent parfois selon des logiques différentes. Tantôt, certains associent *naturellement* le masculin à des rôles et des caractéristiques valorisées en société (l'agentique) et en privent les femmes par un effet d'inversion, les femmes n'étant par définition pas des hommes. Tantôt, bien qu'ils s'en prennent explicitement aux hommes, ils naturalisent des croyances qui considèrent les hommes comme des êtres rationnels, indépendants, compétents sur le plan communal et qui considèrent par contraste les femmes comme des êtres émotionnels, solidaires, compétentes sur le plan communal. En ce sens, ils adhèrent à la naturalité, l'invariabilité d'une situation qui, conférant des qualités valorisées aux hommes, infériorise les femmes.

2.4.7. L'humour sexiste : « Vous connaissez la différence entre une femme et une... ? »

Pour le sexisme comme pour nombre d'autres sujets (notamment l'insulte), l'humour est régulièrement *appelé en renfort* afin de légitimer un énoncé qui pose problème : on parle alors d'*excuse humoristique* (Oger 2012 : 3). L'humour annule-t-il de facto le sexisme d'un discours, et rend-il légitime son énonciation ?

Sur ce point, les avis divergent. Il existe une position qui défend l'idée selon laquelle l'humour n'annule pas le sexisme d'un énoncé qui mobiliserait une conception hiérarchisante des genres : l'énoncé pourrait effectivement être drôle, mais il n'en serait pas moins sexiste (Chancégal s.d.; Osez le féminisme 2014⁶⁷), du moins s'il est énoncé par un homme (Flory 2016 : 78). En ce sens, il inférioriserait les femmes et participerait à la domination masculine. Une autre position suggère un effet de catharsis à l'humour sexiste : l'humour annulerait la

⁶⁷ Voir bibliographie non scientifique.

charge sexiste de l'énoncé, et l'énoncé n'inférioriserait pas les femmes et ne participerait pas à la domination masculine (Angioletti et Michielsens 2009 : 20). Une troisième position consiste à penser que selon les dispositifs langagiers employés, l'humour pourrait ou participer explicitement au sexisme (première position), ou s'en distancier explicitement et annuler la charge sexiste en la dénonçant (deuxième position ; Chetcuti et Greco 2012 : 15), ou constituer une zone grise où la signification sexiste serait indéterminée, varierait selon les interlocutrice.teur.s (troisième position). On peut également envisager que la seconde position relève d'une certaine façon de la troisième : les cas de dénonciation participeraient d'une façon ou d'une autre à la reproduction, voire à l'assomption du sexisme, mais cet effet pourrait n'être que secondaire (réflexions tirées d'une discussion avec Éric Beaumatin et Philippe Hambye).

De manière générale, il me semble nécessaire de distinguer deux types objectifs de situation : un humour au premier degré, où la signification sexiste serait présente mais ne serait objectivement pas mise à distance par la matérialité discursive, et un humour au second degré, où la signification sexiste ne serait actualisée que pour être objectivement mise à distance et tournée en dérision par la matérialité discursive. La détermination du degré d'humour se fait ainsi par la reconnaissance objective, c'est-à-dire intersubjective, des marques usuelles du second degré humoristique (changement de scène énonciative, ridiculisation d'un personnage ou de propos, etc.), et non du premier degré humoristique (l'humour est un ton, et non un fond). L'énoncé objectivement au second degré ne ferait pas que mobiliser une conception hiérarchisée des genres à laquelle il adhérerait, mais il critiquerait cette conception mobilisée, et ne participerait pas en conséquence à la reproduction de la domination masculine. Toujours avec le risque, il est vrai, de faire rire au premier degré. Par ailleurs, il est évident que l'objectivité du second degré dépendra du contexte. Une même blague sexiste énoncée au second degré ne sera pas interprétée ni interprétable de la même manière selon qu'elle prend place au sein d'un spectacle de Florence Foresti ou de Dieudonné.

2.5. De l'insultance : propriété sociodiscursive du sexisme

2.5.1. Le sexisme est-il une insulte ?

Au cours des sections précédentes, j'ai défini le sexisme et j'ai déterminé la façon dont il s'inculque et est légitimé en tant que travail symbolique, qui s'effectue notamment au travers des discours. J'ai proposé d'objectiver le sexisme discursif à partir d'une signification objective qui repose sur une conception infériorisante du genre féminin et de la féminité. Ce faisant, indépendamment de l'intention et de la réception, l'idéologie sexiste peut être objectivement véhiculée par les discours et participer à la domination masculine, dont elle est à l'origine et qu'elle permet de maintenir en la légitimant.

Il s'avère que le sexisme discursif tel que je l'ai défini peut être relié à l'**insulte**. En effet, la littérature sur le sujet la décrit notamment comme une **pratique discursive qui assigne à un.e individu.e ou à un groupe social une identité (socialement) infériorisée** (Fracchiolla 2011 : 3 ; Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publictionnaire* ; Rosier 2009 : 37). En ce sens, le sexisme discursif comme l'insulte sont des pratiques discursives infériorisantes : l'insultant est infériorisant, et un énoncé *insultant* peut être à première vue défini comme tout énoncé qui infériorise une identité. Peut-on pour autant considérer que tout énoncé objectivement sexiste est une insulte, qu'il va nécessairement poser problème et fonctionner comme une insulte ? Cette question fait débat. Si les discours sexistes sont parfois communément perçus comme « insultants » et qu'ils sont susceptibles d'engendrer un *effet insulte*, par les « blessures infinitésimales » qu'ils peuvent créer (Brigitte Grésy, in Faure 2016), il arrive fréquemment que certains discours sexistes ne soient pas perçus ou vécus comme une insulte, ni par les personnes qui le produisent, ni par les personnes (et les femmes en particulier) qui en sont témoins. Il arrive également qu'un même énoncé sexiste puisse paraître insultant et/ou *faire insulte* à certain.e.s, et pas à d'autres. C'est notamment le cas de certaines blagues sexistes, ou d'appellatifs comme *mademoiselle* ou *madame le président*⁶⁸ qui divisent l'opinion publique.

Il s'agit donc de répondre à la question suivante : **peut-il y avoir *insulte* sans intention d'insulter ni sentiment d'être insulté.e ? L'insulte peut-elle exister via les caractéristiques objectives de la matérialité discursive, indépendamment de la subjectivité de la production (intention) et/ou de la réception (effet perlocutoire) de la scène énonciative ?** La littérature sur le sujet nous permet de répondre que non.

⁶⁸ Je vous propose pour illustrer ce propos de relire la citation d'ouverture.

Les travaux sur l'insulte différencient en effet deux facettes de l'insulte que le langage courant a tendance à confondre. D'une part, il existe une représentation courante de l'insulte qui est celle d'un ensemble de mots tabous : *connard, salope, enfoiré.e*, etc. On dira alors : « iel m'a insulté.e ! ». D'autre part, l'insulte se retrouve également dans l'expression « je me suis senti.e insulté.e », laquelle cible non plus un ensemble de mots, mais l'effet produit par un énoncé. La première facette est celle que j'appelle le registre injurieux, et la seconde est celle de l'*effet insulte*.

Je définis le **registre injurieux** comme l'ensemble des noms qui ne peuvent avoir d'autres sens que celui d'*insulte* au sens du langage courant (en synchronie et, comme il s'agit du sens, hors contexte) (*salopard, con.ne, merdeux, pute*, etc.). Cette terminologie est personnelle, et a été choisie afin de clarifier mon raisonnement. Les noms du registre injurieux peuvent également être appelés *insultes usuelles* (Perret 1968 in Laforest et Vincent 2004 : 60) ou *insultes canoniques* (Rosier 2009 : 54). Bien qu'une distinction soit parfois proposée dans la littérature entre les deux notions suivantes, je confonds l'*injure* et l'*insulte*. Néanmoins, ce n'est pas le cas de l'*injurieux* (registre fait d'un ensemble d'injures/d'insultes) et de l'*insultant*. Quant à l'**effet insulte**, il s'agit d'un effet perlocutoire qui s'apparente au phénomène de la violence verbale : les discours sont susceptibles en contexte d'être dotés d'une certaine *performativité*, d'une force qui agit et crée des effets sur l'interlocutrice. L'effet insulte est un concept adapté du concept d'*effet injure* d'Evelyne Larguèche, qui définit l'injure – au sens d'insulte – comme la « nature d'un certain effet et ce qui est la cause de cet effet » (Larguèche 2004 : §6). Cette définition est néanmoins trop vague pour être satisfaisante⁶⁹. Marty Laforest et Diane Vincent ont observé que « les sentiments qui semblent décrits par l'expression 'être insulté' varient de l'humiliation à la colère » (2004 : 61). Une fois encore, la définition reste vague. Elle a toutefois l'avantage de suggérer que l'effet insulte recouvre un ensemble d'émotions qui dépassent le sentiment d'humiliation, ou de blessure. Je ne suis pas en mesure de définir plus précisément cet effet : il ne me revient pas de décider quelles émotions seraient plus légitimes à correspondre au sentiment d'être insulté.e, et lesquelles ne le seraient pas. Je retiens toutefois que l'effet insulte correspond à un **ensemble d'émotions négatives produites par le discours qui**, s'il faut les circonscrire, **sont liées à l'identité, au rapport à soi** (des émotions telles que la peur et le stress n'en feraient pas partie, et l'agressivité verbale ne produirait pas en tant que telle d'effet insulte) **et seraient donc éminemment subjectives**, ce qui expliquerait la variabilité de

⁶⁹ Il est fort possible qu'Evelyne Larguèche ait défini l'injure et son effet de façon plus précise au cours de ses travaux. Je n'ai malheureusement pas trouvé, dans les travaux que j'ai consultés, davantage de précisions.

leur nature (le type d'émotions enclenché), mais également de leur force (le degré de violence déclenché).

Que nous dit la littérature des rapports qu'entretiennent l'insulte, le registre injurieux et l'effet insulte ? Premièrement, si le registre injurieux se caractérise par définition – c'est-à-dire dans son sens, hors contexte – par une conception hiérarchisante entre deux identités (dont l'une est forcément infériorisée), il peut en contexte – dans sa signification – voir cette conception hiérarchisante annulée. Cette propriété sémantique n'est pas le propre de l'insulte (tout mot peut en contexte se charger d'une signification imprévue, inédite), mais elle lui est également applicable. Ces insultes dont le sens dérive sont appelées *insultes hypocoristiques* et ne produisent dès lors pas, en théorie, d'effet insulte (Rosier 2009 : 64). Il arrive également que le registre injurieux échoue à provoquer l'effet insulte, même lorsqu'il est employé au premier degré, avec une intention d'insulter (Fracchiolla 2011 : 4). Deuxièmement, l'effet insulte peut être généré par des noms qui ne relèvent pas du registre injurieux mais qui, en certaines occasions, peuvent acquérir une signification insultante (conception hiérarchisante) et agir comme une insulte en contexte, pragmatiquement (Rosier 2009 : 59). Je désigne ce phénomène lexicalisation de l'insulte. C'est par exemple le cas de *macaroni*, qui a servi d'insulte à l'encontre des populations italiennes ayant immigré en Belgique : si le terme désigne initialement une pâte, il devient une insulte qui permet d'inférioriser les Italien.ne.s en les déshumanisant symboliquement par une métaphore avec un aliment privé de toute agentivité, de toute réactivité, de toute intelligence. L'insulte permet également d'évoquer des mœurs alimentaires étrangères, supposant une conception réductrice et donc infériorisante de la culture italienne (*qu'est-ce que l'Italie ? Un pays de bouffeurs de pâtes*) et suggérant que les Italien.ne.s ne parviennent pas à s'intégrer (et qu'ils n'en ont pas intérêt, n'étant pas les bienvenu.e.s). Dans cette logique, l'insulte peut également ne pas être un nom, mais un énoncé dans son entier (Fracchiolla et Rosier 2019). L'insulte devient alors une « zone dans un continuum allant de la moquerie au reproche et à l'accusation » (Laforest et Vincent 2004 : résumé ; traduction personnelle). Ces deux caractéristiques (injurieux sans effet insulte, effet insulte sans injurieux) se regroupent sous le concept de *relativisme pragmatique* (formel et sémantique) de l'insulte (Rosier 2009 : 59)⁷⁰.

Face à ce relativisme, la solution adoptée actuellement par la littérature est de définir l'insulte par son effet, et de laisser de côté tout critère d'intentionnalité (Fracchiolla et Rosier 2019 :

⁷⁰ Laurence Rosier parle plus spécifiquement de *relativisme sémantique*.

Publictionnaire ; Rosier 2009 : 63) – du moins l'intention revendiquée par l'insulteur.euse, l'intention d'insulter (de nuire) présumée par l'insulté.e pouvant être un critère de définition de l'insulte (Laforest et Vincent 2004 : 62). Pour qu'il y ait insulte, deux conditions doivent ainsi être remplies : l'insulte suppose nécessairement un effet insulte (« l'injure qui a échoué n'est pas une injure »⁷¹) (Fracchiolla 2011 : 4) et un.e destinataire (« il ne peut y avoir d'injure sans injurié »⁷²) (Larguèche 2004 : 35-36). Ainsi, il ne peut y avoir d'insulte sans effet pragmatique.

Pour autant, est-ce que reconnaître le relativisme pragmatique de l'insulte – *il n'y a insulte qu'en contexte, lors de la production d'un effet insulte* – conduit nécessairement à relativiser le caractère sexiste, et donc infériorisant et insultant, d'un discours qui véhicule ou suppose une conception hiérarchisante des genres, où le genre féminin est infériorisé ? Un discours sexiste qui ne produirait pas d'effet insulte et ne serait donc pas une insulte perdrait-il ce caractère sexiste ? Il me semble que non, et qu'il est intéressant – sinon nécessaire – de distinguer au sein d'un énoncé infériorisant deux facettes : d'une part, le caractère insultant, infériorisant, en tant que propriété objective de cet énoncé ; d'autre part, la potentialité d'un énoncé à caractère insultant à provoquer un effet insulte qui, une fois actualisé, confère à l'énoncé le statut d'insulte. C'est à partir de cette distinction entre caractère insultant (propriété objective), potentialité d'un effet insulte (propriété subjective) et insulte (actualité d'un effet insulte) que je propose de penser l'*insultance*.

2.5.2. Définir l'insultance

Qu'est-ce que l'**insultance** ? L'insultance désigne une propriété linguistique et sociale du discours. Il s'agit de la **capacité potentielle (potentialité) d'un acte de discours (énoncé) à provoquer un effet insulte auprès d'un.e interlocutrice.teur ou de tout.e autre témoin simultanément ou différé.e de cet énoncé en raison de l'infériorisation d'une identité (caractère ou signification insultant.e) que véhicule ou suppose objectivement cet acte et à laquelle cet.te interlocuteur.trice ou témoin s'identifie ou est identifié.e par autrui.**

Un **acte de langage insultant** est donc un acte de langage muni d'une propriété objective, une signification insultante qui correspond à l'infériorisation d'une identité, et dont découle une propriété subjective, la potentialité de créer un sentiment d'insulte (effet insulte) auprès de toute personne qui, s'assimilant ou étant assimilée à cette identité, se verrait infériorisée par cet acte de langage. Un acte de langage peut donc être doublement insultant, lorsque l'identité

⁷¹ L'injure est ici équivalente à l'insulte.

⁷² L'injure est ici équivalente à l'insulte.

infériorisée et la cible à laquelle elle s'applique ne correspondent pas (c'est le cas lorsqu'on traite une personne de *fil de pute*). L'insultance est indépendante de tout critère subjectif : elle se centre sur la signification objective de l'acte, et non sur l'intention réelle ou présumée ou sur l'effet subjectif qui caractérise une insulte. En ce sens, est et demeure insultant **tout acte de langage qui possède objectivement une signification insultante, indépendamment de l'intention de l'énonciatrice.teur ou de l'effet insulte ressenti par la réception** – lequel n'est pas pour autant mis de côté. Par ailleurs, un acte insultant n'est à priori contraint par aucun critère formel : un acte peut être insultant sans pour autant mobiliser le registre injurieux (*connard*) ou une insulte lexicalisée (*macaroni*).

À l'instar de la signification sexiste, **la signification insultante est objectivée à partir du moment où, pour que l'énoncé soit interprété en vertu du principe de coopération de Grice, l'interlocutrice.teur doit nécessairement s'appuyer à un moment donné sur une conception qui infériorise une identité** en regard d'une autre. La signification étant toujours pragmatique et contextuelle, il est évident qu'il est nécessaire de prendre en compte les données des contextes local et social dans lesquels l'énoncé est actualisé. Ces données contextuelles influenceront sa signification en faisant plus ou moins appel à des « images culturelles dépréciatives » (Flory 2016 : 111) et à « des rapports sociaux plus généraux » (Larchet 2018 : 40), dont l'activation (la *pertinentialisation*, soit le fait de rendre pertinente l'actualisation de tel ou tel sème) dépendra toujours en partie du pôle de la réception, de son bagage culturel et linguistique⁷³ et de sa compréhension des dominations en présence à un moment donné dans une société donnée⁷⁴. En d'autres termes, la signification insultante dépend de ce que Laurence Rosier appelle la mémoire collective idéologique (historique, sociale)⁷⁵ et la mémoire individuelle⁷⁶, qui s'influencent mutuellement et plus ou moins fortement dans la détermination du *sens* selon les personnes et les contextes sociaux (Fracchiolla et Rosier 2019 :

⁷³ « Guenon ! » ne pourra peut-être pas être comprise comme une insulte raciste et/ou sexiste par une fille de huit ans.

⁷⁴ Lorsqu'une femme est traitée d'*hystérique* ou de *folle*, ou qu'une mère au foyer est constamment méprisée et considérée comme *pénible et inintéressante* parce que son seul sujet de discussion est son après-midi de ménage, l'acte d'insulter pourra créer un effet insulte sans pour autant que la valeur sexiste de l'énoncé soit décelée : l'insulte ne sera pas considérée comme étant à cible collective, alors qu'elle l'est, sans même que son énonciateur s'en aperçoive nécessairement, car elle vise une essence de classe, qu'un ensemble de personnes partage.

⁷⁵ Mémoire qui se réfère à l'histoire des luttes et des dominations, notamment par la référence à des « typifications partagées (c'est-à-dire dont on admet l'existence matérielle, même si on ne les partage pas idéologiquement) » (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire*). L'insulte fonctionne comme un *lieu de mémoire* (Pierre Nora), « au sens d'un appel discursif à des faits historiques et mémoriels, discursivement réactivés dans le présent énonciatif de l'insulte elle-même » (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire*).

⁷⁶ « [L]'histoire des locuteur·trice·s liée à leur parcours personnel. L'insulte peut alors stigmatiser un trait personnel et douloureux de la construction identitaire (comme l'insulte ontologique qui pointe un trait essentiel de la personne) » (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire*).

Publictionnaire). Afin d'assurer une objectivité à cette signification insultante, il s'agira de se concentrer davantage sur la mémoire collective idéologique, tout en considérant que la mémoire individuelle est un outil efficace pour intuitionner la présence d'une signification insultante jusque dans les discours les plus subtils (c'est ce qu'a illustré le travail féministe *profane* en dénonçant une multitude de discours sexistes) et en comprenant que c'est le croisement de ces deux mémoires qui permet, en partie du moins, d'expliquer l'émergence (ou non) de l'effet insulte⁷⁷. Par ailleurs, il est intéressant de noter que **toute insulte n'est pas nécessairement le résultat d'un acte insultant**. En effet, un effet insulte peut être produit en raison d'une mémoire traumatique ou d'une hypersensibilité qui ne dépendrait pas d'une infériorisation identitaire objectivement présente dans la signification de l'énoncé.

Je souhaite attirer l'attention sur deux critères de définition de l'insultance qu'il me semble nécessaire de clarifier. Premièrement, l'insultance met en scène une infériorisation. Cette infériorisation relève de l'axiologique, elle est par définition arbitraire et idéologique. Autrement dit, un discours insultant est toujours éminemment social et collectif. Deuxièmement, cette infériorisation doit cibler une *identité*. Ce concept est large et fluide, certes. Je le comprends et le définis comme l'ensemble des traits considérés comme inhérents à une personne ou à un groupe de personnes, sorte d'*essence* faite de propriétés supposées intrinsèques : c'est **l'être**. L'identité peut avoir une dimension individuelle, et une dimension sociale. L'infériorisation de l'une ou de l'autre dimension relève de l'insultance, mais elles n'auront pas forcément les mêmes impacts. D'une part, l'infériorisation de la dimension sociale d'une identité est plus facilement objectivable : si la couleur des cheveux n'est pas collectivement identitaire dans notre société, cibler les roux/rousses ou, dans une moindre mesure, les blondes n'aura pas la même signification que cibler les brun.e.s. La signification est sociale. D'autre part, l'infériorisation de la dimension sociale a généralement plus de force performative, son effet insulte est moins potentiel, dans la mesure où, s'inscrivant le plus souvent dans une idéologie dominante (on ne dit pas *Sale Blanc* !), elle est réitérée presque constamment. Or, le pouvoir de blesser des mots vient de leur *itérabilité*, de leur *citationnalité* : c'est l'histoire des mots et, plus largement, des discours, ainsi que de l'identité de la cible, qui conditionne le pouvoir performatif (Butler 2017 : 84-85⁷⁸). Il y aurait ainsi deux types d'insultance : l'insultance inscrite dans une domination sociale, et l'insultance qui ne l'est pas – sans être pour autant désinscrite du monde social et des idéologies qui la parcourent.

⁷⁷ Voir à ce propos la section 2.5.5. L'origine du pouvoir de blesser (insulte et performativité).

⁷⁸ Date de parution originale : 1997.

Ce rapport à l'identité permet d'après moi de différencier l'insultant de la critique. **Là où l'insultant infériorise l'être (l'identité), la critique infériorise (ou non) le faire (pratiques, espaces, goûts, objets, etc.)** : la valeur inférieure n'est pas attribuée à une personne mais à une chose, un comportement, etc. La difficulté est qu'insultance et critique constituent un continuum, au centre duquel se trouve une zone grise. Cette zone grise peut être atteinte de deux façons : soit lorsque l'on critique un objet, une pratique, un goût en raison de l'identité à laquelle on l'associe, laquelle est socialement infériorisée (« La cuisine magrébine⁷⁹, c'est dégueulasse ! »), soit lorsqu'on assigne une identité infériorisée en raison d'un objet, d'une pratique, d'un comportement, etc. que l'on cible (« Oh la conne, elle m'a marché sur le pied ! », « Tu te comportes comme un connard ! » ; « Tu ne veux pas réparer le frigo ? Quel fainéant ! »). Cette seconde tendance est à vrai dire plus objectivement insultante, parce qu'elle mobilise une insulte injurieuse ou lexicalisée : comme le souligne Laurence Rosier (Rosier 2009 : 57), l'insulte situationnelle – qui cible une situation (goût, comportement, etc.) – est indissociable de l'insulte ontologique – identitaire. Néanmoins, ciblant objectivement le faire et non l'être, elle se rapproche également de la critique.

2.5.3. Apports de l'insultance

Je souhaiterais souligner deux apports de l'insultance vis-à-vis de l'insulte. Ces apports fonctionnent en complémentarité et permettent à mon sens d'élargir l'approche théorique sur l'insulte. Premièrement, l'insultance permet de se détacher de tout critère d'intentionnalité dans la prise en compte de l'insulte. Bien qu'ils s'ancrent davantage dans le pôle de l'interlocuteur.trice en considérant la réception qu'il a de l'énoncé (ressent-il l'effet insulte ?), les travaux actuels conservent en général comme critère de compréhension de l'insulte l'intentionnalité (ou volonté) présumée, perçue, supposée à l'insulteur.euse (Auger et al. 2008 : 639 ; Laurence Rosier in Berthier 2018 : 4⁸⁰ ; Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire* ; Laforest et Vincent 2004 : 65 ; Lagorgette 2006 : 36)⁸¹. Certes, cette

⁷⁹ Il s'agit bien d'une graphie rectifiée.

⁸⁰ Voir bibliographie non scientifique.

⁸¹ Ainsi peut-on lire : « ensemble d'usages particuliers de la qualification péjorative (Laforest, Vincent, 2004), reconnus comme tels. » (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire*) ; « elle [l'insulte] porte une force émotionnelle, voire pulsionnelle, et vit l'autre dans la volonté de le rabaisser et de le nier » (Auger et al. 2008 : 369) ; etc. La question de l'intentionnalité est parfois mise à distance (par exemple, Rosier 2009 ; Rosier 2015 : 3), et pourtant il semble qu'elle soit inexorablement incluse dans les perspectives de recherche. C'est ce reste d'intentionnalité que je suppose également dans le paragraphe suivant : « « D'un point de vue pragmatique, l'injure est l'affirmation d'un pouvoir **que l'on souhaite prendre** sur quelqu'un car elle intervient dans un acte de langage qui, d'une manière ou d'une autre, est une négociation de pouvoir et de place. C'est pourquoi, sans doute, l'injure est avant tout politique car elle cherche à réduire le camp de l'adversaire en accroissant le sien, par le choix d'un clivage et une certaine présentation de celui-ci (Rosier, 2006). » (Fracchiolla 2011 : 4). Cette confusion – qui est peut-être mienne – semble trouver son origine dans une distinction entre l'intentionnalité revendiquée par

intentionnalité présumée de blesser n'est pas une donnée complètement subjective à laquelle on n'a jamais accès, elle repose davantage sur une sorte d'intersubjectivité : « Qu'est-ce qui fait qu'un mot est péjoratif ? **Uniquement l'intention du locuteur, laquelle repose sur un consensus social.** » (Yaguello 2018 : 95) (*je souligne*). Pourtant, je pense qu'à considérer l'insulte comme la réalisation effective de l'effet insulte, il est nécessaire de s'engager pour de bon dans une voie plus élargie encore, une conception plus radicale et de se défaire totalement de l'intentionnalité (réelle ou collectivement présumée) de l'insulteur.eur : l'insulte désignerait encore tout énoncé produisant un effet insulte (Moïse 2011 : 8), mais indépendamment de toute intentionnalité réelle ou supposée et de tout critère formel. Cette intentionnalité présumée peut bien sûr être un facteur de violence, c'est-à-dire un facteur qui favorise l'apparition du sentiment d'être insulté.e⁸². Mais je ne pense pas qu'elle en soit une condition objective nécessaire, l'intention d'insulter n'étant pas indispensable pour que l'effet insulte se produise⁸³ (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publictionnaire*) : c'est le propre de la sensibilité subjective.

Le second apport de l'insultance, dans la continuité du premier, est d'élargir la conception théorique de l'axiologie de l'insulte. Les travaux actuels s'accordent sur le fait qu'à l'origine de l'insulte est l'axiologie négative, qui lui est intrinsèque : l'insulte se construit toujours à partir d'une **axiologie négative ou péjorative** qui cible une identité (Laforest et Vincent 2004 ; Fracchiolla 2011 ; Rosier 2009). Je pense que l'insultance permet d'intégrer aux corpus d'insultes les discours dont l'axiologie explicite est positive, sans pour autant que ces énoncés soient énoncés au second degré – ce qui était déjà envisagé par les travaux actuels, notamment via l'ironie et via un type de violence verbale plus large que Claudine Moïse appelle la *violence détournée* et au sein duquel l'on retrouve les compliments, les éloges, la flatterie et l'hyperpolitesse « à valeur illocutoire contraire et enchâssée » (Moïse 2012 : 2). Ainsi, si l'axiologie négative est nécessairement mobilisée (sans quoi l'infériorisation est pour ainsi dire impossible), il n'est pas nécessaire qu'elle le soit de manière directe, ou indirecte mais explicite (ironie). L'axiologie négative peut en effet être déduite par un effet de contraste : l'énoncé, en

l'insulteur.euse (qui souvent se défend d'avoir voulu blesser) et l'intentionnalité présumée de nuire. Je conçois par ailleurs tout à fait que l'intentionnalité présumée de nuire joue un rôle dans la détermination d'un certain type d'actes de langage.

⁸² En ce sens, une étude de psychologie sociale montre que l'intentionnalité de nuire, lorsqu'elle est présumée, influence la perception du sexisme, considéré comme plus grave (Chaudoir et *al.* 2014).

⁸³ Ainsi que le supposent certains témoignages féministes qui mentionnent cet effet d'insulte à la suite d'un énoncé sexiste, sans que ce sexisme soit supposé conscient et volontaire de la part de l'énonciateur.trice. Il suffit également de penser à la façon dont un même énoncé anodin et ayant une cible collective peut blesser certain.e.s tandis que d'autres ne le seront pas, ou encore à des expériences personnelles d'énoncés qui éveillent en nous une douleur sans pour autant que l'énoncé et son énonciatrice.teur aient la moindre chose à se reprocher.

supériorisant un groupe opposé à un autre groupe, peut implicitement mais objectivement dévaloriser ce dernier. Ce peut être également le cas de discours bienveillants qui véhiculent à l'égard d'un groupe une conception réductrice, donc infériorisante. Par exemple, en disant « J'adore les Noir.e.s, iels dansent trop bien. », un énoncé suppose que toutes les personnes noires dansent bien, qu'être noir.e implique de savoir bien danser. Or, cette généralisation n'est pas appliquée aux personnes blanches. Cela ne signifie pas que ces dernières ne savent pas potentiellement bien danser, mais que certaines le savent quand ce n'est pas le cas d'autres. La conception des personnes blanches est donc plus complexe, moins réductrice que celle des personnes noires. Cette conception réductrice des personnes noires constitue une sorte d'injonction tacite, d'obligation restrictive : une personne noire doit savoir danser, elle doit danser. Elle est alors amenée à correspondre à une image uniformisante, au risque d'être stigmatisée et directement infériorisée si elle n'y répond pas. En ce sens, une conception réductrice et généralisante entraîne toujours une réduction de liberté (en l'occurrence, du droit à ne pas savoir danser, à être légitimement incapable de savoir faire une chose). Cette conception bienveillante mais réductrice fait écho à un contexte social où les personnes de couleur sont *exotisées*, vues comme des populations primitives qui se contentent de chanter et de danser, de s'amuser insouciamment au sein d'une société *basique*.

2.5.4. L'insultance sexiste

Le sexisme discursif étant défini par la conception infériorisante de l'identité féminine qu'il véhicule ou suppose objectivement, on peut en toute logique déclarer que le sexisme discursif relève de l'insultance, et plus particulièrement d'une **insultance sexiste**, simplement définie comme la capacité potentielle d'un acte de discours à provoquer un effet insulte auprès d'un.e interlocutrice.teur ou de tout.e autre témoin simultanée ou différée de cet acte de discours en raison de l'infériorisation d'une **identité de genre** que véhicule ou suppose objectivement cet acte et à laquelle cet.te interlocuteur.trice ou témoin s'identifie ou est identifié.e par autrui. Notons que l'insultance n'est pas le propre du sexisme : on peut envisager une insultance raciste, classiste, validiste, etc. C'est une propriété objective du discours qui dépasse l'objet de ce mémoire. Le sexisme discursif se compose d'autant d'**actes insultants sexistes**, qui ont la capacité potentielle de créer un effet insulte et, lorsque cet effet s'actualise, d'acquérir le statut d'insulte. Lorsque son effet insulte s'actualise, l'acte insultant sexiste infériorise en quelque sorte doublement la femme (ou la personne) qui subit cet effet : l'infériorité du féminin qu'il reproduit n'est plus seulement symbolique, indirecte, elle devient également physique, diminuant au moins momentanément ses capacités à réagir optimalement à la situation. L'effet

insulte engendre en effet des émotions qui sont susceptibles d'altérer nos réflexes cognitifs et linguistiques, et notre image de nous (on peut par exemple perdre le fil de ses idées, pleurer, s'énervier et perdre notre crédibilité, etc.).

2.5.5. L'origine du pouvoir de blesser (insulte et performativité)

Mais d'où les discours qui véhiculent ou supposent une conception infériorisante d'une identité tirent-ils leur pouvoir performatif, leur capacité à blesser, à faire insulte ? Là encore, le travail symbolique qui donne sens au monde social et le fait fonctionner intervient. Pour que les mots et l'insulte aient une puissance, il est nécessaire qu'une *idéologie* (système de croyances plus ou moins diffuses organisé et agissant de manière complexe) lui confère au préalable une sphère de pertinence⁸⁴ (Luca Greco in Arnold 2012⁸⁵ ; Rosier 2015 : 3⁸⁶), et que cette idéologie soit non pas nécessairement reconnue, mais au moins connue et intériorisée par l'insulteur.euse et l'insulté.e⁸⁷, c'est-à-dire « plus ou moins fondée socialement à exercer un acte magique d'institution capable de faire advenir une nouvelle réalité » (Bourdieu 2014 : 111). Autrement dit, le *pouvoir magique* qu'ont les mots d'agir sur les individus et plus particulièrement de les blesser vient du fait que ces mots véhiculent des croyances, qui ont des effets puissants sur les individus : c'est ce que Pierre Bourdieu appelle la *fétichisation de la langue* (Bourdieu 2014 ; Hambye 2019/2020).

En ce qui concerne la domination masculine, c'est bien parce qu'elle préexiste aux mots en tant qu'institution matérielle (patriarcat) et idéologique (sexisme) que ses mots ont une performativité et, potentiellement, un pouvoir de blesser : les mots de la domination tirent leur pouvoir de « l'ordre des genres » (Bourdieu 1998 : 141 ; voir aussi Chauvin 2019 ; Greco 2012). Voilà d'où vient le pouvoir de blesser des mots, voilà pourquoi les mots du sexisme en sont toujours potentiellement dotés : parce que ces mots mêmes ont marqué en nous, au fer rouge, des croyances qui leur donnent en retour une force performative.

La dimension sociale des mots et de leur pouvoir explique notamment pourquoi la signification insultante d'un énoncé ne dépend pas que du sens des mots tels qu'il est défini hors contexte. En effet, en interaction, les discours sont interprétés en fonction d'une multitude d'indices qui dépendent du contexte et guident le sens de l'énoncé vers telle ou telle signification. C'est pourquoi, notamment, un discours n'a pas nécessairement la même portée,

⁸⁴ Traiter une personne de « Bel homme ! » dans un monde où l'apparence et la beauté est un critère de distinction ne fonctionnera pas – exception faite, peut-être, d'une femme, que ce monde réduit justement à cette apparence.

⁸⁵ Voir bibliographie non scientifique.

⁸⁶ Voir bibliographie non scientifique.

⁸⁷ « [L]es catégories illustrées par l'insulte relèvent de typifications partagées (c'est-à-dire dont on admet l'existence matérielle, même si on ne les partage pas idéologiquement). » (Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publicationnaire*).

ni au niveau sémantique ni au niveau performatif, selon qu'il cible une femme ou un homme. C'est sans doute la raison pour laquelle la force de l'insulte varie entre plusieurs femmes qui assistent à un même discours sexiste : parce que l'expérience sociale est hétérogène, et qu'elle intervient dans le décodage du sens, un même discours ne sera pas nécessairement interprété de manière identique entre des femmes dont les parcours de vie sont pour ainsi dire opposés.

2.6. Réponse à la première problématique

Au terme de cette section, il m'est désormais possible de répondre à la première problématique : **est-il possible d'objectiver le caractère sexiste de certains discours, à partir d'une propriété discursive elle-même objective, d'en déterminer le rôle au sein de la domination masculine et d'en expliquer les éventuels effets de violence ?**

L'insultance sexiste me semble fournir une réponse adéquate et complète à cette question. Elle permet en effet de déclarer qu'il est possible de déterminer un caractère, une signification sexiste à certains discours, déductible en contexte et objectivable à partir de l'actualisation explicite ou non d'une conception hiérarchisante des genres, où le genre féminin est inférieurisé. Cette signification sexiste, donc insultante, participe à la reproduction de la domination masculine en l'inculquant et en la légitimant par un travail d'invisibilisation (ce que l'on ne voit pas) et de naturalisation (ce qui est *naturel*, *normal*, *évident*), indépendamment de toute intention et de toute perception de cette signification sexiste. Il arrive également qu'un acte insultant sexiste inférieurise *une seconde fois* les femmes (et les hommes) en provoquant chez elles un effet insulte, en altérant leurs capacités et donc leur *pouvoir*, au moins momentanément. Cet effet insulte trouve son origine dans les croyances sexistes que le travail symbolique nous a inculquées, notamment au travers des discours, et apparaît logique, pertinent, légitime, lorsque l'on s'aperçoit, comme l'indique le concept d'insultance sexiste, qu'insulte et sexisme fonctionnent sur un principe identique d'assignation à une personne et/ou à une catégorie d'une identité socialement inférieurisée.

Face à cette potentialité de provoquer un effet insulte qu'implique l'insultance, j'ai été amené à me poser une seconde question : quelles sont les conditions qui sont susceptibles de rendre l'insultance sexiste d'un énoncé plus ou moins perceptible et donc d'augmenter la probabilité que l'effet insulte s'actualise, et que sa force varie ? C'est à cette question de recherche que s'intéresse le second chapitre de cette partie théorique, et à laquelle l'enquête empirique que j'ai réalisée dans le cadre de ce mémoire propose des éléments de réponse.

3. Quelques données empiriques sur la perception du sexisme dans le monde

Le présent chapitre se consacre à ma seconde problématique. Il s'agit de déterminer les facteurs qui sont susceptibles de rendre plus visible le sexisme des discours et d'ainsi favoriser l'actualisation d'un effet insulte, et d'en augmenter la violence. **Autrement dit, quelle est la perception de la problématique du sexisme dans notre société ? Cette dernière se cantonne-t-elle à percevoir comme problématique uniquement le sexisme élémentaire ? Cette perception problématique s'est-elle développée à tous les types de sexisme discursif dans l'ensemble de la population et, le cas échéant, l'est-elle de façon homogène, ou est-il plus vraisemblable que la perception de la problématique du sexisme soit plus ou moins hétérogène selon les types de sexisme ?**

D'après le point de vue que j'adopte, la domination masculine conditionne l'ensemble de nos pratiques et l'idéologie sexiste bénéficie globalement d'une grande légitimité, elle est du moins fortement normalisée, naturalisée, invisibilisée. En conséquence, il est cohérent de considérer qu'au moins une partie des types de sexisme discursif sont perçus comme non problématiques par définition. Toutefois, au cours de ces dernières décennies et particulièrement depuis l'évènement #MeToo, le féminisme a reçu un écho médiatique important. Comme je l'ai souligné en introduction, ce mouvement dénonce un certain nombre de pratiques et de discours sexistes, et a fait évoluer les consciences sur le sujet.

Néanmoins, le fait que l'argumentaire féministe suscite à la fois une indignation irréfléchie et passionnelle, une méditation dubitative et partagée ou une adhésion plus ou moins forte entraîne des différences normatives : suivant les représentations que l'on se fait du sexisme discursif (et du sexisme en général), nous n'adoptons pas les mêmes normes langagières, les mêmes codes linguistiques. Nous n'avons pas les mêmes *dispositions* à recevoir et à comprendre l'argumentaire féministe. Forcément, ces différences de normes et de représentations vont de pair avec des différences de perception. Si l'hétérogénéité normative et perceptive est présente dans toutes les sociétés, entre les différents groupes sociaux (Meunier 2009 : 5 ; Tuomarla 2014 : 11), nous sommes en droit de penser que les différences qui entourent la notion de *sexisme* et ses représentations (notamment celle de sa problématique, de sa gravité, de sa violence) (Angioletti et Michielsens 2009 ; Jump 2016⁸⁸) se sont creusées ou affirmées ces dernières années entre les deux extrêmes du spectre (les *réactionnaires* et les *militant.e.s féministes extrémistes*), tout comme il est légitime de se dire que le grand public

⁸⁸ Voir bibliographie non scientifique.

s'est, pour une bonne part, sensibilisé au sexisme et à son insultance, et que sa perception des différents types de sexisme discursif est plus fine qu'il y a quelques années.

3.1. Perception du sexisme : facteurs de variation & questions de recherche

Que nous apprend la littérature sur l'insulte et sur le sexisme quant aux facteurs qui font varier la perception de la problématique du sexisme ?

Premièrement, il apparaît que certains thèmes, termes ou stéréotypes discursifs sexistes peuvent avoir fait au cours des dernières années l'objet d'une *polémisation*. C'est également le cas du sexisme de manière générale (Sablayrolle 2017). La polémisation du sexisme et de certaines de ses formes discursives les a fait devenir pour ainsi dire taboues. Or, les travaux sur l'insulte nous apprennent que l'insulte est une transgression des normes de l'insulté.e (Fracchiolla 2011 : 4), et que plus cette transgression est grande, plus l'effet insulte et la problématique de l'énoncé risquent de s'accroître :

« [...] si un terme suscite une mémoire historiquement douloureuse dans un contexte polarisé en regard d'une norme à tendance proscriptive, il augmente sa capacité perlocutoire et son champ d'application (d'une personne à une communauté). » (Rosier 2017 : emplacement Kindle 132).

Quant aux enquêtes sur la perception de l'insultance ou de la problématique du sexisme, elles sont relativement rares et éparses. Si elles se sont multipliées depuis les années 1990 dans le monde anglophone, et surtout en psychologie sociale, elles font défaut dans le monde francophone. Les rares études (que j'ai trouvées) relèvent principalement de la psychologie sociale et sont antérieures ou contemporaines à l'évènement #MeToo. La plus récente en français (et bilingue en anglais) date de 2018, a été menée au Québec et porte sur le sexisme en contexte scolaire et professionnel⁸⁹ (Déry Baillargeon 2018). Les deux plus récentes en Europe francophone (une en France, l'autre principalement en Belgique et en France) datent de 2016, et portent à proprement parler sur les représentations qui entourent la notion *sexisme* et les expériences de la vie quotidienne, et non sur les attitudes qui entourent les différents types de sexisme (Jump 2016 ; Ministère des Familles 2016⁹⁰). De manière générale, ces études s'intéressent à deux ou trois types de sexisme, et certains types sont rarement étudiés. La dernière enquête réalisée en Belgique et en France que j'ai trouvée date de 2006 et a été menée

⁸⁹ 911 répondant.e.s, 265 hommes et 646 femmes. Âge moyen de 30,7 ans. Toute population, professions et études variées, mais principalement des étudiant.e.s. Le questionnaire identifie la thématique (sexisme hostile, sexisme bienveillant et non-sexisme ; tous ces concepts font l'objet d'une définition en début de questionnaire) et demande aux répondant.e.s de reconnaître le type de sexisme selon la vignette dessinée employée. Il s'agit donc davantage d'une enquête sur l'identification et la représentation de ces types de sexisme que sur leur perception au sens où je l'entends.

⁹⁰ Voir bibliographie non scientifique.

en psychologie sociale⁹¹ (Dardenne et *al.* 2006). Elle porte sur la perception du sexisme ambivalent. Malgré leur hétérogénéité linguistique⁹², géographique⁹³, disciplinaire⁹⁴, chronologique⁹⁵, typique⁹⁶ et populationnelle⁹⁷, les travaux que j’ai consultés fournissent des informations précieuses sur la perception du sexisme et sur la perception de sa problématicité (souvent posée en termes de *gravité* ou de *dangerosité*). Je présente ci-dessous les résultats principaux. Ils s’articulent tantôt aux variables de la réception (données sur les récepteur.trice.s), tantôt aux variables de la production (types de sexisme ; données sur l’énonciatrice.teur).

En ce qui concerne les variables de la réception, il apparaît que la sensibilité au sexisme est relativement similaire entre des femmes ayant un **statut professionnel** et donc, peut-on supposer, un **niveau de scolarité** différents, tandis que cette sensibilité semble augmenter chez les hommes qui ont un statut professionnel plus élevé (Jump 2016). Par ailleurs, les **femmes plus jeunes** seraient également plus sensibles au sexisme que les femmes plus âgées, dans le sens où elles sont plus nombreuses à le considérer comme *extrêmement grave* (Jump 2016). Il apparaît également que les **femmes** sont de manière générale **plus sensibles** au sexisme que les hommes, et ce pour l’ensemble des types de sexisme qui ont été étudiés (Baron et *al.* 1991 ; Dardenne et *al.* 2006 ; Jump 2016 ; Déry Baillargeon 2018 ; Kirkman et Oswald 2020). Pour le sexisme élémentaire, si cette plus grande sensibilité des femmes est toujours vraie sur le plan qualitatif (degré de problématicité attribué), il arrive parfois que les deux genres atteignent des scores égaux sur le plan quantitatif (nombre de répondant.e.s qui se situe du côté du problématique) (Baron et *al.* 1991 ; Becker et Swim 2011 ; Déry Baillargeon 2018). À l’exception du genre, les données sur les autres variables (âge et statut professionnel) ne proviennent que d’une enquête portant sur les représentations (Jump 2016). Ces pistes doivent donc encore être creusées.

⁹¹ 1112 répondant.e.s, dont 120 Français.e.s, 760 étudiant.e.s du supérieur, 195 élèves du secondaire, 157 employé.e.s ministériel.le.s. La consigne indique : « Vous trouverez, ci-après, une série d’affirmations concernant les hommes et les femmes et les relations qu’ils/elles peuvent entretenir dans notre société. Indiquez dans quelle mesure vous êtes d’accord ou pas d’accord avec chacun des énoncés en utilisant la notation suivante : [...] ».

⁹² Allemand, anglais, français et néerlandais.

⁹³ Allemagne, Angleterre, Australie, Belgique, Canada (Québec), France, Nouvelle-Zélande, USA, Zimbabwe.

⁹⁴ Perceptions : psychologie sociale, science de l’orientation ; représentations : monde public et associatif.

⁹⁵ 1991, 1999, 2004, 2006, 2011, 2012, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019.

⁹⁶ Sexisme subtil ; sexisme objetisant ; sexisme bienveillant ; sexisme hostile ; sexisme ambivalent ; sexisme bienveillant, sexisme moderne et néosexisme ; sexisme ambivalent – sexisme hostile et sexisme bienveillant – et sexisme moderne ; sexisme ambivalent et non-sexisme ; sexisme ambivalent et sexisme objetisant.

⁹⁷ Perception : étudiant.e.s en psychologie, étudiant.e.s, étudiantes, élèves du secondaire, employé.e.s d’un ministère, employé.e.s, toute population, femmes, femmes hétérosexuelles mariées, couples hétérosexuels ; représentations : communauté Jump ou 2 échantillons représentatifs de la population française avec surreprésentation de femmes et de 15-20 ans.

En ce qui concerne les variables de la production, je commencerai par les données sur la perception des différents types de sexisme. En général, le **sexisme élémentaire** est identifié comme du sexisme et désapprouvé par la majorité des répondant.e.s (Baron et *al.* 1991 ; Becker et Swim 2011 ; Chisango et *al.* 2015 ; Déry Baillargeon 2018). Le **sexisme bienveillant** est perçu de manière plus hétérogène : s'il n'est en général pas considéré comme problématique ou sexiste (Becker et Swim 2011 ; Chaudoir et *al.* 2014 ; Dardenne et Sarlet 2012 ; Kirkman et Oswald 2020), il semble qu'il peut être perçu par les femmes comme une expérience positive (Dardenne et Sarlet 2012), ou comme une expérience désagréable (Dardenne et Sarlet 2012 ; Déry Baillargeon 2018). Quant aux hommes, ils ne le considèrent en général ni comme sexiste, ni comme désagréable (Becker et Swim 2011). Le **sexisme inversé** est lui aussi majoritairement perçu comme sexiste, d'après la seule donnée que j'ai trouvée sur le sujet (Jump 2016). Le **sexisme objetisant à axiologie positive** est encore soumis à une forte attitude de banalisation (Genin 2017 : 36) et était encore vécu comme une expérience positive par de nombreuses femmes en 2014 (Chaudoir et *al.* 2014). Plus spécifiquement, il est perçu comme moins sexiste par des femmes en cas d'axiologie positive (versus axiologie négative) et en cas de registre approuvé (versus registre *grossier, cru*) (Fiske et *al.* 2018). Le **sexisme moderne/néosexisme** est en général négligé : il n'est pas considéré comme sexiste ou grave (Becker et Swim 2011). Le **sexisme conventionnel** et le **sexisme subtil** sont peu perçus comme sexistes (Mallett et *al.* 2004). Enfin, en cas de **non-sexisme**, il arrive que certaines femmes perçoivent du sexisme (surdétermination de la signification sexiste), mais cette situation est très rare (Déry Baillargeon 2018). En résumé, la **prototypicité du type de sexisme** joue un rôle-clé dans sa perception : plus le sexisme s'apparente à du sexisme élémentaire, plus il est perçu comme sexiste et problématique.

En ce qui concerne la perception entre les différents types de sexisme, conformément à certaines données qui viennent d'être énoncées, le sexisme élémentaire est perçu comme plus sexiste et problématique que le sexisme bienveillant (Chaudoir et *al.* 2014 ; Déry Baillargeon 2018 ; Dardenne et Sarlet 2012), que le sexisme moderne/néosexisme (Becker et Swim 2011) et que le sexisme objetisant (Chaudoir et *al.* 2014). Le sexisme bienveillant était considéré comme aussi sexiste que le sexisme objetisant en 2014 (Chaudoir et *al.* 2014), et comme moins sexiste que le sexisme moderne/néosexisme en 2011 (Becker et Swim 2011).

Pour finir, en ce qui concerne les **énonciateur.trice.s du sexisme**, il apparaît que les femmes sont perçues comme moins sexistes que les hommes pour le sexisme élémentaire (Baron et *al.* 1991). Au niveau du statut relationnel, il semble qu'un partenaire romantique soit perçu comme

moins sexiste qu'un inconnu, qu'un patron, qu'un collègue ou qu'un ami (Chaudoir et *al.* 2014 ; Fiske et *al.* 2018)⁹⁸.

Ces résultats méritent d'être actualisés dans notre société contemporaine francophone (Belgique, France). En effet, la perception du sexisme et de sa problématique y reste encore assez peu étudiée. Après la période #MeToo (2017-2018), aucune donnée n'a encore été rendue disponible⁹⁹, du moins pas à ma connaissance. De plus, les enquêtes s'intéressent généralement à l'un ou l'autre type de sexisme, et certains types y sont souvent absents (sexisme inversé, sexisme conventionnel, sexisme subtil, sexisme objetisant ; dans une moindre mesure, c'est également le cas du néosexisme ou sexisme moderne), et certains sous-types du sexisme élémentaire et du sexisme bienveillant ne sont pas systématiquement interrogés. En conséquence, il me semble opportun de chercher à actualiser et à compléter les données empiriques sur la perception de la problématique du sexisme discursif ou, pour le dire autrement, de l'insultance sexiste.

Il s'agira de voir, au lendemain de #MeToo et au sein d'une société polarisée sur les questions qui lient langue et sexisme (et plus largement domination masculine), quelle est la perception effective qu'ont les citoyennes et citoyens belges et français.e.s du caractère problématique (car insultant et faisant potentiellement insulte, donc *doublement* insultant) des différents types de sexisme discursif, et de déterminer les facteurs de variation de cette perception. Je formule ces objectifs à l'aide de trois questions de recherche :

- **Quelle est la perception que se font des témoins de différents types d'actes insultants sexistes en Europe francophone (Belgique, France), à l'heure actuelle ?**
- **Comment certains facteurs (types de sexisme ; genre de l'énonciateur.trice ; humour) font-ils varier la perception d'actes insultants sexistes ?**
- **De quelle manière certaines caractéristiques sociales (genre ; âge ; niveau de diplôme ; position politique ; sensibilité à l'égalité entre les genres) influencent-elles la perception de l'insultance sexiste ?**

⁹⁸ Pour l'anecdote malheureuse, les hommes noirs sont également perçus comme plus sexistes que les hommes blancs, mais seulement pour le sexisme bienveillant, et pas pour le sexisme élémentaire (Kirkman et Oswald 2020).

⁹⁹ Certain.e.s chercheuse.eur.s continuent d'étudier les mécanismes et les corrélations des différents types de sexisme. C'est notamment le cas de l'équipe à laquelle appartiennent Marie Sarlet et Benoît Dardenne (ULiège), mais ces travaux de psychologie sociale (souvent très spécifiques) ne concernent pas directement ma problématique.

3.2. Hypothèses de recherche

Je commencerai par présenter les hypothèses portant sur les **variables productives**. En ce qui concerne la perception des différents types de sexisme, j'é mets l'hypothèse, à partir des données empiriques des enquêtes antérieures qui ont été présentées ci-dessus et des distinctions que j'ai établies pour établir ma typologie du sexisme discursif, que plus un type de sexisme est explicite (prototypique) et/ou mobilise l'axiologie négative, plus il sera perçu comme problématique. En ce sens, le sexisme élémentaire sera perçu comme davantage problématique que le sexisme bienveillant, lequel sera perçu comme plus problématique que le sexisme subtil et que le sexisme conventionnel. Dans la même logique, le masculinisme, empruntant une position explicitement antiféministe et une position réactionnaire en termes d'égalité, devrait être perçu comme très problématique. En ce qui concerne plus spécifiquement le sexisme objetisant, je pense qu'il sera perçu comme très problématique pour le sous-type corps-objet sexuel grâce à #MeToo et aux campagnes de sensibilisation sur le harcèlement sexuel de ces dernières années. Il est probable que ce soit également le cas du sous-type corps-objet esthétique, mais dans une moindre mesure, le registre grossier/cru étant un facteur de hausse. Dans cette continuité, les discours qui abordent le thème du harcèlement sexuel auront tendance à être considérés comme plus problématiques que ceux qui ne le font pas, toutes choses étant égales par ailleurs. En résumé, **la prototypicité du sexisme, l'axiologie négative et les thématiques liées à l'interdiscours féministe favoriseront une problématique élevée**. Pour les autres types de sexisme (sexisme bienveillant, sexisme objetisant corps-géniteur, sexisme inversé, sexisme moderne, certains cas de sexisme subtil et/ou conventionnel), la perception de la problématique devrait être polarisée ou centralisée en raison du travail de visibilisation et de conscientisation effectué ces dernières années par les mouvements cyberféministes à propos de ces types, et au vu des réactions controversées qu'a suscité ce travail dans la sphère publique. Finalement, en ce qui concerne le **genre de l'énonciateur.trice**, à partir des résultats antérieurs, j'é mets l'hypothèse que les femmes seront généralement perçues comme moins problématiques que les hommes.

Je formule désormais mes hypothèses portant sur les **variables réceptives**. En ce qui concerne le **genre des répondant.e.s**, les résultats antérieurs suggèrent que les femmes seront plus sensibles à la problématique de tous les types de sexisme que les hommes de manière générale. En ce qui concerne **l'âge**, je pense que les générations plus jeunes seront plus sensibles à la problématique du sexisme que les générations antérieures, en raison des résultats de l'enquête Jump (2106). Il a effectivement été remarqué que les femmes commençaient à militer pour le féminisme et l'égalité entre les genres de plus en plus jeunes (Keller et al. 2016). En ce

qui concerne le **niveau de diplôme**, j'émet l'hypothèse que la sensibilité au sexisme aura tendance à augmenter avec le niveau de scolarité. Je m'appuie à nouveau sur les résultats obtenus par l'enquête Jump (2016). En ce qui concerne la **situation sur l'échiquier politique**, je m'attends à ce que les personnes à gauche soient plus sensibles à la problématique du sexisme que les personnes à droite, la gauche politique partageant plus d'idéaux communs avec le féminisme que la droite politique (écoféminisme, féminisme marxiste, etc.). En ce qui concerne **la sensibilité à l'égalité entre les genres**, une plus haute sensibilité à l'égalité favorisera une perception plus problématique du sexisme.

4. Méthode pour étudier la perception de l'insultance sexiste

Le présent chapitre explicite et justifie la méthodologie que j'ai suivie pour construire mon enquête et obtenir des éléments de réponse empiriques à mes questions de recherche. Dans un premier temps, je présenterai ma démarche générale. J'introduirai ensuite le corpus d'actes insultants sexistes qui a été soumis à l'évaluation. Puis je détaillerai tour à tour les variables productives secondaires (situation énonciative ; genre de l'énonciatrice ; humour), les distracteurs et les variables réceptives (paramètres signalétiques). Dans un sixième et septième temps, je commenterai les constructions de la face interne (organisation des items) et de la face externe (organisation des étapes) du questionnaire. Par après, j'expliquerai le choix et la composition de la population, ainsi que les méthodes de distribution du questionnaire et d'analyse des données. Finalement, je synthétiserai les limites de ma méthodologie, dont il sera nécessaire de tenir compte lors de la discussion des résultats au chapitre suivant.

4.1. Présentation générale de la démarche

Pour répondre à mes questions de recherche, j'ai décidé de créer une enquête sous forme de **questionnaire écrit à questions fermées** interrogeant les **attitudes** qui entourent l'insultance du sexisme discursif. Les actes insultants sexistes (items) que les répondant.e.s de l'enquête ont évalués ont été forgés **artificiellement**.

Pourquoi choisir un corpus artificiel d'actes insultants sexistes ? J'ai décidé de forger moi-même les items de l'enquête pour deux raisons principales. La première raison pour laquelle j'ai créé les items est que leur caractère sexiste devait être rigoureusement objectivable à partir de la matérialité discursive et non en fonction du contexte¹⁰⁰, afin d'assurer en retour une régularité à mes actes insultants sexistes (un seul et même contexte énonciatif) et une rigueur à l'ensemble de ma démarche. La seconde raison est qu'il fallait que chaque item n'appartienne qu'à un seul type ou sous-type de sexisme discursif et que la source de la problématique (le sexisme) soit isolée, en raison du fait que j'avais décidé d'étudier des attitudes (objet de recherche mis sous silence, implicite) et non des représentations (objet de recherche mis en évidence, explicite).

Pourquoi étudier la perception de l'insultance du sexisme discursif à partir des représentations et non à partir des attitudes ? J'ai choisi d'étudier la perception du sexisme discursif à partir des attitudes, c'est-à-dire sans expliciter mon objet de recherche (le sexisme discursif), pour une raison simple : je souhaitais éviter que le biais de désirabilité sociale ne

¹⁰⁰ Ce qui n'empêche pas, évidemment, de pouvoir objectiver la signification sexiste à partir d'indices contextuels.

fausse mes données. Le sexisme est un sujet controversé, polémique. En passant sous silence mon objet de recherche, je réduisais le risque que les répondant.e.s ne jugent le sexisme discursif plus insultant qu'ils ne le perçoivent en situation réelle, mais également le risque qu'ils adoptent une posture polarisée, qui aurait également pu entraîner une diminution du degré de problématicité. En questionnant des attitudes plutôt que des représentations, je voulais ainsi arriver à mettre les répondant.e.s dans les situations les plus vraisemblables, les plus réelles, celles de la vie quotidienne¹⁰¹. Il est évident qu'une enquête n'est jamais aussi représentative que la réalité, et que ce choix a ses limites. Mais c'est le propre de tout travail scientifique, et je le considère valable, et complémentaire vis-à-vis des enquêtes portant sur les représentations.

Pourquoi un questionnaire écrit à questions fermées ? Simplement, car cette modalité est indispensable pour pouvoir effectuer des comparaisons chiffrées entre les différents types de sexisme (analyse intertype) et entre les différent.e.s répondant.e.s (analyse intergroupe). Quant au choix de la modalité écrite, il est tout à fait critiquable. Il aurait été intéressant d'opter pour une modalité audiovisuelle (et il sera intéressant de le faire à l'avenir). Néanmoins, ce choix s'avérant très coûteux (en temps et en moyens) et risquant d'introduire des biais (accent, intonation, etc.), je ne l'ai pas fait.

4.2. Présentation du corpus d'items (variable indépendante productive principale)

En créant le corpus d'actes insultants sexistes, j'ai dû penser aux contraintes imposées par ma démarche, à savoir la contrainte de durée du temps de réponse, celle du nombre de répondant.e.s minimum nécessaire et la nécessité d'éviter de rendre le sexisme trop saillant, pour limiter le poids du biais de désirabilité sociale et pour éviter que les répondant.e.s ne se sentent trahi.e.s et décident de ne pas envoyer le questionnaire. Pour rappel, j'ai déterminé sept types de sexisme discursif, auxquels s'ajoutent huit sous-types. En constituant mon corpus d'items, j'ai décidé de diviser le sexisme élémentaire standard en deux sous-types thématiques, et d'ajouter des items situés en zone grise afin de déterminer s'il existe une confusion ou une indétermination chez certain.e.s répondant.e.s entre le sexisme objectif et le sexisme non objectif (non sexisme ?). Je me suis ainsi retrouvé avec dix-huit catégories d'items. J'ai estimé raisonnable de construire pour chaque catégorie d'items deux items standards (non variés), afin d'assurer davantage de fiabilité à mes résultats : en construisant des items censés être équivalents tout en étant différents, je pouvais m'assurer un peu mieux des tendances des types, et critiquer plus finement ma typologie du sexisme discursif. Certes, il existe un risque que les items ne soient pas d'une équivalence totale. Néanmoins, tant que la perception globale et les

¹⁰¹ Car la vie quotidienne ne se nomme pas telle qu'elle est, tout en étant redéfinie par les interdiscours féministe et sexiste élémentaire.

écarts intergroupes sont du même ordre de grandeur entre les deux items, je peux estimer que le type ou le sous-type fonctionne et a sa place dans le continuum. Au final, je me suis retrouvé avec **trente-quatre items standards** (non variés).

Toutefois, ces items n'ont pas été créés ex nihilo, la plupart sont inspirés de mon quotidien : durant plusieurs semaines, j'ai noté de nombreuses remarques sexistes entendues dans les conversations ou à la télévision, lues sur les réseaux sociaux et dans des livres, puisées dans des réflexions féministes et des ouvrages théoriques et empiriques sur l'insulte, le sexisme, la domination masculine. Ces notes m'ont permis de m'assurer de l'existence, de la fréquence et de la solidité de chaque type, et j'en ai tiré ce qui me semblait être le plus représentatif, le plus récurrent. En ce sens, l'artifice des actes insultants sexistes que j'ai composés n'est pas une fiction totale. Pour **isoler la source de problématicité (le sexisme)**, à part quand le type ou le sous-type l'imposait, j'ai à chaque fois pris la peine de neutraliser les registres de langue plus familiers, les thématiques plus sensibles¹⁰², les facteurs de violence parasites¹⁰³. Cette précaution est censée garantir qu'un.e répondant.e juge l'item en fonction du sexisme, qu'il ait conscience ou non qu'il s'agisse de *sexisme* (on peut trouver une situation désagréable, problématique, insultante sans avoir le recul pour comprendre ce qui la rend telle).

Je vais désormais présenter chaque item de chaque catégorie retenue, en justifiant pourquoi cet item appartient bien au type ou sous-type auquel je le rattache¹⁰⁴. Le corpus d'items, ainsi que le format global de l'enquête, est disponible en annexe¹⁰⁵. Les numéros des items sont repris de ce dernier document.

4.2.1. Rappel de la définition du sexisme discursif

Pour rappel, le sexisme discursif est constitué de l'ensemble des énoncés qui, objectivement, affirment l'adhésion à une représentation hiérarchisée des genres où le genre féminin est inférieurisé par rapport au genre masculin (en raison d'une logique arbitraire et d'une vision réductrice et généralisée) ou qui présuppose d'une manière ou d'une autre que cette conception est partagée ou acceptée. L'infériorisation est à comprendre au sens large comme toute inégalité de pouvoir et donc de liberté. **Pour la justification du caractère sexiste de ces items, je vous renvoie au chapitre théorique¹⁰⁶.**

¹⁰² Il n'y a normalement aucun croisement intersectionnel entre le sexisme et d'autres dominations qui n'y sont pas nécessairement toujours liées (racisme, validisme, âgisme, classisme, etc.). J'ai également tenté de ne pas mobiliser certaines dominations ou vecteurs de domination liés au sexisme (l'homophobie, par exemple), lorsqu'ils n'étaient pas nécessaires et qu'ils augmentaient la valeur insultante.

¹⁰³ Par exemple, à l'exception des items 60 et 62 que la forme sexiste vocative contraint (*mademoiselle*), tous les items sont non adressés ; toutes les situations énonciatives sont du même ordre (je préciserai ce point) ; etc.

¹⁰⁴ Voir l'annexe 3 : Synthèse de la typologie du sexisme discursif, pour un récapitulatif des caractéristiques de chaque type.

¹⁰⁵ Voir les annexes 2 : Corpus d'items et 9 : Format de l'enquête (visualisation) pour un détail.

¹⁰⁶ Voir 2.4. Typologie du sexisme discursif

Certains de mes items pourront sembler moins objectivement sexistes, moins convaincants, plus incertains. C'est notamment le cas pour le sexisme objetisant. Néanmoins, ces énoncés s'inscrivent dans un contexte particulier, celui de la domination masculine et des réalités qui sont les siennes, comme le harcèlement sexuel et le *male gaze* qui y affèrent. La signification sexiste de ces items vient parfois moins de ce qu'ils disent localement (contexte spécifique) ou *en soi* (hors contexte) que de la signification sociale qu'ils ont dans notre société (contexte global). C'est en cela que plus que l'énonciateur.trice (et son intention), c'est l'énoncé et son énonciation qui assument la valeur sexiste. Cette indétermination partielle, cette zone grise est une limite de cette enquête que j'assume, mais qui me semble relativisée par les nombreux témoignages féministes et féminins (depuis #MeToo), les nombreuses réflexions théoriques sur le sexisme et, comme nous le verrons au chapitre suivant, par les résultats obtenus en matière de sexisme objetisant.

4.2.2. Sexisme élémentaire standard (thème caractère et aptitudes féminines)

Le sous-type *caractère et aptitudes féminines* a été distingué du suivant (sexualité déviante) pour la raison que la sexualité constitue un tabou, et que les tabous sont le propre de l'insulte et un facteur de violence puissant. J'ai donc décidé de distinguer ces deux types de sexisme qui, bien que fondamentalement identiques, risquent d'être perçus différemment.

- N° 16 : « Il ne viendra pas. Je parie que sa femme a encore fait sa petite crise d'hystérie. Les femmes, c'est que des problèmes. »
- N°17 : « Il faut quand même avouer que les femmes ne se rendent même pas compte à quel point elles sont dangereuses en conduisant. »

Ces deux items correspondent au sexisme élémentaire dans la mesure où ils ciblent l'ensemble des femmes en lui attribuant explicitement une caractéristique essentielle issue de l'axiologie négative.

4.2.3. Sexisme élémentaire standard (thème sexualité féminine déviante)

- N°12 : A : « Les garçons du nouveau club de foot font de l'effet aux gens du quartier, en tout cas. D'ailleurs, on m'a dit que l'entraîneur s'est déjà fait draguer. ». B lui répond : « C'est typique, ça. Les femmes n'ont plus aucune morale quand il s'agit de sexe. »
- N°13 : A : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». B : « Je te jure, les femmes ne savent pas se retenir ! »

Ces items relèvent du sexisme élémentaire car ils dressent l'image d'une sexualité féminine, c'est-à-dire de toutes les femmes et non de certaines catégories de femmes (ce qui le différencie

du sexisme objetisant corps-objet sexuel à l'axiologie négative), essentiellement déviante, sans *aucune morale ni retenue*, une sexualité féminine dictée par des *instincts sauvages et naturels*.

4.2.4. Sexisme élémentaire injurieux

- N°7 : A : « Les garçons du nouveau club de foot font de l'effet aux gens du quartier, en tout cas. D'ailleurs, on m'a dit que l'entraîneur s'est déjà fait draguer. ». B lui répond : « C'est typique, ça. Les femmes n'ont plus aucune morale quand il s'agit de sexe. Toutes des salopes ! »
- N°8 : A : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». B : « Je te jure, les femmes ne savent pas se retenir. Quelle bande de chiennes ! »

Au vu de la ressemblance avec les items précédents, je ne justifierai pas ces deux items. Il me suffit de dire que mobilisant des insultes injurieuses (*salopes, chiennes*) et les adressant à l'ensemble des femmes (*toutes des, les femmes/bande de*), il s'agit bien de sexisme élémentaire injurieux. Je justifierai par contre le fait d'avoir repris à l'identique les items 12 et 13 du sexisme élémentaire standard et de n'y avoir ajouté qu'une insulte par la volonté d'observer l'influence qu'ont les insultes sexistes injurieuses dans l'évaluation de l'insultance sexiste. L'insultance augmente-t-elle pour les hommes et pour les femmes ? Seulement pour les hommes ? La perception de l'insulte diffère-t-elle entre les générations ? Ce sont des questions auxquelles je ferai attention, parce qu'elles m'intéressent personnellement quant au rôle de l'injurieux dans la perception du problème et, en toute logique, de l'insultance.

4.2.5. Sexisme élémentaire masqué

- N°20 : A : « Ta fille sait déjà ce qu'elle souhaite faire l'an prochain ? ». B : « Elle veut commencer ingénieure civile. ». C : « Ah, c'est sympa. Mais je ne sais pas si c'est le meilleur choix. Elle espère y arriver ? Ce sont vraiment des études difficiles, d'ailleurs il n'y a pratiquement pas de filles qui les font. »
- N°21 : « On recherche une responsable pour la boutique, on voudrait trouver une femme, mais intelligente et pas trop bavarde. »

Ces items appartiennent au sexisme élémentaire car ils concernent toutes les femmes (*pratiquement pas de filles, une femme indéfinie*), mais ils relèvent plus spécifiquement de sa variante masquée étant donné que la dévaluation de ces femmes se fait nécessairement par une implicature, une déduction logique inscrite dans la matérialité discursive : tout est explicite, sauf le lien entre *la Femme, les femmes, le féminin (pas de filles, une femme)* d'une part, et d'autre part la femme en particulier (*Elle espère y arriver ?, une responsable pour la boutique*) et sa dévaluation (*d'ailleurs il n'y a..., mais intelligente et pas trop bavarde*). Ce lien est

objectivé par la présence d'un marqueur de causalité (*d'ailleurs, mais*), qui souligne la rareté supposée des *femmes intelligentes et pas trop bavardes*, tantôt preuve de la difficulté des études de génie civil (20), tantôt lacune sur le marché de l'emploi (21). Il est possible que le second item (21) soit perçu comme moins problématique que le premier, étant donné que la généralisation est marquée – paradoxalement – par un déterminant singulier.

4.2.6. Masculinisme (antiféminisme extrême)

- N°39 : « Les féministes sont des extrémistes. Aujourd'hui, à cause des excès du féminisme, il n'y a plus d'unité sociale, et la valeur de la famille a disparu. Un homme n'a plus le droit d'être le chef de la famille, son autorité est toujours contestée et dès qu'il lève le moindre doigt, il risque la prison. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les hommes aussi sont battus ! »
- N°40 : « Aujourd'hui, être un homme, c'est devenu très compliqué. Les hommes sont victimes du féminisme, ils sont devenus inférieurs aux femmes, ils ne peuvent plus s'exprimer librement ou être ce qu'ils sont, on leur demande de renier leur nature profonde. Ils n'ont même plus le droit de faire l'amour comme ça leur plaît, quand ils en ont envie. En réalité, ce sont les femmes qui gouvernent discrètement. On a été trop loin, il faut revenir en arrière, retrouver le bon équilibre. »

Les deux items appartiennent au masculinisme étant donné qu'ils véhiculent une axiologie explicitement antiféministe, qu'ils adoptent un positionnement victimaire à l'égard des hommes et qu'ils revendiquent des droits inhérents à la domination masculine, allant à l'encontre de l'égalité (l'autorité du père de famille pour le 39, le devoir conjugal pour le 40).

4.2.7. Sexisme moderne/néosexisme (antiféminisme)

- N°35 : « Elle est féministe, elle ? Ce n'est pas son genre, elle ne nous ennue pas avec toutes ces histoires. C'est bien qu'elle ait des idées, tant qu'elle reste modérée ! Parce que les féministes, c'est la nouvelle police de la pensée. Aujourd'hui, de toute façon, les femmes ont autant de droits que les hommes. Et tant mieux, c'est une bonne chose ! »
- N°36 : « Heureusement, l'égalité hommes-femmes, maintenant, elle est atteinte. J'écoutais la radio hier, ils parlaient de harcèlement sexuel. C'est terrible, vraiment ! Mais bon, à en entendre certaines, tous les hommes sont des agresseurs en puissance. Alors, je ne dis pas, il y en a, c'est sûr. Mais il faut arrêter de faire du bruit pour si peu. »

Ces énoncés appartiennent au type du sexisme moderne ou néosexisme parce qu'ils mobilisent un argumentaire explicitement antiféministe¹⁰⁷, tout en se recouvrant d'une

¹⁰⁷ Bien que l'identité de la cible ne soit pas explicitée dans l'item 36 (*certaines*), la résolution de l'implicite ne pose aucune difficulté et l'ensemble des indices de l'énoncé appartient bel et bien à l'argumentaire antiféministe.

apparence égalitaire (*les femmes ont autant de droits que les hommes. Et tant mieux, c'est une bonne chose ! ; Heureusement, l'égalité hommes-femmes, maintenant, elle est atteinte.*) : ils ont une axiologie ambivalente, et ne dévaluent pas les femmes pour ce qu'elles sont. Il est probable que le second item (36) sera perçu comme plus problématique étant donné qu'il mobilise le thème du harcèlement sexuel.

4.2.8. Sexisme objetisant corps-géniteur

- N°25 : « Mélanie ? Ah ben, ça fait longtemps qu'on ne l'a plus vue ! Qu'est-ce qu'elle devient ? Félicitations pour son mariage, d'ailleurs ! Maintenant, il ne lui reste plus qu'à nous faire un enfant ! »
- N°26 : « Comme on dit chez moi, on n'est pas vraiment femme avant d'avoir été mère. Faire un enfant, c'est inoubliable. Toute femme doit un jour ressentir ça ! »

Les deux énoncés appartiennent au sexisme objetisant corps-géniteur parce qu'ils renvoient à la fonction de reproduction (corps-objet), considérée comme un passage obligé de la féminité et créant de ce fait une restriction symbolique de la liberté des femmes.

4.2.9. Sexisme objetisant corps-objet esthétique

- N°29 : A : « Ta collègue m'a dit que vous alliez avoir une nouvelle patronne au boulot. Je la connais, elle est super compétente. ». B : « Oh, tu sais, tant qu'elle est jolie ! »
- N°30 : « Je ne comprends pas comment une jolie femme comme elle peut être encore célibataire ! »

Les items 29 et 30 relèvent du sexisme corps-objet esthétique étant donné qu'ils mettent l'accent sur l'apparence du corps féminin, dont ils ont une vision réductrice et/ou restrictive, tantôt obligation (29), tantôt qualité suffisante (30). L'item 30 sera probablement perçu comme moins problématique, dans la mesure où la restriction n'est pas marquée formellement – tandis qu'elle l'est pour l'item 29 (*tant que*).

4.2.10. Sexisme objetisant corps-objet sexuel

- N°32 : « Maintenant, avec mes potes, on juge les séries à la poitrine des actrices ! »
- N°33 : A : « J'ai rencontré les nouveaux voisins de ma sœur, hier. On a discuté durant une bonne heure. Ils sont super cools. Le mari est instituteur primaire, vraiment très sympa. ». B : « Ah oui, et la femme ? ». C : « Je ne sais pas, je ne lui ai pas trop parlé, mais elle a une belle poitrine. On comprend ce qu'il lui trouve ! »

Mettant en scène des femmes qui sont réduites à leur corps, et plus spécifiquement à une partie sexualisée de ce corps (en l'occurrence, la poitrine), ces deux actes insultants sexistes relèvent sans conteste du sexisme objetisant corps-sexuel. J'ai conservé le même terme sexualisé entre les deux items, car cela permettait d'éviter que ce soit le registre qui pose

problème (*cul, boobs*, par exemple). Je trouvais le terme *poitrine* assez euphémisant, plus imagé (ce qu'il est en réalité : une poitrine, c'est un morceau de viande), peut-être moins choquant, contrairement à des termes plus anatomiques (*seins*).

4.2.11. Sexisme bienveillant différenciation complémentaire des genres

- N°43 : « Moi, je préfère prendre des filles pour baby-sitter mes enfants. Elles sont plus douces et plus patientes, et il faut bien ça avec mes petits monstres. »
- N°44 : A : « Tu sais que la direction de l'école va être renouvelée ? ». B : « Oh, j'espère que ce sera encore une femme, on a tellement besoin de bienveillance et d'empathie pour nos enfants. »

Les deux items appartiennent au sexisme bienveillant différenciation complémentaire des genres parce que tous deux supposent, en mobilisant une axiologie positive à l'égard des femmes (*je préfère, plus X et plus Y, il faut bien ça ; j'espère, tellement besoin de*), que les essences des femmes et des hommes (*elles sont plus ; encore une femme, on a besoin* : implicite entre ce qu'est une femme et ce dont on a besoin) sont intrinsèquement différentes : les femmes sont *plus douces, plus patientes, de meilleures babysitteuses, naturellement pleines de bienveillance et d'empathie et donc plus aptes à diriger... une école*, soit autant de compétences communales (sociabilité) opposées aux compétences agentiques.

Il est possible que ces énoncés soient perçus comme plus problématiques que ceux du paternalisme protecteur et de l'intimité hétérosexuelle (surtout par les hommes), parce qu'ils décrivent des discriminations sexistes qui ciblent indirectement les hommes (*je préfère prendre des filles, elles sont plus ; encore une femme*). Par ailleurs, il est probable que l'item n°44 soit mieux accepté que l'item n°43, parce qu'il situe une femme dans une situation agentique, de pouvoir (la *dirigeance*), ce qui constitue tout de même une rupture factuelle (et non symbolique, à cause des justifications) avec la domination et qu'il s'agit d'un stéréotype discursif récurrent de la gauche comme de la droite politiques depuis quelques années. De plus, les femmes étant effectivement socialisées pour être plus bienveillantes et empathiques, il est possible que certaines lectures sociologiques critiques interfèrent avec le présupposé biologique idéologique¹⁰⁸. J'ai essayé de réduire ce biais en reliant les compétences communales avec un statut communal (l'enseignement, qui est la continuité de l'éducation familiale : *nos enfants*) et

¹⁰⁸ C'est la raison pour laquelle j'ai retiré l'item original, qui a obtenu des résultats surprenants lors du prétest : « Le monde a bien besoin d'une direction plus féminine pour ramener de l'humanité, de la compréhension et de la bienveillance dans ce monde de requins. ». Une féministe militante m'a déclaré qu'elle avait hésité, parce que malgré le ton peu descriptif, l'item pouvait être compris comme descriptif (factuellement, le monde capitaliste est inhumain, incompréhensif et malveillant, les femmes sont éduquées pour être humaines et compréhensives et bienveillantes et les faire diriger revalorisait des compétences communales (non essentielles mais construites) et permettrait de lutter contre le capitalisme (qui est aussi l'un des outils de la domination masculine).

en faisant en sorte que l'implicite (qui est facile à résoudre) favorise la lecture biologique et non sociologique (*on espère une femme... car une femme répond nécessairement au besoin de bienveillance et d'empathie des enfants... c'est son instinct maternel ou son expérience maternelle*).

Les six énoncés de sexisme objetisant ont été construits à partir d'une axiologie positive ou bienveillante (plus subtile, il est vrai, pour le sexisme objetisant corps-sexuel). Ce choix n'est pas anodin : il s'inscrit dans ma volonté d'étudier des attitudes. En optant pour une axiologie positive/bienveillante, je m'assure que l'insultance perçue est relative au sexisme, et non à l'axiologie en tant que telle (comme ce serait le cas pour l'axiologie négative). En ce sens, les items que j'ai construits appartiennent au **sexisme objetisant à axiologie positive/bienveillante**.

4.2.12. Sexisme bienveillant paternalisme protecteur

- N°47 : « Il s'est battu avec sa meilleure amie. Pourtant, je lui ai bien appris qu'on ne frappe pas une femme, dans aucune circonstance. C'est un élément essentiel de mon code moral. Je trouve ça tout simplement inconcevable. »
- N°48 : « Aujourd'hui, le harcèlement, c'est un vrai problème. Toutes les femmes et les filles devraient avoir un homme pour les protéger quand elles se baladent en rue, dans le bus, ou dans certains quartiers dans lesquels elles n'osent plus se rendre le soir. »

Les deux items relèvent du paternalisme protecteur parce que tous deux positionnent les femmes dans un statut victimaire, d'êtres chétifs, fragiles, faibles, c'est-à-dire incapables de se défendre et de se protéger, et nécessitant la protection des hommes. Certes, les items ne formulent pas explicitement leur bienveillance envers les femmes (*les femmes sont délicates, subtiles, fabuleuses*), mais ils la témoignent indéniablement (*on ne frappe jamais une femme, c'est amoral, mais on peut frapper un homme ; les femmes et les filles doivent être protégées par un homme – un vrai ! – parce qu'on y tient*). C'est en cela que ces items sont bienveillants. Il est possible que l'item 48 soit perçu comme plus problématique parce que le paternalisme se double d'une injonction qui touche non plus seulement les hommes (comme pour l'item 47), mais également les femmes (elles doivent être accompagnées).

4.2.13. Sexisme bienveillant intimité hétérosexuelle

- N°51 : « Je bosse sans arrêt, avec cette nouvelle promotion. Heureusement que ma compagne est toujours là pour me soutenir et que je sais que je peux compter sur elle. C'est un véritable pilier pour moi, avec toute son attention et sa bienveillance. Honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais sans elle : c'est grâce à elle que je me ressource le weekend pour mieux attaquer la semaine. »

- N°52 : « Depuis que je suis avec Marie, je suis comme une plante qui a tout le terreau qu'il lui faut pour pousser normalement. Elle m'apaise tellement quand je rentre le soir, toujours présente et disponible. Elle m'écoute avec patience, elle me console, elle est aux petits soins pour moi, je te jure, c'est une amoureuxse incroyable, je ne la changerais pour rien au monde, j'en ai trop besoin ! »

Les deux items appartiennent effectivement au sexisme bienveillant intimité hétérosexuelle dans la mesure où ils remplissent les deux critères de définition :

- Ils décrivent une structure conjugale basée sur la vision hétéronormative, mettant en scène une relation complémentaire d'interdépendance où la femme est associée aux compétences communales (notamment en tant que soutien émotionnel, psychologique de l'époux) et l'homme aux compétences agentiques (un homme s'occupe financièrement de sa femme et des enfants ; une femme s'occupe émotionnellement de son homme et des enfants).
- Ils considèrent le rôle de soutien communal de la femme comme naturel et/ou idéal et/ou vital, nécessaire, inflexible (*Heureusement que ma compagne, C'est un véritable pilier pour moi ; Honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais sans elle : c'est grâce à elle que ; je suis comme une plante qui a tout le terreau qu'il lui faut pour pousser normalement, j'en ai trop besoin !*).

4.2.14. Sexisme subtil

- N°55 : « Ah, si jamais ton fils et ta fille cherchent toujours un travail d'étudiant, on recrute un livreur et des vendeuses pour la boutique, ils sont les bienvenus ! »
- N°56 : « Ma mère a adoré les assortiments floraux des fleuristes. C'est vrai qu'ils étaient magnifiques, roses et mauves, très subtils, très féminins, une merveille ! »

Les items relèvent du sexisme subtil car ils s'appuient sur des stéréotypes de genre peu perceptibles, naturalisés qui distribuent des attributs selon le genre (la livraison est pour les garçons/le masculin, la vente pour les femmes/le féminin ; les fleurs et le rose sont pour les filles/le féminin), et le font de manière implicite (55) ou indirecte (56). De plus, l'axiologie que le sexisme subtil convoque est pour ainsi dire descriptive, neutre. Il est vrai que l'item 56 convoque une axiologie positive, mais cette axiologie n'est pas explicitement associée au féminin (*féminins* sert à décrire les assortiments floraux, il se veut en ce sens descriptif).

4.2.15. Sexisme conventionnel polémique et non polémique

- N°59 (polémique) : « La libération des deux journalistes est incroyable. Elles n'avaient plus beaucoup d'espoir, apparemment. En tant que fervent défenseur des droits de l'Homme, j'ai été assez content de l'apprendre ! »

- N°60 (polémique) : « Puis-je ravoir un peu de vin, s'il vous plait ? Je vous remercie, mademoiselle. »
- N°63 (non polémique) : « Les gens aimeraient retrouver du pouvoir d'achat, pour pouvoir mettre de la nourriture saine dans le panier de la ménagère. Aujourd'hui, se nourrir correctement est devenu difficile. »
- N°64 (non polémique) : « J'ai croisé Monsieur et Madame Henrion en train de se promener avec leur petite-fille, hier. Ils vont bientôt repartir en Bretagne. »

Le sexisme conventionnel, polémique ou non, ne se situe pas dans l'énoncé en tant que tel, mais dans un mot, une expression, un usage conventionnalisé, c'est-à-dire qui s'est cristallisé au fil du temps dans la carte d'identité sémantique du matériau linguistique, dans la structure du système, et dont la signification sexiste reste actualisable en synchronie. J'ai souligné dans chaque item la source du sexisme.

4.2.16. Sexisme inversé

- N°65 : « Ce serait bien qu'Antoine arrête de pleurer après son ex-copine, il devrait être un peu moins sensible et garder un peu de dignité, je trouve. Il ne se comporte pas comme un homme ! »
- N°66 : « Je suis passé saluer ton frère, hier. Ça ne lui ferait pas de mal de faire un peu de sport en salle, il n'est pas très costaud. Tel qu'il est maintenant, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un homme ! »

L'item n°65 relève du **sexisme inversé élémentaire**. Il met en scène une axiologie explicitement négative (*moins sensible et garder un peu de dignité*) à l'encontre d'un homme, tout en ciblant l'essence du groupe des hommes (*comme un homme !*). Même si aucune implicature n'est nécessaire, on pourrait le rattacher éventuellement au sexisme masqué, dans la mesure où l'énoncé mobilise six marques de modalisation qui introduisent de la nuance (*Ce serait bien que, il devrait, un peu moins, garder un peu, je trouve, se comporte pas comme*) et un facteur de légitimation (*pleurer après son ex-copine*). Le sexisme envers les femmes s'opère par inversion (*la dignité est synonyme de retenue émotionnelle, d'insensibilité, or les femmes sont des êtres émotionnels*).

L'item n° 66 relève quant à lui du **sexisme inversé objetisant corps-esthétique à axiologie négative**, étant donné qu'il dévalue le corps d'un homme. Il n'appartient pas au sexisme inversé élémentaire car ce dernier concerne l'essence, et non l'apparence. Mais il est vrai que l'item 66 se situe en quelque sorte entre les deux, dans la mesure où il relie directement l'apparence à l'essence (*ce n'est pas ce que l'on peut appeler un homme*). La difficulté du sexisme objetisant vis-à-vis des hommes vient du fait que le corps de l'homme est associé symboliquement à des

caractéristiques morales (*costaud, fort* signifie à la fois *fort et brave*), et qu'apparence et essence masculines fusionnent ainsi d'une certaine façon dans notre société – ce qui est pour ainsi dire impossible pour les femmes, dans le sens où l'apparence remplace l'essence, en cas de sexisme objetisant. Le sexisme envers les femmes s'opère par inversion (ce qu'on n'appelle pas *homme*, on l'appelle *femme*).

4.2.17. Cas-limites et effet paranoïaque

- N°69 : « J'ai découvert une écrivaine pas très connue récemment. Elle a reçu un prix, je me suis dit : pourquoi pas ? Du coup, j'ai acheté ses livres. Je n'aurais pas dû. Son style est plat, l'histoire est toujours un drame sentimental mal ficelé. Je ne vous la conseille pas, elle écrit très mal. »
- N°70 : « Je vais avoir une nouvelle voisine. J'espère qu'elle sera jolie ! »
- N°71 : « Personnellement, et ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais je n'aime absolument pas la couture. Ma femme, elle, elle adore. Chacun son truc, comme on dit, mais moi, je trouve ça absolument ennuyeux. »

Ayant eu certaines difficultés à classer **objectivement** certains items entre sexisme et non-sexisme, et m'interrogeant sur les discours sociaux disqualifiant *le féminisme* en raison d'une sensibilité considérée comme extrême et irréfléchie, autoritaire¹⁰⁹, j'ai décidé de soumettre aux répondant.e.s des *cas-limites* afin d'observer un potentiel *effet paranoïaque*. La dénomination est évidemment ironique, et elle est surtout impropre : il s'agit théoriquement d'une zone grise, où l'indétermination objective est censée appeler à la nuance et à la modération, mais dont une lecture contextuelle pourrait justifier une perception (relative) de l'insultance sexiste.

Si les items n°69 et n°71 sont assez objectivement du côté de la critique (les marques de nuance et axiologiques neutralisent toute interprétation genrée (collective, sexiste), et donc insultante, aux énoncés), bien qu'ils fassent écho à un interdiscours sexiste (*les femmes n'écrivent pas de la littérature ; la couture est une activité de bonne femme*), l'item n°70 est un peu plus indéterminé, un peu plus tendancieux : indépendamment du contexte social, il est tout sauf sexiste (libre de droit d'érotiser sa voisine ou son voisin). Mais une lecture contextuelle, dans une société où le harcèlement sexuel et l'hypersexualisation des femmes soulèvent énormément de questions, lui donne d'autres connotations. Il est donc véritablement en zone grise, entre désir et trouble sexiste du désir. C'est une question que je me pose moi-même, et que j'ai souhaité poser.

¹⁰⁹ Souvent à tort, à partir d'une interprétation décontextualisée de déclarations féministes intrinsèquement inscrites dans un contexte social.

4.3. Situation énonciative, genres des énonciatrice.teur.s et humour sexiste (variables indépendantes productives secondaires)

4.3.1. Situation énonciative : quel lieu médiologique ? (variable contrôlée)

Étant contraint par le temps, un nombre minimum de répondant.e.s et la durée des questionnaires, j'ai décidé de contrôler la variable indépendante qu'est la situation énonciative, c'est-à-dire de n'en choisir qu'une seule et de l'appliquer à l'ensemble des items. Cette situation énonciative prend la forme d'une courte mise en contexte qui introduit l'item, et permet de rendre un peu plus concret l'ensemble du questionnaire (immersion de meilleure qualité). Cette mise en contexte a trois autres avantages : elle me permet d'introduire ou de renforcer mes autres variables productives (le genre et l'humour), de distraire les répondant.e.s entre les items et de préciser et objectiver la signification sexiste des items (surtout pour le sexisme objetisant). J'envisage également qu'avoir rattaché l'autorité énonciative à une instance tierce puisse avoir légèrement diminué le biais de désirabilité sociale (les répondant.e.s sont davantage juges pour la chercheuse que jugé.e.s par la chercheuse).

J'ai préalablement introduit et présenté la situation énonciative dans la présentation et la consigne du questionnaire, afin d'assurer une certaine homogénéité et une certaine lisibilité à ces mises en contexte variées entre les items, mais représentant toujours la même situation énonciative. La situation énonciative n'a pas été choisie par hasard. Elle correspond à ce que Régis Debray appelle un *lieu médiologique* (notion que je tire de mes lectures de Laurence Rosier) :

« Qu'entend [Régis Debray] par [lieu médiologique] ? Sa réflexion porte sur la manière dont le "langage" s'incarne dans le monde, sur la façon dont des lieux façonnent, produisent et transmettent des discours. Par lieu, il ne s'agit pas nécessairement d'un espace réel et reconnu traditionnellement comme tel (une ville, un parc, une église, un bistrot) mais aussi de lieux plus inédits (la voiture), des vecteurs de transmission à la fois matériels (autoroute) ou virtuels (internet). » (Rosier 2017 : emplacement Kindle 610)

Ces lieux sont autant de « lieux de socialisation » propices pour étudier la propagation des stéréotypes (Rosier 2009 : 85). J'ai choisi le **lieu médiologique de la réunion semi-formelle**, c'est-à-dire privée mais en présence d'un public (repas, banquet, réunion d'ancien.ne.s ami.e.s), **mobilisant la figure d'un homme adulte intermédiaire en termes de pouvoir et de proximité** : la relation entre les répondant.e.s (qui jouent le rôle de témoins) et cet homme est égalitaire (c'est un semblable), et ni proche ni distante (on le connaît, mais peu, ni total inconnu, ni véritable intime). C'est en quelque sorte la figure de l'*oncle beauf* ou de l'*ami relou*, figure récurrente du travail de dénonciation féministe, qui au sortir d'un diner quelconque, un peu aviné (détail que j'ai laissé de côté, pour ne pas introduire un facteur de légitimation du

sexisme), commence à ressasser la France du général de Gaulle, à se souvenir de la Manif pour tous et à lâcher des blagues sexistes¹¹⁰. Étant prototypique du sexisme, cette situation énonciative permet que tous les types de sexisme soient énoncés avec vraisemblance, de l'insulte injurieuse à la subtilité conventionnelle. En outre, elle a l'avantage de ne pas exacerber la problématique (contrairement à des lieux plus formels, comme l'Assemblée nationale ou les discours d'un patron) sans non plus faire intervenir des figures particulières (celle du père ou du partenaire romantique, par exemple). J'uniformisais ainsi les facteurs de violence et de problématique liés au contexte situationnel, et j'insérais l'ensemble des items dans une situation énonciative proche de celles apparentées au *sexisme ordinaire*. Car, dans le fond, il s'agissait exactement d'étudier la perception d'un sexisme qui ne soit ni particulièrement saillant, ni particulièrement invisibilisé. Cette situation énonciative m'a permis de préciser que le contexte énonciatif était **mixte**, c'est-à-dire d'attirer l'attention sur la présence de cibles objectives de l'insultance sexiste (les femmes) et donc d'insultées potentielles, donnée qu'une interaction véritable prend inévitablement en compte (la preuve en est que les hommes s'expriment différemment en contexte mixte ou non-mixte).

Les mises en contexte ont été créées pour être équivalentes et n'apparaître qu'une fois chacune. Lorsqu'un item est varié (en genre ou en humour), il est muni de la même mise en contexte que l'item standard, pour ne pas introduire une influence autre que la variable. Le détail de ces mises en contexte est disponible en annexe¹¹¹, mais je les synthétise rapidement :

- **Les lieux médiologiques varient entre** : *goûter pour célébrer le retour du printemps ; barbecue entre potes ; un anniversaire ; fête surprise dans une petite salle pour votre anniversaire ; un verre dans un bar ; un vendredi soir avec des vieilles connaissances ; une petite fête chez des amis ; un repas à une table, lors d'un banquet privé organisé par des amis ; une villa lors du réveillon de Nouvel An ; un repas raclette chez des amis de la famille ;*
- **Les figures varient entre** : *un voisin ; un homme/un des hommes (du groupe) ; un des deux amis ; le premier homme ; votre oncle ; un cousin éloigné ; l'un de vos anciens copains ; un ami ; un ami de la famille ; un collègue ; un homme de la famille ; un homme assis à votre table ; un ancien collègue ; l'homme assis en face de vous.*

¹¹⁰ Le lieu médiologique du repas « de famille ou entre amis, entre copains, entre connaissances » est considéré par Laurence Rosier comme le lieu « par excellence de diffusions des blagues (racistes, sexistes, classistes) nouvelles et anciennes » (Rosier 2017 : emplacement Kindle 626), ce qui a consolidé mes intuitions et mes observations.

¹¹¹ Voir l'annexe 10 : Corpus des mises en contexte (situation énonciative) pour un détail.

Il est possible que les figures de l'oncle (prototypique) et de l'ami (proche, bien qu'abstraite) aient une influence un peu différente. Je tiendrai compte de ce paramètre dans mes analyses.

4.3.2. Genres des énonciatrice.teur.s (variable indépendante)

Dans cette enquête, j'ai décidé de considérer le genre masculin comme le genre énonciateur standard du sexisme discursif. Ce choix relève à la fois de l'évidence idéologique (initialement)¹¹² et d'observations objectives : si les femmes sont tout à fait susceptibles de produire des énoncés sexistes, au moins est-il rare, voire *improbable*, qu'elles assument les types de sexisme élémentaire de la façon dont le font les hommes, c'est-à-dire aussi explicitement, aussi fréquemment, aussi violemment.

Néanmoins, le genre féminin comme genre énonciateur me paraît une variable importante à étudier au niveau de la production, parce que dans une enquête où le genre occupe une place thématique centrale (le sexisme), il m'aurait paru curieux de la laisser de côté – d'autant qu'elle a été peu étudiée : je n'ai trouvé qu'une seule enquête de psychologie sociale qui l'a considérée. Or, cette enquête étasunienne a uniquement étudié le sexisme élémentaire, auprès d'une population étudiante, et elle date de 1991 (Baron et *al.* 1991). Je souhaite savoir si trente ans plus tard, en Europe francophone, il est toujours vrai qu'« une femme ne peut pas être sexiste ! », et pour qui cela est vrai.

La variable en genre a été introduite grâce aux mises en contexte¹¹³. J'ai essayé le plus souvent de marquer le genre à au moins deux reprises (par des marques grammaticales comme la répétition d'un pronom), afin que la variable ait plus de chances d'être prise en compte par chaque répondant.e.

J'ai décidé d'appliquer la variable genre à l'ensemble de mes items standards, sauf quand cela s'avérait invraisemblable (items du sexisme élémentaire standard et injurieux) ou non pertinent (items 29 et 32 du sexisme objetisant et cas-limites 70 et 71, dont la signification était modifiée par le genre ; items 63 et 64 du sexisme conventionnel non polémique, pour limiter la taille des questionnaires). Au total, vingt-trois des trente-quatre items standards sont variés en genre.

Par ailleurs, l'introduction de la variable genre a été plus spécifique que la simple flexion (*ami*>*amie*) pour le sous-type intimité hétérosexuelle du sexisme bienveillant (items 53 et 54). Effectivement, les énoncés sonnaient faux dans la bouche d'une *épouse*. J'ai donc mobilisé une

¹¹² J'avais d'ailleurs oublié de justifier ce choix.

¹¹³ Les figures varient alors entre : *une voisine ; une des deux amies ; la femme ; votre tante ; une cousine éloignée ; une des femmes du groupe ; une de vos amies ; l'une de vos anciennes copines ; une amie ; une femme de la famille ; une femme assise à votre table ; une ancienne collègue ; la femme assise en face de vous ; une ancienne collègue de vos parents.*

figure non équivalente à celle des items standards, celle de la *mère*, qui m'a permis de conserver les énoncés tels quels, ainsi que leur portée et leur signification. Il est possible que les représentations qui entourent particulièrement cette figure ne soient pas équivalentes à celles de l'*époux*. Cependant, elle m'apparaît comme une composante intrinsèque à ce type de sexisme : cette non-équivalence a un pendant réel qui lui donne du sens.

4.3.3. Humour au premier et au second degré (variable indépendante)

Comme j'ai pu le préciser au sein de ma partie théorique, humour et sexisme vont souvent de pair. D'une part, parce que le sexisme est « une source intarissable pour les blagues et les plaisanteries, les caricatures et les BD. » (Angioletti et Michielsens 2009 : 49). D'autre part, parce que l'humour peut servir d'excuse à un énoncé sexiste, comme il en sert à l'insulte (Oger 2012 : 3). La place de l'humour dans la perpétuation du sexisme fait grand débat, et il me semblait intéressant de proposer une réflexion sur le rôle de l'humour comme facteur de légitimation (ou de délégitimation) du sexisme discursif. L'humour est à la fois un outil critique de dénonciation et un outil politique de stigmatisation et de banalisation de la violence symbolique, peut-être d'ailleurs l'un n'empêche-t-il pas l'autre dans certains énoncés.

Dans ce mémoire, j'ai circonscrit l'humour au sexisme élémentaire, pour des raisons pratiques (durée du questionnaire et d'analyse) et empiriques : c'est sans doute le type de sexisme le mieux illustré par l'humour (mais pas le seul) et celui qui a le plus de sens de l'être, étant le plus perceptible et le plus polémique. En l'occurrence, une modalité audiovisuelle aurait été préférable, l'humour relevant généralement d'un phénomène oral, spontané, dépendant de codes sémiotiques (gestuels, faciaux, vocaux) dont la modalité écrite ne rend pas compte. S'il risque d'être minimisé, je ne pense pas pour autant que l'effet observé sera biaisé.

Je me suis concentré dans l'ensemble sur **l'humour sexiste au premier degré**. J'ai également créé un item d'humour censé être au second degré, mais il a été mal réalisé. Par ailleurs, je n'ai pas fait varier en genre les énoncés humoristiques, par vraisemblance et par impératif de durée. Il s'agit de questions complexes, et je n'ai pas la prétention de m'y attarder de manière exhaustive. Il sera nécessaire de mener des recherches ultérieures et plus ambitieuses sur ces questions spécifiques.

Au total, j'ai créé huit items variés en humour. Pour pouvoir observer l'influence de l'insulte sur la perception de l'humour, j'ai marqué l'humour de manière identique entre les items correspondants du sexisme élémentaire injurieux et du sexisme élémentaire standard.

– Sexisme élémentaire standard (caractère et aptitude) au 1^{er} degré :

- N°18 : Vous vous rendez à un banquet privé organisé par des amis. Lors du repas, puisqu'on vient de lui demander où se trouve un dénommé Philippe, un homme assis à

vosre table répond **en riant** : « Il ne viendra pas. Je parie que sa femme a encore fait sa petite crise d'hystérie. ». **Puis il ajoute sur le ton de l'humour** : « Les femmes, c'est que des problèmes. **Ne vous mariez jamais, les gars ! (rires)** »

- N°19 : Vous vous rendez à un banquet privé organisé par des amis. Lors du repas, alors qu'on discute d'un accrochage de son épouse, un homme assis à votre table déclare **en riant** : « Il faut quand même avouer que les femmes ne se rendent même pas compte à quel point elles sont dangereuses en conduisant. ». **Puis il ajoute sur le ton de l'humour** : « Et pourtant, c'est bien connu : femme au volant, mort au tournant ! **(rires)** »

La valeur humoristique, marquée à trois reprises (*en riant ; sur le ton de l'humour ; (rires)*), est particulièrement saillante pour chacun des items du fait qu'ils se réfèrent à des stéréotypes discursifs bien établis, poncifs de l'humour sexiste (*Ne vous mariez jamais ; femme au volant, mort au tournant*).

– **Sexisme élémentaire standard (sexualité déviante) au 1^{er} degré :**

- N°14 : Lors d'un barbecue entre potes auquel vous assistez, une amie déclare : « Les garçons du nouveau club de foot font de l'effet aux gens du quartier, en tout cas. D'ailleurs, on m'a dit que l'entraîneur s'est déjà fait draguer. » Un homme lui répond **sur le ton de l'humour** : « C'est typique, ça. **Tu sais ce qu'on dit hein**, les femmes n'ont plus aucune morale quand il s'agit de sexe ! **(rires)** »
- N°15 : Lors d'un barbecue entre potes auquel vous assistez, une amie déclare : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». Un des hommes lui répond **sur le ton de l'humour** : « Je te jure ! **Tu sais ce qu'on dit hein**, les femmes ne savent pas se retenir ! **(rires)** »

– **Sexisme élémentaire injurieux (sexualité déviante) au 1^{er} degré :**

- N°9 : Lors d'un barbecue entre potes auquel vous assistez, une amie déclare : « Les garçons du nouveau club de foot font de l'effet aux gens du quartier, en tout cas. D'ailleurs, on m'a dit que l'entraîneur s'est déjà fait draguer. » Un homme lui répond **sur le ton de l'humour** : « C'est typique, ça. **Tu sais ce qu'on dit hein**, les femmes n'ont plus aucune morale quand il s'agit de sexe. Toutes des salopes ! **(rires)** »
- N°10 : Lors d'un barbecue entre potes auquel vous assistez, une amie déclare : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». Un des hommes lui répond **sur le ton de**

l'humour : « Je te jure ! **Tu sais ce qu'on dit hein**, les femmes ne savent pas se retenir.

Quelle bande de chiennes ! **(rires)** »

L'humour de ces quatre items (n°14, 15, 9 et 10) est marqué explicitement à deux reprises (*sur le ton de l'humour ; (rires)*) et trouve son origine dans un commentaire réflexif typique du mécanisme humoristique, oralisé (*hein*), qui fait explicitement appel à l'interdiscours (*ce qu'on dit*) et qui recherche la complicité de l'interlocuteur.trice (*tu sais*).

– **Sexisme élémentaire injurieux (sexualité déviante) au 2^{ème} degré :**

- N°11 : Lors d'un barbecue entre potes auquel vous assistez, une amie déclare : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». Un des hommes répond, **ironique** : « **J'entends déjà Dominique Strauss-Khan s'écrier** : C'est typique, ça. Les femmes n'ont plus aucune morale quand il s'agit de sexe. Toutes des salopes ! **(rires)** »¹¹⁴

Dans cet item, l'humour (*(rires)*) et le second degré (*ironique, j'entends déjà DSK, s'écrier*) sont marqués, mais l'absence d'indices supplémentaires (voix, gestes, posture, etc.) – qu'aurait actualisés la modalité audiovisuelle – rend ambiguë la signification sexiste en ne la mettant pas ouvertement à distance. Pour marquer plus nettement le second degré, j'aurais dû, par exemple, transformer les (*rires*) en (*imitation d'un rire gras/graveleux*). Je n'y ai malheureusement pas pensé, et l'item est devenu encore plus ambigu de ce fait : les (*rires*) marquent une complicité et non une distance avec l'énoncé, alors que l'énoncé cherche à se distancier de la figure de Dominique Strauss-Khan (*ironique, s'écrier* qui confère à DSK une aura de personnage de sketch). En conséquence, le second degré n'est pas pleinement réalisé et l'item tire de cette imperfection une ambiguïté quant à la prise en charge de la signification sexiste par l'énonciateur. Il est donc fort probable que l'énoncé ne soit pas représentatif du second degré, qu'il se situe entre les deux degrés humoristiques et qu'il soit lui aussi objectivement sexiste.

– **Sexisme élémentaire masqué (caractère et aptitude) au 1^{er} degré :**

- N°22 : Lors d'un anniversaire, vous entendez deux amis discuter. L'un des deux déclare : « On recherche une responsable pour la boutique, on voudrait trouver une femme. » **Puis il ajoute sur le ton de l'humour** : « Mais intelligente et pas trop bavarde ! **(rires)** »

¹¹⁴ J'ai introduit par accident une variation de mise en contexte, en confondant l'histoire de la *fellation* et celle de l'*entraîneur*. Les items n°9 et n°11 ne varient donc pas uniquement selon le degré d'humour, mais également selon la mise en contexte. Si cet accident constitue une limite pour mes résultats, je ne pense pas qu'il les fausse pour autant, pour deux raisons : d'une part, les résultats ne diffèrent pas entre les items 7 et 8, ce qui suggère que la perception se fixe sur l'insulte et non sur le facteur de légitimation de la mise en situation (*fellation*) ; d'autre part, la mise en situation exacerbant la problématique et non la restreignant (comme le suggèrent les résultats des items 12 et 13), l'effet du second degré ne peut être que réduit, et non amplifié ou *faussé*.

La difficulté, pour le sexisme élémentaire masqué, est de parvenir à faire de l'humour sans *démasquer* le sexisme, c'est-à-dire sans expliciter le lien entre le genre (la collectivité) et l'individue, sans quoi le sexisme élémentaire est standard et non masqué. J'avais initialement pensé à : « *On cherche une responsable pour la boutique, on voudrait trouver une femme, (mais) intelligente et pas trop bavarde. Enfin, si ça existe ! (rires)* ». Mais il me semblait que l'humour rendait l'énoncé explicitement généralisant. L'énoncé retenu se veut un peu plus subtil : l'énoncé ne remet pas en cause l'existence d'une femme intelligente, il se contente d'en souligner la rareté, l'exclusivité (*je l'ajoute – en riant – parce que je considère que ça ne va pas de soi*).

4.4. Distracteurs (variable indépendante)

4.4.1. Présentation des distracteurs

Pour des raisons de clarté, je commence par présenter chaque distracteur avant d'expliquer les raisons pour lesquelles j'ai introduit des distracteurs, et ces distracteurs en particulier.

- N°1 (degré problématique) : **discours de haine insultant avec insulte lexicalisée non adressée (classiste)** : « Mon oncle, qui vit dans le sud, s'est fait cambrioler. Le voleur était un chômeur du coin. Va falloir sérieusement commencer à gérer ces parasites. »

L'item est insultant (insultance classiste élémentaire) et mobilise une insulte lexicalisée (*parasite*). De plus, il résonne comme une incitation à la haine (*gérer ces parasites*). Je l'estime donc très problématique, même si je pense que le classisme est davantage accepté en société¹¹⁵ et qu'il sera perçu comme moins problématique que le sexisme élémentaire.

- N°2 (degré problématique) : **insulte injurieuse non adressée en zone grise** : « Ce matin, sur l'autoroute, il y a un type qui est resté sur la bande du centre pendant cinq minutes. Quel connard ! »

L'item est situé dans la zone grise entre insultance et critique que j'ai mentionnée dans ma partie théorique : il infériorise un individu en lui appliquant une insulte injurieuse, mais cette insulte est situationnelle, elle vise le faire (rouler sur la bande du centre) et non l'être.

- N°3 (degré intermédiaire) : **insulte littéraire insultante non adressée** : « Ce matin, sur l'autoroute, il y a un type qui est resté sur la bande du centre pendant cinq minutes. Encore un conducteur à l'intelligence de brosse de w.c. qui a trouvé son permis au fond d'une poubelle ! »

L'item est identique au précédent, à ceci près que l'insulte injurieuse a été remplacée par une *insulte* littéraire qui mobilise des stéréotypes discursifs plus ou moins lexicalisés comme

¹¹⁵ Il est d'ailleurs significatif que dans l'enquête Jump (2016 : 15), le sexisme ait été soumis aux répondant.e.s à côté d'autres systèmes d'oppression et de domination (racisme, antisémitisme, homophobie, islamophobie), mais que le classisme ne s'y trouve pas.

insulte (*intelligence de brosse de w.c. ; trouver X au fond d'une poubelle*). Si l'insulte littéraire cible ici aussi le faire, elle s'en prend à l'intelligence, laquelle est considérée dans notre société comme une caractéristique essentielle. Le distracteur est donc plus objectivement insultant que le précédent, sans toutefois être inscrit dans une domination sociale nette.

- N°4 (degré intermédiaire) : **critique classiste insultante** : « J'ai croisé un ami d'enfance au magasin, la semaine passée. Il a abandonné ses études, et du coup il ne fait pas grand-chose de sa vie. C'est un peu scandaleux. »

L'item mobilise de manière plus explicite et plus reconnaissable l'argumentaire classiste (le mythe de la réussite sociale par le diplôme, des grands projets, le rêve américain, l'efficacité capitaliste). Certes, l'individu dont il est question n'est pas explicitement ciblé dans son identité. Néanmoins, ce lien est implicite, et facilement objectivable, étant donné que l'item met en scène un stéréotype discursif inséré dans un interdiscours plus vaste qui cible une identité sociale bien spécifique (*le chômeur, le bon-à-rien, le profiteur, le fainéant*). Comme le jugement évaluatif est fort (*scandaleux*) et très stéréotypé (*pas grand-chose de sa vie*), je prévois que l'énoncé sera perçu comme moyennement problématique.

- N°5 (degré intermédiaire) : **critique en zone grise** : « J'ai encore été surprise par mon voisin, hier. Il a tronçonné un arbre. Seulement, l'arbre est tombé sur la barrière mitoyenne. Il y a vraiment des gens qui ont deux mains gauches ! »

L'item est une critique qui vise le faire, mais le rattache à l'être : si *avoir deux mains gauches* n'est pas *être deux mains gauches*, on la rattache dans notre imaginaire à une incapacité inhérente à l'être, disqualifiante (*maladroit, bon à rien, etc.*). Cependant, cette disqualification est euphémisée par la dimension métaphorique de l'expression. De plus, la maladresse n'est pas réellement un trait identitaire. L'énoncé se situe en zone grise entre critique et insultance à dimension individuelle. Il est probable qu'il soit perçu comme légèrement problématique.

- N°6 (degré non problématique) : **commentaire de soutien non insultant** : « Mon voisin est salement tombé dans les escaliers. Il est à l'hôpital depuis deux jours. Il devrait s'en sortir, mais il ne remarchera plus jamais. On va tout faire pour le soutenir ! »

L'item n'est ni insultant ni une critique, et il ne convoque pas non plus l'axiologie négative. S'il fait état d'un événement malheureux, décrit assez familièrement (*sablement*), il témoigne une certaine bienveillance. Il ne devrait donc pas être perçu comme problématique.

4.4.2. Buts des distracteurs

Chaque questionnaire comprend quatre distracteurs. Les distracteurs ont été pensés pour refléter des degrés de problématicité divers (insultance inscrite dans une domination ou non, zone grise entre critique et insultance, non-insultance, présence ou absence d'insultes

lexicalisées ou injurieuses), dont la source n'est pas l'insultance sexiste. Cette problématique des discours, je l'appelle simplement **problématicité discursive**. Les distracteurs sont censés remplir les six buts suivants :

- Premièrement, les distracteurs ont une **fonction de distraction**. C'est pour cette raison qu'ils ciblent des hommes et qu'ils sont inscrits dans le continuum qui va du discours critique au discours insultant.
- Deuxièmement, les distracteurs sont une **variable de contrôle de l'attention** avec laquelle les répondant.e.s complètent le questionnaire. Si les distracteurs que j'évalue comme problématiques ou non problématiques reçoivent un taux élevé de réponses inadéquates, je devrai interpréter avec précaution l'ensemble de mes résultats. Dans le cas contraire, je serai rassuré sur la validité des réponses, au moins en partie.
- Troisièmement, les distracteurs sont une **variable de contrôle du dispositif interquestionnaire**. Comme je l'explique ci-après, l'ensemble des items de l'insultance sexiste est distribué entre différents questionnaires de manière plus ou moins aléatoire. Mais les distracteurs sont quant à eux parfois repris à l'identique entre ces différents questionnaires. Si un même distracteur reçoit des résultats équivalents entre différents questionnaires, je pourrai en déduire que la distribution des items de l'insultance sexiste n'a pas introduit de biais supplémentaire, l'influence de ces items sur les distracteurs étant équivalente.
- Quatrièmement, les distracteurs sont un **outil d'évaluation de la problématicité discursive**. Les résultats obtenus par chaque distracteur me permettront en effet d'évaluer l'influence d'une source particulière de (non-)problématicité discursive (*discours de haine classiste avec une insulte lexicalisée ; insulte injurieuse ; insulte littéraire lexicalisée ; critique classiste ; critique non insultante ; commentaire de soutien*) sur la perception. Par contraste, ils me permettront d'interpréter avec plus de rigueur les résultats obtenus par les actes insultants sexistes, limitant ainsi le biais introduit par l'implication de mon objet de recherche (étude des attitudes et non des représentations). Par exemple, si tel item sexiste reçoit tels résultats, je pourrai plus aisément déterminer si c'est en raison du sexisme (discours insultant), ou en raison du fait que cet item *critique* autrui (discours de critique).
- Cinquièmement, étant eux aussi variés en genre, les distracteurs sont également une **variable de contrôle de l'influence du genre** sur la perception de la problématicité discursive. Je pourrai grâce à eux relativiser mes interprétations à partir de résultats

(préliminaires) sur la façon dont les femmes énonciatrices sont perçues en comparaison aux hommes énonciateurs au-delà de l'insultance sexiste, c'est-à-dire en matière de (non-)problématicité discursive.

- Sixièmement et dernièrement, les distracteurs me serviront de **variable de contrôle de l'influence des variables réceptives** (genre, âge, etc. des répondant.e.s) sur la perception de la (non-)problématicité discursive et me permettront à nouveau de relativiser mes interprétations. Par exemple, si les femmes sont toujours plus sensibles que les hommes et non pas seulement en matière d'insultance sexiste, il me sera difficile d'attribuer la différence de perception qui existerait entre les genres au seul sexisme – ce qui n'empêcherait pas, évidemment, que ce phénomène exacerbe la différence, et qu'il en soit à l'origine (ce qui serait très probable, les femmes étant socialisées pour développer des compétences communales – socialement dévalorisées – au nombre desquelles l'on trouve l'empathie et la solidarité).

Certes, ces informations et observations seront indicatives, car les distracteurs sont au nombre de six, et qu'ils ont chacun leur spécificité. Néanmoins, étant répétés entre différents questionnaires et recevant de ce fait un certain nombre de réponses (minimum 150 par distracteur par genre énonciatif), ils bénéficieront également d'une certaine fiabilité.

4.4.3. Mises en contexte des distracteurs

Les six distracteurs ont été répartis entre quatre mises en contexte (étant au nombre de quatre par questionnaire). Afin de leur assurer une meilleure équivalence, les deux distracteurs les plus problématiques ont été associés à la même mise en contexte (items 1 et 2 à A), ainsi que les distracteurs intermédiaires (items 3 et 4 à B). Les deux derniers distracteurs, répétés pour chaque questionnaire, ont conservé la même situation énonciative (item 5 à C et item 6 à D).

- **A** : Lors d'une fête d'école, [un ami perdu/une amie perdue] de vue explique à la tablée : [item].
- **B** : Vous allez faire un pique-nique dans un parc. [Le voisin/la voisine] s'exclame : [item].
- **C** : Il fait beau, vous vous rendez à une randonnée organisée. Au cours de la marche, [le frère de votre ami/la sœur de votre amie] raconte : [item].
- **D** : On vous propose à l'improviste d'aller manger au restaurant. À table, [le mari d'une amie/l'épouse d'un ami] déclare : [item].

4.5. Paramètres signalétiques (variables indépendantes réceptives)

4.5.1. Justification générale des paramètres signalétiques

Pour rappel, j'ai sélectionné huit paramètres signalétiques (âge ; genre ; niveau de diplôme ; position sur l'échiquier politique ; sensibilité à l'égalité entre les genres ; contact avec les discours féministes ; pays de résidence ou principal ; langue natale). Les six premiers paramètres sont des données qui vont me permettre d'interpréter mes résultats. Je les ai sélectionnés à partir des enquêtes empiriques que j'ai préalablement consultées (âge ; genre ; niveau de diplôme, inspiré du statut professionnel) et à partir d'intuitions personnelles (position politique ; sensibilité à l'égalité ; contact avec les discours féministes), basées sur des observations de la vie quotidienne et des croyances que je souhaite soumettre à une enquête empirique : l'idée que le progressisme politique (la gauche) va généralement de pair avec le progressisme féministe, et l'idée qu'un contact régulier avec les discours féministes, lorsqu'il est associé à une sensibilité élevée à l'égalité entre les genres, favorise une meilleure perception du sexisme. Cette section a pour but de présenter et de justifier la formulation des paramètres signalétiques, telle qu'elle a été soumise aux répondant.e.s.

4.5.2. Âge

« *Quel âge aurez-vous à la fin de l'année 2021 ? [Âge]* »

Cette formulation permet d'uniformiser les âges par année. J'aurais pu demander l'année de naissance, mais je trouvais cette donnée plus abstraite.

4.5.3. Genre (réception)

« *Vous êtes ? [Une femme ; un homme ; autre]* »

La formulation a été pensée pour permettre à chacun.e de s'identifier comme il le souhaite à son genre, sans pour autant attirer l'attention sur la catégorie du *genre*, qui divise et fait débat dans la société (*théorie du genre*) afin de m'assurer de l'envoi des questionnaires par les participant.e.s.

4.5.4. Niveau de diplôme

« *Quel est le plus haut diplôme que vous avez obtenu ou le diplôme que vous obtiendrez à la fin du cycle d'études que vous réalisez actuellement ? [Enseignement primaire (premier degré, plus ou moins 6-12 ans) ; Enseignement secondaire (second degré, plus ou moins 12-18 ans) ; Enseignement supérieur de type court (Belgique : bachelier ; France : licence ; etc.) ; Enseignement supérieur de type long (Belgique : master ou anciennement licence ; France : master ; etc.) ; Doctorat]* »

Initialement, j'avais prévu de demander aux répondant.e.s leur domaine professionnel ou scolaire, mais cela s'avérait coûteux (en durée d'analyse et en nombre minimal de répondant.e.s) et j'ai préféré prendre une variable plus générale. Bien que le doctorat ne soit

pas un diplôme représentatif de la population générale, je l'ai inclus, car je savais que mon échantillon risquait de ne pas être représentatif. Je voulais donc prévenir ce défaut en pouvant identifier la proportion et les réponses de cette population.

4.5.5. Position sur l'échiquier politique

« *Sur l'échiquier politique, vous vous situez plutôt... [Echelle de Likert de 1 à 7 : gauche – droite]* »

J'ai essayé de formuler cette délicate question de la manière la plus neutre (modalisation avec *plutôt* ; silencieusement du terme *extrême*-...). Je ne souhaitais pas que les répondant.e.s se sentent stigmatisé.e.s selon leur appartenance politique. À l'exception de l'échelon tout à gauche (*gauche*) et de celui tout à droite (*droite*), les cinq échelons intermédiaires n'ont pas été nommés : cela ne s'avérait pas pertinent et, de toute façon, le logiciel utilisé ne le permettait pas – c'est donc le cas pour l'ensemble des échelles de Likert utilisées dans l'enquête.

4.5.6. Sensibilité à l'égalité et contact avec les discours féministes

* « *Considérez-vous qu'il reste encore beaucoup à faire pour atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes dans notre société ? [Echelle de Likert de 1 à 7 : Non, pas vraiment. – Oui, énormément.]* »

* « *Êtes-vous fréquemment en contact avec les discours féministes (notamment via les médias traditionnels et numériques, via de l'entourage militant ou la participation au militantisme féministe dans votre travail ou votre vie privée, etc.) ? [Echelle de Likert de 1 à 7 : Non, jamais. – Oui, très souvent.]* »

Afin de m'inscrire dans la continuité du questionnaire (étude des attitudes où l'objet de recherche est passé sous silence), j'ai formulé ces deux variables sous la forme la plus neutre et la plus objective possible. La première question est censée correspondre au **degré de sensibilité à l'égalité** entre les genres.

4.5.7. Langue natale et pays de résidence (variables de contrôle)

* « *Quel est le pays dans lequel vous résidez actuellement (depuis plus de 5 ans) ou le pays où vous avez passé la majeure partie de votre vie (si cela fait moins de 5 ans que vous résidez dans votre pays actuel) ? [Belgique ; Canada ; France ; Suisse ; Autre : préciser]* »

* « *La langue française est-elle votre langue natale ou la parlez-vous quotidiennement et la comprenez-vous très bien (bilinguisme) ? [Oui, je suis parfait.e bilingue ou natif/native ; Non, je ne suis ni parfait.e bilingue ni natif/native]* »

Les deux variables (langue ; pays) sont des variables de contrôle. Elles m'ont permis de ne garder que des répondant.e.s maîtrisant les subtilités de la langue française et étant informé.e.s de l'interdiscours féministe et plus largement médiatique de la société francophone contemporaine (Belgique, France), afin de rendre pertinentes mes analyses.

4.6. Construction des neuf questionnaires (face interne)

Afin d'obtenir un nombre suffisant de répondant.e.s par item, un temps de réponse d'environ dix minutes et pour que l'objet de mon enquête reste relativement implicite (au moins jusqu'aux deux tiers du questionnaire), j'ai réparti les soixante-sept items (standards et variés) en neuf questionnaires comprenant onze ou douze items (y compris quatre distracteurs à chaque fois)¹¹⁶. Avant de procéder à une distribution aléatoire des items, j'ai fixé quelques règles de distribution assurant l'équivalence relative des questionnaires : ils devaient être équilibrés entre les items standards, genrés et humoristiques, et entre les types, les sous-types et les thèmes de sexisme discursif. De plus, des items ayant une base commune ne pouvaient se retrouver dans un même questionnaire. Une fois distribués par questionnaire, les items étaient triés selon un ordre aléatoire et variable (rotation de l'ordre) par le logiciel entre chaque répondant.e.

Les répondant.e.s ont dû évaluer chaque item à partir d'une échelle de Likert (échelle horizontale de sept échelons non numérotés et dont seuls les extrêmes sont nommés) allant de *Pas du tout problématique* (à gauche) à *Très problématique* (à droite) (toujours dans cet ordre). La seule exception concerne les items du sexisme inversé : il me fallait effectivement déterminer si les répondant.e.s percevaient la situation comme problématique pour les hommes, pour les femmes ou pour les deux. J'ai donc mis ces items dans une section postérieure (pour ne pas dévoiler par avance l'objet de recherche), où l'item était isolé et suivi de deux questions (ordre aléatoire) :

* « *Considérez-vous que cet énoncé est problématique pour les HOMMES qui en seraient témoins ?* »

* « *Considérez-vous que cet énoncé est problématique pour les FEMMES qui en seraient témoins ?* »

4.7. Construction du questionnaire général (face externe)

Pour créer mon questionnaire final, j'ai utilisé l'application *Google Forms*, gratuite et facile d'utilisation. J'ai appliqué l'orthographe traditionnelle et les graphies non inclusives, en favorisant les épiciens pour n'influencer ni les « anti-écriture inclusive », ni les « pro-écriture inclusive » et pour ne pas donner d'indice supplémentaire sur l'objet de recherche.

Dans cette section, je présente tour à tour les étapes du questionnaire (présentation, consigne, face interne constituée des items ou premier volet, fiche signalétique ou second volet, étape finale ou envoi)¹¹⁷.

¹¹⁶ Pour un détail, voir l'annexe 11 : Répartition des items par questionnaire.

¹¹⁷ Pour un exemple visuel du questionnaire, voir l'annexe 9 : Format de l'enquête (visualisation).

Avant d'entrer dans le détail de ces étapes, je vais expliciter la façon dont j'ai présenté l'objet de recherche aux répondant.e.s. Ayant décidé d'étudier les attitudes, je n'ai pas explicité la notion de *sexisme (discursif)* ou une notion équivalente. Il m'était facile de l'inscrire dans le cadre plus général d'interactions de la vie quotidienne. C'est la notion d'*insultance* qui m'a posé davantage de souci. J'aurais pu la vulgariser par les seules notions d'*insulte* ou d'*insultant*, mais ce choix aurait posé un problème important. En effet, ces notions risquaient d'introduire un effet de cadrage en créant des attentes en termes d'injurieux (*connard, salope*, etc.), ce qui aurait probablement entraîné une baisse perceptive de l'insultance des items sexistes. **J'ai donc finalement opté pour la notion de problématicité.** Certes, cette notion est large. Mais c'est justement parce qu'elle est large qu'elle me semblait correspondre le plus à l'objectivement insultant : bien qu'elle reste subjective, elle n'entraîne pas un biais idéologique en elle-même, ce qui n'est pas le cas de *sexiste, insultant, infériorisant*, etc., autant de notions polémisées par les imaginaires sociaux et linguistiques actuels. Il s'agit en l'occurrence de s'entendre : le problématique, ce qui va être perçu ou non comme problématique, est éminemment idéologique, je ne soutiens pas le contraire. Mais la notion en elle-même me semble, non pas neutre, mais la plus neutre à ma disposition. Pour circonscrire la notion de problématicité et permettre la transposition entre mon enquête empirique et mon concept théorique, j'ai introduit dans la présentation et la consigne du questionnaire un effet de cadrage (voir ci-dessous).

La transposition entre la problématicité et l'insultance peut être critiquée. Néanmoins, la source de problématicité ayant été isolée au seul sexisme discursif, et grâce à cet effet de cadrage, **le problématique est en l'occurrence l'insultant**, à la fois considéré comme ce qui véhicule ou suppose l'infériorisation et comme ce qui peut entraîner un effet insulte ou, pour le nommer autrement, un sentiment d'infériorité.

4.7.1. Présentation de l'enquête

« *Enquête sur les échanges verbaux*

Cette enquête est réalisée dans le cadre de mon mémoire en linguistique. Elle dure 10 minutes, est totalement anonyme et est destinée exclusivement à des fins scientifiques. Elle se compose de deux volets.

La vie quotidienne est ponctuée d'échanges interpersonnels qui, lorsqu'on parle d'autrui ou à autrui, peuvent entraîner des malentendus, des incidents, des désaccords, voire des polémiques. Je cherche à étudier les situations dans lesquelles certaines personnes sont susceptibles - ou non - de se sentir dérangées, gênées, voire insultées. »

La présentation de l'enquête a rempli deux rôles différents. Premièrement, elle a permis de présenter le sujet de mon enquête, tout en introduisant un effet de cadrage sur ce que signifie

problématique. Ce cadrage risque d'avoir augmenté les attentes de problémativité, mais il me semble également avoir favorisé le repérage de certains indices, compensant de ce fait l'absence de codes sémiotiques (vestimentaire, facial, gestuel, intonatif, etc.) que la modalité écrite ne prend pas en compte. Deuxièmement, cette présentation était censée minimiser le biais de désirabilité sociale (silencement du sexisme et de la dimension sociologique de mon mémoire¹¹⁸ ; insistance sur l'anonymat et sur la scientificité).

4.7.2. Consigne de l'enquête

« *Consigne*

Vous êtes TÉMOIN d'échanges verbaux de la vie quotidienne et il vous est demandé d'évaluer le CARACTÈRE PROBLÉMATIQUE ou non de ces échanges. En d'autres termes, c'est à vous de juger si ces échanges verbaux vous semblent susceptibles de choquer, de créer des tensions, d'insulter certaines personnes, ou si ce n'est pas le cas. Je m'intéresse à votre avis personnel, à votre propre sensibilité : il n'y a donc pas de mauvaise réponse possible !

Petite précision : ces échanges verbaux se produisent à chaque fois dans un CADRE INFORMEL (fête ou repas avec des personnes qu'on connaît plus ou moins bien, parfois vaguement) et devant un PUBLIC HÉTÉROGÈNE (hommes et femmes, jeunes adultes et personnes un peu plus âgées, tous et toutes issus d'horizons professionnels différents, etc.).

Vous devrez évaluer environ 10 conversations assez courtes. Ensuite, vous devrez répondre à quelques questions sur vous-même et ce sera déjà terminé. Indiquez votre mois de naissance et profitez de l'immersion ! 😊 »¹¹⁹

La consigne a joué deux rôles. Premièrement, elle explicite davantage ce qui est attendu des répondant.e.s durant l'enquête, à savoir l'évaluation du caractère problématique d'échanges verbaux dont iels sont **témoins**. En ce sens, elle introduit les mises en contexte, en insistant sur le caractère informel et hétérogène (mixte) de la situation énonciative. Le but est alors d'uniformiser la compréhension qu'ont les répondant.e.s de leur tâche. Deuxièmement, la consigne a pour but d'instaurer une relation de confiance mutuelle avec les répondant.e.s (explication de la démarche pas à pas, insistance sur la concision de l'enquête, annonce de la fiche signalétique) et de limiter le biais de désirabilité sociale.

¹¹⁸ D'après ce que je sais, la linguistique est davantage perçue comme une discipline techniciste et perdue dans les méandres de la langue (conçue comme une essence, et non un fait social) que comme une discipline humaine et sociale.

¹¹⁹ Lorsque les répondant.e.s sélectionnent leur mois de naissance, ils sont envoyés vers l'un des neuf questionnaires, qui ont été rattachés à ces mois aléatoirement (A à janvier, B à février, etc.). Pour les trois mois de naissance supplémentaire (octobre, novembre, décembre), j'ai au fur et à mesure redirigé les répondant.e.s vers les questionnaires ayant le moins de réponses.

4.7.3. Questionnaire interne & fiche signalétique

« **Premier volet** Ce volet est constitué de [11/12] brèves communications interpersonnelles. N'hésitez pas à prendre quelques secondes de réflexion à chaque fois afin de vous mettre en situation ! »

Chaque questionnaire s'ouvre sur ce commentaire. Le principe était d'insister sur l'immersion et la réflexion pour réduire les biais provoqués par la modalité écrite et atteindre une perception plus proche de la réalité.

« **Second volet** Il ne reste plus qu'à répondre à quelques questions, qui nous permettront de donner du sens à nos données. Nous vous rappelons que cette enquête de linguistique est totalement anonyme et est utilisée exclusivement à des fins scientifiques. »

L'ouverture sert à rassurer les répondant.e.s sur le temps qu'il reste et sur la finalité et l'utilisation du questionnaire, afin qu'ils répondent aux questions signalétiques (parfois plus délicates) et envoient effectivement le questionnaire.

4.7.4. Étape finale

« **Dernière étape**

N'oubliez pas d'envoyer le questionnaire en cliquant sur le bouton adéquat (ne cliquez qu'une seule fois) avant de fermer cette page !

Je vous remercie cordialement d'avoir pris le temps de participer jusqu'au bout à cette enquête. Si vous souhaitez être tenu.e au courant des résultats ou si vous avez des questions, vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : tiago.joseph@student.uclouvain.be

N'hésitez pas à partager cette enquête autour de vous, auprès de votre famille, de vos collègues, de vos ami.e.s et sur les réseaux sociaux. J'ai besoin de vous! 😊 Voici le lien (copiez-le avant d'envoyer le formulaire) : [lien] »

Ayant eu le problème lors d'une enquête précédente, je me suis assuré que les répondant.e.s enverraient bien le questionnaire avant de fermer la page avec inattention. Je les invitais également à me contacter pour maintenir le rapport de confiance, et à partager l'enquête autour d'eux pour augmenter le nombre de répondant.e.s.

4.8. Choix de la population, distribution du questionnaire et méthode d'analyse

Les populations sélectionnées sont les **populations francophones européennes**, pour une raison de simplicité (le français est ma langue maternelle) et parce que les données empiriques manquent à propos de cette région du monde. Je me suis cantonné à l'étude **de la Belgique et de la France**, parce que ce sont les deux seules régions francophones d'Europe dont je connais suffisamment les sphères publiques (médiatiques et politiques). L'enquête était ouverte à l'ensemble de ces populations francophones, à condition que les répondant.e.s aient plus de seize ans.

Avant la distribution, j'ai réalisé un **prétest** sur une dizaine de personnes, pour m'assurer de la clarté et de la durée du questionnaire. Il s'est avéré que le questionnaire était agréable à remplir (clair), facile d'utilisation et qu'il durait entre huit et douze minutes. J'ai donc procédé à la distribution.

La méthode de distribution, à savoir une **autoadministration**¹²⁰ **via internet**, a été choisie pour trois raisons : premièrement, elle demande peu ou pas de ressources (temps, argent, local, matériel, transport) ; deuxièmement, elle permet d'augmenter considérablement le nombre de répondant.e.s ; troisièmement, avec la crise sanitaire (COVID-19), l'administration des questionnaires aurait été difficile. L'autoadministration entraîne des biais connus : les réponses sont de moindre qualité (inattention, incompréhension, réponse au hasard, etc.) et, surtout, n'y répondent principalement que des personnes ayant des dispositions à répondre aux questionnaires distribués sur internet (personnes ayant accès à internet, ce qui implique les personnes n'étant pas victimes d'exclusion numérique ; personnes diplômées ; femmes). L'enquête a été distribuée sur les réseaux sociaux (Facebook, sur mon mur et sur des groupes d'horizons et d'intérêts divers¹²¹) et par courriel, principalement à des connaissances, à des établissements scolaires (primaire, secondaire, supérieur de type court) et à des professeur.e.s d'université, de Belgique comme de France. Je ne m'attendais donc pas à ce que les échantillons de répondant.e.s soient représentatifs de l'ensemble des populations belge et française.

En effet, **ma population (799 répondant.e.s) n'est pas représentative**. Si elle est exclusivement **adulte** (âge médian de 38 ans, 88% entre 20 et 60 ans) – ce à quoi je m'attendais –, les répondant.e.s sont **principalement des femmes** (72%), iels sont majoritairement issu.e.s de la **gauche politique** (61% à gauche, 24,2% au centre et 14,8% à droite), **surdiplômé.e.s** (59,6% du supérieur long, dont 8,8% de doctorat), assez **sensibilisé.e.s en apparence à l'inégalité entre les genres** (69,4% aux échelons 6 et 7) et iels ont surtout un contact irrégulier (46,1% aux échelons 3, 4 et 5) ou fréquent (39,8% aux échelons 6 et 7) avec les discours féministes. Les échantillons de femmes et d'hommes sont équivalents, si ce n'est que les femmes sont plus sensibles à l'égalité entre les genres. En ce qui concerne la variable âge, les répondant.e.s plus jeunes sont plus nombreux que les répondant.e.s plus âgé.e.s à être situés à gauche politiquement et avoir un diplôme du supérieur long¹²².

¹²⁰ Les répondant.e.s répondent seul.e.s, en l'absence de la chercheuse.

¹²¹ Le groupe d'ancien.ne.s élèves de ma promotion de secondaire ; un groupe de participant.e.s à une simulation politique ; le groupe de mon ancienne unité scout ; des groupes d'enseignant.e.s belges et français.e.s ; des groupes d'étudiant.e.s belges (Louvain-la-Neuve, Namur) ; la communauté *Wanted* de Paris ; etc.

¹²² Pour le détail, voir l'annexe 4 : Présentation détaillée de la population générale, et éventuellement l'annexe 5 : Populations des questionnaires.

Quant à la **méthode de recueil, de traitement et d'analyse des données**, elle est relativement basique (mais longue). Tout d'abord, les réponses de l'application *Google Forms* ont été automatiquement téléchargées dans une feuille de calcul *Google Sheets*. J'ai ensuite converti cette feuille en fichiers *Excell*, dans lesquels j'ai réorganisé les données brutes en catégories et à partir desquels j'ai réalisé mes analyses descriptives (moyennes ; médianes ; tableaux ; graphiques) et inférentielles (pour lesquelles j'ai également utilisé le logiciel *R*). Certaines analyses statistiques ont été compliquées par les échantillons relativement réduits de chaque questionnaire (environ nonante répondant.e.s par questionnaire), surtout en ce qui concerne l'analyse des variables réceptives. Lorsque les sous-échantillons étaient trop réduits, je me suis contenté d'observations graphiques et numériques (statistiques descriptives), que j'ai essayé de consolider en les multipliant sur différents items. Ainsi, certains résultats relèvent davantage d'indices permettant de construire de nouvelles hypothèses que d'éléments de réponse solides. Quant à l'analyse de la variable âge, j'ai recouru à une régression linéaire à l'aide du logiciel *R*, et je l'ai soumise à un test Anova. Ne maîtrisant ni l'une ni l'autre avec habileté, j'ai effectué quelques vérifications en regroupant les âges par tranches générationnelles, et en observant graphiquement ces données. Face à ces difficultés, je précise d'ores et déjà que les pistes dégagées seront à considérer avec précaution.

4.9. Limites générales : récapitulatif

Pour conclure ce chapitre méthodologique, je souhaite synthétiser brièvement les limites principales de cette enquête. Premièrement, un questionnaire à format écrit autoadministré est un **format artificiel**, aux influences paradoxales. En effet, il ne permet pas d'accéder à un ensemble d'indices que fournissent les interactions réelles et, dans une moindre mesure, le format audiovisuel¹²³. Or, ces indices sont autant de moyens d'enrichir l'interprétation, soit en la nuancant (complicité), soit en l'exacerbant (adversité). À contrario, le questionnaire écrit autoadministré est susceptible de rendre plus saillants certains traits, par la concision des items, la possibilité de les relire, l'écriture des mises en contexte, l'enchaînement d'énoncés sexistes normalement répartis à des moments et dans des ambiances diverses de la vie quotidienne. De même, le contraste entre les situations est susceptible d'augmenter ou de diminuer la perception selon la prototypicité du type de sexisme, ou d'augmenter localement la saillance de la signification sexiste d'après la formulation de l'item. En résumé, un questionnaire écrit et autoadministré fausse nécessairement la perception par rapport aux interactions réelles,

¹²³ Par exemple : code vestimentaire, intonation, gestes, expressions faciales, réseaux de complicité et de solidarité et prédiscours qui se construisent de manière dynamique lors d'une interaction.

d'autant que les questions créent des attentes de problématique. L'artificialité du format se marque également sur les variables productives genre et humour, presque trop explicites.

Deuxièmement, la **situation énonciative prototypique** augmente elle aussi, dans le questionnaire comme en général, la saillance du sexisme discursif. Cette situation énonciative choisie n'est donc pas représentative de l'ensemble des énonciations du sexisme.

Troisièmement, la volonté d'**étudier des attitudes** a elle aussi ses limites. Si elle permet d'accéder à une perception davantage réaliste, étudier les représentations aurait probablement permis d'accéder à une perception plus nette, où les écarts intergroupes et intertypes auraient été renforcés – peut-être artificiellement. Toujours est-il que ces deux méthodes posent des questions complémentaires, et que les torts de l'une sont les avantages de l'autre.

Quatrièmement, les **échantillons** de répondant.e.s ne sont **pas représentatifs** de l'ensemble des populations belge et française. Cette distribution partielle n'est pas un choix, c'est une difficulté. Il serait intéressant de pouvoir y remédier à l'avenir.

De manière générale, il est nécessaire de garder à l'esprit que les études quantitatives ne sont jamais complètement satisfaisantes, et qu'elles fonctionnent en complémentarité avec les études qualitatives. Parallèlement à ces limites, les retours que j'ai reçus ont confirmé une partie de mes attentes : le dispositif soigneusement mis en place est *agréable* à compléter, et le rapport de confiance n'est pas brisé. L'objet de recherche est parfois resté implicite (les répondant.e.s ne l'ont pas systématiquement deviné avec acuité). En outre, l'analyse de mes distracteurs a confirmé que la distribution des items a été correctement effectuée (influence équivalente) et que les répondant.e.s ont été attentives et ont compris la tâche qui leur était confiée (réponses adéquates aux distracteurs très problématiques et non problématiques). Je pense donc que le dispositif créé jouit d'une certaine fiabilité et d'une certaine solidité, malgré les limites qui viennent d'être exposées et dont il sera évidemment nécessaire de tenir compte lors de l'interprétation des résultats. Ces derniers permettront à leur tour de critiquer le dispositif proposé, selon les points de convergence et de divergence qu'ils entretiennent avec les travaux empiriques et les propositions théoriques antérieures.

5. Résultats de l'enquête sur la perception de l'insultance sexiste

Note 1 : ce chapitre combine une synthèse de mes principales analyses et l'équivalent d'une cinquantaine de pages de graphiques. Il est donc moins long qu'il n'y paraît.

Note 2 : pour les abréviations, se référer à l'annexe 1 : Liste des abréviations.

Introduction

Ce chapitre se consacre à la communication des résultats de mon enquête sur la perception de l'insultance sexiste. La première section traite des résultats obtenus quant à la perception générale des actes insultants sexistes et des distracteurs. La deuxième section s'intéresse à l'influence des variables réceptives (genre, âge, diplôme, position politique, sensibilité à l'égalité entre les genres) sur la perception des actes insultants sexistes et des distracteurs. Les deux parties suivantes traitent des deux variables productives secondaires, le genre féminin de l'énonciatrice (lorsqu'une femme énonce) et l'humour sexiste élémentaire. La cinquième et dernière partie propose une discussion sur le fonctionnement de la perception de l'insultance sexiste.

Je souhaite faire une remarque préliminaire sur certains écarts (non significatifs) que l'on peut observer entre des items censés être équivalents et sur la façon de les interpréter. Le fait que deux items d'un même type ou sous-type n'obtiennent pas des résultats identiques est tout à fait normal – il n'implique pas en soi que les items fonctionnent différemment – et peut s'expliquer par un **phénomène de variance** (variation de la perception), relatif dans ce cadre à quatre facteurs. Premièrement, les items ne sont jamais tout à fait identiques. Il est donc cohérent qu'ils ne soient pas perçus identiquement – ce qui ne les empêche pas d'obtenir des résultats similaires, qui suivent les mêmes tendances. Deuxièmement, la variance est due au fait que la perception est un phénomène continu et non discret, et qu'elle laisse donc place à une certaine fluidité dans l'évaluation – surtout lors d'un questionnaire autoadministré. C'est une caractéristique naturelle de la perception, qui n'est jamais totalement homogène. Troisièmement, cette variance peut en partie s'expliquer par le fait que les items sont distribués dans des questionnaires différents. Or, si les populations de ces questionnaires sont équivalentes, elles ne sont pas pour autant identiques¹²⁴. Cette différence n'est pas suffisante à elle seule pour modifier des tendances, mais elle peut les altérer légèrement, laisser place à de

¹²⁴ Le taux de répondants (hommes) peut par exemple varier de 24,4% à 34,5% entre deux questionnaires, c'est-à-dire de 17 à 30 hommes. Pour le détail, voir l'annexe 5 : Populations des questionnaires.

la variation et justifier certains écarts non significatifs¹²⁵. Quatrièmement, l'ordre des items étant aléatoire dans un questionnaire, les influences (effets de halo) varient et laissent à leur tour place à la variance. Ces quatre facteurs font ainsi différer quelque peu les résultats, créant des variations qui, face à un nombre restreint de répondant.e.s par questionnaire (environ 90), peuvent parfois paraître importantes sur le plan graphique (numérique) sans l'être sur le plan statistique (significativité).

5.1. Présentation du continuum perceptif du sexisme discursif

Dans cette section, je commence par présenter les résultats généraux avant de les détailler par types et sous-types¹²⁶. J'ai été surpris un certain nombre de fois par des écarts inattendus. S'ils ne sont pas toujours significatifs, au moins invitent-ils à émettre des hypothèses sur le fonctionnement de la perception de l'insultance sexiste, qu'il conviendra d'interroger lors d'enquêtes ultérieures.

5.1.1. Présentation générale du continuum perceptif du sexisme discursif

À la lueur des analyses, il apparaît que l'ensemble des types du sexisme discursif forment un **continuum perceptif de la problématique du sexisme discursif**, c'est-à-dire que la perception générale de l'insultance sexiste croît (ou décroît, selon le sens) continuellement, progressivement au fil des types du sexisme discursif. En d'autres termes, **pour ma population**, le sexisme discursif n'est pas perçu comme problématique sous toutes ses formes, et la problématique décroît (caricaturalement) selon cet ordre :

1. Sexisme élémentaire injurieux (SE injurieux)¹²⁷ (problématique très élevée) ;
2. Sexisme élémentaire standard (SE standard) et masqué (SE masqué) (problématique élevée) ;
3. Sexisme moderne (néosexisme) et masculinisme *spécifiques* (SM ou MASC spécifique) (problématique élevée) ;
4. Sexisme objetisant (surtout le sexisme objetisant corps-sexuel (SOS), puis le sexisme objetisant corps-esthétique (SOE) et peut-être le sexisme objetisant corps-géniteur (SOG)), le sexisme inversé vers les hommes¹²⁸ (SI.T(h)) et sans doute le *sexisme ambivalent* (problématique élevée) ;

¹²⁵ Pour le détail des données statistiques inférentielles (presque) significatives, voir l'annexe 8 : Données statistiques inférentielles significatives.

¹²⁶ Pour un récapitulatif, voir l'annexe 3 : Synthèse de la typologie du sexisme discursif.

¹²⁷ Pour les abréviations, voir l'annexe 1 : Liste des abréviations.

¹²⁸ Pour rappel, le sexisme inversé vers les hommes et vers les femmes est le même sexisme inversé, mais il désigne tantôt la perception de sa problématique envers les hommes (*vers les hommes*), tantôt la perception de sa problématique envers les femmes (*vers les femmes*).

5. Sexisme inversé vers les femmes (SI.T(f)) qui, bien qu'ayant le même mode que les types précédents (soit l'échelon 7 – *Très problématique*¹²⁹), est moins consensuel que le sexisme inversé vers les hommes (problématicité intermédiaire, basse et non consensuelle) ;
6. Sexisme moderne *générique* (SM générique), sexisme objetisant *implicite* ou *bienveillant* (SOB) et sexisme bienveillant différenciation complémentaire des genres (SB DCG) (problématicité intermédiaire et non consensuelle) ;
7. Sexisme bienveillant paternalisme protecteur (SB PP) et intimité hétérosexuelle (SB IH) (problématicité basse, fluide et incertaine, non consensuelle) ;
8. Sexisme subtil (SS) et sexisme conventionnel (SC) (problématicité presque nulle et perception consensuelle).

Comme on peut le lire, j'ai dû faire appel à de **nouvelles catégories théoriques** (*en italique ci-dessus*), que j'expliquerai dans l'analyse détaillée, pour comprendre certains résultats imprévus que l'on peut observer dans le tableau suivant. Ce tableau décrit la décroissance progressive de la problématicité du sexisme discursif (il faut lire les deux premières colonnes, puis les deux autres).

Type ou sous-type et numéro de l'item	Moyenne de problématicité (arrondie à deux décimales)	Type ou sous-type et numéro de l'item (suite)	Moyenne de problématicité (arrondie à deux décimales)
SE injurieux (7+8)	6,73	SI 65.T(f)	4,95
<i>Insulte lexicalisée et discours de haine de l'insultance classiste (1)</i>	6,27	SI 66.T(f)	4,79
SE standard sexe (13)	6,33	SOG (25) [> SOB]	4,76
SE standard caractère (17)	6,17	SM (35) [>SM générique]	4,49
SE standard caractère (16)	6,03	SB DG (44)	4,48
SE masqué (20)	6,02	SB DG (43)	4,32

¹²⁹ Pour rappel, l'échelon 1 est *Pas du tout problématique*.

SE standard sexe (12)	5,92	<i>Insulte littéraire insultante</i>	3,75
SE masqué (21)	5,91	SOE (30) [> SOB]	3,82
SM (36) [>SM spécifique]	5,94	SB PP(47)	3,52
MASC (40) [>MASC spécifique]	5,92	SB IH (52)	3,38
MASC (39) [>MASC spécifique]	5,83	<i>Insulte injurieuse en zone grise (2)</i>	3,38
SOS (33)	6,12	~~SCNP(63)~~	3,02
SOE (29)	5,67	SS (56)	2,93
SOS (32)	5,64	<i>Critique en zone grise (5)</i>	2,78
SOG (26)	5,54	SS (55)	2,43
SI 65.T(h)	5,64	SCP (60)	2,29
SI 66.T(h)	5,61	SB IH (51)	2,21
SB PP (48) [>Sexisme ambivalent]	5,495	SCP (59)	1,945
<i>Critique classiste insultante (4)</i>	4,92	SNCP (64)	1,79
Suite dans les deux colonnes de droite.		<i>Commentaire de soutien non insultant (6)</i>	1,7

Tableau 1 : Récapitulatif des moyennes de problématique par item

Légende : une **couleur** correspond à un type de sexisme ; le **gras en italique** indique un distracteur ; des **lignes grasses** indiquent une rupture d'environ 0,5 (voir ci-dessous) ; [>xxx] indique une nouvelle catégorisation (voir l'analyse détaillée à la section suivante) ; ~~xxxxxx~~ (lettres/chiffres barrées) indique un item mis à l'écart.

Globalement, comme on peut l'apercevoir sur le tableau ci-dessus, chaque type semble fonctionner avec une certaine **homogénéité**, dans le sens où l'ensemble des actes insultants d'un type forment un sous-continuum perceptif plus ou moins homogène (leur perception est proche, continue, similaire, *équivalente*) au sein du continuum plus large du sexisme discursif. Néanmoins, certains actes insultants sont perçus différemment des autres actes insultants d'un même type de manière significative. Dans les sections suivantes, j'ai à chaque fois tenté

d'identifier l'origine de cet écart. **L'hétérogénéité est particulièrement marquée pour le sexisme bienveillant**, ce qui suggère peut-être que ce type est à redéfinir. Je reviendrai plus en détail sur ces questions.

Pour donner du sens à ce continuum, j'ai essayé d'en dégager des **paliers de problématique** à partir de deux critères : d'une part, les données chiffrées (moyenne ; médiane ; pourcentages du mode, de problématique et de non-problématique) des actes insultants sexistes et leur équivalence statistique (*la distribution des réponses est-elle significativement différente ou non entre ces items ?*) ; d'autre part, la position des distracteurs au sein de ce continuum, censés représentés chacun un degré de problématique et donc une éventuelle frontière. Bien que ces distracteurs soient indépendants de l'insultance sexiste, ils m'ont aidé à visualiser certaines ruptures au sein du continuum¹³⁰. Ces ruptures sont des écarts de moyenne d'environ 0,5 (sur 7¹³¹) qui, étonnamment, apparaissent comme presque balisées par les distracteurs, tel qu'on peut l'observer sur le tableau ci-dessus¹³².

Paliers de problématique	Types de sexisme	Taux de problématique (échelons 5/6/7)	Taux de non-problématique (échelons 1/2/3)	Pourcentage du mode	Valeur du mode
Palier 1 (5,5 à 6,8 de moyenne) <i>Perception majoritaire et consensuelle</i> ¹³³	SE injurieux	96,7%	2,8%	85,1%	7
	SE	85,7% à 92,3%	3,3% à 7,1%	41,5% à 67%	7
	SM/MASC. spécifique	83,9% à 88,1%	3,4% à 10%	41,4% à 53,3%	7
	SO	77,7% à 89%	3,3% à 14,9%	33% à 51,6%	7 ¹³⁴
	SI T(h)	77,5%	11,7% à 13,1%	38,1% à 43,6%	7
	SB PP 48 [>Sexisme ambivalent]	74,7%	16,5%	42,9%	7
Palier 2 (4,3 à 4,95 de moyenner)	SI T(f)	58% à 64%	21,3% à 27,4%	28,6% à 31,9%	7
	SM générique	54,2%	33%	20,2%	7
	SO (25) [>SOB]	64%	20,9%	30,2%	5
	SB (DCG)	50,6% à 56%	26,4% à 36,8%	19,54%/29,7%	6 ¹³⁵ /5

¹³⁰ Pour un détail, voir les annexes 12 : Tableaux récapitulatifs du continuum perceptif et 13 : Tableaux récapitulatifs du continuum perceptif (genres de la réception).

¹³¹ Pour information, la moyenne de problématique va de 1 à 7 (ce qui correspond aux sept échelons de l'échelle de Likert), où 1 est le degré minimal et 7 le degré maximal (ces deux extrêmes étant inatteignables en moyenne).

¹³² Le distracteur 5 marque lui aussi une frontière, mais cette frontière a été associée à celle du distracteur 2 pour différencier le troisième palier de problématique du quatrième.

¹³³ Voir le tableau suivant.

¹³⁴ Pour le SOG, le mode est de 33% à 7 et est suivi de 32% à 6. Si l'item comptabilise plus de 75% de problématique, on peut toutefois considérer qu'il se situe entre le premier et le deuxième palier.

¹³⁵ Pour l'item 43, le mode 6 est suivi des échelons 3 et 5 à 17,2%.

<i>Perception majoritaire et dissensuelle</i>	CL 70	47,9%	31,9%	20,2%	4 & 7
Palier 3 (de 3,4 à 3,8 de moyenne) <i>Perception minoritaire et dissensuelle</i>	SO (30) [>SOB]	42,2%	43,3%	20%	5
	SB (PP)	37,2%	54,6%	22,1%	1
	SB (IH)	36%	53,5%	27,9%	1
Palier 4 (de 1,8 à 2,9 de moyenne) <i>Perception minoritaire et consensuelle</i>	SCNP (63)	22,2%	57,8%	31,1%	4
	CL 69	13,9%	66,8%	38,4%	1
	SS	19,8% à 27,8%	57,8% à 76,7%	38,9% à 52,3%	1
	SB (IH 51)	11%	82,4%	50,5%	1
	CL 71	8,9%	69,8%	38,4%	1
	SC	5,8% à 19,8%	76,7% à 87,2%	50,6% à 65,1%	1

Tableau 2 : Répartition des items par palier de problématique

Légende : la *couleur mauve* indique un résultat disruptif (d'un item vis-à-vis de son type) ; la *couleur bleue* indique un cas-limite ; [>xxx] indique une nouvelle catégorisation ; ~~xxxx~~ (lettres/chiffres barrées) indique un item mis de côté.

Je souhaite faire une remarque à propos de ces paliers de problématique. L'appartenance de différents types à un même palier n'implique que ces différences sont nulles et non avenues, et qu'un palier correspond à une perception unifiée et à un seul type de sexisme. Non seulement les différences existent théoriquement, mais elles trouvent également un pendant empirique : en effet, certains actes insultants sexistes sont significativement différents d'autres actes d'un même palier¹³⁶. Autrement dit, **un même palier n'est pas synonyme d'uniformité** (théorique et perceptive).

Au niveau graphique, ces paliers correspondent à un ensemble de courbes dégressives en termes de problématique¹³⁷. Pour le premier palier, le mode est toujours situé à l'échelon 7, les échelons 4 à 6 progressent au fil des types et les échelons 1 à 3 ont très peu de réponses. Au second palier, le mode se maintient à l'échelon 7 mais régresse ou passe à l'échelon 4 ou 5, et

¹³⁶ C'est-à-dire que la problématique de ces actes est perçue de manière significativement supérieure à celle d'autres actes du même palier.

¹³⁷ Pour un détail, voir l'annexe 7 : Récapitulatif des courbes dégressives.

les échelons 3 à 6 progressent. Les échelons 1 et 2 progressent également mais ils restent les deux échelons avec le moins de réponses. Pour le troisième palier, le mode reste à 5 ou passe à 1, les échelons 6 et 7 régressent, tandis que les échelons 1 à 3 progressent, mais l'échelon 5 reste élevé. Enfin, au quatrième palier, le mode est toujours situé à l'échelon 1 qui progresse fortement, les échelons 5 à 7 régressent fortement et les échelons 2 à 3 stagnent ou progressent.

Dans le cadre de ce mémoire, je fais correspondre ces paliers de problématique à des **types de perception de la problématique discursive**. Comme on peut le lire dans le tableau suivant, ces types sont qualifiés d'après le taux de problématique (somme des échelons 5, 6 et 7 en pourcentage) et le pourcentage du mode. Une perception est de type majoritaire lorsque sa problématique dépasse (approximativement) les 50% (plan quantitatif : problématique versus non problématique). Une perception est de type consensuel lorsque son mode dépasse (approximativement) les 40% (plan qualitatif : degré précis de problématique). Ce second critère peut sembler relativement arbitraire. Pourtant, d'après mes observations, lorsqu'un mode ne dépasse pas les 40%, il est fréquemment sous la barre des 30%, aucun mode ne se dégage alors avec netteté et la perception est *mieux* répartie entre davantage d'échelons – ce qui implique, autrement dit, qu'il n'existe pas vraiment de consensus, même minoritaire, quant au degré de problématique. Cette dénomination est critiquable. D'une part, parce que subsiste une zone grise lorsqu'un mode est situé entre les 30% et les 40%. D'autre part, parce qu'un item peut bénéficier d'un taux de problématique de 80% mais être considéré comme dissensuel (par exemple, si les échelons 5, 6 et 7 atteignent respectivement 20%, 30% et 30%). Il me semble que cette difficulté est propre à toute catégorisation théorique, et que le croisement des deux critères (majorité et consensus) permet d'éviter certaines confusions.

Palier	Moyenne	Pourcentage du mode	Taux de problématique	Taux de non-problématique	Type de perception problématique
1	5,5-6,8	Min. 40%	Min. 75%	Max. 15%	Majoritaire consensuelle
2	4,3-4,95	Max. 30%	Entre 50-65%	Entre 15-40%	Majoritaire dissensuelle
3	3,4-3,8	Max. 30%	Entre 35-40%	Entre 45-55%	Minoritaire dissensuelle
4	1,8-2,9	Min. 40%	Max. 30%	Min. 55/75%	Minoritaire consensuelle

Tableau 3 : Types de perception et critères de distinction

Au vu de ces résultats préliminaires, il me semble intéressant de continuer à distinguer les grands types de sexisme discursif¹³⁸, tout en ayant conscience des limites de ces distinctions théoriques et des questions qu'elles continuent de poser, et en prenant en compte des facteurs de variation ponctuels non considérés initialement que je détaillerai par après.

Globalement, le sexisme élémentaire, le sexisme moderne et le masculinisme spécifiques ainsi que le sexisme inversé vers les hommes sont perçus comme très problématiques de manière assez consensuelle.

Le sexisme inversé vers les femmes et le sexisme moderne générique, ainsi que le sous-type différenciation complémentaire des genres du sexisme bienveillant (DCG) et que le sexisme objetisant bienveillant, sont considérés de façon dissensuelle : bien que majoritairement problématiques, ils laissent place au désaccord, au doute, à la nuance vis-à-vis de cette problématique.

Le sexisme bienveillant, pour ses sous-types paternalisme protecteur (PP) et intimité hétérosexuelle (IH), n'est pas perçu comme vraiment problématique dans l'ensemble. Les avis divergent entre les échelons 1 et 5, et sont donc assez polarisés.

Quant au sexisme subtil et au sexisme conventionnel, ils font l'objet d'une perception très basse en termes de problématique : ils sont assez consensuellement considérés comme non problématiques.

Il est également intéressant de noter que le cas-limite qui s'assimile le plus au sexisme objetisant corps-esthétique (SOE) fait l'objet d'une perception majoritairement (mais dissensuellement) problématique. Ce résultat fait écho aux débats qui agitent la société à l'heure actuelle en matière de *harcèlement sexuel*, de *drague*, de *séduction*.

¹³⁸ Sexisme élémentaire, sexisme moderne et masculinisme (génériques ou spécifiques), sexisme objetisant, sexisme inversé (vers les hommes ou vers les femmes), sexisme bienveillant, sexisme subtil et sexisme conventionnel.

5.1.2. Présentation détaillée du continuum perceptif du sexisme discursif

Au cours de cette section, je présenterai la perception des actes insultants de chaque type et sous-type, et les difficultés auxquelles j'ai pu être confronté au cours de mes analyses et qui sont autant d'indices du fonctionnement et de la complexité de la perception de l'insultance du sexisme discursif. Pour les graphiques des items, l'échelon 1 n'est *pas du tout problématique* et l'échelon 7 est *très problématique* (axe horizontal).

5.1.2.1. Perception du sexisme élémentaire

Pour rappel, le sexisme élémentaire a été réparti en trois sous-types : le sexisme élémentaire injurieux, le sexisme élémentaire standard (portant soit sur la sexualité, soit sur le caractère et les aptitudes féminines) et le sexisme élémentaire masqué.

Les résultats de l'analyse montrent que **le sexisme élémentaire injurieux est un sous-type qui diffère significativement des autres sous-types du sexisme élémentaire et bénéficie d'une perception extrêmement problématique et consensuelle**, comme on peut l'observer sur le graphique suivant. Les échelons 1 (*pas du tout problématique*) et 2 n'y apparaissent d'ailleurs pas. Il pourrait être intéressant d'observer sur d'autres injures sexistes, abordant une thématique moins taboue que celle de la sexualité, si la problématicité demeure aussi élevée et consensuelle.

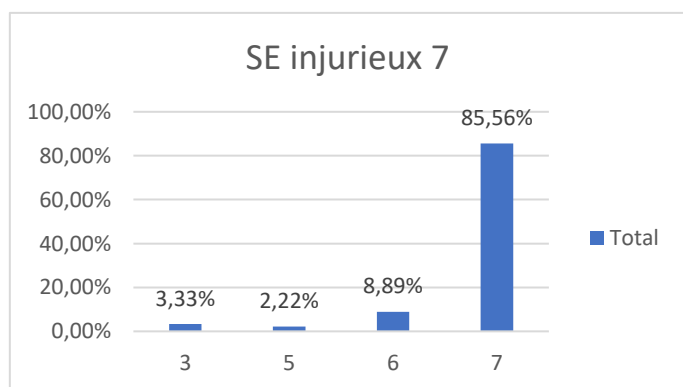


Figure 1. Perception globale de l'item 7

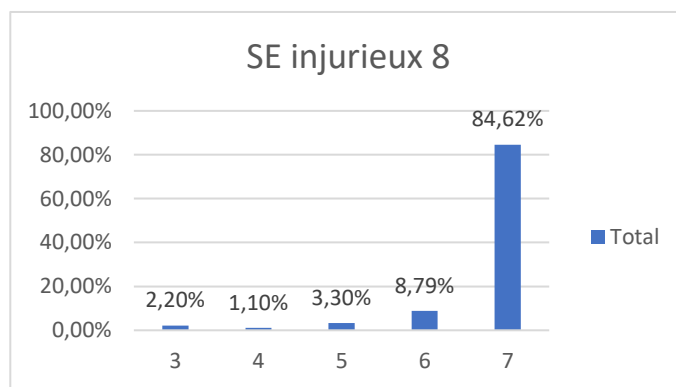


Figure 2. Perception globale de l'item 8

À contrario, la perception des deux autres sous-types (SE injurieux et SE masqué) n'est pas significativement différente dans l'ensemble, et les écarts observés entre les items d'un même sous-type ne le sont jamais. Tel qu'on peut l'apercevoir sur les graphiques suivants, **le sexisme élémentaire non injurieux bénéficie d'une perception très problématique de manière consensuelle** (85% de problématicité au minimum, avec un mode de minimum 40%), **et l'implicite du sexisme masqué ne suffit pas à atténuer significativement la problématicité** auprès de ma population. Il est donc envisageable que mes informatrice.teur.s soient suffisamment sensibilisé.e.s à la question du sexisme (élémentaire) pour que l'implicite n'ait pas ou ait peu d'impact (c'est effectivement le seul sous-type de sexisme élémentaire pour

lequel le mode ne dépasse pas les 50%). Je dois cependant rappeler que mon échantillon n'est pas représentatif de la population générale¹³⁹.

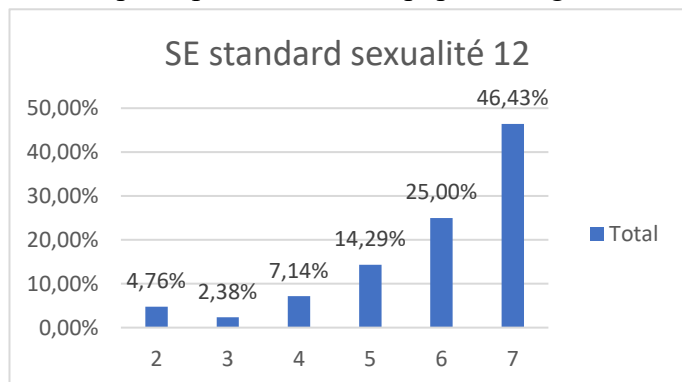


Figure 3. Perception globale de l'item 12

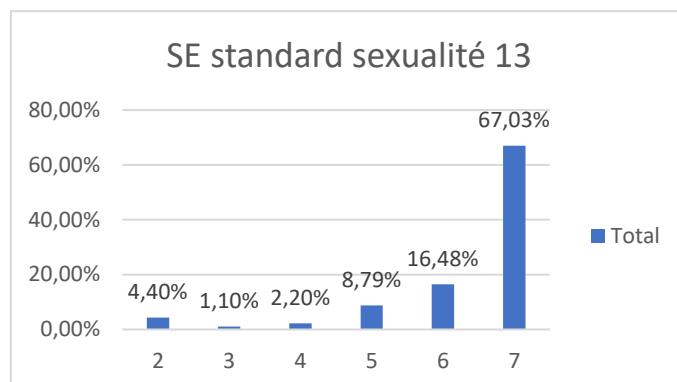


Figure 4. Perception globale de l'item 13

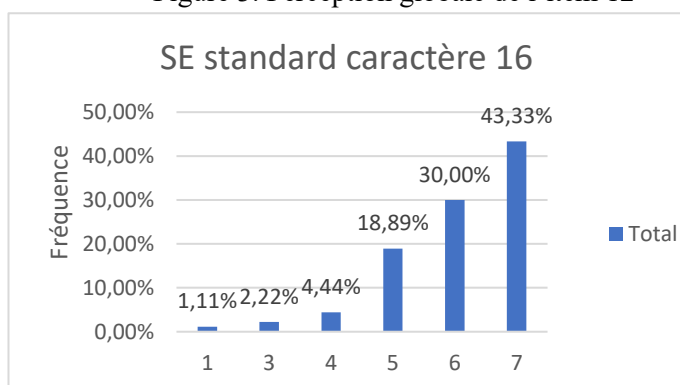


Figure 5. Perception globale de l'item 16

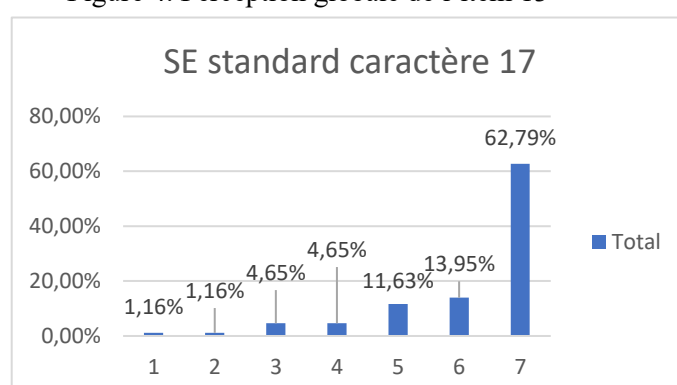


Figure 6. Perception globale de l'item 17

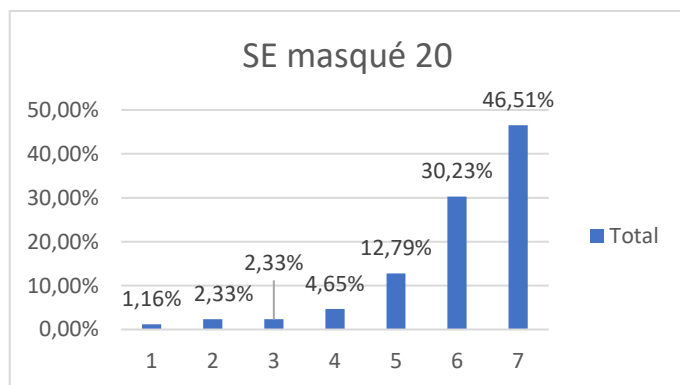


Figure 7. Perception globale de l'item 20

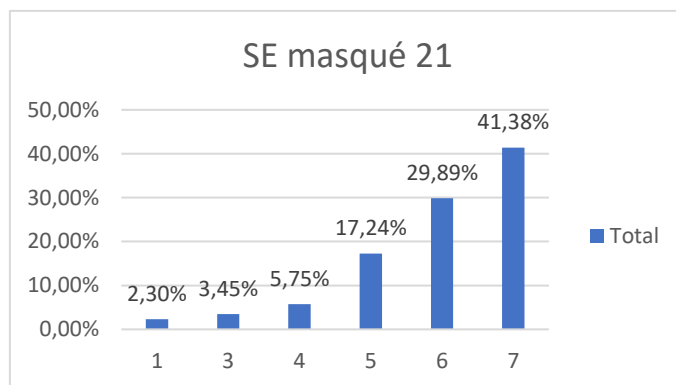


Figure 8. Perception globale de l'item 21

L'analyse a toutefois révélé certaines différences significatives entre certains actes insultants du sexisme élémentaire. C'est le cas pour les items 13¹⁴⁰ (SE standard sexualité) et 16¹⁴¹ (SE standard caractère), pour les items 13 et 21¹⁴² (SE masqué), et c'est presque le cas entre les

¹³⁹ Pour rappel, les répondant.e.s sont majoritairement de gauche, surscolarisé.e.s, sensibles à l'égalité entre les genres et de genre féminin.

¹⁴⁰ Item 13 : A : « Vous avez entendu parler de la dernière soirée ? Apparemment, on a retrouvé deux jeunes aux toilettes, une histoire de fellation. ». B : « Je te jure, les femmes ne savent pas se retenir ! ».

¹⁴¹ Item 16 : « Il ne viendra pas. Je parie que sa femme a encore fait sa petite crise d'hystérie. Les femmes, c'est que des problèmes. ».

¹⁴² Item 21 : « On recherche une responsable pour la boutique, on voudrait trouver une femme, mais intelligente et pas trop bavarde. ».

items 17¹⁴³ (SE standard caractère) et 16, et 17 et 21. Ces écarts sont difficiles à expliquer. Étant donné que la perception est relativement similaire entre les items 12, 16, 20 et 21, j'aurais tendance à considérer que les deux autres items sont munis d'un facteur de hausse de problématique. Pour l'item 17, il me semble relativement évident : l'énoncé mobilise un **poncif de l'interdiscours sexiste particulièrement explicite** (*les femmes au volant*). Étant sans cesse réitéré, et l'*itérativité* conférant un plus grand pouvoir performatif au *mot injurieux* (Butler 2017), on peut supposer que ce stéréotype est particulièrement désagréable pour les femmes, et qu'elles sont par conséquent plus sévères à son encontre. Pour l'item 13, je n'ai pas d'hypothèse véritablement convaincante, même si je soupçonne le terme *fellation* d'avoir joué un rôle particulier (*registre sexuel cru*)¹⁴⁴.

Par ailleurs, le fait que les items du SE injurieux atteignent des résultats extrêmement similaires (alors que ce n'est pas le cas des items du SE standard sexualité qui leur sont pourtant identiques – l'insulte en moins) tend à suggérer que l'insulte injurieuse (sexiste) *fixe*, attire l'attention des répondant.e.s et uniformise leur perception.

5.1.2.2. *Perception du sexisme moderne et du masculinisme (génériques ou spécifiques)*

Les résultats montrent que **le sexisme moderne (néosexisme) et que le masculinisme ne s'opposent pas en tant que tels** : l'item 36¹⁴⁵ du sexisme moderne n'est pas significativement différent des items masculinistes 39¹⁴⁶ et 40¹⁴⁷ (MASC) – qui le sont presque entre eux –, et les items 36 (SM), 39 et 40 (MASC) sont significativement différents de l'item 35 (SM). Je crois avoir pu isoler la source de cet écart. En réalité, l'item 35¹⁴⁸ du sexisme moderne n'aborde aucune thématique féministe particulière, il se contente d'énoncer des propos antiféministes et s'ancre dans le déni général des discriminations, tandis que les items 36, 39 et 40 adoptent la

¹⁴³ Item 17 : « Il faut quand même avouer que les femmes ne se rendent même pas compte à quel point elles sont dangereuses en conduisant. ».

¹⁴⁴ Pour un détail, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

¹⁴⁵ Item 36 : « Heureusement, l'égalité hommes-femmes, maintenant, elle est atteinte. J'écoutais la radio hier, ils parlaient de harcèlement sexuel. C'est terrible, vraiment ! Mais bon, à en entendre certaines, tous les hommes sont des agresseurs en puissance. Alors, je ne dis pas, il y en a, c'est sûr. Mais il faut arrêter de faire du bruit pour si peu. ».

¹⁴⁶ Item 39 : « Les féministes sont des extrémistes. Aujourd'hui, à cause des excès du féminisme, il n'y a plus d'unité sociale, et la valeur de la famille a disparu. Un homme n'a plus le droit d'être le chef de la famille, son autorité est toujours contestée et dès qu'il lève le moindre doigt, il risque la prison. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les hommes aussi sont battus ! ».

¹⁴⁷ Item 40 : « Aujourd'hui, être un homme, c'est devenu très compliqué. Les hommes sont victimes du féminisme, ils sont devenus inférieurs aux femmes, ils ne peuvent plus s'exprimer librement ou être ce qu'ils sont, on leur demande de renier leur nature profonde. Ils n'ont même plus le droit de faire l'amour comme ça leur plaît, quand ils en ont envie. En réalité, ce sont les femmes qui gouvernent discrètement. On a été trop loin, il faut revenir en arrière, retrouver le bon équilibre. ».

¹⁴⁸ Item 35 : « Elle est féministe, elle ? Ce n'est pas son genre, elle ne nous ennuie pas avec toutes ces histoires. C'est bien qu'elle ait des idées, tant qu'elle reste modérée ! Aujourd'hui, de toute façon, les femmes ont autant de droits que les hommes. Et tant mieux, c'est une bonne chose ! ».

même perspective tout en abordant une thématique spécifique du féminisme et en la déniait (les violences sexuelles et la culture du viol pour les items 36 et 40, la violence conjugale pour l’item 39).

Je propose alors de différencier le **sexisme moderne générique** (antiféminisme générique) du **sexisme moderne et du masculinisme spécifiques** (antiféminisme spécifique). Quant à la différence presque significative entre les items masculinistes, elle peut être interprétée dans ce sens : **le thème spécifiquement abordé influencerait aussi la perception**. En effet, l’item qui aborde le harcèlement sexuel (40) bénéficie d’une problématicité supérieure à l’item qui aborde le thème des violences conjugales (39). Or, depuis #MeToo, c’est bien le premier thème qui a été extrêmement médiatisé et popularisé par l’interdiscours féministe. Il reste à déterminer la place du masculinisme générique au sein de ce continuum et si, toutes choses étant égales par ailleurs, le sexisme moderne et le masculinisme (avec sa position victimaire et anti-égalitaire) génériques sont sujets à une perception significativement différenciée ou non.

Dans l’ensemble, on observe que **le sexisme moderne et que le masculinisme spécifiques sont majoritairement problématiques** (ils comptabilisent minimum 60% aux échelons 6 et 7 et 80% avec l’échelon 5), mais que l’échelon 7 plafonne cette fois aux alentours de 50% (soit 10% de moins par rapport à certains actes du sexisme élémentaire et 30% de moins par rapport au sexisme élémentaire injurieux).

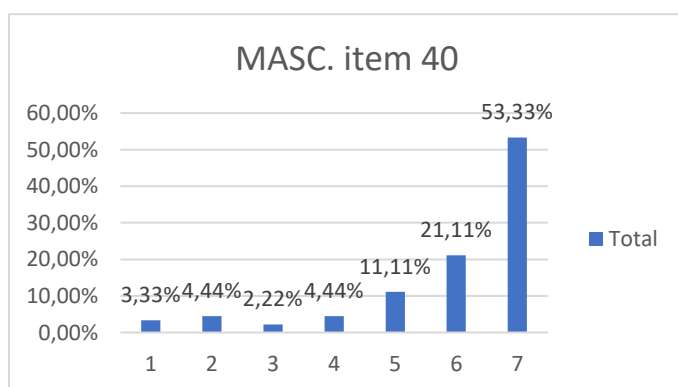


Figure 9. Perception globale de l’item 40

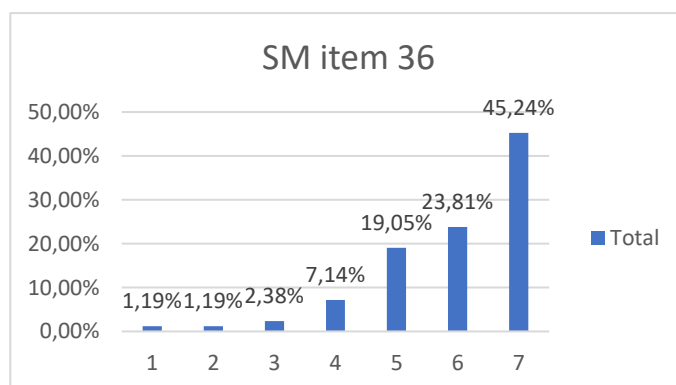


Figure 10. Perception globale de l’item 36

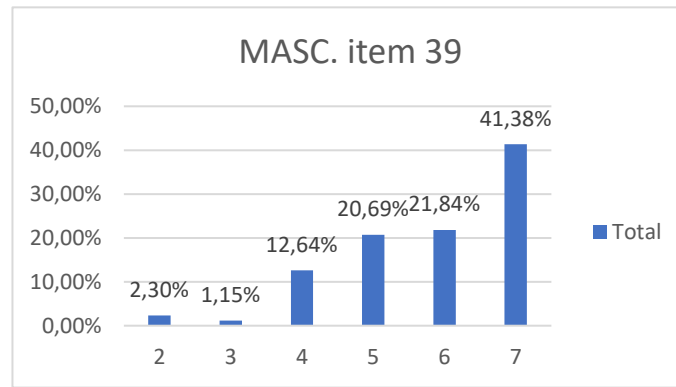


Figure 11. Perception globale de l'item 39

Quant au sexisme moderne générique, on peut observer sur le graphique suivant que son taux de problématicité baisse de manière conséquente (39,5% aux échelons 6 et 7 et 54% avec l'échelon 5) et fait l'objet d'une perception tout à fait dissensuelle : **le sexisme moderne générique est à peine majoritairement problématique, et est loin de faire l'unanimité**. Ces résultats peuvent s'interpréter, en partie du moins, comme l'indice d'une non-conscience de la prévalence globale et de l'étendue du sexisme dans notre vie quotidienne (Becker et Swim 2011 : résumé).

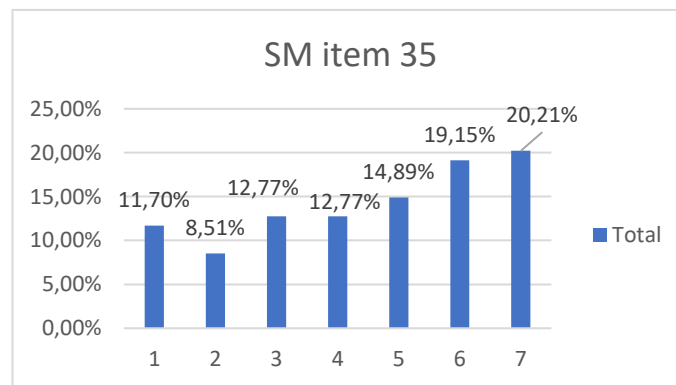


Figure 12. Perception globale de l'item 35

5.1.2.3. Perception du sexisme objetisant (explicite ou implicite/bienveillant)

L'analyse du sexisme objetisant a révélé que deux des six items (25 et 30) diffèrent significativement des quatre autres (26, 29, 32, 33) et l'un de l'autre. Ces écarts, je les explique par une construction non équivalente des items. Après analyse et réflexion, tous me semblent bel et bien appartenir au sexisme objetisant, mais la réduction opérée par ce dernier est plus implicite pour les items 25¹⁴⁹ (SOG) et 30¹⁵⁰ (SOE) que pour les quatre autres items. Suite à cet implicite, l'axiologie positive/bienveillante des items 25 et 30 n'est pas *neutralisée* et l'attention peut alors être fixée sur elle. Au contraire, les quatre autres items, qui convoquent également une axiologie positive, opèrent une réduction des femmes à leur corps plus explicite, ce qui rend plus *subtile*, moins *influyente*, plus *neutre* leur axiologie positive. C'est du moins ce

¹⁴⁹ Item 25 : « Mélanie ? Ah ben, ça fait longtemps qu'on ne l'a plus vue ! Qu'est-ce qu'elle devient ? Félicitations pour son mariage, d'ailleurs ! Maintenant, il ne lui reste plus qu'à nous faire un enfant ! ».

¹⁵⁰ Item 30 : « Je ne comprends pas comment une jolie femme comme elle peut être encore célibataire ! ».

que j'ai déduit de la comparaison des items 26¹⁵¹ (SOG ; restriction explicite : *on n'est pas vraiment femme avant de*, injonction et généralisation explicites : *toute femme doit*), 29¹⁵² (SOE ; restriction explicite : *tant que*), 32¹⁵³ (SOS) et 33¹⁵⁴ (SOS). Il me semble que c'est encore le degré d'explicitation de la réduction qui fait différer la perception entre les items 25 (injonction relativement implicite : *il ne lui reste plus qu'à*) et 30 (tout à fait implicite).

En ce sens, **l'axiologie positive/bienveillante du sexisme objetisant fonctionnerait relativement au degré d'explicitation de la conception réductrice** (restriction et/ou obligation), et mes items appartiendraient à deux types de sexisme objetisant différents : un **sexisme objetisant à axiologie bienveillante et à réduction implicite** que j'appellerai sexisme objetisant bienveillant (SOB ; items 25 et 30) et un **sexisme objetisant à axiologie bienveillante et réduction explicite** que je continuerai à appeler sexisme objetisant (SO ; items 26, 29, 32 et 33). **L'axiologie bienveillante ne suffirait donc pas à annuler ou nuancer fortement toute problématique**, à priori. Cette hypothèse rejoint les résultats obtenus pour le sexisme bienveillant.

En ce qui concerne le sexisme objetisant (explicite), les quatre actes insultants sexistes bénéficient d'une **perception majoritairement problématique** (minimum 77% de problématique). Cette perception est **consensuelle** pour le SOS et pour le SOE. Pour le SOG, la situation est plus difficile à évaluer à première vue. L'analyse des variables secondaires montre que la perception de ce sous-type est particulièrement dissensuelle entre différents sous-groupes, et qu'elle diffère significativement de la perception du SOS pour les femmes. Comment expliquer l'écart entre le SOS et les SOE/SOG ? Je pense que cette différence pourrait s'expliquer par le travail de **conscientisation féministe** de ces dernières années sur la culture du viol et le harcèlement sexuel, le SOS s'y rapprochant le plus. Aussi, l'hypersexualisation discursive des femmes aurait tendance à être vécue avec **plus de violence – transgressant des tabous sociolangagiers** de mieux en mieux établis et/ou accompagnant des actes de violences physiques comme les agressions sexuelles – et sa signification sexiste en serait **plus explicite et plus facilement objectivable**.

¹⁵¹ Item 26 : « Comme on dit chez moi, on n'est pas vraiment femme avant d'avoir été mère. Faire un enfant, c'est inoubliable. Toute femme doit un jour ressentir ça ! »

¹⁵² Item 29 : A : « Ta collègue m'a dit que vous alliez avoir une nouvelle patronne au boulot. Je la connais, elle est super compétente. ». B : « Oh, tu sais, tant qu'elle est jolie ! ».

¹⁵³ Item 32 : « Maintenant, avec mes potes, on juge les séries à la poitrine des actrices ! ».

¹⁵⁴ Item 33 : A : « J'ai rencontré les nouveaux voisins de ma sœur, hier. On a discuté durant une bonne heure. Ils sont super cools. Le mari est instituteur primaire, vraiment très sympa. ». B : « Ah oui, et la femme ? ». Il répond : « Je ne sais pas, je ne lui ai pas trop parlé, mais elle a une belle poitrine. On comprend ce qu'il lui trouve ! »

Comme pour le sexisme moderne et le masculinisme spécifiques, **la courbe du sexisme objetisant commence légèrement à s'affaïsser par rapport à celle du sexisme élémentaire** : le mode plafonne à 50% et le taux de problématicité perd quelques pourcents.

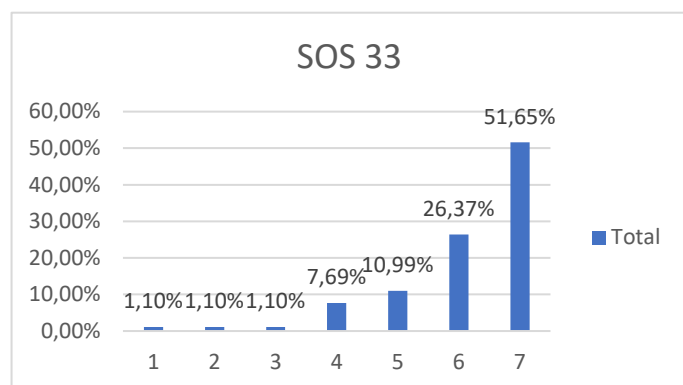


Figure 13. Perception globale de l'item 33

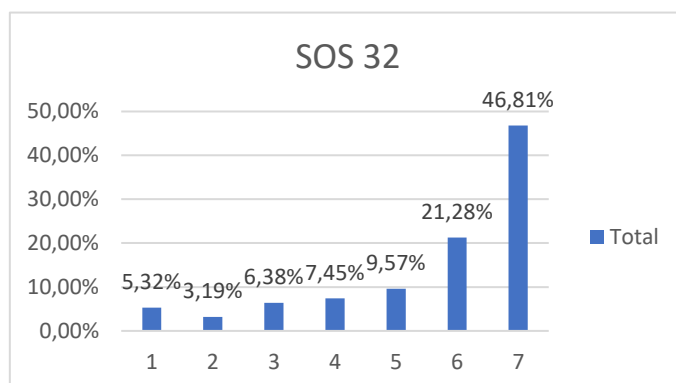


Figure 14. Perception globale de l'item 32

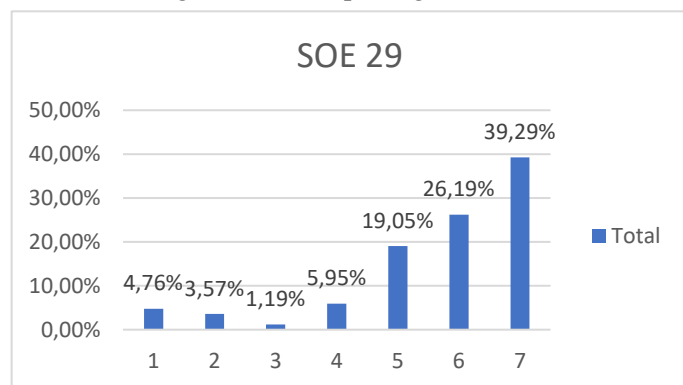


Figure 15. Perception globale de l'item 29

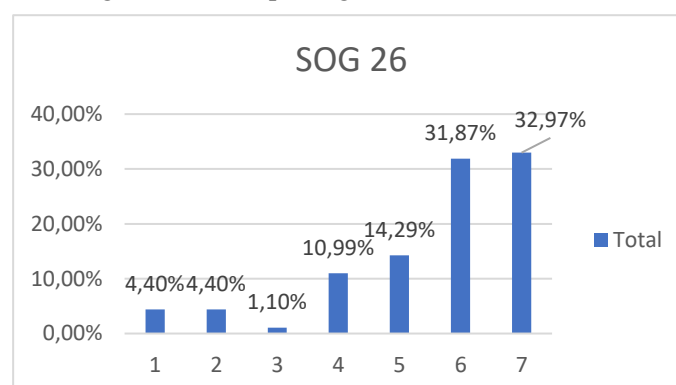


Figure 16. Perception globale de l'item 26

En ce qui concerne les items du **sexisme objetisant bienveillant (implicite)** – qui sont significativement différents l'un de l'autre –, les courbes sont proches de celles du sexisme bienveillant et les items sont en partie (25) ou presque totalement (30) équivalents aux items du sexisme bienveillant – ce qui tend à consolider l'hypothèse d'un *sexisme objetisant bienveillant*. Pour l'item 25, la problématicité reste majoritaire (presque 34% pour 6 et 7 et 64% avec 5) mais elle devient dissensuelle et la courbe s'est affaïssée par rapport aux types de sexisme précédents (SE ; SM/MASC. spécifiques ; SO) : le mode a changé (5) et plus d'un tiers des répondant.e.s trouve l'énoncé non problématique ou est indécis (échelons 1 à 4). Pour l'item 30, la courbe s'est totalement affaïssée – même si le mode reste à 5 – et la perception, qui n'est plus majoritairement problématique (42% aux échelons 5 à 7), est tout à fait dissensuelle. **Il semble ainsi que le sexisme objetisant bienveillant (implicite) est sujet à une perception dissensuelle et que sa problématicité ait tendance à être relativisée, diminuée, peut-être banalisée.**

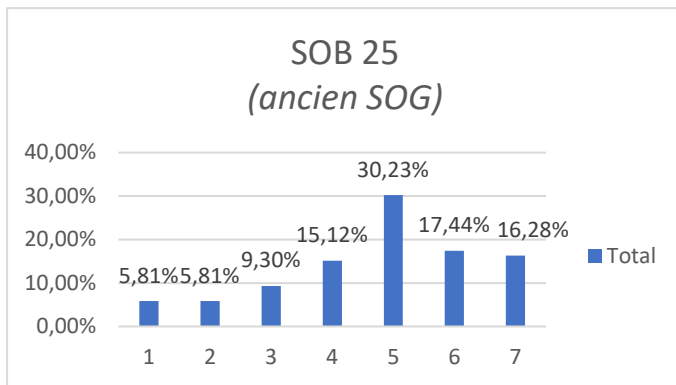


Figure 17. Perception globale de l'item 25

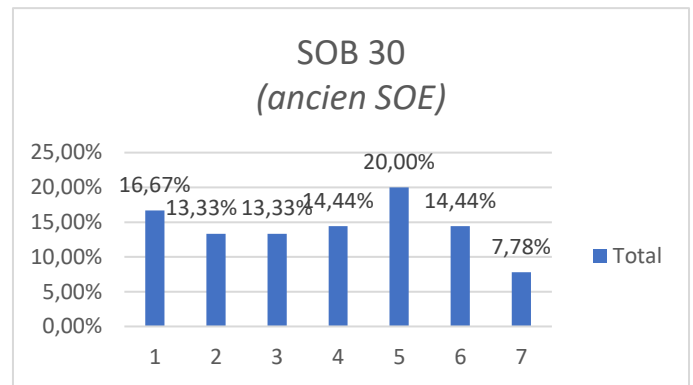


Figure 18. Perception globale de l'item 30

5.1.2.4. Perception du sexisme inversé (vers les hommes et vers les femmes)

Les résultats de l'analyse montrent que les items 65¹⁵⁵ et 66¹⁵⁶, qui appartiennent à deux types de sexisme inversé différents (respectivement SE et SO), reçoivent des résultats équivalents, tant lorsque le sexisme inversé est dirigé vers les hommes (SI.T(h) : les hommes sont témoins) que lorsqu'il est dirigé vers les femmes (SI.T(f) : les femmes sont témoins). Statistiquement, le sexisme inversé vers les femmes n'est pas non plus significativement différent du sexisme inversé vers les hommes lorsque les items sont comparés séparément (65T(f) vs 65T(h) ; 66T(f)vs66T(h)), mais il le devient lorsque les items sont assemblés (65.T(h) et 66.T(h), et de même pour les T(f)). L'analyse des variables secondaires montre que le sexisme inversé vers les femmes est significativement perçu comme moins problématique que le sexisme inversé vers les hommes par certains sous-groupes de répondant.e.s.

L'observation des courbes générales suggère également que les deux sexismes inversés sont perçus différemment et que **le sexisme inversé envers les hommes bénéficie d'une problématique (légèrement) plus élevée que le sexisme inversé envers les femmes**. En effet, le **SI.T(h)** fait l'objet d'une perception **majoritairement problématique** (minimum 75% de problématique) et **consensuelle**, tandis que le **SI.T(f)** fait l'objet d'une perception **majoritairement problématique** (maximum 69%) mais **davantage dissensuelle** : le mode plafonne à 30%, et l'on peut observer que les échelons 1 à 5 progressent tandis que les échelons 6 et 7 régressent (moins 15% pour l'item 65 ; moins 21% pour l'item 66). La courbe du SI.T(h), similaire à celles des types précédents (SE ; SM/MASC. spécifiques ; SOS et SOS), s'affaisse encore légèrement (le taux de problématique et le mode perdent en moyenne quelques

¹⁵⁵ Item 65 : « Ce serait bien qu'Antoine arrête de pleurer après son ex-copine, il devrait être un peu moins sensible et garder un peu de dignité, je trouve. Il ne se comporte pas comme un homme ! ».

¹⁵⁶ Item 66 : « Je suis passé saluer ton frère, hier. Ça ne lui ferait pas de mal de faire un peu de sport en salle, il n'est pas très costaud. Tel qu'il est maintenant, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un homme ! ».

pourcents), et la courbe du SI.T(f), plus affaissée que celle du SI.T(h), se situe entre celle plus élevée du SOG (26) et celle plus basse du SM générique (35).

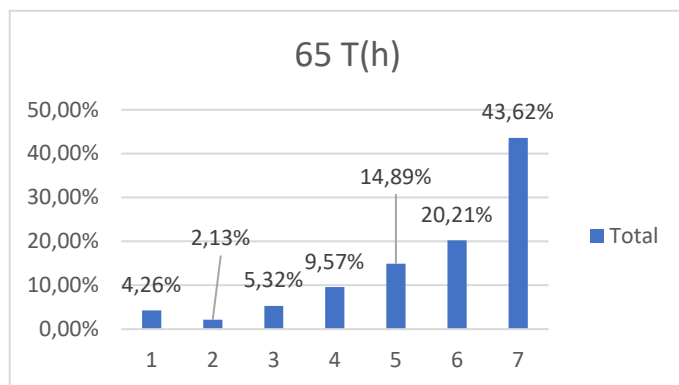


Figure 19. Perception globale de l'item 65.T(h)

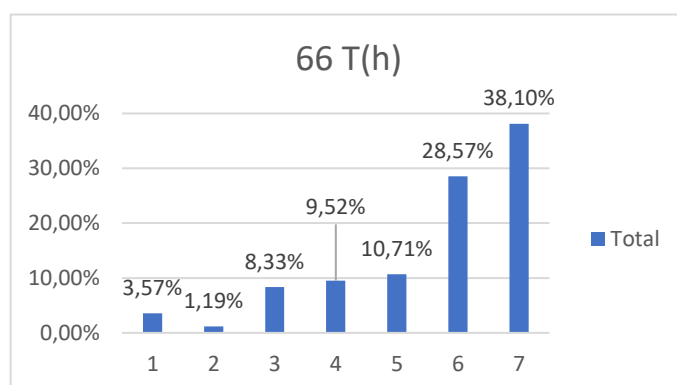


Figure 20. Perception globale de l'item 66.T(h)

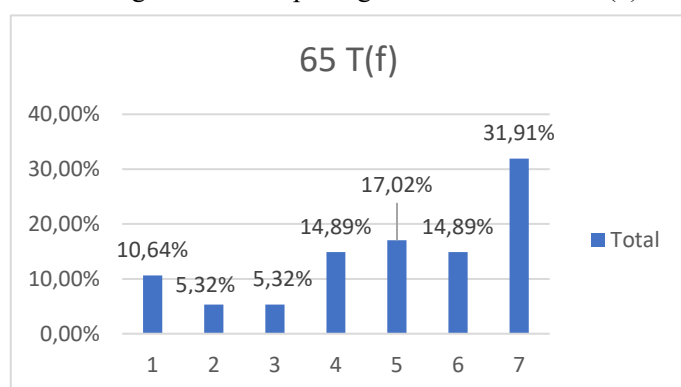


Figure 21. Perception globale de l'item 65.T(f)

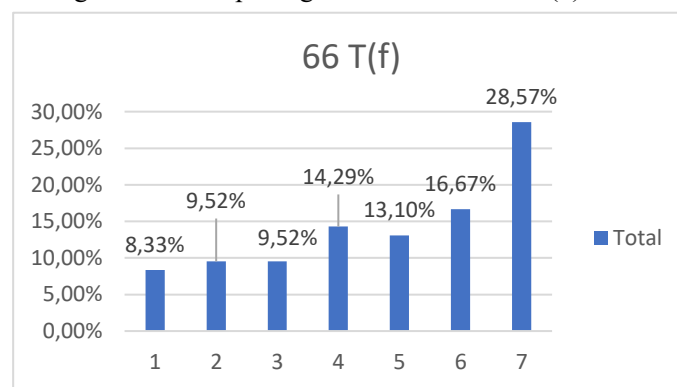


Figure 22. Perception globale de l'item 66.T(f)

Cette divergence entre le SI.T(f) et le SI.T(h) suggère qu'une partie de ma population n'est pas suffisamment sensibilisée au sexisme pour comprendre sa logique binaire, dichotomique et systémique.

5.1.2.5. Perception du sexisme bienveillant et du sexisme ambivalent

En matière de sexisme bienveillant, j'ai obtenu des résultats assez hétérogènes. Les items de la différenciation complémentaire des genres (DCG) sont à première vue équivalents, mais leur problématique est plus élevée que pour les autres sous-types du sexisme bienveillant. De plus, les items de l'intimité hétérosexuelle (IH) sont significativement différents l'un de l'autre¹⁵⁷, bien que leurs courbes aient une certaine cohérence (l'une est plus accentuée que l'autre, mais les tendances sont plus ou moins similaires). En ce qui concerne le paternalisme protecteur (PP), les items sont cette fois encore significativement différents, mais tandis que l'un des items obtient des résultats similaires à l'IH, l'autre item bénéficie d'une problématique significativement plus élevée que l'ensemble des items du sexisme bienveillant. Comment expliquer ces résultats hétérogènes ?

¹⁵⁷ L'item 51 est d'ailleurs significativement différent de tous les autres items du sexisme bienveillant.

Je commencerai par l’item du PP qui a obtenu une problématicité nettement supérieure (48¹⁵⁸). Il m’est apparu qu’il n’était pas équivalent, d’un point de vue théorique, à l’autre item du PP (47¹⁵⁹). En effet, la *règle* énoncée dans l’item 48 est bien plus incongrue et explicitement, car réductrice et généralisante (injonction : *toutes les femmes devraient avoir*), que celle de l’item 47 qui est communément acceptée, légitimée. L’item 48 appartiendrait en ce sens à une sorte de *sexisme ambivalent*¹⁶⁰, **résultat de l’association de l’axiologie bienveillante et d’une conception explicitement réductrice de la Femme en tant qu’essence** (et non en tant qu’apparence, que corps). Cette hypothèse me semble s’inscrire dans la continuité de la distinction entre le sexisme objetisant à axiologie positive explicitement réducteur – l’équivalent objetisant du sexisme ambivalent – et le sexisme objetisant bienveillant implicitement réducteur – l’équivalent objetisant du sexisme bienveillant. Autrement dit, **la perception du sexisme discursif serait simultanément influencée par l’axiologie mobilisée et par le degré d’explicitation de la conception infériorisante du genre féminin (laquelle dépend notamment de la généralisation et/ou de la réduction – qui peut prendre la forme d’une restriction¹⁶¹ ou d’une injonction¹⁶²)**. Cette supposition rejoint d’ailleurs deux critères de ma typologie¹⁶³.

Comme on peut l’apercevoir sur les graphiques suivants, l’item 48 (sexisme ambivalent, SA) a d’ailleurs une courbe similaire aux items du sexisme objetisant (SOE et SOS, du moins).

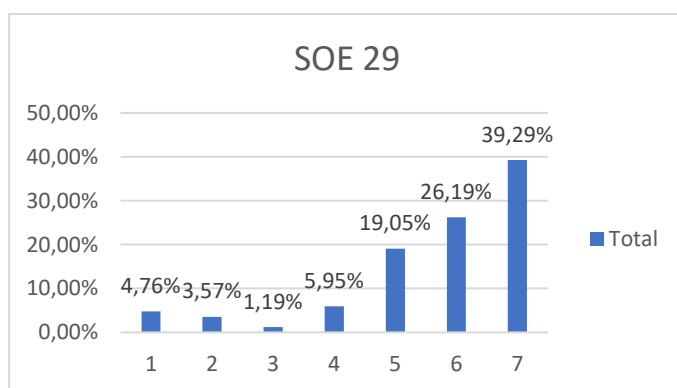


Figure 23. Perception globale de l’item 29

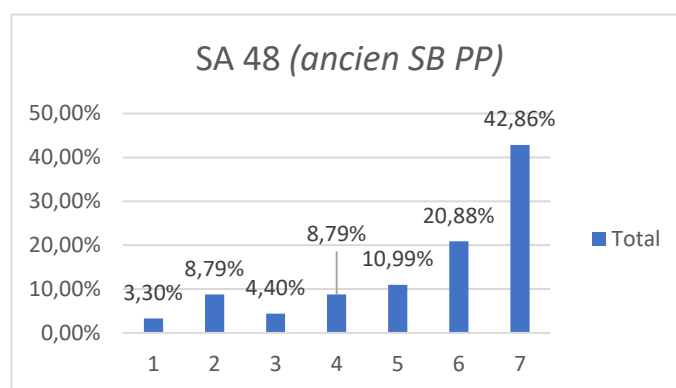


Figure 24. Perception globale de l’item 48

¹⁵⁸ Item 48 : « Aujourd’hui, le harcèlement, c’est un vrai problème. Toutes les femmes et les filles devraient avoir un homme pour les protéger quand elles se baladent en rue, dans le bus, ou dans certains quartiers dans lesquels elles n’osent plus se rendre le soir. ».

¹⁵⁹ Item 47 : « Il s’est battu avec sa meilleure amie. Pourtant, je lui ai bien appris qu’on ne frappe pas une femme, dans aucune circonstance. C’est un élément essentiel de mon code moral. Je trouve ça tout simplement inconcevable. ».

¹⁶⁰ Cette appellation m’a été inspirée par un article de Marie Sarlet et Benoit Dardenne (2012), qui soulignent avec clarté l’ambivalence du sexisme bienveillant.

¹⁶¹ On retrouve la restriction dans l’item 29 du SOE, par exemple.

¹⁶² On retrouve l’injonction dans l’item 26 du SOG et dans l’item 48 du SA, par exemple.

¹⁶³ Pour rappel : degré d’explicitation (DE) ; axiologie ; composantes thématiques.

Si l'on écarte l'item 48, comment peut-on expliquer la divergence perceptive entre les items de la DCG d'une part, et ceux des deux autres sous-types (PP et IH) d'autre part ? Il me semble qu'on peut l'expliquer une fois encore par une différence de degré d'explicitation. En effet, les items de la DCG s'appuient sur des **croyances généralisantes** sur l'essence du genre féminin, tandis que les items du PP et, surtout, de l'IH ont une dimension plutôt individualisante. La DCG serait plus explicitement sexiste en raison de l'interdiscours féministe qui condamne particulièrement ces stéréotypes de genre et de leur portée généralisante, qui rend le sexisme plus facilement objectivable, repérable, identifiable. La DCG constituerait en ce sens un sous-type de degré intermédiaire, sa perception étant à la fois influencée par la généralisation (essentialiste) qu'elle opère – à l'instar du sexisme élémentaire – et par l'axiologie bienveillante qu'elle convoque.

Je vais désormais passer au détail des résultats. En ce qui concerne le sexisme bienveillant DCG, on observe une perception *majoritairement* problématique (entre 50% et 57% de problématicité), mais cette perception est dissensuelle. À l'instar du SOB (25), les échelons 1 à 4 progressent et l'échelon 7 perd son statut de mode en régressant considérablement. Cette baisse conséquente de la problématicité, je l'attribue à l'**axiologie bienveillante** : la DCG n'atteint en effet pas les scores des types de sexisme qui convoquent une axiologie négative (SE, SM/MASC. spécifiques, SI.T(h) et dans une moindre mesure SI.T(f)) ou une conception explicitement infériorisante (SO). Il apparaît par ailleurs que l'item 44 fait l'objet d'une perception plus consensuelle que l'item 43, dont la perception est tout à fait polarisée (l'échelon 3 a bien progressé et l'échelon 5 régressé). Cette différence (non significative) est difficile à expliquer à première vue¹⁶⁴, mais l'analyse des variables secondaires nous apprendra qu'elle n'est pas anodine.

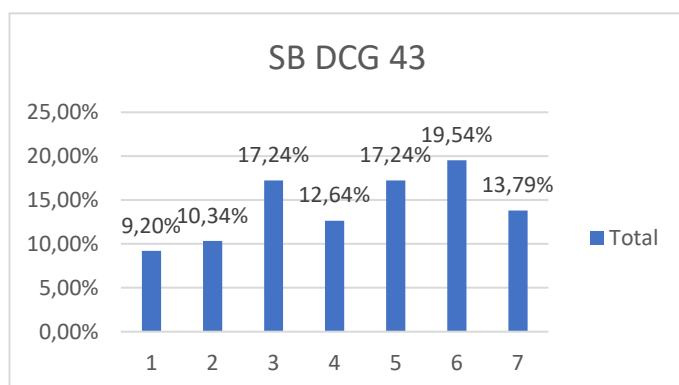


Figure 25. Perception globale de l'item 43

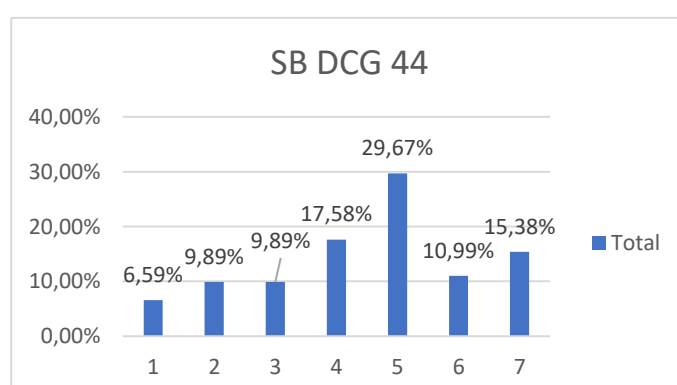


Figure 26. Perception globale de l'item 44

¹⁶⁴ Pour un détail de mes hypothèses, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

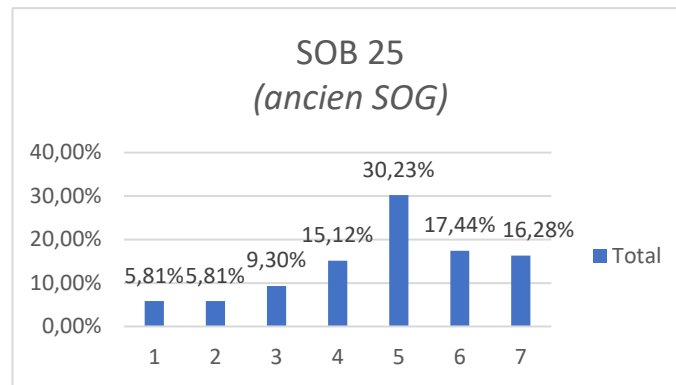


Figure 27. Perception globale de l'item 25

En ce qui concerne les sous-types PP et IH, la courbe de problématique régresse et les tendances s'inversent : **pour la première fois, la perception est majoritairement non problématique** (de 38% à 11% de problématique). Si la perception est dissensuelle et polarisée pour les items 47 (PP) et 52 (IH), ce qui fait écho à la perception des items bienveillants du SOB (25 et 30) et de la DCG, elle devient nettement consensuelle pour l'item 51 (IH), qui est d'ailleurs significativement différent des deux autres items. L'écart entre les items est difficile à expliquer. Il se pourrait que l'item 51¹⁶⁵ soit moins objectivement sexiste que l'item 52¹⁶⁶, ou plutôt qu'il soit plus difficilement identifiable comme du sexisme, plus subtil : si l'item 52 met plus explicitement en scène la figure de *l'épouse modèle qui prépare le repas pour l'époux qui rentre du travail* (sous-entendant qu'elle, ne travaille pas), l'item 51 semble davantage instituer une relation de complémentarité et de solidarité (on peut se ressourcer mutuellement) due à une situation particulière (la promotion). Ainsi, la différence perceptive serait à nouveau due à une différence d'explicitation¹⁶⁷. L'analyse des variables secondaires devrait nous éclairer sur ce point. **Toujours est-il que l'axiologie bienveillante, associée à une dimension individualisante, semble être un facteur influent de baisse de problématique du sexisme discursif, et que l'intimité hétérosexuelle peut être très difficilement perçue comme problématique.**

¹⁶⁵ Item 51 : « Je bosse sans arrêt, avec cette nouvelle promotion. Heureusement que ma compagne est toujours là pour me soutenir et que je sais que je peux compter sur elle. C'est un véritable pilier pour moi, avec toute son attention et sa bienveillance. Honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais sans elle : c'est grâce à elle que je me ressource le week-end pour mieux attaquer la semaine. ».

¹⁶⁶ Item 52 : « Depuis que je suis avec Marie, je suis comme une plante qui a tout le terreau qu'il lui faut pour pousser normalement. Elle m'apaise tellement quand je rentre le soir, toujours présente et disponible. Elle m'écoute avec patience, elle me console, elle est aux petits soins pour moi, je te jure, c'est uneoureuse incroyable, je ne la changerais pour rien au monde, j'en ai trop besoin ! ».

¹⁶⁷ Pour un détail de mes hypothèses, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

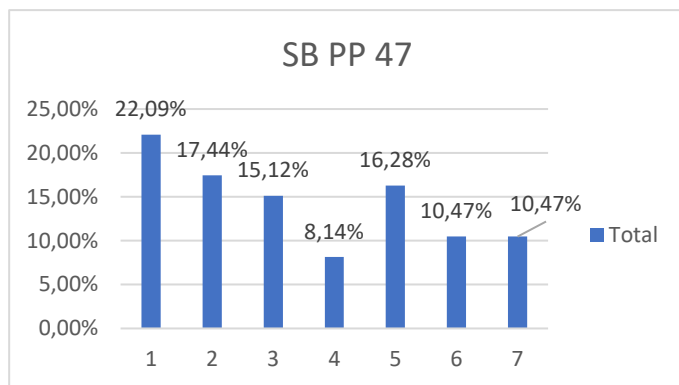


Figure 28. Perception globale de l'item 47

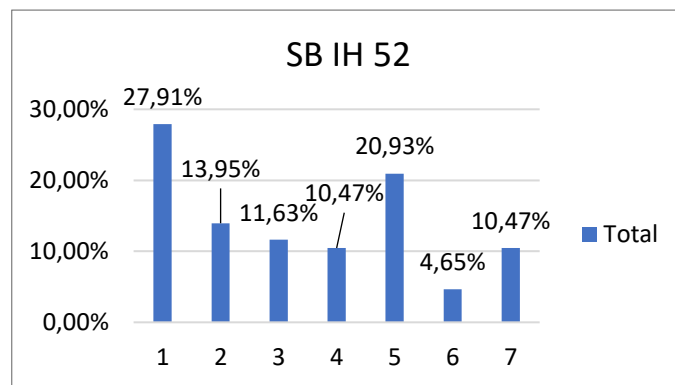


Figure 29. Perception globale de l'item 52

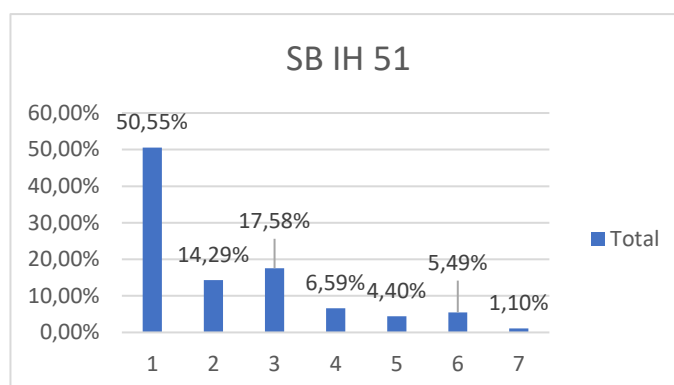


Figure 30. Perception globale de l'item 51

En résumé, il se pourrait que le *sexisme bienveillant* regroupe des réalités discursives hétérogènes qu'il s'agirait de distinguer en différents types. La perception de ma population semble dans tous les cas soumise à la **tension entre, d'une part, les marques explicites d'une conception infériorisante du féminin et, d'autre part, l'axiologie bienveillante**. Face à cette hétérogénéité théorique potentielle (entre les sous-types), **la perception des actes insultants du sexisme bienveillant est elle aussi hétérogène, polarisée, pour ne pas dire conflictuelle** – à l'exception, peut-être, de certaines actualisations de l'intimité hétérosexuelle, qui illustrent la force de la *matrice hétérosexuelle* dont parle Judith Butler (Mondada 2011 : 17).

5.1.2.6. Perception du sexisme subtil et du sexisme conventionnel

Les résultats tendent à montrer qu'il n'existe pas de différence significative entre la perception du sexisme subtil (SS) et la perception du sexisme conventionnel (SC), ni entre la perception du sexisme conventionnel polémique (SCP) et du sexisme conventionnel non polémique (SCNP). Sur les cinq actes insultants qui appartiennent à ces deux types, quatre

(55¹⁶⁸, 59¹⁶⁹, 60¹⁷⁰ et 64¹⁷¹) font l'objet d'une **perception majoritairement et consensuellement non problématique**. Comme on peut le voir sur les graphiques suivants, la **courbe de problématique s'est tout à fait inversée par rapport aux types précédents** (SE ; SM/MASC. spécifiques ; SO ; SA ; SI.T(h)) : le mode est de minimum 50% à l'échelon 1, et la problématique est inférieure à 20%. Le faible taux de problématique obtenu par le SCP, en particulier pour le terme *mademoiselle* (60) qui a suscité de vifs débats dans la sphère médiatique, est quelque peu étonnant : peut-être peut-on y soupçonner un **effet de contraste** lié au format de l'enquête ? J'y vois également un indice que ma population n'est pas constituée uniquement de militant.e.s féministes.

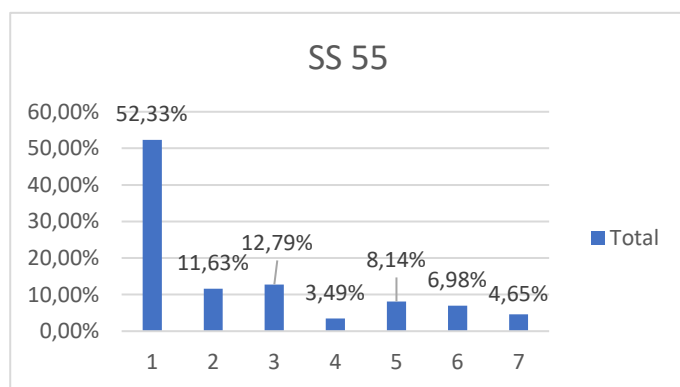


Figure 31. Perception globale de l'item 55

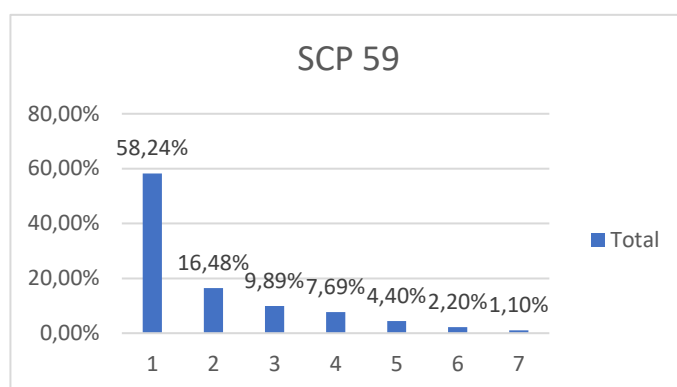


Figure 32. Perception globale de l'item 59

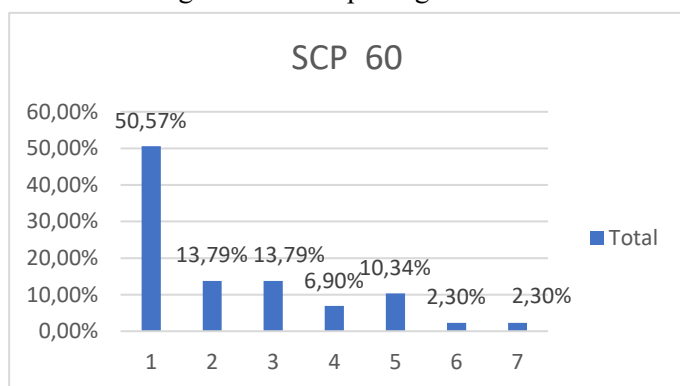


Figure 33. Perception globale de l'item 60

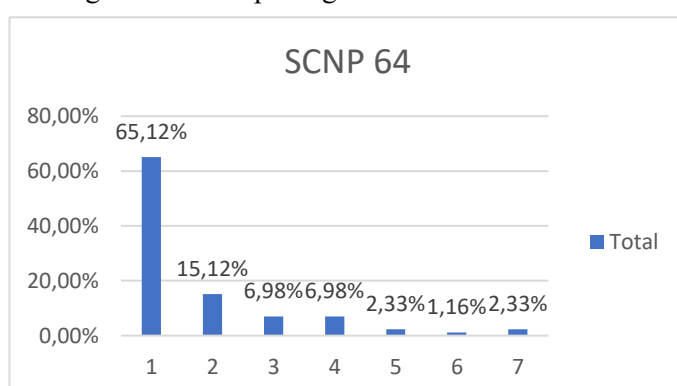


Figure 34. Perception globale de l'item 64

L'item 56¹⁷² (SS) a obtenu un taux de problématique plus élevé (presque 28%) et est significativement différent des items 55, 59 et 64. Comme on l'aperçoit sur le graphique suivant, sa courbe est légèrement différente : sa perception reste majoritairement non

¹⁶⁸ Item 55 « Ah, si jamais ton fils et ta fille cherchent toujours un travail d'étudiant, on recrute un livreur et des vendeuses pour la boutique, ils sont les bienvenus ! ».

¹⁶⁹ Item 59 : « La libération des deux journalistes est incroyable. Elles n'avaient plus beaucoup d'espoir, apparemment. En tant que fervent défenseur des droits de l'Homme, j'ai été assez content de l'apprendre ! ».

¹⁷⁰ Item 60 : « Puis-je ravoir un peu de vin, s'il vous plait ? Je vous remercie, mademoiselle. ».

¹⁷¹ Item 64 : « J'ai croisé Monsieur et Madame Henrion en train de se promener avec leur petite-fille, hier. Ils vont bientôt repartir en Bretagne. ».

¹⁷² Item 56 : « Ma mère a adoré les assortiments floraux des fleuristes. C'est vrai qu'ils étaient magnifiques, roses et mauves, très subtils, très féminins, une merveille ! ».

problématique, mais elle se situe en zone grise entre le consensus et le dissensus, étant donné qu'elle est polarisée (15% de réponses à l'échelon 4 et 19% à l'échelon 5, soit plus d'un tiers des répondant.e.s). Ce taux plus élevé peut s'expliquer assez facilement, dans la continuité de mes hypothèses : l'adjectif *féminin* a été largement discuté par **l'interdiscours féministe** et est particulièrement explicite (notamment grâce à sa dimension généralisante). Il sera intéressant d'y prêter attention lors de l'analyse des variables secondaires.

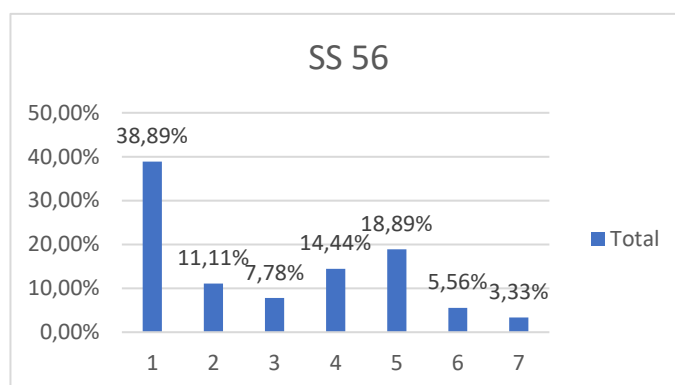


Figure 35. Perception globale de l'item 56

Quant au sixième et dernier item (63)¹⁷³, il obtient un taux de problématique particulièrement élevé vis-à-vis des quatre premiers items dont il est théoriquement le plus proche. Cette hausse de problématique pourrait s'expliquer par une médiatisation dont je ne serais pas informée, d'autant que la courbe de l'item est similaire à celle de l'item 56. Mais il est également probable qu'une autre source de problématique soit intervenue. Elle pourrait être le registre de langue plus familier ou une suspicion de pauvrophobie (classisme). Au vu des résultats globaux obtenus pour le sexisme conventionnel (ce qui exclut la prise en compte des items 55 et 56), je penche davantage pour cette seconde hypothèse, et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de laisser l'item de côté¹⁷⁴.

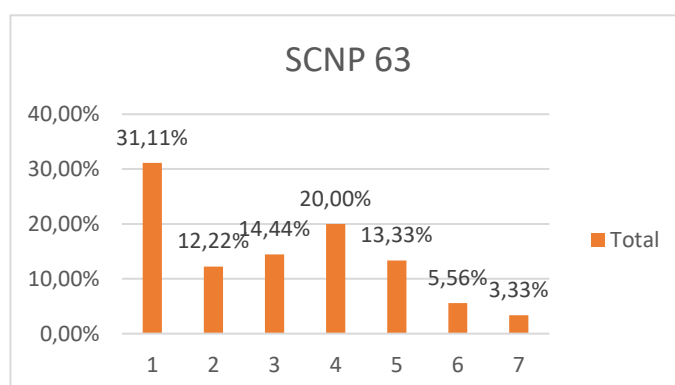


Figure 36. Perception globale de l'item 63

¹⁷³ Item 63 : « Les gens aimeraient retrouver du pouvoir d'achat, pour pouvoir mettre de la nourriture saine dans le panier de la ménagère. Aujourd'hui, se nourrir correctement est devenu difficile. ».

¹⁷⁴ L'analyse des variables secondaires ne m'a pas permis de trancher.

5.1.2.7. Perception des cas-limites

Les trois cas-limites (69¹⁷⁵, 70¹⁷⁶ et 71¹⁷⁷ ; CL) ont donné lieu à des perceptions significativement différentes. Le **cas-limite 70**, qui se rapproche le plus du sexisme objetisant bienveillant (SOB SOE), obtient des résultats similaires : **sa perception est presque majoritairement problématique** (48% de problématicité), **et est dissensuelle, polarisée**. Il se pourrait donc qu'il y ait à l'heure actuelle, dans notre société, une **confusion à propos de la signification sexiste du sexisme objetisant, c'est-à-dire à la fois une surdétermination** (échelons 5 à 7) **et une hésitation** (échelon 4). Au vu des campagnes de sensibilisation actuelles sur le harcèlement sexuel, cette confusion n'est pas étonnante au sein d'une population composée principalement de femmes, de personnes sensibilisées à l'égalité entre les genres et relativement informées des discours féministes. Il me semble également possible de déclarer que **cette confusion n'est pas gratuite** : si l'énoncé n'est pas objectivement sexiste en lui-même, dans sa matérialité, il acquiert dans notre société une signification indéterminée, qui fait écho à l'objectisation constante des femmes et aux réalités violentes auxquelles elles sont confrontées. L'analyse des variables secondaires apportera des compléments d'information importants quant à cette confusion.

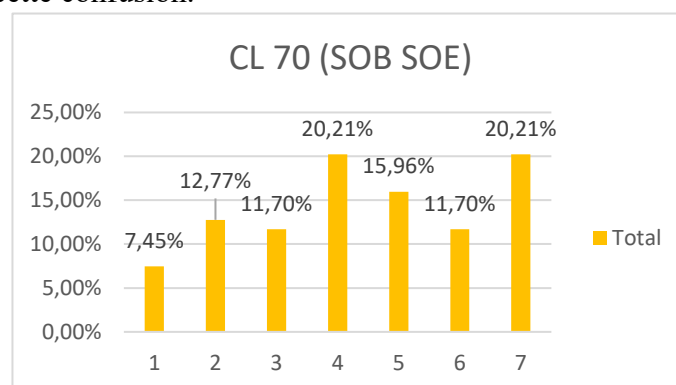


Figure 37. Perception globale de l'item 70

Quant aux résultats obtenus par les cas-limites 69 et 71, ils montrent que la confusion qui entoure la signification sexiste du sexisme objetisant n'est pas générale, et qu'il se pourrait fort qu'elle y soit circonscrite. Les deux cas-limites font l'objet d'une perception majoritairement non problématique. Mais ils sont également significativement différents, et la perception du cas-limite 71 est nettement consensuelle, tandis que celle du cas-limite 69 se situe presque en zone grise (les échelons 3 à 5 comptent autant de réponses que l'échelon 1). La différence de

¹⁷⁵ Item 69 : « J'ai découvert une écrivaine pas très connue récemment. Elle a reçu un prix, je me suis dit : pourquoi pas ? Du coup, j'ai acheté ses livres. Je n'aurais pas dû. Son style est plat, l'histoire est toujours un drame sentimental mal ficelé. Je ne vous la conseille pas, elle écrit très mal. ».

¹⁷⁶ Item 70 : « Je vais avoir une nouvelle voisine. J'espère qu'elle sera jolie ! ».

¹⁷⁷ Item 71 : « Personnellement, et ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais je n'aime absolument pas la couture. Ma femme, elle, elle adore. Chacun son truc, comme on dit, mais moi, je trouve ça absolument ennuyeux. ».

problématicité pourrait être à une différence de capitale symbolique (la littérature *versus* la couture), mais il est tout aussi probable qu'elle soit liée à la nature de la cible qui fait l'objet d'un discours de critique (une personne, via ses compétences d'écriture *versus* une pratique). Le fait que le distracteur 5, qui est une critique dirigée vers une personne, ait une courbe similaire à celle du cas-limite 69 me fait pencher vers la seconde hypothèse : il n'y aurait, pour le cas-limite 69, aucune surdétermination/indétermination, et la problématicité serait davantage due au genre discursif (la critique) qu'à une indétermination du sexisme.

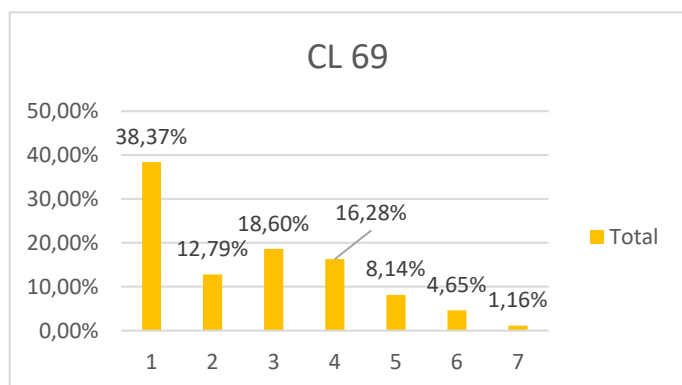


Figure 38. Perception globale de l'item 69

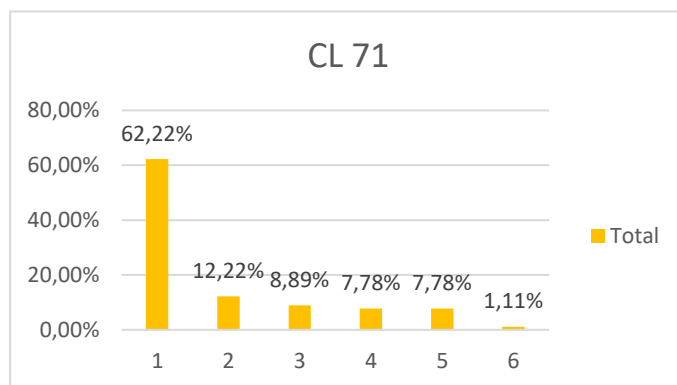


Figure 39. Perception globale de l'item 71

5.1.2.8. Perception des distracteurs

L'analyse des distracteurs m'a permis de dresser plusieurs constats. Premièrement, elle montre que mes répondant.e.s ont répondu au questionnaire avec un minimum de sérieux et qu'ils ont compris la consigne qui leur était communiquée. C'est ce que l'on peut déduire des taux obtenus par le distracteur 1 et le distracteur 6, censés représentés deux extrêmes de problématicité.

Deuxièmement, et c'est sur ce point que je m'attarderai, les résultats des distracteurs sont des points de repère en matière de problématicité discursive : ils me permettent en effet de déterminer partiellement quelle est la problématicité de certaines pratiques discursives ciblant des hommes, à savoir le **discours de haine classiste avec une insulte lexicalisée** (distracteur 1¹⁷⁸), une **insulte injurieuse non adressée** (distracteur 2¹⁷⁹), une **insulte littéraire lexicalisée non adressée** et non injurieuse (distracteur 3¹⁸⁰), une **critique classiste ciblant une personne**

¹⁷⁸ Distracteur 1 : « Mon oncle, qui vit dans le sud, s'est fait cambrioler. Le voleur était un chômeur du coin. Va falloir sérieusement commencer à gérer ces parasites. ».

¹⁷⁹ Distracteur 2 : « Ce matin, sur l'autoroute, il y a un type qui est resté sur la bande du centre pendant cinq minutes. Quel connard ! ».

¹⁸⁰ Distracteur 3 : « Ce matin, sur l'autoroute, il y a un type qui est resté sur la bande du centre pendant cinq minutes. Encore un conducteur à l'intelligence de brosse de w.c. qui a trouvé son permis au fond d'une poubelle ! ».

(distracteur 4¹⁸¹), une **critique en zone grise** ciblant une personne (distracteur 5¹⁸²) et un **commentaire de soutien bienveillant** non insultant (distracteur 6¹⁸³). À l'exception du distracteur 6, l'ensemble de ces distracteurs sont (relativement) insultants (infériorisation d'une identité), mais les distracteurs 1 et 4 ont la particularité de s'inscrire dans une domination sociale (le classisme), et les distracteurs 2 et 5 sont situés en zone grise entre discours de critique et discours insultant. Ces distracteurs représentent chacun une source de problématique, et leur perception m'a permis de situer des paliers de problématique, mais également d'interpréter certains résultats¹⁸⁴.

Que nous apprennent les distracteurs sur la perception de la problématique discursive ? Il apparaît que **toutes les sources de problématique discursive ne se valent pas**. En effet, la problématique décroît de manière significative selon l'ordre suivant :

- Distracteur 1 : discours de haine de l'insultance classiste doté d'une insulte lexicalisée, dont la perception est majoritairement et consensuellement problématique ;

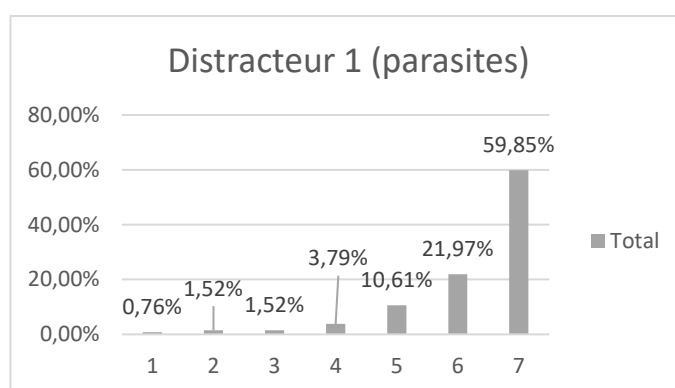


Figure 40. Perception globale de l'item 1

- Distracteur 4 : critique insultante classiste ciblant une personne, dont la perception est majoritairement problématique mais plus ou moins dissensuelle (sans l'être totalement) ;

¹⁸¹ Distracteur 4 : « J'ai croisé un ami d'enfance au magasin, la semaine passée. Il a abandonné ses études, et du coup il ne fait pas grand-chose de sa vie. C'est un peu scandaleux. ».

¹⁸² « J'ai encore été surpris par mon voisin, hier. Il a tronçonné un arbre. Seulement, l'arbre est tombé sur la barrière mitoyenne. Il y a vraiment des gens qui ont deux mains gauches ! ».

¹⁸³ Distracteur 6 : « Mon voisin est salement tombé dans les escaliers. Il est à l'hôpital depuis deux jours. Il devrait s'en sortir, mais il ne remarquera plus jamais. On va tout faire pour le soutenir ! ».

¹⁸⁴ Comme vous le lirez, j'y fais régulièrement référence pour comprendre la perception de la problématique de l'insultance sexiste.

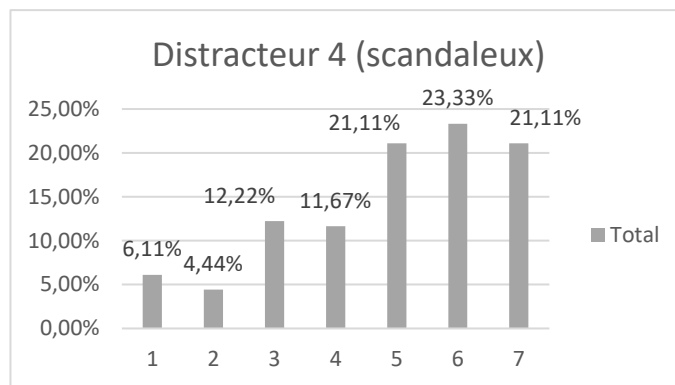


Figure 41. Perception globale de l'item 4

- Distracteurs 3 (insulte lexicalisée non adressée et non injurieuse insultante) et 2 (insulte injurieuse non adressée en zone grise)¹⁸⁵, dont la perception est *majoritairement* non problématique et nettement dissensuelle ;

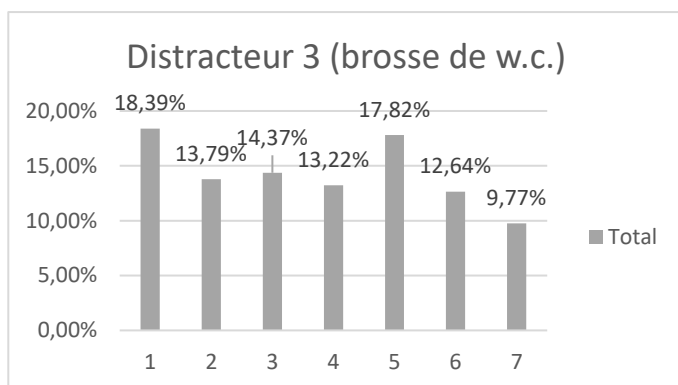


Figure 42. Perception globale de l'item 3

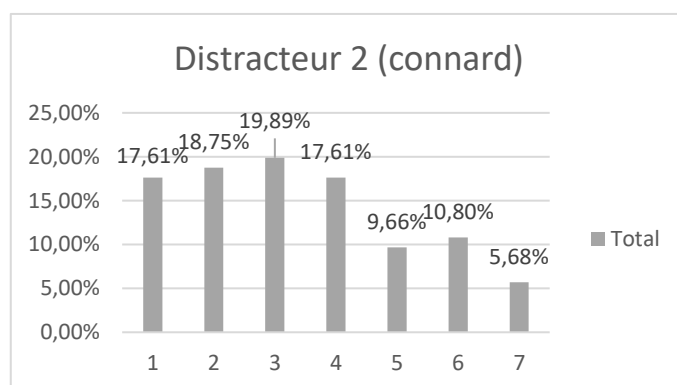


Figure 43. Perception globale de l'item 2

- Distracteur 5 : critique en zone grise ciblant une personne, dont la perception est majoritairement non problématique et relativement dissensuelle ;

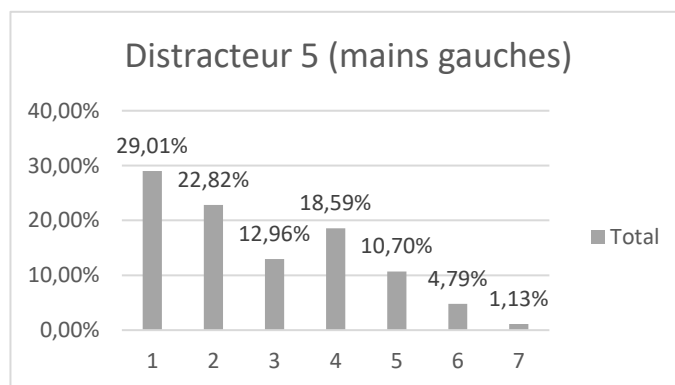


Figure 44. Perception globale de l'item 5

- Distracteur 6 : commentaire de soutien bienveillant non insultant, dont la perception est majoritairement et consensuellement non problématique.

¹⁸⁵ Les distracteurs 2 et 3 ne sont pas significativement différents.

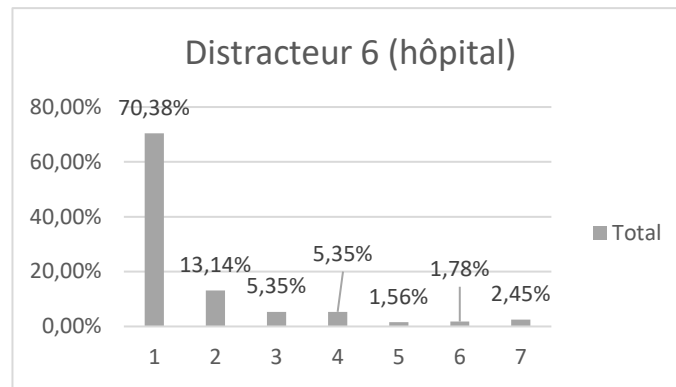


Figure 45. Perception globale de l'item 6

Ces résultats m'ont un peu étonné (je m'attendais à ce que la problématique décroisse en suivant la numérotation d'origine). Selon moi, la problématique plus élevée du distracteur 4, vis-à-vis des distracteurs 2 et 3, s'explique par le fait que la **cible** soit **connue de l'énonciateur**, alors qu'elle est inconnue pour les distracteurs 2 et 3. Ce faisant, le jugement moral est plus assumé, il a plus de poids. Or, ce jugement est un jugement classiste, c'est-à-dire qu'il s'inscrit dans un **système de domination** et de disqualification identitaire particulièrement établi dans notre société (tout comme le distracteur 1). À l'inverse, l'insultance des distracteurs 2 et 3 est *individualisante*¹⁸⁶, et leur portée sociale est donc moindre¹⁸⁷. Il semblerait donc que l'insultance liée à une domination soit, pour ma population, un facteur de problématique plus important que le registre injurieux ou qu'une insulte lexicalisée (lorsque ces deux dernières sont non adressées et non inscrites dans une domination sociale).

Que nous apprend la comparaison de ces résultats avec ceux obtenus pour le sexisme discursif ? Premièrement, il apparaît que le discours de haine sexiste (SE injurieux ; mode de 85%) est perçu comme nettement plus problématique que le discours de haine classiste (mode de 60%). Deuxièmement, la problématique du sexisme élémentaire, du sexisme objetisant, du sexisme inversé (vers les hommes) et du sexisme moderne et le masculinisme spécifiques n'est pas simplement le reflet de l'axiologie négative, sans quoi les résultats obtenus devraient s'apparenter à ceux des distracteurs 2, 3 et, plus spécifiquement, 4. Ces types bénéficient donc d'une perception élevée – sans toutefois atteindre les taux du discours de haine classiste, alors

¹⁸⁶ Certes, le distracteur 2 rattache un individu au groupe des « personnes qui ont deux mains gauches ». Mais ce groupe n'est pas discriminé dans la réalité, il n'a aucune existence sociale – à part lorsqu'il s'agit de trouver une paire de ciseaux adéquate !

¹⁸⁷ Il est vrai que le distracteur 3, étant intellectualiste, a une portée sociale lui aussi (c'est sans doute ce qui justifie son taux plus élevé de problématique vis-à-vis du distracteur 2). Toutefois, l'élitisme intellectualiste n'est pas rattaché à une **sphère de pertinence** cohérente (on parle ici des capacités de conduite), ce qui tend probablement à neutraliser sa problématique. Faire déclarer à un employeur : « Encore un travailleur à l'intelligence de brosse de w.c. qui a trouvé son diplôme au fond d'une poubelle ! » aurait probablement été perçu comme plus problématique.

que le sexisme élémentaire et que l'antiféminisme (SM et MASC.) peuvent plus ou moins s'y apparenter.

Troisièmement, on prend conscience de la relativité de la problématicité du sexisme moderne générique, du sexisme inversé (vers les femmes), du sexisme objetisant bienveillant (et du cas-limite qui s'y rattache) et du sexisme bienveillant différenciation complémentaire de genre : ceux-ci sont effectivement compris entre le distracteur 4 et les distracteurs 2 et 3. Le second palier est donc bien un palier problématique, mais cette problématicité est souvent relativisée – sans doute à cause de l'emploi d'une axiologie bienveillante (SB DCG ; SOB ; SM générique en ce qui concerne l'égalité) ou à cause de l'absence de la cible indirecte (SI.(f)). Quatrièmement, le sexisme bienveillant (PP et IH) n'est pas perçu comme plus problématique qu'une insulte (injurieuse ou lexicalisée) non adressée, et il l'est parfois moins qu'une critique assez anodine sur la maladresse (IH).

Enfin, et surtout, ces résultats mettent en relief, d'une part, que **la perception de la problématicité discursive fait l'objet d'une certaine hétérogénéité, de désaccords, et ce au-delà de l'insultance sexiste** (ce n'est pas le propre du sexisme). D'autre part, **la problématicité discursive pourrait toujours être évaluée de manière relative, en fonction d'autres sources de problématicité** – ce qui impliquerait, si cela s'avérait, que certaines formes du sexisme discursif ne seront pour ainsi dire jamais évaluées comme extrêmement problématiques (par un grand nombre de répondant.e.s) tant qu'elles ne s'apparentent pas à du discours de haine ou à des formes prototypiques de sexisme. Autrement dit, **les imaginaires linguistiques conditionneraient la perception de la problématicité des discours, quelle que soit leur source (insultance sexiste ou non)**, peut-être à partir de certaines représentations sur la performativité du langage (sa capacité à blesser et/ou à reproduire l'infériorité, même indirectement).

5.2. Analyse des variables réceptives (genre, âge, diplôme, position politique, sensibilité à l'égalité) du sexisme discursif et des distracteurs

Dans cette section, je présente les résultats variable réceptive par variable réceptive. Elles sont au nombre de cinq (genre, âge, diplôme, position sur l'échiquier politique, sensibilité à l'égalité). Ces analyses sont lacunaires et demeurent dans l'ensemble assez hypothétiques, en raison des échantillons parfois réduits et mal équilibrés auxquels elles s'appliquent¹⁸⁸. Il s'agira donc le plus souvent davantage d'indices et de pistes ultérieures : **ces résultats posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses**.

Pour certaines variables (position politique, sensibilité à l'égalité), je n'ai pas mené d'analyses statistiques inférentielles¹⁸⁹. La répartition des populations de chaque questionnaire (environ 90 répondant.e.s) en 49 catégories (7 choix de position politique ou de sensibilité à l'égalité X 7 choix de problématique) ne le permettait pas.

Enfin, il est possible qu'il existe des corrélations et des effets croisés entre certaines des variables réceptives que j'ai étudiées. J'ai tenté de les identifier via l'observation de ma population, mais je n'ai pas pu déterminer leur poids respectif, pour les difficultés que je viens d'énoncer. Ainsi, lorsque j'ai observé une variable, je ne l'ai pas isolée des autres variables, à l'exception de la variable genre : **pour les variables âge, diplôme, position politique et sensibilité à l'égalité, j'ai observé uniquement les échantillons de femmes**. Quant à la variable genre, si je ne l'ai pas isolée des autres variables, c'est en raison de l'équivalence des échantillons : les échantillons d'hommes et de femmes étant bien équilibrés vis-à-vis des autres variables, il est probable qu'une différence de problématique soit due à une différence de genre.

Pour l'analyse de chaque variable, je commencerai par présenter la ou les tendances générales et les écarts perceptifs significatifs. Lorsque cela s'avère pertinent, je présenterai les résultats qui vont à l'encontre des tendances générales et j'essayerai de les expliquer.

5.2.1. Genre

Globalement, la variable genre semble avoir **deux effets différents**. Je les expliquerai et les illustrerai tour à tour, avant de revenir brièvement sur quelques résultats particuliers.

¹⁸⁸ Par exemple, il peut arriver qu'un questionnaire, composé en moyenne de 90 répondant.e.s, ne compte que 17 hommes (minimalement), ce qui ne permet pas, le plus souvent, de dégager des tendances nettes et fiables.

¹⁸⁹ C'est-à-dire que je n'ai pas cherché à déterminer si les données observées descriptivement étaient significatives.

5.2.1.1. Premier effet du genre : l'effet nul ou indifférencié

Il apparaît que **le genre n'a parfois aucun effet significatif sur la perception : à priori, les hommes et les femmes perçoivent de la même manière les types de sexisme les plus consensuels** (sexisme élémentaire injurieux, sexisme conventionnel et sexisme subtil ; item 51 de l'IH du sexisme bienveillant). Cet effet se remarque également pour les distracteurs consensuels 1 et 6 et pour les cas-limites 69 (critique d'une personne) et 71 (critique d'une pratique).

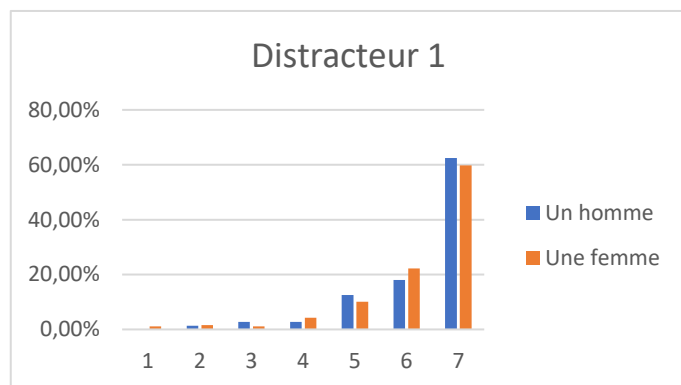


Figure 46. Perception genrée de l'item 1

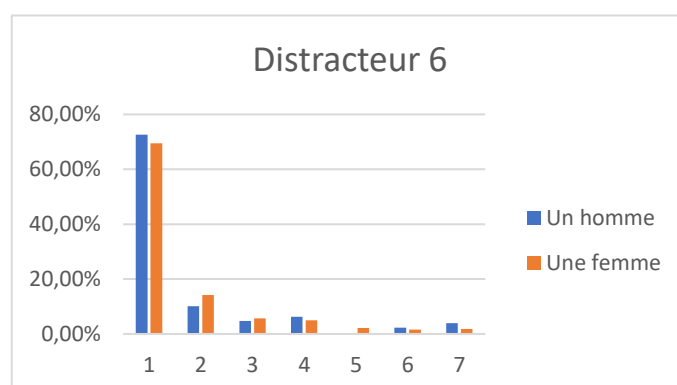


Figure 47. Perception genrée de l'item 6

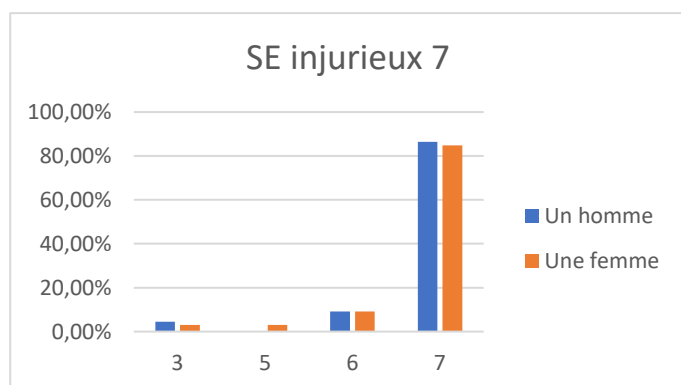


Figure 48. Perception genrée de l'item 7

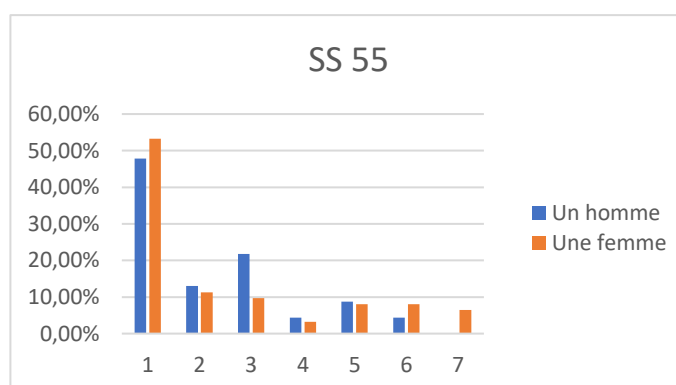


Figure 49. Perception genrée de l'item 55

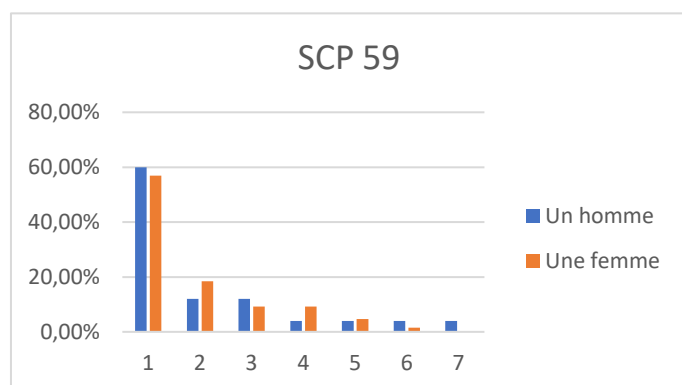


Figure 50. Perception genrée de l'item 59

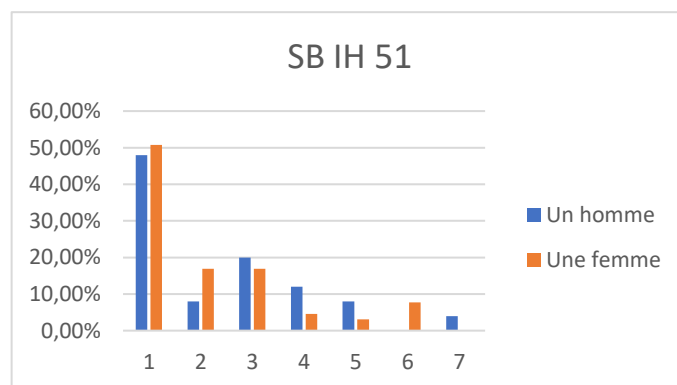


Figure 51. Perception genrée de l'item 51

Pour les distracteurs 2, 3 et 5, l'effet n'est pas non plus significatif (même s'il l'est presque pour le distracteur 5) et semble nul à première vue. Il se pourrait cependant que certains hommes aient tendance à avoir une perception (très) légèrement moins problématique que les femmes en cas de discours dissensuels, mais cette tendance est à considérer avec beaucoup de prudence (les écarts ne sont pas significatifs alors que les échantillons sont plus grands¹⁹⁰). Je considérerai donc que **l'effet est nul ou indifférencié entre les genres de manière générale (en cas de consensus comme de dissensus) en matière de problématique discursive (hors insultance inscrite dans une domination).**

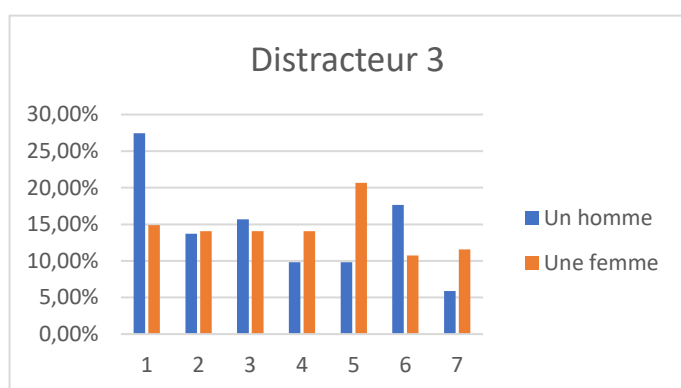


Figure 52. Perception genrée de l'item 3

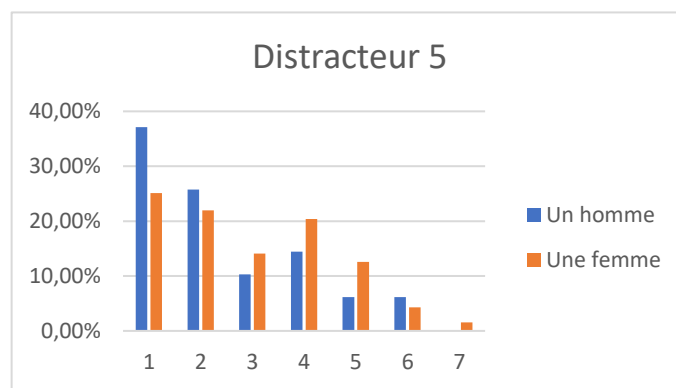


Figure 53. Perception genrée de l'item 5

Cet effet nul ou indifférencié s'observe également pour le sexisme moderne générique : comme on l'aperçoit sur le graphique suivant, le genre ne semble pas être une variable qui influence significativement la perception de ce type de sexisme. Notons toutefois la **légère différence en faveur des femmes** en termes de problématique.

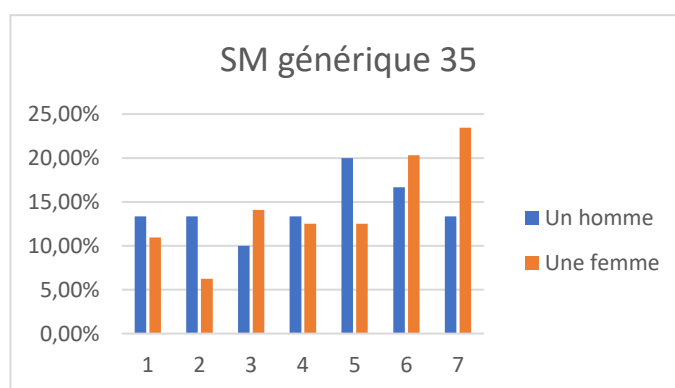


Figure 54. Perception genrée de l'item 35

5.2.1.2. Deuxième effet du genre : l'effet de différenciation

Le second effet est un effet de **différenciation de la perception : de manière générale, les femmes sont plus sensibles que les hommes vis-à-vis des types de sexisme plus dissensuels et/ou moins prototypiques de sexisme** (sexisme objetisant, sexisme moderne et masculinisme

¹⁹⁰ Les distracteurs étant répétés dans différents questionnaires.

spécifiques, sexisme ambivalent, sexisme inversé). Ces écarts s'observent sur la plupart des actes insultants des types précités et dessinent ainsi une tendance. De plus, ces écarts sont significatifs (32 du SOS ; 36 du SM spécifique ; 66.T(h) du SI) ou presque significatifs (65.T(f) du SI ; 48 du SA) au moins une fois pour chaque type de sexisme.

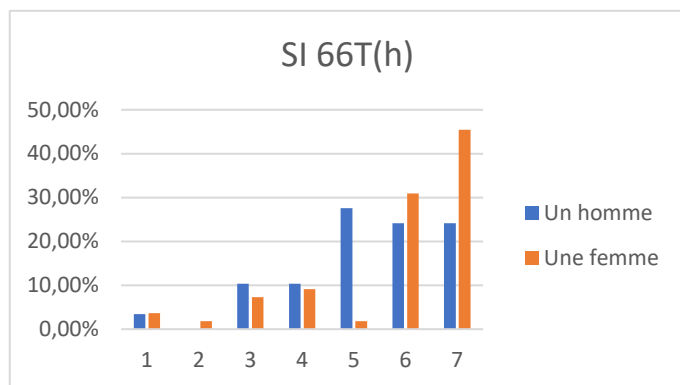


Figure 55. Perception générée de l'item 66.T(h)

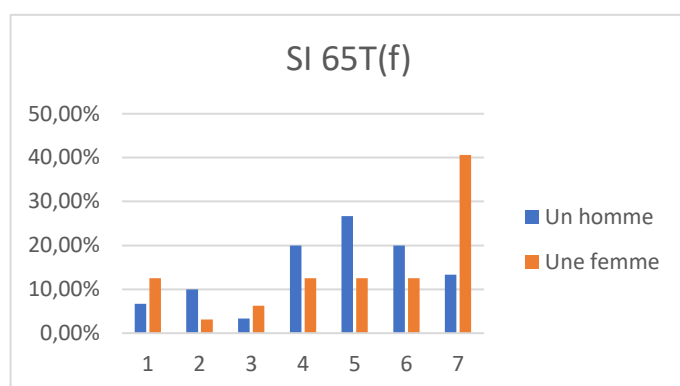


Figure 56. Perception générée de l'item 65.T(f)

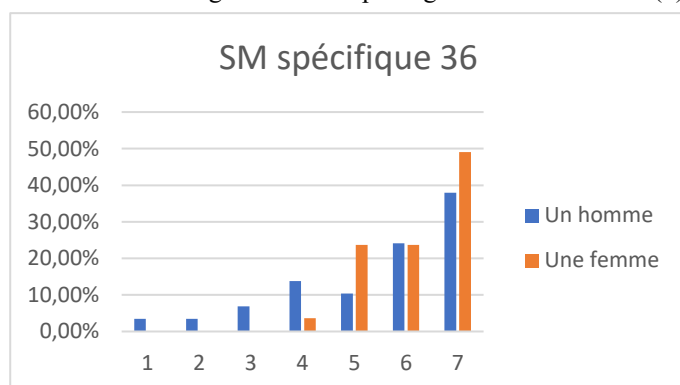


Figure 57. Perception générée de l'item 36

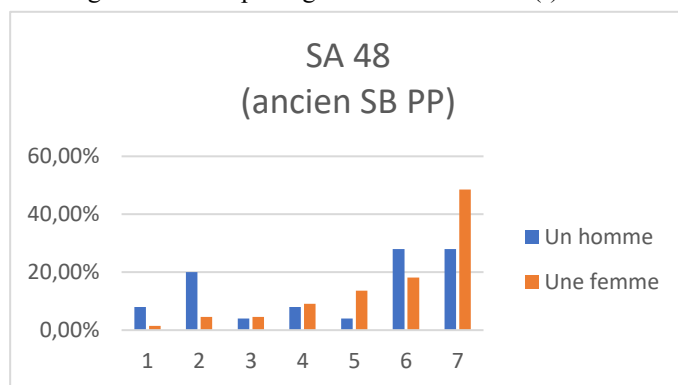


Figure 58. Perception générée de l'item 48

En outre, un **écart presque significatif** apparaît à trois reprises **en matière de sexisme élémentaire** (13 et 17 du SE standard caractère et sexualité, 20 du SE masqué). À deux reprises (12 du SE standard sexualité et 16 du SE standard caractère), l'effet du genre – plus incertain et non significatif – suit la même tendance, surtout qualitativement : les femmes sont aussi nombreuses que les hommes à qualifier de *problématique* le sexisme élémentaire, mais elles le trouvent *plus problématique* que les hommes.

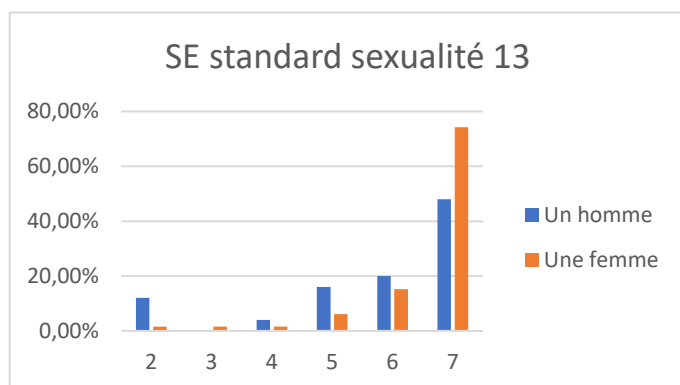


Figure 59. Perception générée de l'item 13

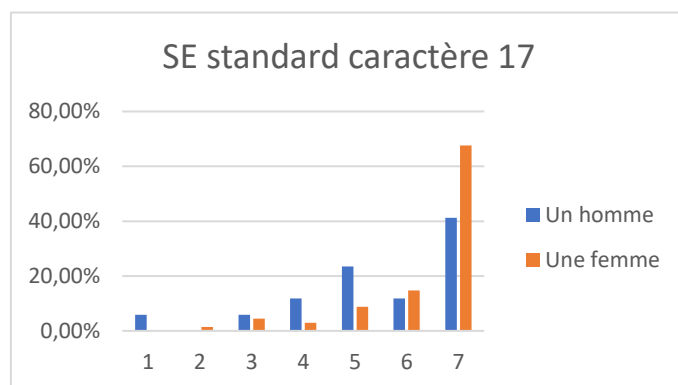


Figure 60. Perception générée de l'item 17

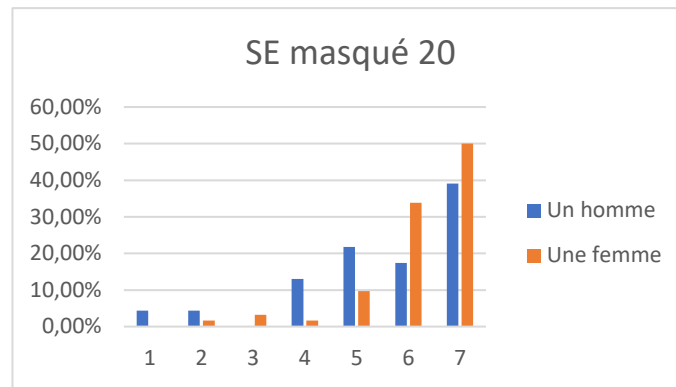


Figure 61. Perception genrée de l'item 20

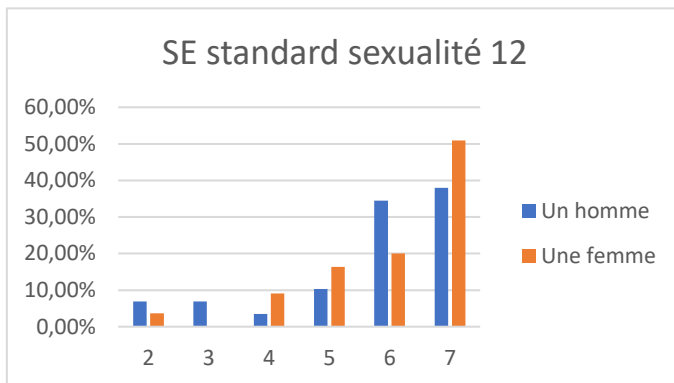


Figure 62. Perception genrée de l'item 12

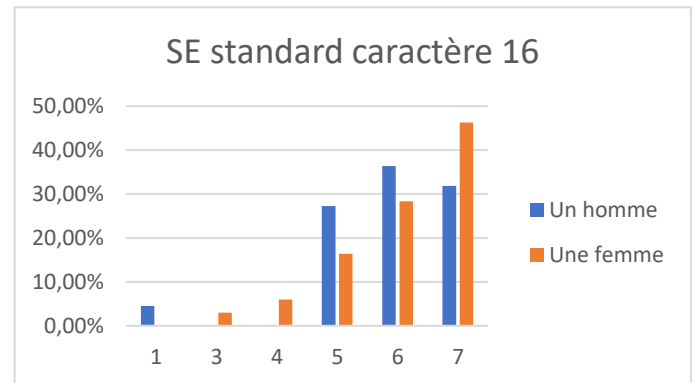


Figure 63. Perception genrée de l'item 16

Je souhaite mettre en évidence les écarts que l'on peut observer en matière de sexisme objetisant, et plus particulièrement pour le SOS (il est significatif pour 32). Dans la continuité de ces écarts, **la perception du cas-limite 70 (SOE) est elle aussi significativement différente entre les femmes et les hommes**. Cette tendance est renouvelée pour l'item 30 du sexisme objetisant bienveillant (voir la section sur le troisième effet). Ce n'est par contre pas le cas pour l'item 29 (SOE).

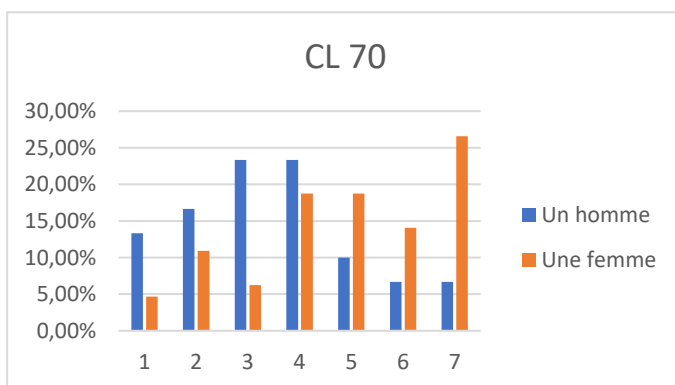


Figure 64. Perception genrée de l'item 70

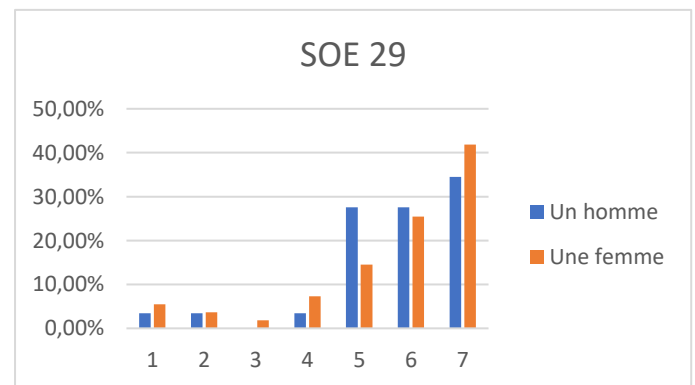


Figure 65. Perception genrée de l'item 29

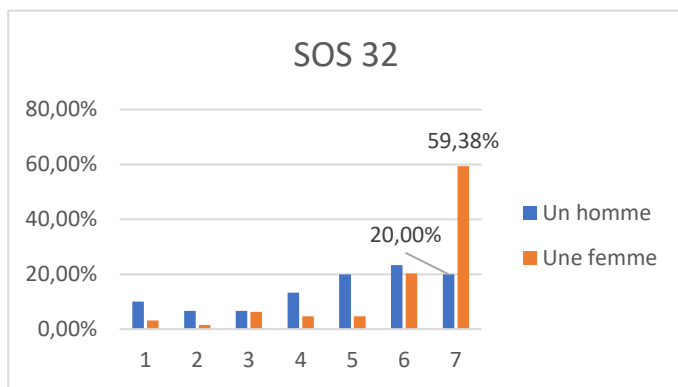


Figure 66. Perception genrée de l'item 32

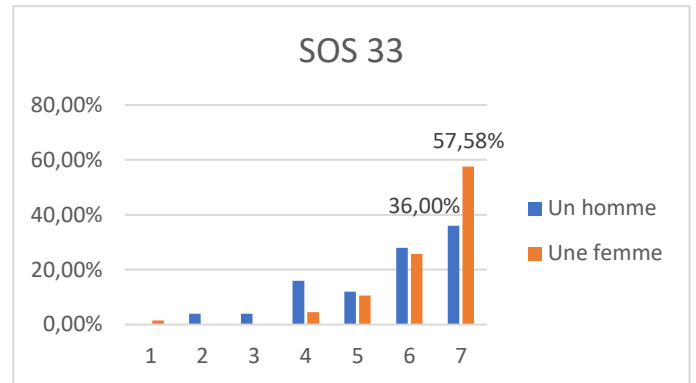


Figure 67. Perception genrée de l'item 33

Enfin, le distracteur 4, qui met en scène une **critique classiste insultante** et est dissensuel, est lui aussi perçu comme plus problématique par les femmes de manière significative.

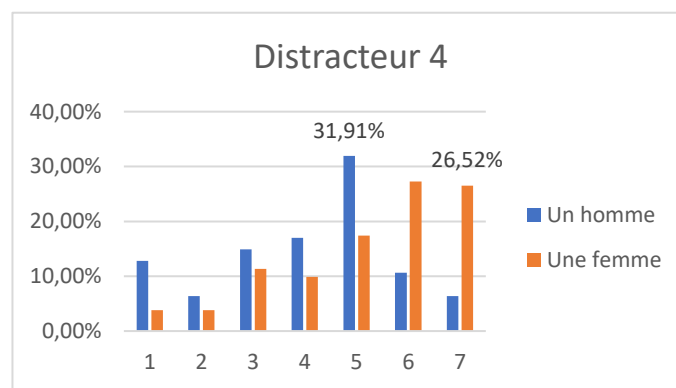


Figure 68. Perception genrée de l'item 4

5.2.1.3. Troisième effet du genre : un effet indéterminé ou croisé

En plus des deux tendances (écart et non-écart), j'ai observé un **effet indéterminé, pour le sexisme (objetisant) bienveillant**. Dans les cas où la bienveillance semble avoir une influence *réelle* sur la perception (c'est-à-dire où une explicitation de la conception infériorisante ne l'aurait pas surtout *neutralisée*), il semble que le genre ne soit plus un critère pertinent à lui seul pour expliquer les écarts potentiels. Il est possible qu'il intervienne, mais il est **vraisemblablement croisé avec une autre variable** : le genre n'est plus un critère suffisant pour expliquer l'écart, mais il est sans doute nécessaire. C'est du moins ce que suggèrent les **courbes très polarisées pour chaque genre** et difficilement lisibles des graphiques ci-dessous, notamment lorsque les écarts que dessinent ces courbes sont significatifs (47, PP) ou presque (44, DCG). Malgré ce potentiel effet croisé, on aperçoit tout de même que **les femmes ont tendance à avoir une perception plus problématique en cas de bienveillance (SB et SOB)**.

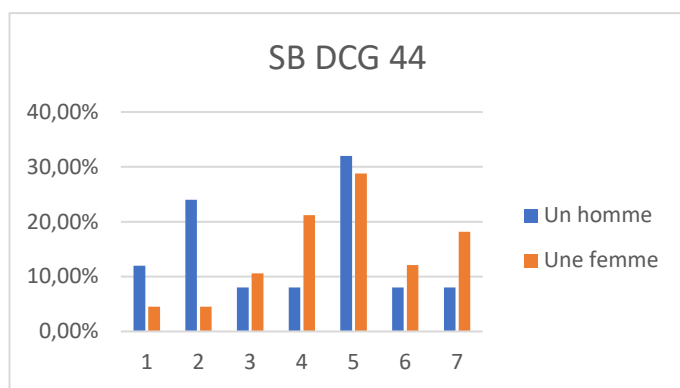


Figure 69. Perception genrée de l'item 44

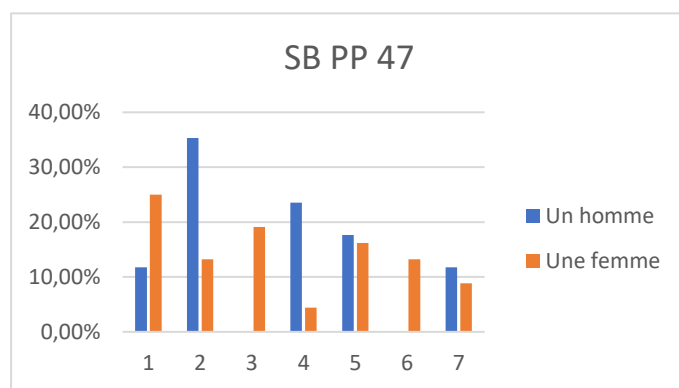


Figure 70. Perception genrée de l'item 47

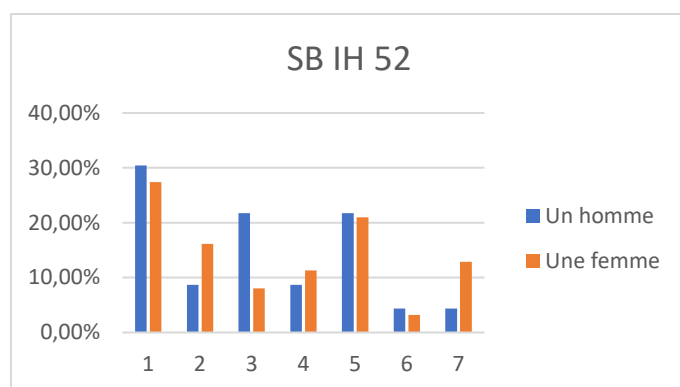


Figure 71. Perception genrée de l'item 52

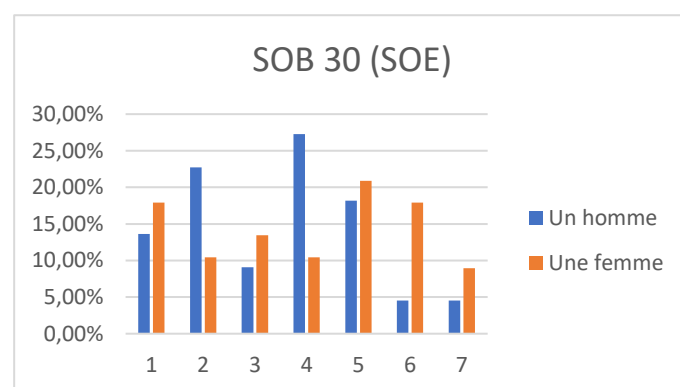


Figure 72. Perception genrée de l'item 30

Cet effet indéterminé semble aussi se marquer pour l'item 26 du **sexisme objetisant SOG**, pour lequel l'écart entre les genres est **significatif** : les femmes ont une perception à la fois plus et moins problématique que les hommes (amassés à l'échelon 6). On peut suspecter un effet croisé avec une autre variable, surtout pour les femmes. Pour les hommes, je pense que l'item peut être mis en relation avec l'item 29 du SOE (voir ci-dessus).

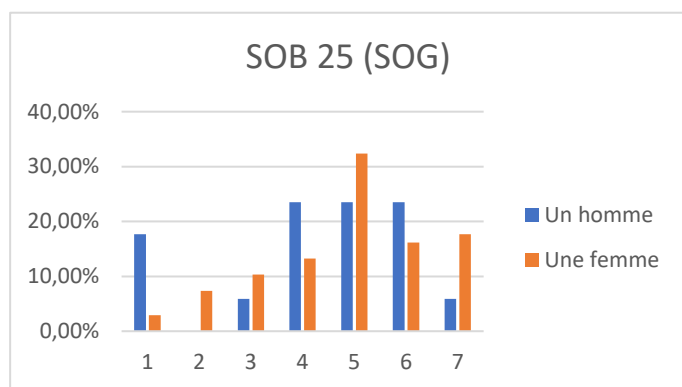


Figure 73. Perception genrée de l'item 25

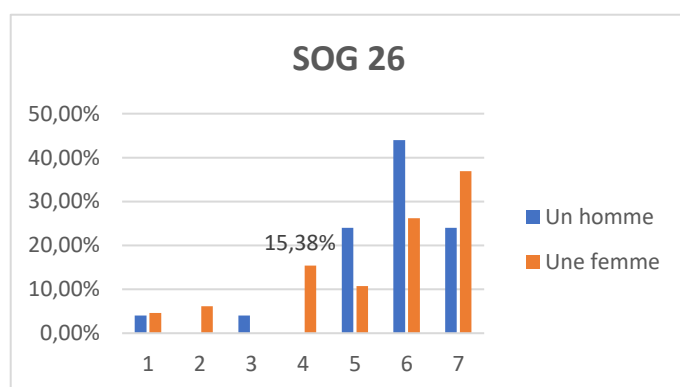


Figure 74. Perception genrée de l'item 26

Il me semble que c'est encore cet effet qui se remarque pour l'item 56 du **sexisme subtil**, où les écarts très polarisés ne sont pas significatifs et difficilement interprétables.

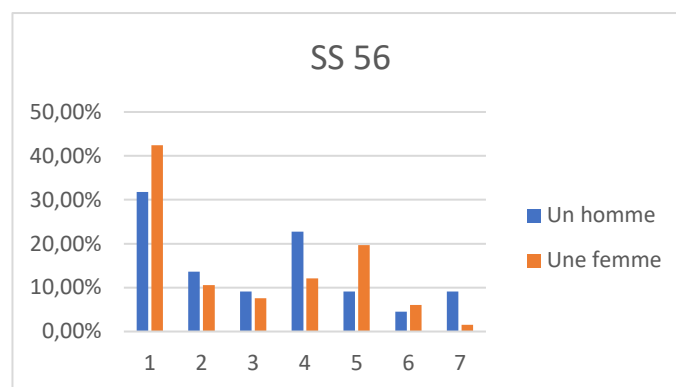


Figure 75. Perception genrée de l'item 56

5.2.1.4. Résultats particuliers : l'effet inverse

À trois reprises (21 du SE masqué¹⁹¹, 39 du MASC. spécifique¹⁹² et 43 du SB DCG¹⁹³), l'effet du genre s'est inversé : les hommes perçoivent alors les actes insultants sexistes comme plus problématiques que les femmes. Si ces écarts ne sont pas significatifs, ils me semblaient suffisamment rares pour être soulignés¹⁹⁴.

Il est possible que cet effet inverse soit dû au hasard et n'ait aucune cohérence. Il me semble cependant pouvoir fournir au moins une hypothèse cohérente, qu'il s'agira de méditer. Les actes insultants sexistes 21 et 43 énoncent une **situation où les hommes sont discriminés (43) ou sont susceptibles de se sentir discriminés (21)**. Les énoncés éveillent peut-être eux des émotions négatives, amenant à une plus haute problématique. Cette hypothèse est étayée par le fait que le mode (échelon 7) de l'item 21 est le plus élevé pour les hommes parmi l'ensemble des actes insultants du sexisme élémentaire, alors qu'il est le plus bas pour les femmes ; et par le fait que les échelons 6 et 7 de l'item 43 sont nettement plus élevés que ceux des autres items de sexisme bienveillant pour les hommes. On pourrait avancer que l'item 44 (SB DCG)¹⁹⁵ met lui aussi en scène une discrimination à l'encontre des hommes. Il me semble que la différence se situe dans l'opposition actualité (*on recherche une responsable/je préfère prendre des filles*) versus potentialité (*j'espère que ce sera encore une femme*) : dans le premier cas, la *discrimination* est active et l'énonciateur en est responsable, dans le second cas, elle est potentielle et l'énonciateur n'en est pas responsable. Parallèlement, ces résultats suggèrent que

¹⁹¹ Item 21 : « On recherche une responsable pour la boutique, on voudrait trouver une femme, mais intelligente et pas trop bavarde. ».

¹⁹² Item 39 : « Les féministes sont des extrémistes. Aujourd'hui, à cause des excès du féminisme, il n'y a plus d'unité sociale, et la valeur de la famille a disparu. Un homme n'a plus le droit d'être le chef de la famille, son autorité est toujours contestée et dès qu'il lève le moindre doigt, il risque la prison. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les hommes aussi sont battus ! ».

¹⁹³ Item 43 : « Moi, je préfère prendre des filles pour baby-sitter mes enfants. Elles sont plus douces et plus patientes, et il faut bien ça avec mes petits monstres. ».

¹⁹⁴ Ils n'ont été observés que trois fois sur 36 items, dont 30 actes insultants sexistes et 6 distracteurs.

¹⁹⁵ Item 44 : A : « Tu sais que la direction de l'école va être renouvelée ? ». B : « Oh, j'espère que ce sera encore une femme, on a tellement besoin de bienveillance et d'empathie pour nos enfants. ».

l'implicite peut réduire la problématique du sexisme élémentaire (sous-type *masqué* de l'item 21) et que la perception de la DCG par les femmes n'est pas aussi problématique et consensuelle qu'elle pouvait en avoir l'air.

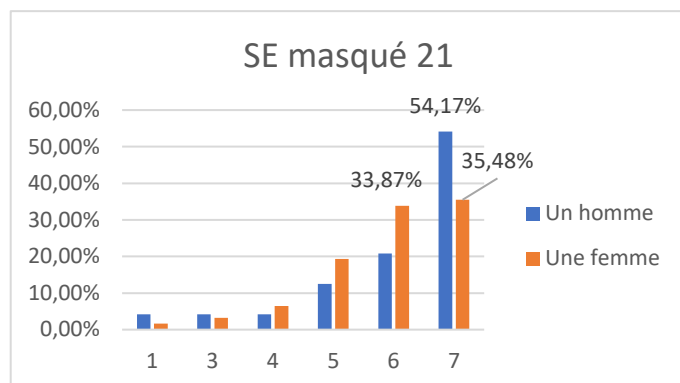


Figure 76. Perception genrée de l'item 21

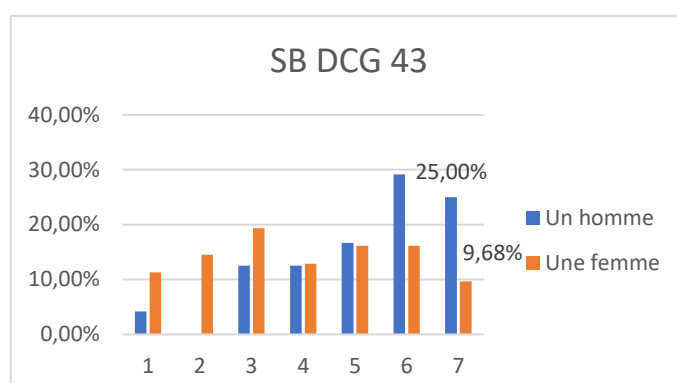


Figure 77. Perception genrée de l'item 43

En ce qui concerne l'item 39, l'explication est plus confuse et il se pourrait que l'écart non significatif soit absolument dû au hasard. Si on compare l'item 39 avec les items 36 (SM spécifique) et 40 (MASC. spécifique), on se rend compte que la perception des femmes est un peu plus dissensuelle (elle est d'ailleurs significativement différente entre 39 et 40, ce qui soutient l'hypothèse de l'influence de la thématique du harcèlement) et que celle des hommes l'est un peu moins. Si je devais avancer une hypothèse, je dirais que la perception moyenne des femmes est celle de l'item 39 – et qu'elle est haussée par le thème du harcèlement sexuel aux items 36 et 40 – et que la perception moyenne des hommes est celles des items 36 et 40. Elle serait haussée à l'item 39 par le fait que les hommes aient fortement intégré le sexisme bienveillant et plus particulièrement le paternalisme protecteur : l'idée de lever la main sur une femme leur serait absolument inconcevable (*on ne frappe pas les femmes*). Cette **forte intériorisation du paternalisme protecteur (SB)** est corroborée par la polarisation observable pour les hommes en cas de sexisme ambivalent (48, ancien PP) et le taux plus bas de problématique des hommes en cas de sexisme bienveillant PP (47).

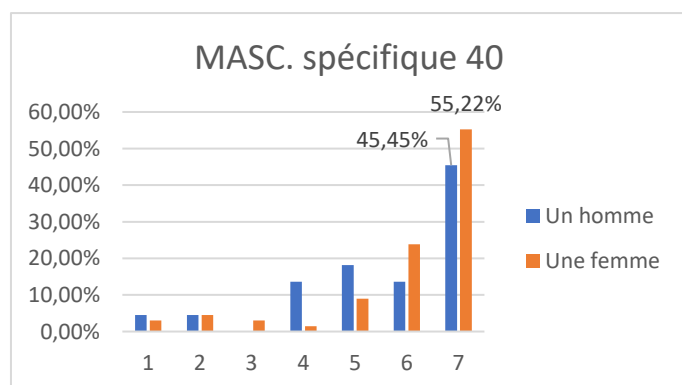


Figure 78. Perception genrée de l'item 40

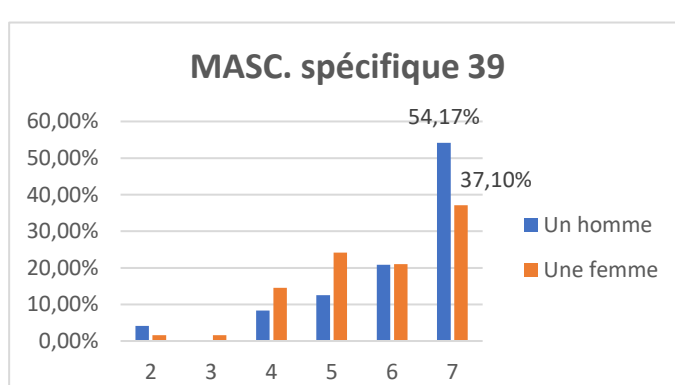


Figure 79. Perception genrée de l'item 39

5.2.1.5. *Conclusion sur l'influence des genres (réception)*

Je propose de synthétiser et d'interpréter ces résultats en deux temps, à partir de deux questions.

Quel est l'effet du genre de la réception sur la perception du sexisme ? **En général, pour ma population (majoritairement surscolarisée et de gauche), les femmes ont tendance à avoir une perception plus problématique que les hommes du sexisme discursif** (sexisme élémentaire ; sexisme moderne et masculinisme spécifiques et peut-être génériques ; sexisme inversé vers les hommes comme vers les femmes ; sexisme ambivalent ; sexisme objetisant (bienveillant) ; sexisme bienveillant très probablement). Cette tendance mérite d'être nuancée et commentée.

D'une part, il apparaît que **le genre n'a pas un effet significatif sur la perception des (sous-)types très consensuels de sexisme discursif** (sexisme élémentaire injurieux ; sexisme conventionnel ; sexisme subtil probablement). Cette observation rejoint d'ailleurs les résultats des distracteurs consensuels (1 et 6). En ce sens, on peut continuer de supposer l'existence de **genres discursifs consensuellement (non-)problématique** qui guideraient la perception de manière uniforme vers la (non-)problématicité indépendamment de variables sociales secondaires. Les résultats obtenus par le sexisme moderne générique constituent une exception. Il se pourrait qu'une bonne partie des répondantes soient influencées par la position pseudo-égalitaire qu'il défend.

D'autre part, **le genre féminin n'est pas une variable nécessaire ou suffisante** pour ma population : des hommes peuvent avoir une perception problématique du sexisme discursif, voire plus problématique que certaines femmes (condition non nécessaire), et des femmes peuvent avoir une perception non problématique ou hésitante de certains types non consensuels de sexisme (condition non suffisante). C'est dans ce sens que **l'effet (partiellement) indéterminé du sexisme bienveillant** peut être interprété : il est fort à parier que le genre soit croisé avec ou une plusieurs autres variables réceptives¹⁹⁶.

Si cette tendance n'est pas généralisable à la perception de la problématicité discursive hors insultance sexiste (cas-limites 69 et 71 et des distracteurs 2, 3 et 5), il apparaît qu'elle n'est pas non plus le propre de l'insultance sexiste, l'écart perceptif entre les genres étant également significatif en cas de discours dissensuel mettant en scène l'insultance classiste (distracteur 4). J'interprète ces résultats comme le fait que **les femmes (de ma population) sont probablement**

¹⁹⁶ De telle sorte que l'appartenance à une catégorie X d'une seconde variable favorise indépendamment du genre une perception plus ou moins problématique que l'appartenance à une catégorie Y de cette seconde variable – ce qui n'empêcherait pas que, toutes choses étant égales par ailleurs (dans une seule et même catégorie, X ou Y), les femmes aient en général une perception plus problématique que les hommes

plus sensibles que les hommes à l'ensemble des dominations sociales et des insultances qui leur sont relatives – observation qui rejoint des observations antérieures¹⁹⁷. Dès lors, doit-on considérer que c'est parce que les femmes sont les **cibles et les victimes principales de la domination masculine et du sexisme** (discursif ou non) qu'elles sont plus sensibles que les hommes aux insultances sexiste et classiste, ou que c'est parce qu'elles sont **socialisées en tant que femmes** (c'est-à-dire en tant qu'individues censées cumuler les compétences communales telles que l'empathie, l'écoute, la solidarité, etc.) ? En ce qui concerne les femmes, cette opposition me semble vaine, dans la mesure où les deux phénomènes – qui trouvent leur origine dans la domination masculine – influencent certainement leur perception et où, surtout, les femmes ne peuvent échapper à l'expérience *ordinaire* du sexisme (discursif ou non), et aux émotions négatives qui en découlent et contribuent probablement à exacerber (légitimement) la problématicité de leur perception.

C'est en ce qui concerne les hommes que l'opposition m'intéresse davantage : poser cette question, c'est essayer de comprendre si les hommes possèdent des biais perceptifs plus forts parce qu'ils sont *hommes/masculins* (individus socialisés à être performants, solitaires, individualistes), ou si c'est parce qu'ils sont *dominants* (individus privilégiés par une domination et dont l'intérêt *objectif* est le maintien de cette domination). L'un et l'autre fonctionnent ensemble, mais discerner le poids respectif de l'un et de l'autre – si tant est qu'on peut les distinguer – dans la perception du sexisme (discursif) aiderait peut-être à améliorer cette dernière chez les hommes et, in fine, à lutter plus efficacement contre la domination masculine.

Par ailleurs, que nous apprennent ces résultats sur la perception des différents types de sexisme ? Je procéderai type par type.

En ce qui concerne le sexisme inversé, la distinction établie précédemment entre une perception plus dissensuelle du SI.T(f) et une perception plus consensuelle du SI.T(h) s'explique par le fait que les hommes ont une perception bien plus dissensuelle envers le SI.T(d) qu'envers le SI.T(h). Ce détail nous confirme deux choses : premièrement, que **l'outil de classement majorité (taux de problématicité fixé à minimum 50%) X consensus (taux du mode fixé à environ 40%) a une certaine cohérence** et qu'une perception globale catégorisée comme dissensuelle correspond en général à des dissensus entre ou au sein de sous-groupes ; deuxièmement, que **les femmes ont une meilleure compréhension du mécanisme**

¹⁹⁷ Par exemple, les femmes sont plus nombreuses à trouver « extrêmement graves » le racisme, l'antisémitisme, l'homophobie, l'islamophobie et le sexisme (Jump 2016 : 15).

systémique et binaire du sexisme que les hommes. Étant les principales victimes du sexisme, les femmes auraient davantage de dispositions à le combattre, et donc à se documenter à son sujet¹⁹⁸.

En ce qui concerne le **sexisme bienveillant**, on observe une **perception hétérogène et polarisée pour les deux genres : la perception varie entre les femmes, entre les hommes, et entre les femmes et les hommes.** Si cette perception constitue une continuité pour les hommes, elle est plus *disruptive* pour les femmes. Ce résultat pourrait s'interpréter comme le fait que certaines femmes aient fortement intériorisé certaines croyances et certaines représentations sexistes auxquelles elles s'attachent, pour compenser avec les formes plus élémentaires de sexisme (Dardenne et Sarlet 2012 : 446). Par ailleurs, la distinction établie précédemment entre le sous-type DCG et les sous-types PP et IH ne semble plus avoir de consistance si l'on observe les résultats des femmes (plus fiables car elles sont plus nombreuses) : les courbes diffèrent entre les actes insultants de la DCG (comme pour le PP et l'IH, qui penchent toutefois vers la non-problématicité).

En ce qui concerne les cas-limites 69 et 71, les genres n'interviennent pas de manière significative. Le cas-limite 71 ne posant pas question (il est consensuel), je ne l'interrogerai plus dans le reste de l'analyse. Quant au cas-limite 69, les résultats indifférenciés similaires aux distracteurs 2, 3 et 5 indiquent davantage que la problématicité de l'item est relative à la critique qu'il émet plutôt qu'à l'insultance sexiste. **En tout cas, s'il y a un « effet paranoïaque », il ne semble pas qu'il soit lié au genre.**

Je terminerai par le **sexisme objetisant**, dont les résultats me semblent particulièrement intéressants. En la matière, plus qu'un effet différencié par lequel les hommes auraient simplement une perception moins problématique mais globalement similaire, **il me semble que le genre induit des mécanismes perceptifs différents.** D'une part, les femmes feraient la distinction entre le SOS et le SOG¹⁹⁹, et le SOE serait intermédiaire aux deux²⁰⁰. Mais, **dans l'ensemble, les femmes percevraient assez bien le sexisme objetisant, même lorsqu'il est bienveillant** (items 25 et 30) **ou indéterminé** (cas-limite 70). D'autre part, **les hommes auraient beaucoup plus de mal à percevoir la problématicité du sexisme objetisant, sauf si la réduction se marque explicitement** (par la restriction et/ou l'injonction). C'est ce que suggèrent la confrontation entre, d'une part, les résultats des items 26, 29 et, dans une moindre

¹⁹⁸ C'est ce que suggère le fait que les femmes sont plus sensibles à l'égalité entre les genres que les hommes, alors que les échantillons hommes/femmes sont globalement équivalents.

¹⁹⁹ L'item 26 étant significativement différents des items 32 et 33.

²⁰⁰ L'item 29 n'étant différent significativement ni de 26, ni de 32 et 33.

mesure, 25, où la réduction est marquée plus explicitement²⁰¹ et pour lesquels les hommes ont une perception relativement similaire aux femmes (au moins sur le plan quantitatif), et d'autre part, les résultats obtenus pour les items 32 et 70 (où les écarts entre les genres sont chaque fois significatifs) et, dans une moindre mesure, 30 (où l'écart de problématicité est d'environ 20%). L'écart observable à l'item 33 va dans ce sens également (moins 20% au mode, ce qui n'est pas rien). Certes, l'écart n'est pas significatif, mais cela peut potentiellement s'expliquer par la présence du registre grivois : l'analyse des variables réceptives suggère en effet que le grivois est à l'origine d'un **effet réactionnaire**, c'est-à-dire qu'il n'agit que ou davantage sur les catégories les moins sensibles de manière générale à la problématicité du sexisme discursif (hommes et non femmes ; femmes âgées et non femmes jeunes ; femmes de droite et moins les femmes de gauche)²⁰².

Il se pourrait donc que les hommes aient de grandes difficultés à percevoir l'aspect problématique du sexisme objetisant, et peut-être plus encore en matière de corps-sexuel et de corps-esthétique qu'en matière de corps-géniteur. Cette **différence perceptive importante**, pour ne pas dire majeure (je remets les graphiques des items 32²⁰³ et 70²⁰⁴ à dessein), s'explique selon moi de deux façons. Premièrement, dans une société hétéronormative, la socialisation différenciée des hommes et des femmes les amènent à être **respectivement producteurs et réceptrices du sexisme objetisant** peut-être plus que de tout autre type. C'est la raison pour laquelle il m'a été impossible de faire varier le genre de l'énonciateur (variable productive) pour un item du SOS et pour un item du SOE ; c'est la raison pour laquelle les violences sexuelles sont aussi dites sexistes : la *drague* ou la *séduction* est un apprentissage genré qui amène les hommes à objetiser constamment les femmes, à les harceler et à les agresser (ne serait-ce que verbalement), et les femmes à être victimes de cette objetisation. Ce faisant, il serait difficile pour les hommes de percevoir la violence de ce qu'on leur a inculqué comme étant la norme (et l'idéal) en matière de séduction hétéronormative (où l'homme est *chasseur* et *conquérant*), tandis que les femmes, vivant cette violence de plein fouet, en ont nécessairement conscience. Deuxièmement, et c'est sans doute d'autant plus vrai pour l'échantillon plus jeune des femmes, le **féminisme contemporain** a, je l'ai dit à maintes reprises, sans cesse problématisé, conscientisé et dénoncé depuis quelques années (#MeToo

²⁰¹ Item 26 : « pas vraiment femme avant de » et « toute femme doit » ; item 29 : « tant que » ; item 25 : « il ne lui reste plus qu'à ».

²⁰² Il reste à déterminer si le grivois permet une meilleure identification du sexisme pour ces personnes moins sensibles, ou si ce n'est pas tant le sexisme qu'un registre pourvu de représentations sociales négatives (jeunesse ? milieux populaires et/ou contestataires ? débauche morale ?) qui hausse la problématicité.

²⁰³ Item 32 : « Maintenant, avec mes potes, on juge les séries à la poitrine des actrices ! ».

²⁰⁴ Item 70 : « Je vais avoir une nouvelle voisine. J'espère qu'elle sera jolie ! ».

constituant un jalon) le sexisme objetisant et les phénomènes de violence qui en découlent. Les hommes auraient été moins efficacement touchés en raison de la précédente hypothèse (moins de *dispositions*). **Ces résultats sont à considérer avec précaution, mais ils méritent d'être creusés et compris si l'on souhaite progresser sur ces phénomènes encore peu étudiés.**

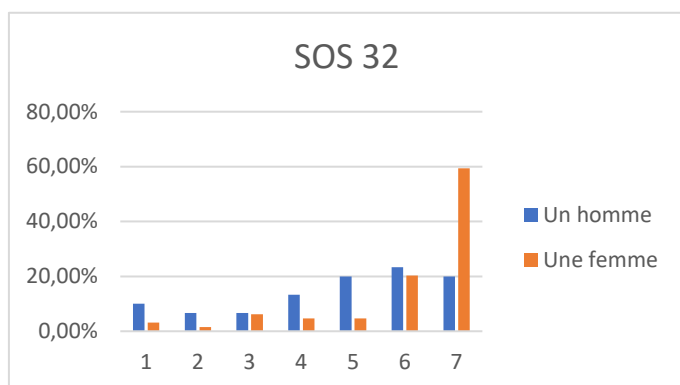


Figure 80. Perception genrée de l'item 32

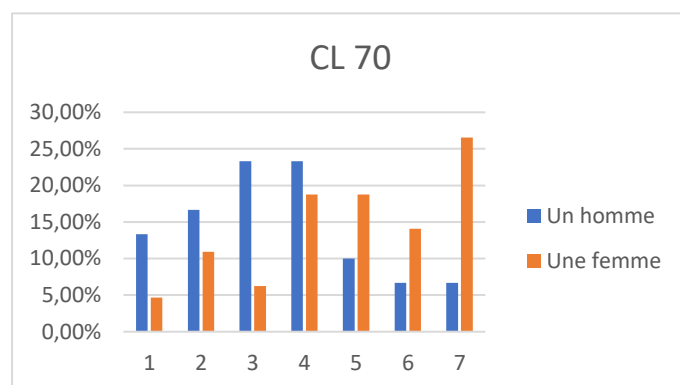


Figure 81. Perception genrée de l'item 70

5.2.2. Âge

5.2.2.1. *Remarques liminaires sur la méthode d'analyse*

Avant de passer à la présentation des résultats de la variable âge, je tiens à en rappeler quelques limites. J'ai initialement analysé la variable âge en réalisant des régressions linéaires sur R. Ne maîtrisant pas cette méthode avec habileté et les visualisations proposées par Excel n'étant pas lisibles pour les résultats bruts, j'ai décidé de regrouper les répondant.e.s en générations et d'illustrer les résultats sur Excel. Ces générations sont inspirées des données obtenues sur R²⁰⁵ : **moins de 30 ans, 31-50 ans et 51 ans et plus**. Il est possible que la tranche 31-50 ans ne soit pas la plus judicieuse : comme le montrent les graphiques, elle est souvent ambivalente entre la première et la troisième génération. Toutefois, cette génération intermédiaire met en évidence le contraste entre les deux générations extrêmes (celles que je conseille de comparer).

Quant aux statistiques inférentielles réalisées par test Anova, je ne les ai pas systématiquement vérifiées via des chi-carrés. Par ailleurs, **je n'ai étudié que les échantillons de femmes (environ 60 répondantes par item)**, les échantillons d'hommes étant trop restreints (environ 25 répondants par item) pour dégager des tendances plus ou moins fiables²⁰⁶.

5.2.2.2. *Présentation des résultats*

Pour comprendre les résultats obtenus sur la variable âge, il est nécessaire de tenir compte d'un constat important : **il semble que la problématique discursive soit soumise à un effet d'age grading généralisé**. Cet effet d'*age grading* correspond à une tendance qu'ont les femmes plus âgées à percevoir les genres discursifs ayant une source de problématique comme plus problématiques que les femmes plus jeunes. Autrement dit, **la problématique discursive augmente avec l'âge (courbe montante)**. Cet effet s'observe sur les distracteurs 1, 2, 3, 4 et 5 (il est supposément significatif pour les distracteurs 1, 2, 3 et 5), tandis que le distracteur 6 n'est apparemment soumis à aucun effet – ce qui est logique, étant donné qu'il n'est pas problématique. Cet effet s'observe également pour les cas-limites 69 et 71 (non significativement), ce qui consolide l'hypothèse avancée. Même si la tendance reste identique, il est remarquable que **le seul distracteur pour lequel l'effet n'est pas significatif est le distracteur 4, soit une critique classiste insultante non consensuelle**.

²⁰⁵ Pour un détail, voir l'annexe 14 : Tableaux des âges.

²⁰⁶ Chaque échantillon est en effet réparti en trois générations, réparties en sept échelons de problématique (soit 21 catégories).

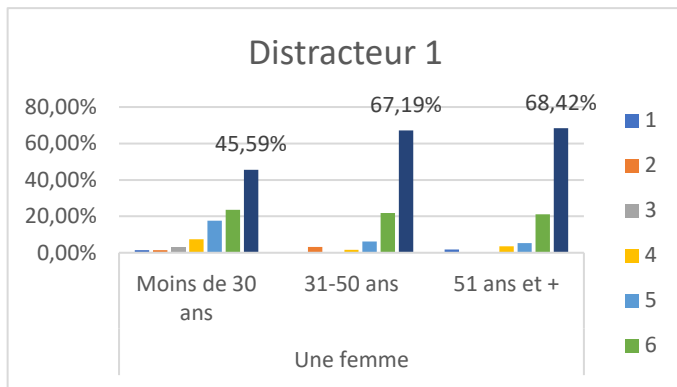


Figure 82. Perception par âge (F) de l'item 1

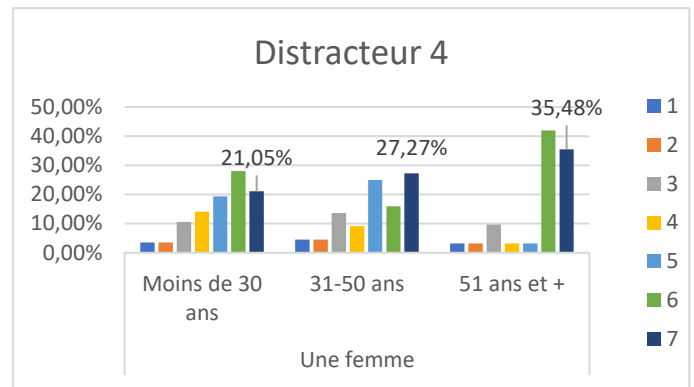


Figure 83. Perception par âge (F) de l'item 4

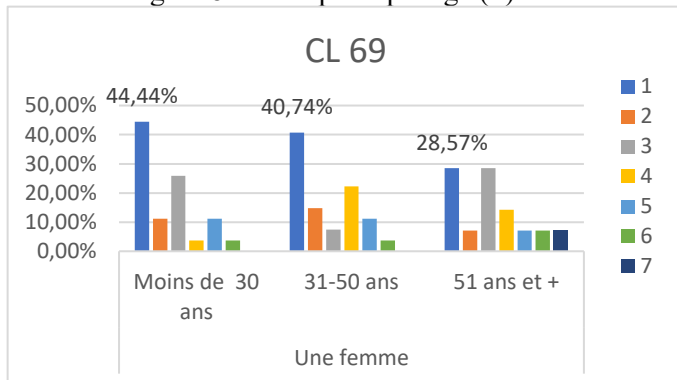


Figure 84. Perception par âge (F) de l'item 69

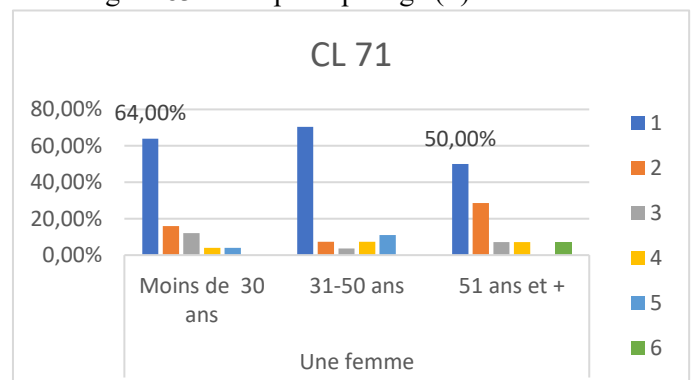


Figure 85. Perception par âge (F) de l'item 71

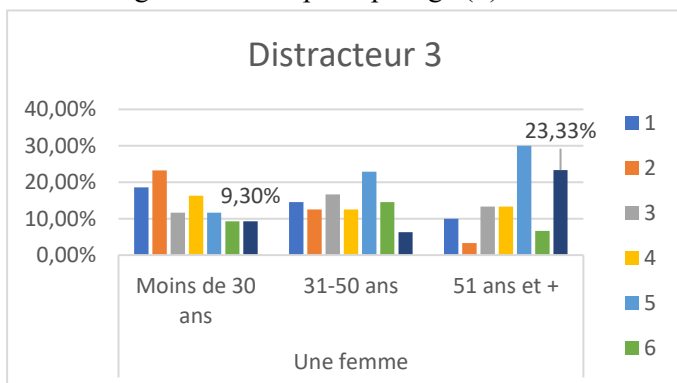


Figure 86. Perception par âge (F) de l'item 3

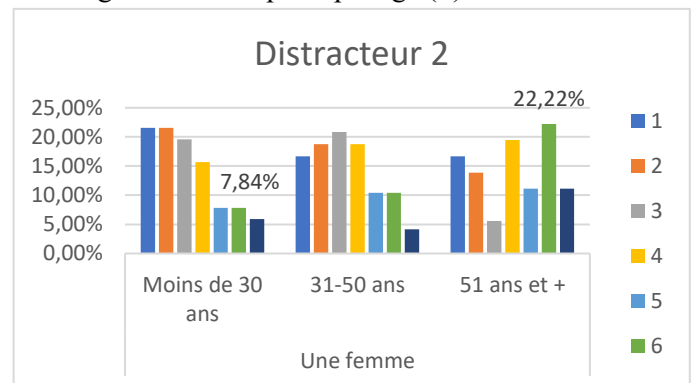


Figure 87. Perception par âge (F) de l'item 2

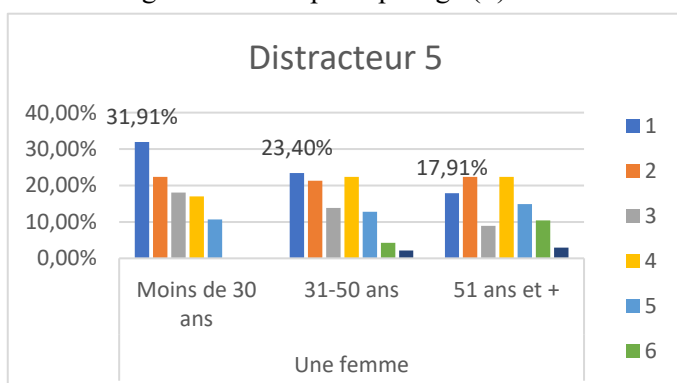


Figure 88. Perception par âge (F) de l'item 5

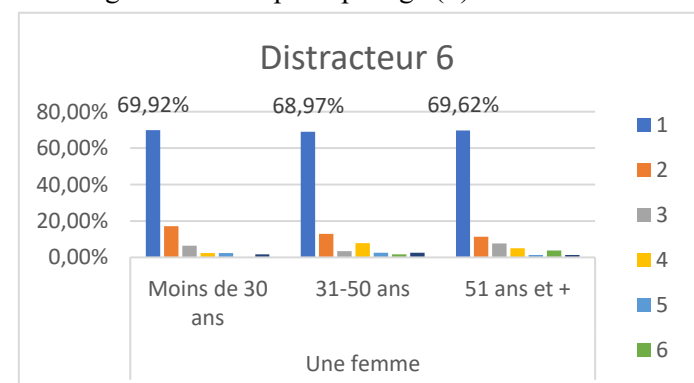


Figure 89. Perception par âge (F) de l'item 6

En ce qui concerne l'insultance sexiste, même si l'effet est rarement significatif, deux tendances apparaissent. D'une part, on observe à de multiples reprises l'inversion de l'effet d'*age grading*, parfois de manière significative (40 ; 56) ou presque significative (7) : **les femmes plus jeunes ont tendance à avoir une perception plus problématique de l'insultance sexiste que les femmes plus âgées (courbe descendante)** (sexisme élémentaire, hors SE masqué ; sexisme moderne et masculinisme génériques et spécifiques ; sexisme objetisant SOE et SOS, hors grivois et SOB ; sexisme inversé vers les hommes et vers les femmes ; sexisme subtil et sexisme conventionnel). Cet effet, même s'il n'est pas souvent significatif, est remarquable, dans la mesure où il parvient à **contrer l'effet d'*age grading* général**²⁰⁷.

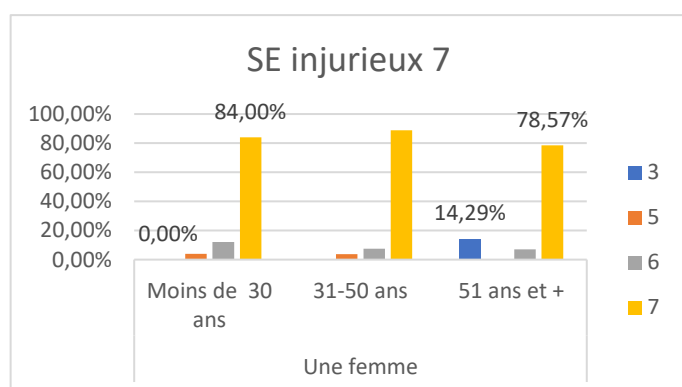


Figure 90. Perception par âge (F) de l'item 7

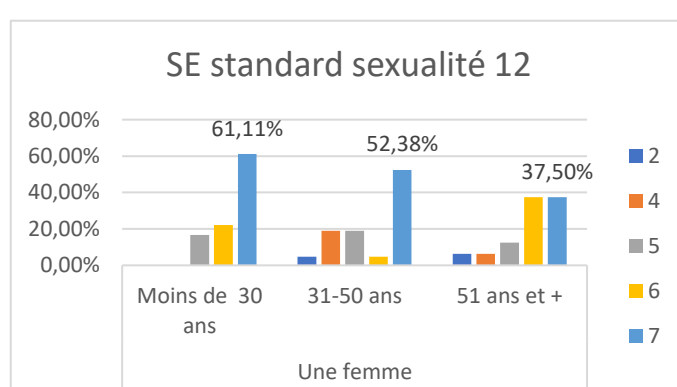


Figure 91. Perception par âge (F) de l'item 12

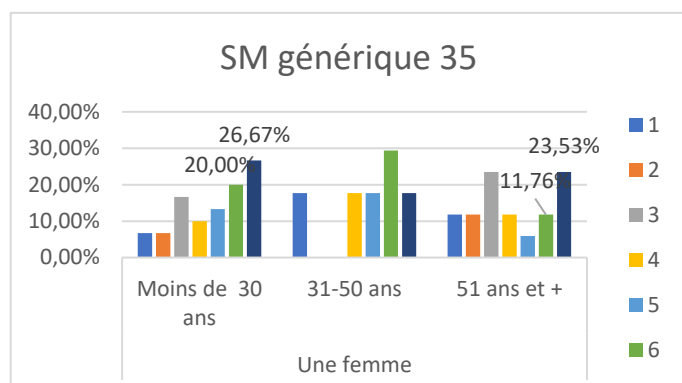


Figure 92. Perception par âge (F) de l'item 35

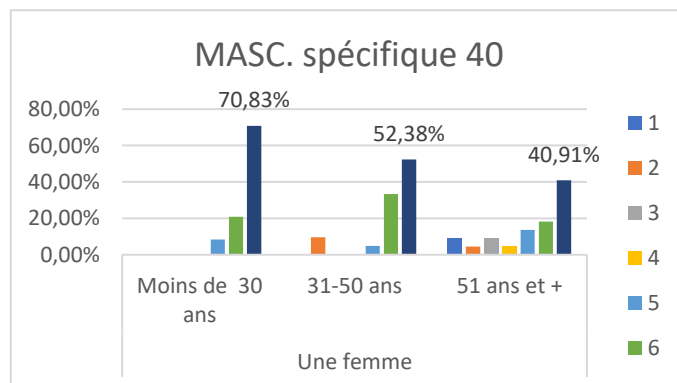


Figure 93. Perception par âge (F) de l'item 40

²⁰⁷ Pour rappel, je vous conseille de ne comparer que les générations extrêmes (Moins de 30 ans *versus* 51 ans et +), pour percevoir plus facilement les contrastes (la génération intermédiaire étant ambivalente).

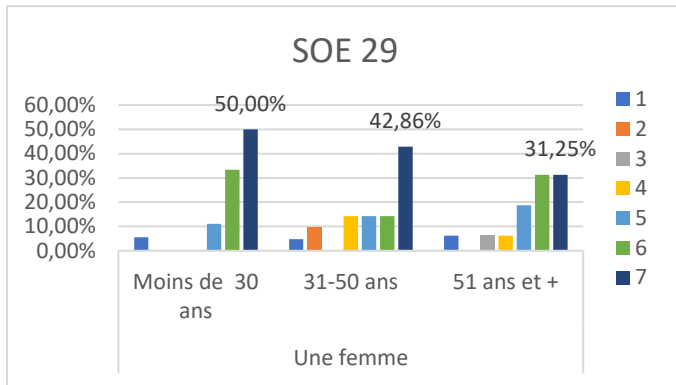


Figure 94. Perception par âge (F) de l'item 29

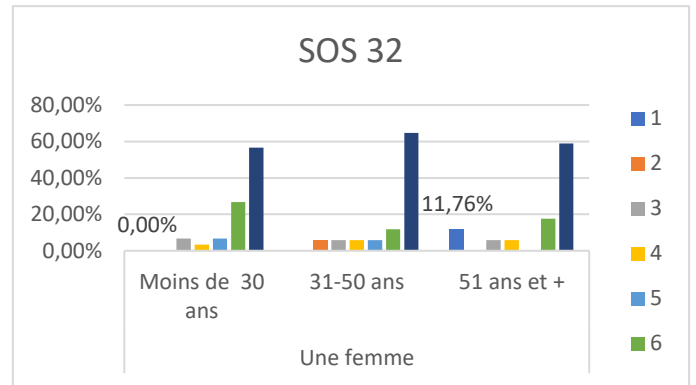


Figure 95. Perception par âge (F) de l'item 32

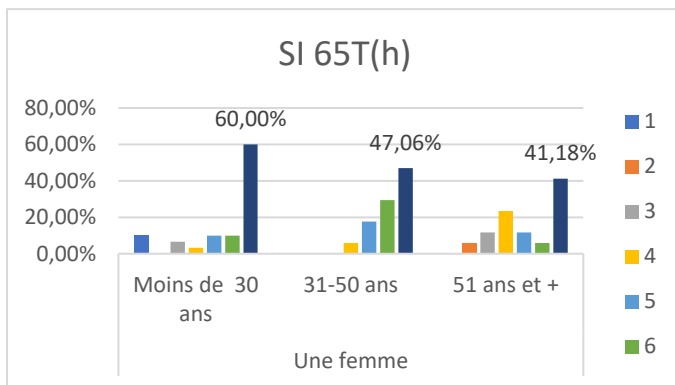


Figure 96. Perception par âge (F) de l'item 65.T(h)

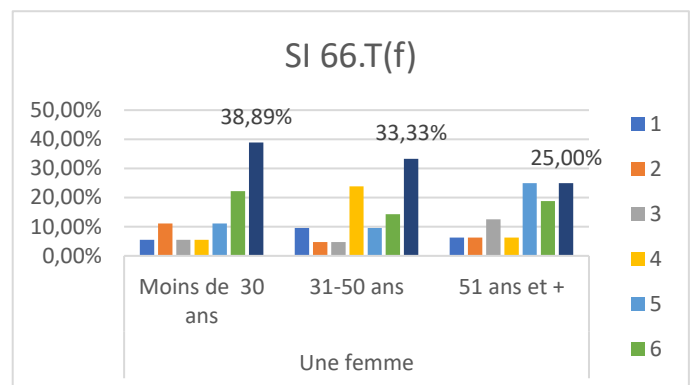


Figure 97. Perception par âge (F) de l'item 66.T(f)

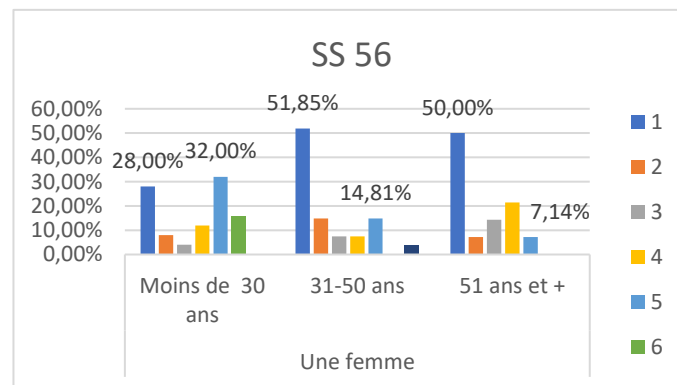


Figure 98. Perception par âge (F) de l'item 56

D'autre part, on peut également observer un **effet contraire**, parfois de façon significative (48 ; 52) ou presque significative (20) : **les femmes plus âgées ont alors tendance à avoir une perception plus problématique de l'insultance sexiste que les femmes plus jeunes (courbe montante)** (sexisme élémentaire masqué ; sexisme ambivalent ; sexisme objetisant SOG et SOB ; sexisme bienveillant). La difficulté est de comprendre si cet effet est relatif à l'*age grading* ou non.

Il me semble pouvoir expliquer ce second effet à partir d'une hypothèse simple et cohérente. Quel est le point commun entre les types ou sous-types de sexisme discursif dont la courbe est montante ? C'est la **complexité**. Cette complexité entrainerait une **nuance (indétermination)**

et/ou une confusion (non-compréhension, non-décèlement) et, de ce fait, l'effet d'âge grading ne parviendrait plus à être contré, il reprendrait le dessus.

Pour le sexisme élémentaire masqué et pour le sexisme ambivalent, la complexité viendrait de **l'implicite**²⁰⁸. Pour le sexisme bienveillant et le sexisme objetisant bienveillant, la complexité viendrait de **la bienveillance**. Pour le sexisme objetisant corps-géniteur, la complexité viendrait du **manque d'expérience d'un certain sexisme** : avant un certain âge, les femmes seraient moins soumises à la pression sociale de la maternité. Étant moins en contact avec le sexisme objetisant SOG, les femmes plus jeunes auraient davantage de difficulté à en saisir la portée problématique.

Cette complexité souffre une exception : en effet, pour l'item 33 du sexisme objetisant, la courbe est également montante. Mais cette exception n'invalide pas mon hypothèse, dans la mesure où le registre grivois aurait un effet *réactionnaire* sur certains groupes de répondant.e.s, comme je l'ai précisé pour le genre. Si l'on compare les graphiques des items 32 et 33 (SOS), il semble que le grivois ait un effet de baisse sur les jeunes mais un effet de hausse sur les femmes plus âgées – on peut d'ailleurs envisager que le registre sexuel cru (poitrine) ait aussi provoqué un effet de ce type, mais moins fort (item 32).

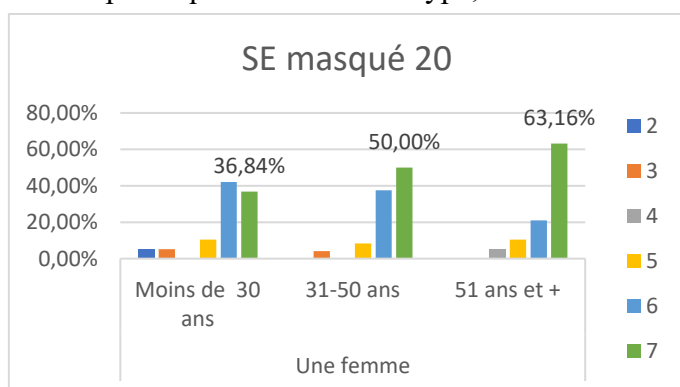


Figure 99. Perception par âge (F) de l'item 20

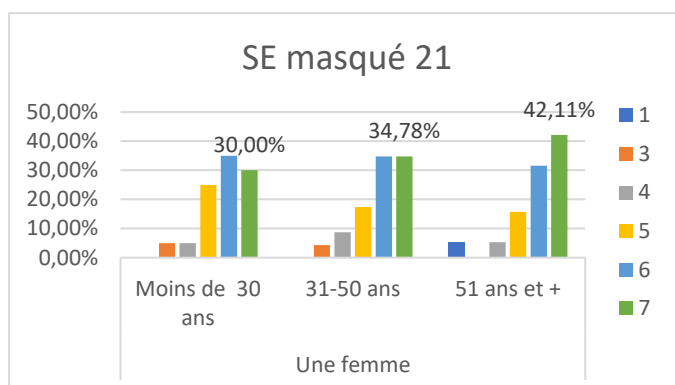


Figure 100. Perception par âge (F) de l'item 21

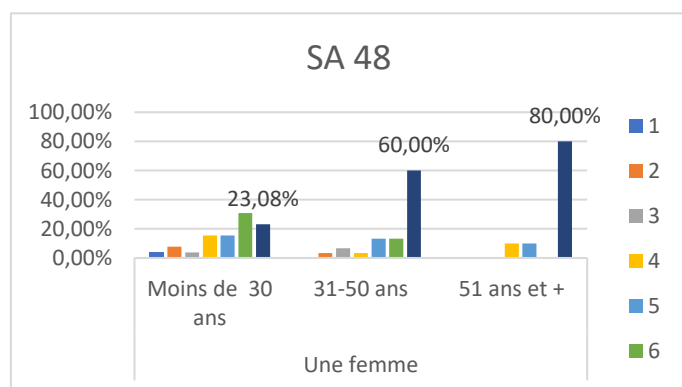


Figure 101. Perception par âge (F) de l'item 48

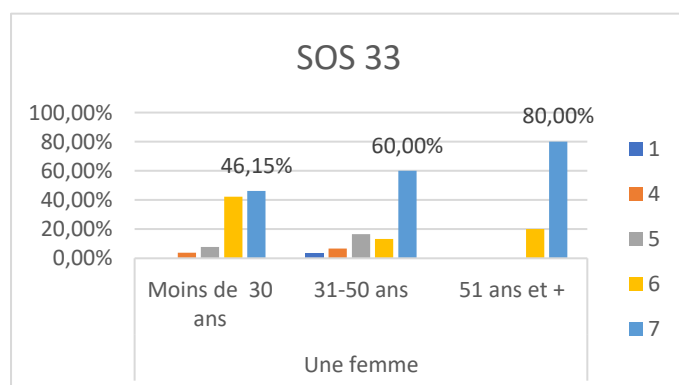


Figure 102. Perception par âge (F) de l'item 33

²⁰⁸ On peut supposer également l'influence de la bienveillance pour le sexisme ambivalent.

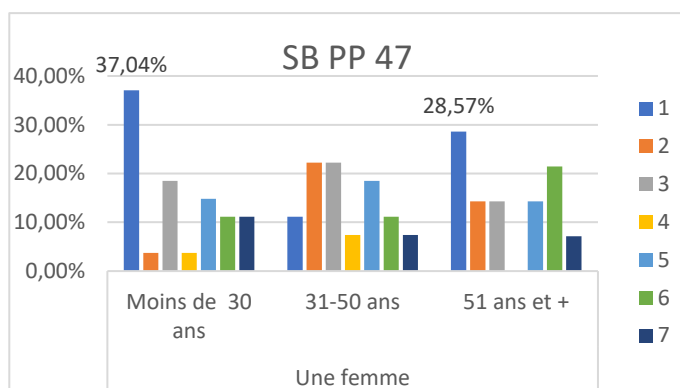


Figure 103. Perception par âge (F) de l'item 47

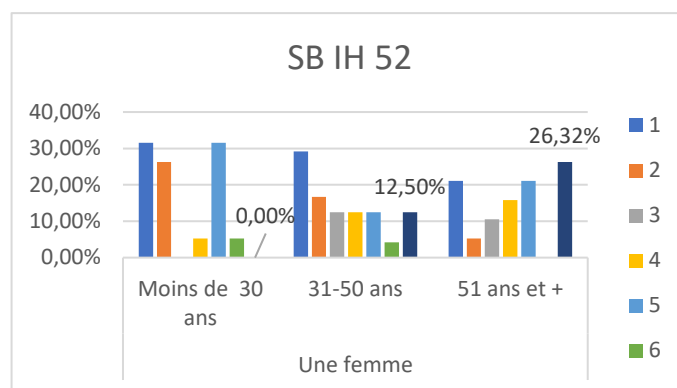


Figure 104. Perception par âge (F) de l'item 52

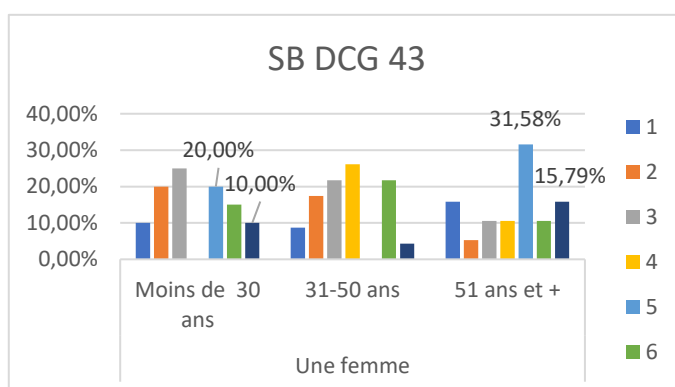


Figure 105. Perception par âge (F) de l'item 43

Je peux avancer deux autres arguments en faveur de cette hypothèse de la **complexité qui raviverait l'effet d'age grading**. Premièrement, pour le cas-limite 70²⁰⁹, qui se rapproche du SOE (pour lequel les jeunes femmes ont en général une perception plus problématique, item 29²¹⁰), mais qui est indéterminé (c'est un cas-limite), on observe une plus grande nuance chez les femmes plus jeunes (mode à l'échelon 5) que chez les femmes plus âgées (mode à l'échelon 7), mais également une plus grande surdétermination (échelons 1, 2 et 4 moins développés) : les jeunes sont plus nombreuses à se poser la question, mais elles sont aussi plus incertaines, peut-être nuancées.

Deuxièmement, la distinction entre les types soumis au premier et au second effet correspond d'après mes connaissances à une **distinction entre les types largement débattus et dénoncés par les féministes et ceux qui le sont moins** : d'une part, pour la courbe descendante, le sexisme élémentaire, évidemment, mais également l'antiféminisme du sexisme moderne et du masculinisme, le sexisme de la langue du sexisme conventionnel, les stéréotypes de genre du sexisme subtil, la composante systémique et binaire du sexisme inversé²¹¹ et, évidemment, la culture du viol et les violences sexistes et sexuelles du sexisme objetisant SOS et SOE ; d'autres

²⁰⁹ Item 70 : « Je vais avoir une nouvelle voisine. J'espère qu'elle sera jolie ! ».

²¹⁰ Item 29 : A : « Ta collègue m'a dit que vous alliez avoir une nouvelle patronne au boulot. Je la connais, elle est super compétente. ». B : « Oh, tu sais, tant qu'elle est jolie ! ».

²¹¹ La révolution féministe appelle aussi (et surtout) à la déconstruction de la masculinité (toxique).

part, le sexisme (objetisant) bienveillant, le sexisme ambivalent et le sexisme masqué, dont l'interdiscours féministe me semble moins traiter et/ou dont il est plus difficile de comprendre la composante sexiste, et le sexisme objetisant SOG auquel les femmes plus jeunes seraient moins confrontées, les injonctions à la maternité se généralisant probablement vers la fin de la vingtaine²¹². Or, il s'avère qu'il existe dans ma population (hommes et femmes) une corrélation entre la jeunesse d'une part et, d'autre part, la surscolarisation²¹³, l'extrême gauche²¹⁴, la sensibilité à l'égalité²¹⁵ et... la fréquence avec les discours féministe²¹⁶ qui sont quatre catégories qui semblent favoriser une plus grande sensibilité à l'insultance sexiste et, peut-on supposer, une plus grande disposition au féminisme.

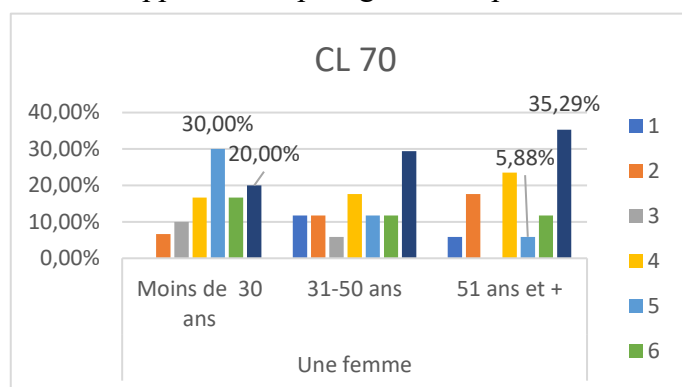


Figure 106. Perception par âge (F) de l'item 70

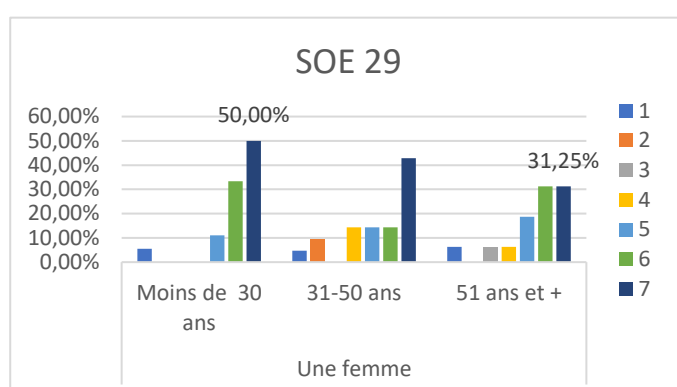


Figure 107. Perception par âge (F) de l'item 29

5.2.2.3. Conclusion sur la variable âge

En conclusion, **il est probable que les femmes plus jeunes aient tendance à percevoir comme plus insultant l'ensemble des types de sexisme, à partir du moment où elles parviennent à l'identifier comme tel** (ce qui est encore difficile pour le sexisme (objetisant) bienveillant, pour le sexisme masqué, pour le sexisme ambivalent et pour le sexisme objetisant corps-géniteur). Le développement du féminisme au sein des générations plus jeunes (Keller et al. 2016) au cours de ces dernières années joue vraisemblablement un rôle dans la perception de la problématique du sexisme discursif : **le féminisme permet en effet de décoder plus facilement l'insultance sexiste, d'en comprendre la portée et les mécanismes** (la perception

²¹² L'« âge moyen de la mère à l'accouchement » a dépassé les 30 ans depuis 2011, et était à 28,8 ans en 1994 en France (INSEE. 2021. *Âge moyen de la mère à l'accouchement*. In Insee.fr. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2381390> (Page consultée le 13 août 2021).

²¹³ La population diplômée du supérieur long est plus jeune (**33 ans**) que celles des autres diplômes (secondaire et primaire : 41,5 ans ; supérieur court : 43 ans ; doctorat : 42 ans). [L'âge correspond à la médiane des âges ou âge médian].

²¹⁴ Certaines positions politiques sont plus jeunes et d'autres plus âgées (échelon 1 : **32 ans** ; échelon 2 : 40,5 ans ; échelon 3 : 41 ans ; échelon 4 : 39 ans ; échelon 5 : 36,5 ans ; échelon 6 : 43,5 ans ; échelon 7 : 51,5 ans). [L'âge correspond à la médiane des âges ou âge médian].

²¹⁵ Les âges sont bien répartis entre les sensibilités à l'égalité, même si les jeunes sont plus sensibles que les plus âgé.e.s (échelon 6 : 46,5 ans ; échelon 7 : **34 ans**). [L'âge correspond à la médiane des âges ou âge médian].

²¹⁶ La fréquence des contacts avec les discours féministes décroît avec l'âge (échelons de 1 à 7, où 1 est *jamais* : 50 > 46,5 > 44 > 44 > 38 > **32,5** > **28 ans**). [L'âge correspond à la médiane des âges ou âge médian].

différenciée du sexisme subtil, du sexisme conventionnel et du sexisme inversé vers les femmes sont des indices parmi d'autres). Cette hypothèse rejoint l'un des critères grâce auxquels j'ai construit ma typologie, mais, plus fondamentalement, elle fait surtout écho au **fonctionnement du sexisme et de sa perception** que j'ai décrit dans mon chapitre théorique : à l'état *normal*, le sexisme est *naturel*, invisible, légitime.

Cette tendance, si elle est particulièrement remarquable du fait qu'elle contraste selon toute vraisemblance avec un effet d'*age grading* général, est également à nuancer : **l'âge est rarement significatif, et**, comme le genre, il **n'est pas une variable nécessaire ni suffisante** pour prédire la perception qu'une femme aura de l'insultance sexiste.

En ce qui concerne le sexisme élémentaire, les femmes plus âgées auraient tendance à être légèrement plus *permissives* (différence surtout qualitative) : **l'âge des femmes n'interviendrait pas dans l'identification mais seulement dans la dénonciation du sexisme élémentaire (standard et, dans une moindre mesure, injurieux).**

En ce qui concerne le sexisme objetisant, l'hypothèse précédemment avancée se consolide : **le SOG semble perçu différemment du SOE et, surtout, du SOS par les femmes (plus jeunes)**, sans doute parce qu'il ne s'inscrit pas dans le phénomène du harcèlement et des violences sexistes et sexuelles. À contrario, **les femmes plus âgées pourraient avoir tendance à percevoir moins facilement la problématique du SOE.**

En ce qui concerne le sexisme subtil, le fait que sa courbe montante soit significative tend à montrer que **l'item 56 appartient bien au sexisme subtil malgré son axiologie bienveillante**²¹⁷.

En ce qui concerne le sexisme (objetisant) bienveillant, sa perception m'est à ce stade encore mystérieuse. À l'instar du genre, **l'âge ne semble pas être une variable explicative suffisante et satisfaisante de la perception du sexisme (objetisant) bienveillant.** Sa perception continue d'être polarisée et hétérogène au sein des différentes générations et entre les différents sous-types.

En ce qui concerne les cas-limites, la présence de l'effet d'*age grading* aux items 69 et 71, ainsi que la perception plus nuancée, moins polarisée de l'item 70 par les femmes plus jeunes et *plus féministes* suggèrent qu'il **n'existe pas d'effet paranoïaque dans la perception de l'insultance sexiste, mais que l'indétermination de la signification sexiste de l'objétisation esthétique pose effectivement question.**

²¹⁷ 48% de problématique chez les moins de 30 ans pour seulement 7,14% chez les plus de 51 ans et 19% pour les femmes entre 31 et 50 ans.

5.2.3. Diplôme

Pour les niveaux de diplôme, je n'ai pris en compte que la **population de femmes**, les échantillons d'hommes étant trop restreints. J'ai regroupé les diplômées du secondaire et du supérieur court d'un côté²¹⁸, et les diplômées du supérieur long et du doctorat de l'autre²¹⁹. Mes premières observations m'ont montré que ces groupes suivaient respectivement les mêmes tendances.

Malgré un manque de significativité statistique²²⁰, j'ai pu dégager une tendance relativement nette et cohérente en ce qui concerne la variable diplôme. L'analyse montre en effet que le niveau de diplôme a tendance à influencer la perception de l'insultance sexiste : **les femmes surscolarisées (supérieur long et doctorat) sont en général plus sensibles à l'insultance sexiste que les femmes moins scolarisées (secondaire et supérieur court), tous types de sexisme confondus, à l'exception du sexisme conventionnel** (sexisme élémentaire, y compris SE injurieux ; sexisme ambivalent ; sexisme moderne et masculinisme génériques et spécifiques ; sexisme inversé vers les hommes et vers les femmes ; sexisme objetisant et sexisme objetisant bienveillant ; sexisme bienveillant ; sexisme subtil). On observe le même effet pour le cas-limite 70 (SOE).

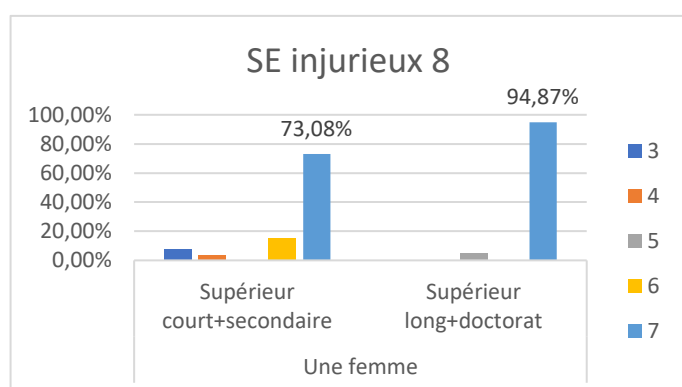


Figure 108. Perception diplôme (F) de l'item 8

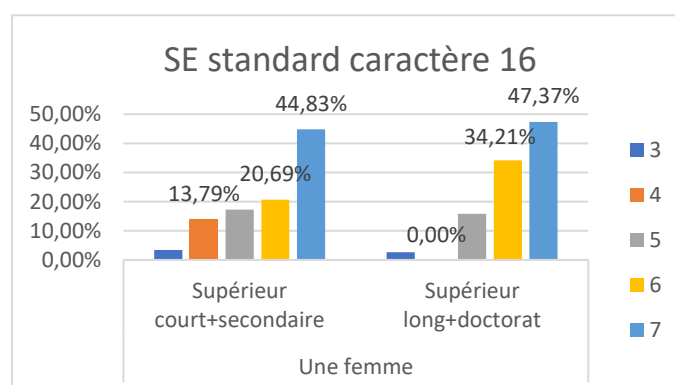


Figure 109. Perception diplôme (F) de l'item 16

²¹⁸ Je les appelle aussi femmes non universitaires ou moins scolarisées.

²¹⁹ Je les appelle aussi femmes universitaires ou surscolarisées.

²²⁰ Sur 16 items testés (statistiquement), seuls 3 présentent des écarts significatifs et 3 autres des écarts presque significatifs. **Face à ces résultats et pour des raisons de ressources, j'ai décidé de concentrer mes observations sur les tendances graphiques (et non sur les statistiques inférentielles)**, lesquelles ne diffèrent pas entre les types.

Items testés : 7, 13, 21, 30, 33, 35, 40, 43, 44, 52, 59, 60, 63, 65T(f), 66T(f), 70.

Items où l'écart est significatif : 8 (p= 0,013), 35 (p= 0,016) et 60 (p= 0,014).

Items où l'écart est presque significatif : 52 (p= 0,052), 59 (p=0,086) et 65.T(h) (p= 0,08).

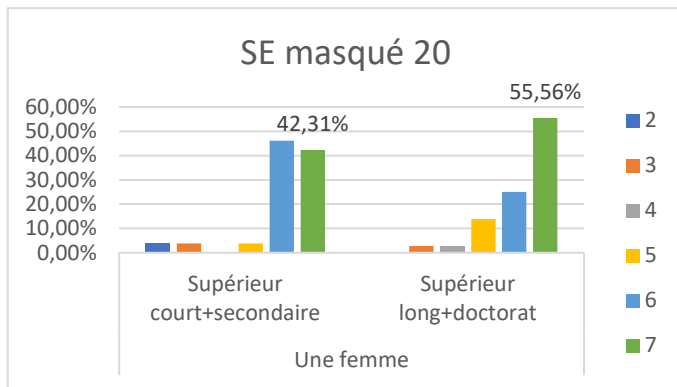


Figure 110. Perception diplôme (F) de l'item 20

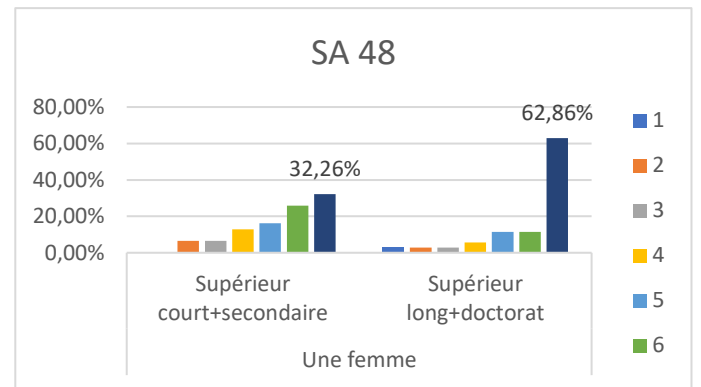


Figure 111. Perception diplôme (F) de l'item 48

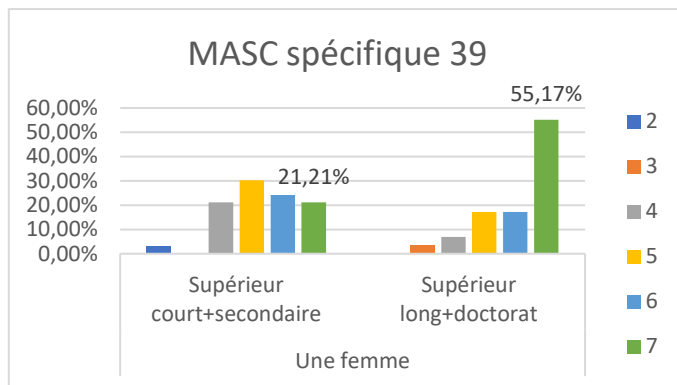


Figure 112. Perception diplôme (F) de l'item 39

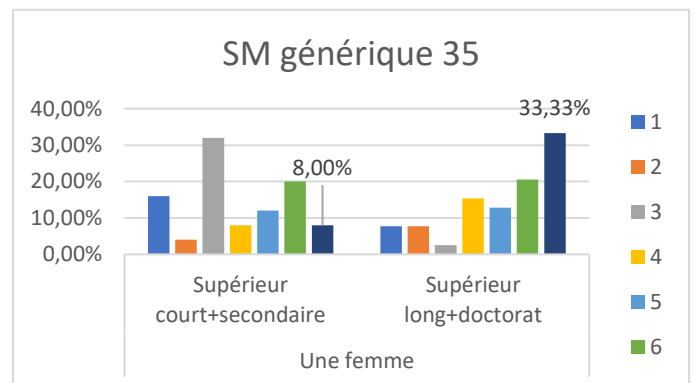


Figure 113. Perception diplôme (F) de l'item 35

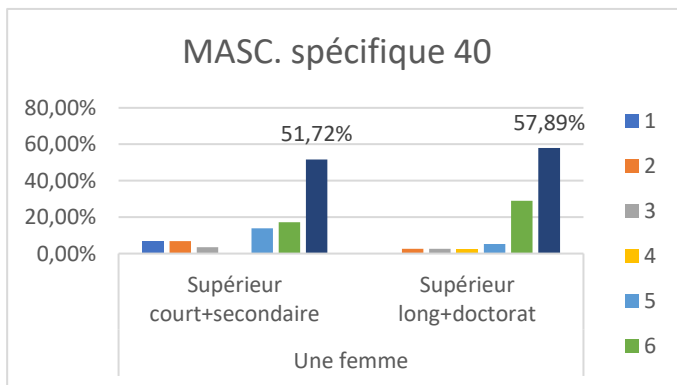


Figure 114. Perception diplôme (F) de l'item 40

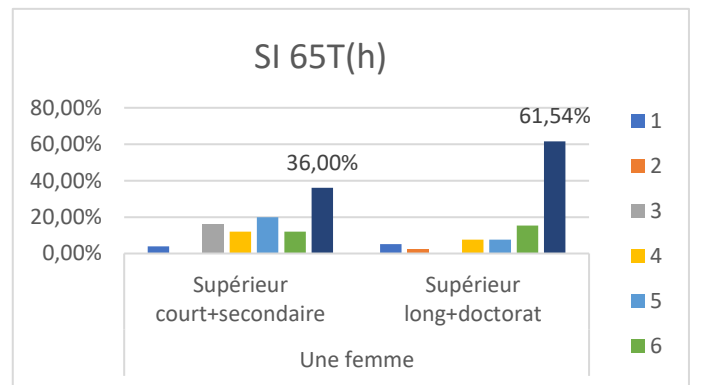


Figure 115. Perception diplôme (F) de l'item 65.T(h)

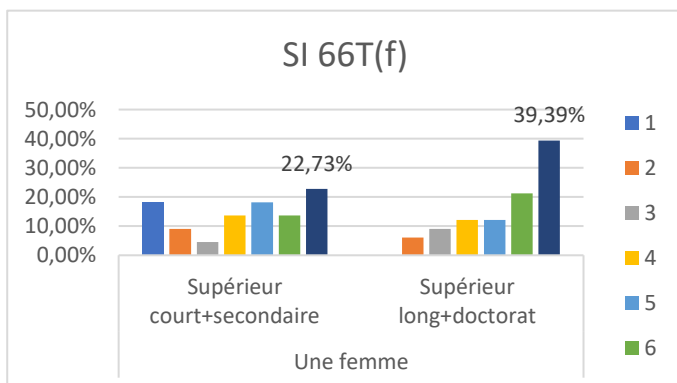


Figure 116. Perception diplôme (F) de l'item 66.T(f)

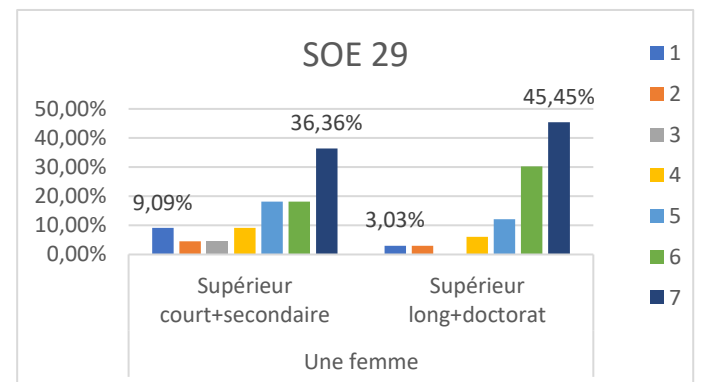


Figure 117. Perception diplôme (F) de l'item 29

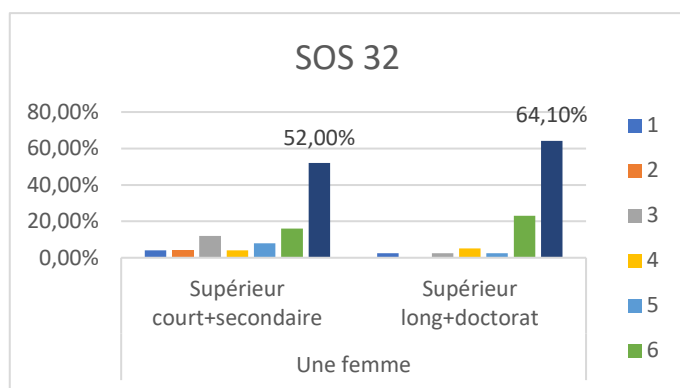


Figure 118. Perception diplôme (F) de l'item 32

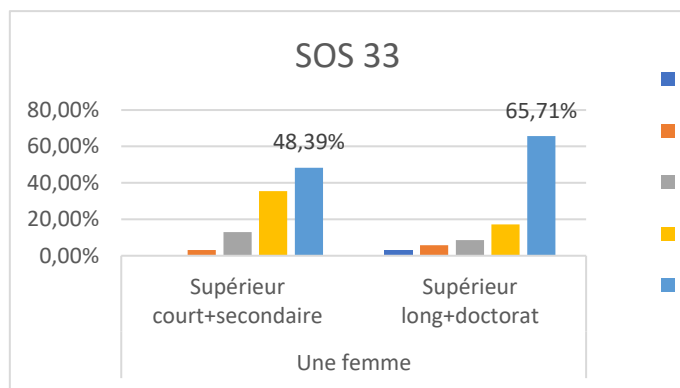


Figure 119. Perception diplôme (F) de l'item 33

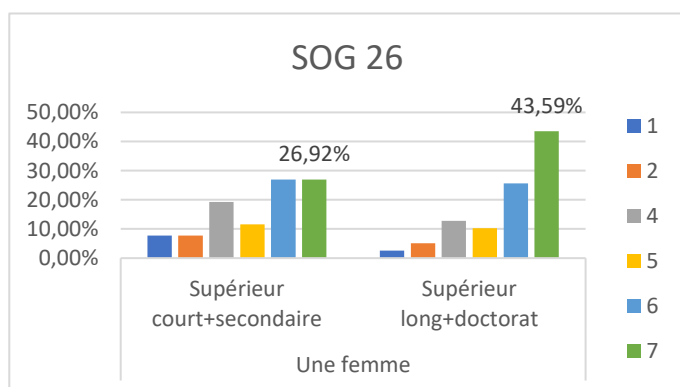


Figure 120. Perception diplôme (F) de l'item 26

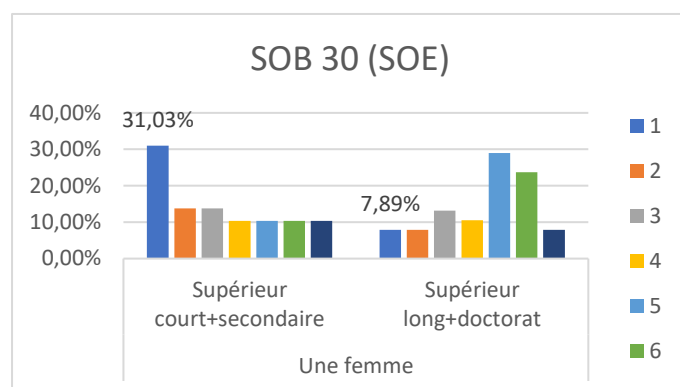


Figure 121. Perception diplôme (F) de l'item 30

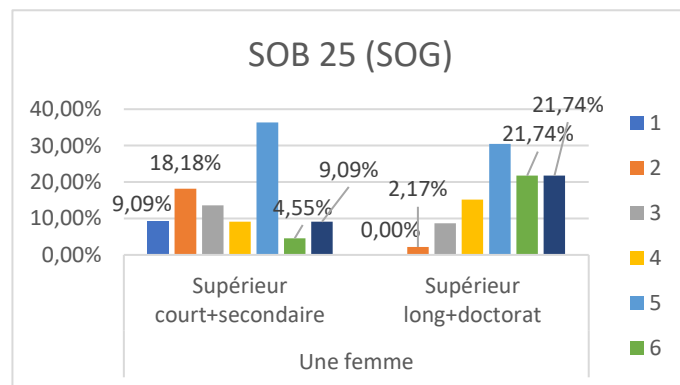


Figure 122. Perception diplôme (F) de l'item 25

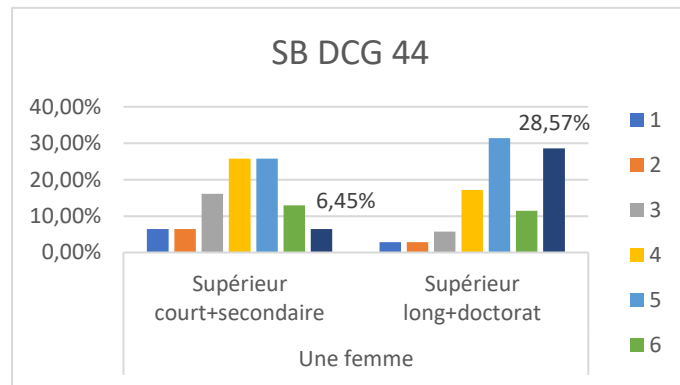


Figure 123. Perception diplôme (F) de l'item 44

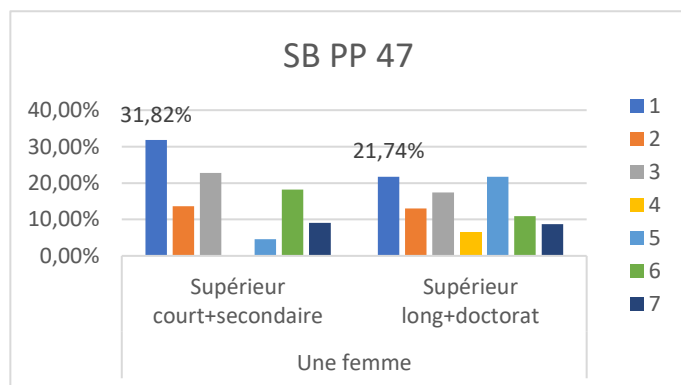


Figure 124. Perception diplôme (F) de l'item 47

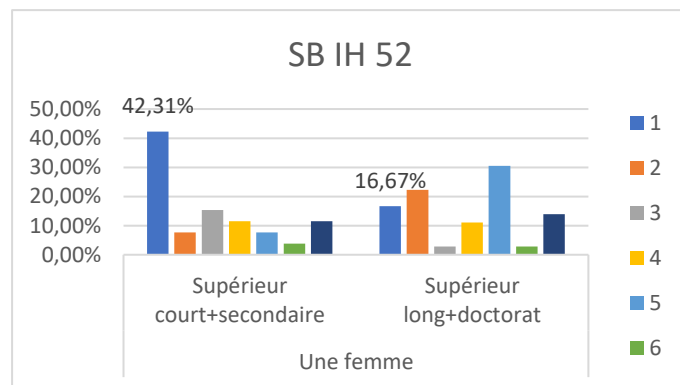


Figure 125. Perception diplôme (F) de l'item 52

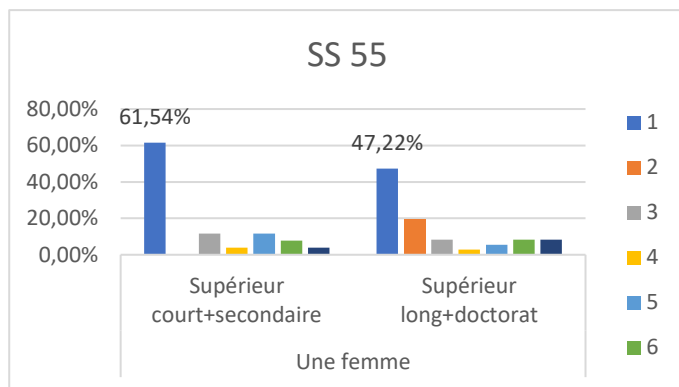


Figure 126. Perception diplôme (F) de l'item 55

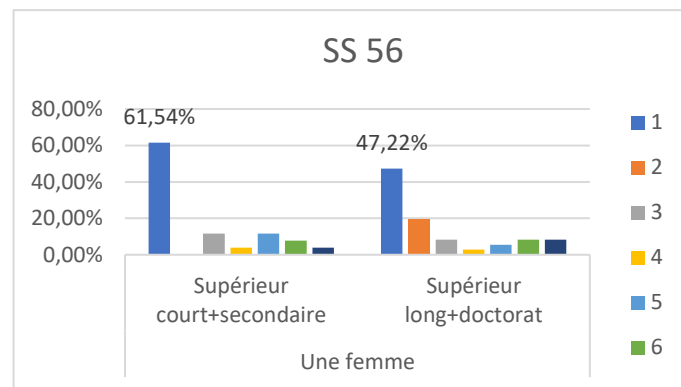


Figure 127. Perception diplôme (F) de l'item 56

En ce qui concerne le sexisme conventionnel, l'effet de la variable diplôme est étrange. Pour l'item 59, qui est presque significatif, les femmes moins scolarisées semblent avoir une perception un peu plus problématique dans l'ensemble²²¹. Au contraire, pour l'item 60 (qui est significatif), les femmes les moins scolarisées semblent avoir une perception plus problématique. Quant à l'item 64, il semble n'y avoir aucun effet. Je ne peux pas expliquer ces divergences de manière convaincante²²².

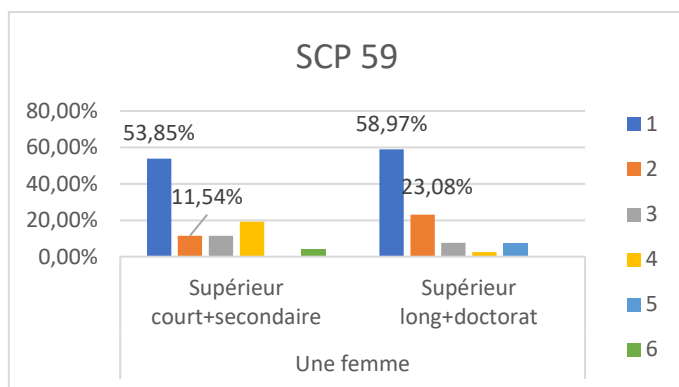


Figure 128. Perception diplôme (F) de l'item 59

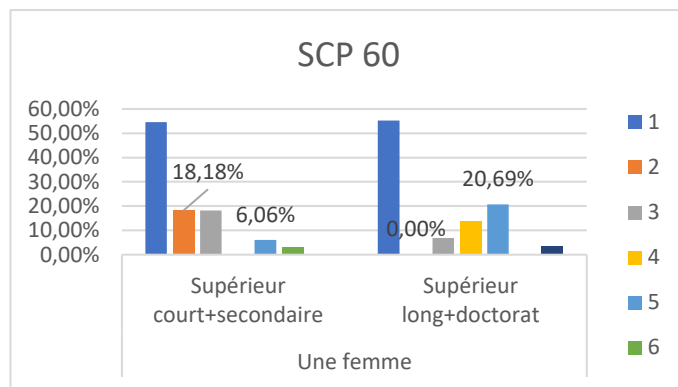


Figure 129. Perception diplôme (F) de l'item 60

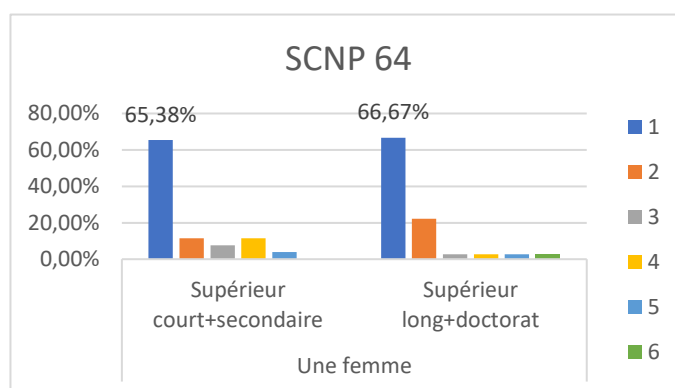


Figure 130. Perception diplôme (F) de l'item 64

²²¹ 3,85% de problématique contre 7,7% pour les femmes surscolarisées, mais aussi 30,8% aux échelons 3 et 4 contre 10,25% pour les femmes surscolarisées.

²²² Pour une hypothèse détaillée, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

Enfin, l'observation des distracteurs nous apprend que **le niveau de diplôme n'a probablement pas d'influence particulière sur la perception de la problématique discursive hors insultance sexiste** (les différences ne sont jamais significatives). Au vu de la perception plus polarisée, clivante des distracteurs 2 et 3 pour les femmes les moins scolarisées, il est possible que la variable diplôme (pour le secondaire et le supérieur court) ait un effet croisé (plus fort) avec une autre variable en cas de discours problématique dissensuel. La question reste ouverte. Face à ces résultats, l'écart (non significatif) observé pour le cas-limite 69 ne semble pas anodin : il se pourrait que certaines femmes moins scolarisées soient plus *sensibles* aux critiques adressées à une femme²²³. Mais, à supposer que cet écart soit significatif, mon dispositif ne permet pas de savoir s'il est dû à une plus grande *susceptibilité* – peut-être explicable par le fait que les femmes les moins scolarisées seraient davantage confrontées à la critique (sexiste) en raison de leur *déficit* de capital symbolique – ou s'il est dû à une compréhension moins aigüe du sexisme (surdétermination).

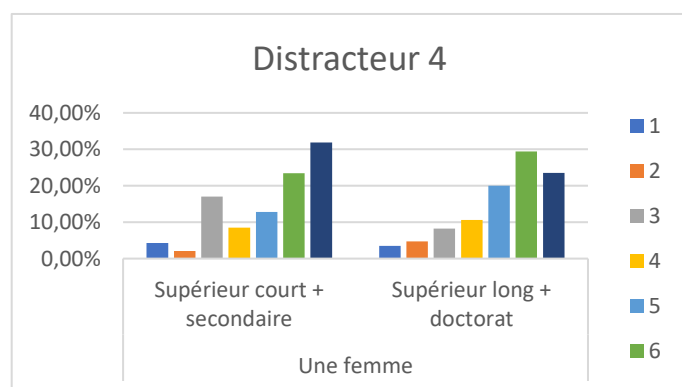


Figure 131. Perception diplôme (F) de l'item 4

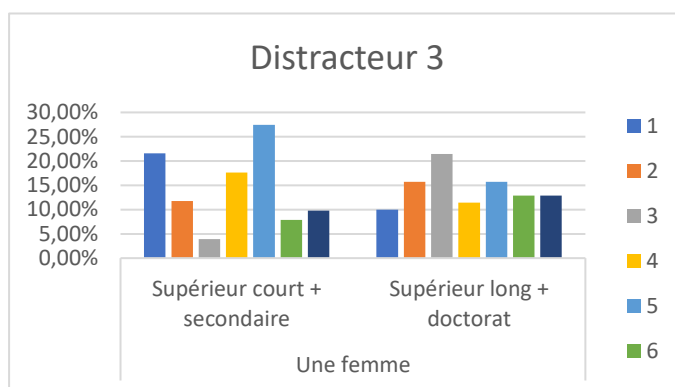


Figure 132. Perception diplôme (F) de l'item 3

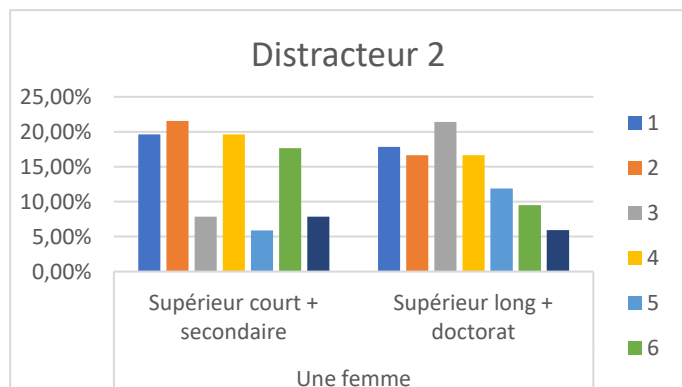


Figure 133. Perception diplôme (F) de l'item 2

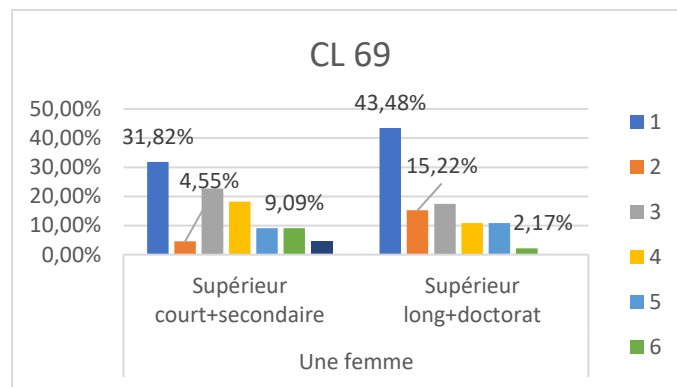


Figure 134. Perception diplôme (F) de l'item 69

²²³ Pour rappel, les distracteurs ciblent les hommes.

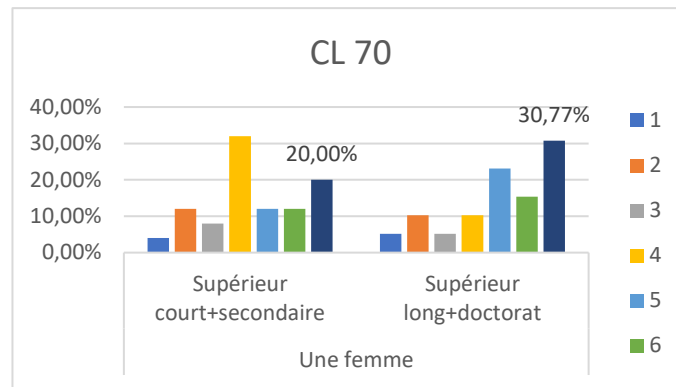


Figure 135. Perception diplôme (F) de l'item 70

Pourquoi les femmes les plus scolarisées (supérieur long et doctorat) seraient-elles plus sensibles à l'insultance du sexisme discursif que les femmes moins scolarisées (secondaire et supérieur court) ? Je pense que **les femmes surscolarisées ont davantage de dispositions à remettre en question la domination masculine et à entamer un travail de déconstruction féministe**. J'y vois trois raisons. Premièrement, les femmes universitaires sont historiquement plus confrontées aux **discours progressistes et féministes** que les autres (étant donné qu'elles en ont probablement été et qu'elles en sont probablement toujours une des sources principales). Le monde universitaire est un monde intellectualiste qui favorise la réflexion autour de tels enjeux. Deuxièmement, les femmes les plus diplômées sont munies d'un **plus grand capital symbolique**, qu'elles doivent défendre pour se faire une place dans un **monde majoritairement et historiquement masculin**. Monde du pouvoir (symbolique) parmi d'autres et monde faiseur de gens de pouvoir, les logiques de la domination masculine y seraient plus apparentes, et les femmes universitaires lutteraient *en réaction*. Troisièmement, les **femmes les moins diplômées** auraient moins d'intérêt à découvrir et à dénoncer le sexisme dont elles sont victimes : étant peut-être inscrites davantage que les autres dans les mécanismes de la domination masculine, de manière plus insidieuse, la remettre en cause **menacerait plus encore leur face** (sociale)²²⁴. Pour le dire autrement, leurs imaginaires, leurs projets, leur quotidien seraient plus soumis et façonnés par l'idéologie sexiste, et remettre en jeu cette dernière reviendrait à remettre en jeu les premiers : cela ne ferait pas et plus *sens*.

L'analyse de cette variable suggère également qu'**en matière de bienveillance, le niveau de diplôme pourrait être plus influent que le genre ou que l'âge**. Des enquêtes ultérieures seront nécessaires pour distinguer le poids respectif de ces variables – notamment concernant le genre masculin (réception).

²²⁴ Cette hypothèse fait écho aux *explications motivationnelles* avancées par Marie Becker et Brigitte Grésy (2015 : 30) : certaines femmes banaliseraient le sexisme à partir de motivations « fondées sur la volonté de se protéger, sur le maintien de l'illusion de contrôle et la croyance en un monde juste. Ne pas reconnaître le sexisme ordinaire, voire la discrimination individuelle, est plus protecteur ».

5.2.4. Position politique, sensibilité à l'égalité et contact avec les discours féministes

Pour observer les variables position politique et sensibilité à l'égalité, j'ai été confronté à une **difficulté récurrente d'échantillonnage**. Ayant **écarté les hommes**, je me suis retrouvé avec une soixantaine de femmes par item, réparties pour chacune des deux variables (position politique et sensibilité à l'égalité) en sept échelons politiques ou égalitaires, eux-mêmes distribués en sept échelons de problématique (soit 49 catégories). Or, les échantillons sont généralement mal distribués : ma population est majoritairement de gauche, et très sensible à l'égalité entre les genres. J'ai donc décidé de n'observer que les échelons 1 à 4 pour la position politique (de gauche au centre), et les échelons de 5 à 7 pour la sensibilité à l'égalité (de sensible à très sensible)²²⁵, les échantillons de répondantes de la droite politique et de répondantes peu sensibles à l'égalité étant trop faibles. Pour cette même raison, **je n'ai pas mené d'analyse statistique inférentielle sur ces variables**. Je me contenterai de présenter synthétiquement les tendances générales.

Par manque de temps, je me suis contenté d'observer **l'effet de ces variables sur un ou deux items de chaque type**. Cette méthode n'est par conséquent pas exhaustive. De plus, tel qu'on peut l'apercevoir sur les graphiques suivants, il y a une **corrélation entre le niveau de diplôme et la position politique, et entre la sensibilité à l'égalité et la position politique : les femmes plus à gauche (échelon 1) de ma population sont davantage surscolarisées et sensibles à l'égalité (échelon 7)**. Notons toutefois que la corrélation semble nulle ou faible entre les échelons politiques 3, 4 et 5 et dans une moindre mesure 2, et la sensibilité à l'égalité : cette *faiblesse* est probablement dû à la formulation de la variable dans le questionnaire²²⁶.

Il n'y a pas de corrélation apparente entre le niveau de diplôme et la sensibilité à l'égalité. Les effets observés pour les variables diplôme et sensibilité à l'égalité pourraient donc être dus

²²⁵ Pour rappel, la question était : « *Considérez-vous qu'il reste encore beaucoup à faire pour atteindre l'égalité entre les hommes et les femmes dans notre société ? [Echelle de Likert de 1 à 7 : Non, pas vraiment. – Oui, énormément.]* ».

²²⁶ Il est plus que probable que la seconde corrélation (position politique et sensibilité à l'égalité) soit en réalité inscrite dans un rapport de causalité, soit une corrélation généralisable à l'ensemble des populations belge et française et explicable par des valeurs et intérêts politiques similaires.

partiellement ou totalement à la variable position politique. En conclusion, les résultats qui suivent sont davantage des pistes à poursuivre que des données solides et fiables.

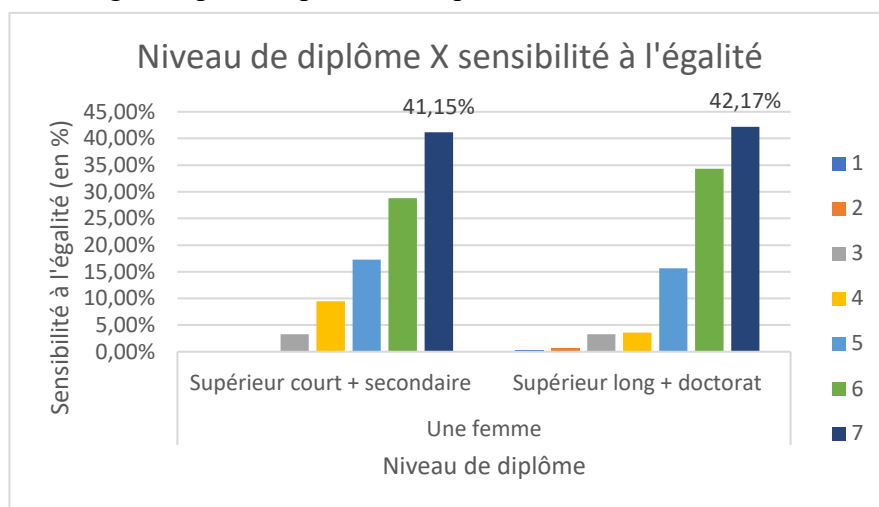


Figure 136. Non-corrélation entre le niveau de diplôme et la sensibilité à l'égalité²²⁷

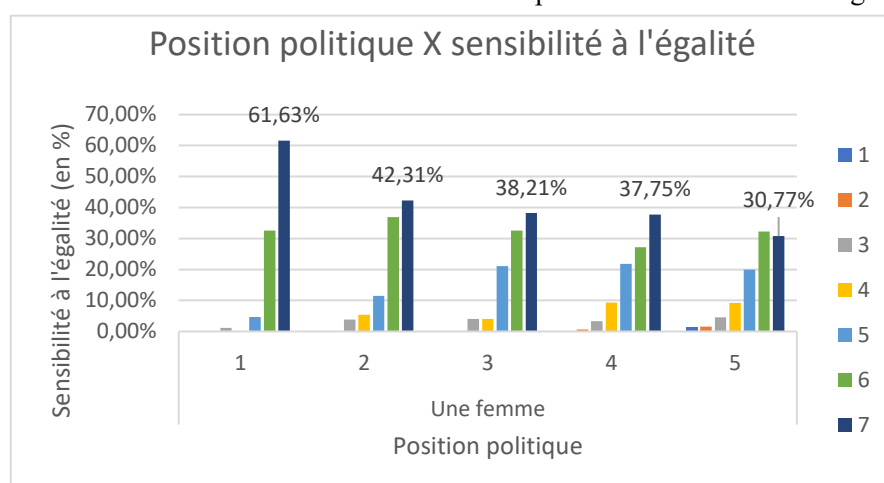


Figure 137. Corrélacion entre la position politique et la sensibilité à l'égalité²²⁸

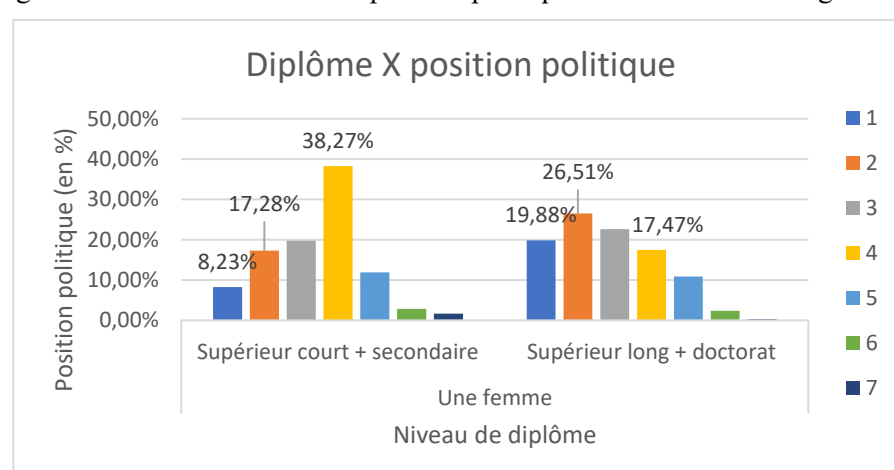


Figure 138. Corrélacion entre la position politique et le niveau de diplôme

²²⁷ L'échelon représente 1 représente la plus faible sensibilité et l'échelon 7 la plus forte sensibilité à l'égalité.

²²⁸ L'échelon 1 représente la gauche et l'échelon 7 représente la droite.

5.2.4.1. *Position politique*

En ce qui concerne la variable position politique, il apparaît qu'**en général les femmes de gauche ont une perception plus problématique du sexisme discursif que les femmes du centre (et de centre-droite)**. Cet effet de la variable position politique peut s'expliquer par le fait que la gauche politique (au sens de la philosophie politique) est une **philosophie du progrès social**. Elle semble de plus en plus **associée au féminisme** qui y trouve un terreau propice au militantisme (voire au radicalisme, pour l'extrême-gauche). **Féminisme et gauche politique fonctionnent selon des principes similaires**, en théorie, et la gauche politique favorise la rencontre avec les idées nouvelles et *révolutionnaires* du féminisme, ce dernier luttant contre l'ordre établi symbolisé par la *bourgeoisie*, elle-même symbolisée (et non strictement représentée, sur le plan référentiel) par la droite politique, conservatrice et capitaliste. Les femmes de gauche seraient confrontées à une **information féministe (et progressiste) plus dense, plus variée et plus régulière – et/ou elles auraient plus de dispositions à la recevoir adéquatement** –, information nécessaire au processus de déconstruction des mécanismes de la domination masculine et à la compréhension du sexisme. Il se pourrait également que les femmes de gauche aient **plus à gagner de la révolution féministe** que les femmes de droite, lesquelles pourraient jouir ou aspirer à jouir du confort matériel qu'offre le libéralisme économique, combattu par de nombreux courants féministes en raison des inégalités de genre dont il est et pourrait être à la source.

Les résultats obtenus pour les distracteurs vont dans ce sens. En effet, la variable position politique n'intervient lisiblement que pour les distracteurs 1 et 4, c'est-à-dire que **la gauche politique favorise probablement une lecture plus problématique de l'insultance, mais seulement lorsque cette dernière est inscrite dans une domination sociale (classisme, sexisme, etc.)**. Cette hypothèse est assez cohérente dans la mesure où féminisme comme gauche politique s'inscrivent dans une **lecture sociale du réel** et, de plus en plus, dans une **perspective intersectionnelle** grâce à laquelle la sensibilité à une domination favorise la sensibilité aux autres dominations. Quant à la droite, la plus grande **adéquation idéologique** avec les énoncés ferait baisser la problématique.

Cet effet de la variable genre est particulièrement flagrant pour le cas-limite 70 (SOE) : on peut supposer que **les femmes de gauche recourent davantage à une interprétation contextuelle du sexisme objetisant que les femmes de droite** – ce qui laisse entendre qu'elles en ont une compréhension plus fine et plus juste, mais également qu'elles pourraient avoir

tendance à *surdéterminer* la signification sexiste d'un énoncé²²⁹ (les femmes de l'extrême-gauche, du moins, pour lesquelles l'échelon 7 atteint les 60%)²³⁰.

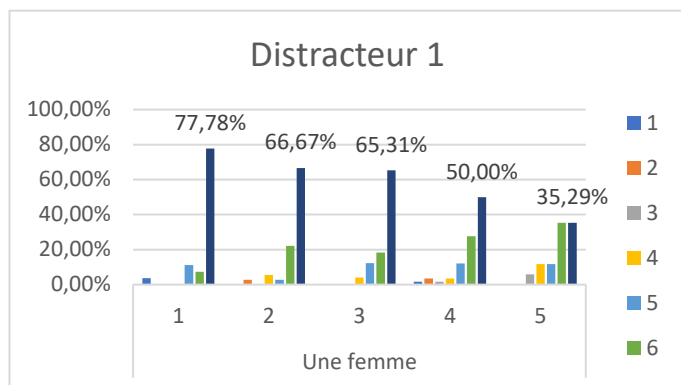


Figure 139. Perception politique (F) de l'item 1²³¹

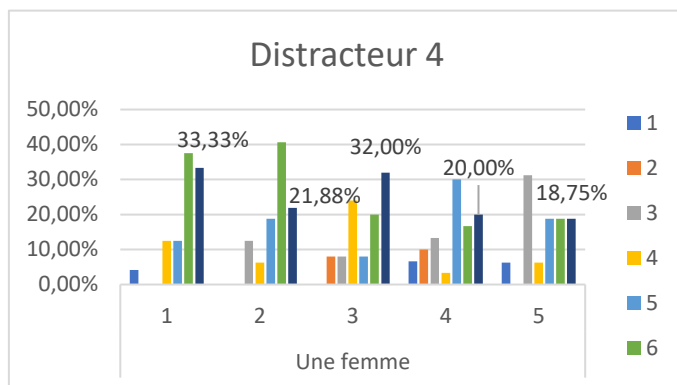


Figure 140. Perception politique (F) de l'item 4

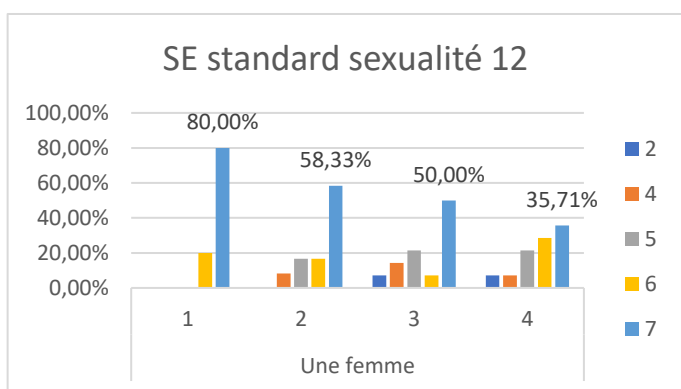


Figure 141. Perception politique (F) de l'item 12

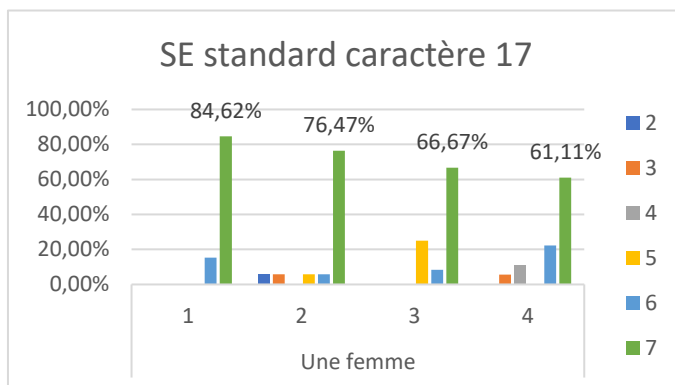


Figure 142. Perception politique (F) de l'item 17

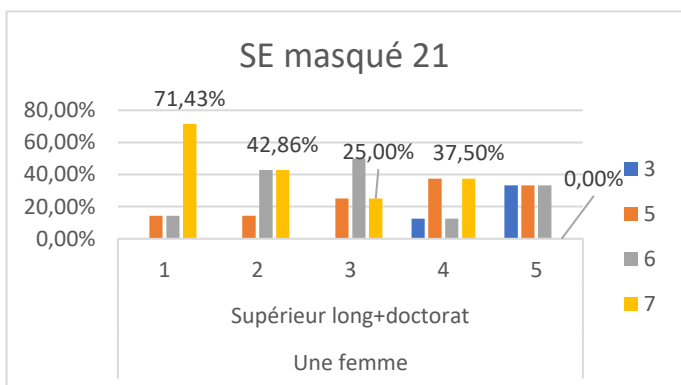


Figure 143. Perception politique (F) de l'item 21

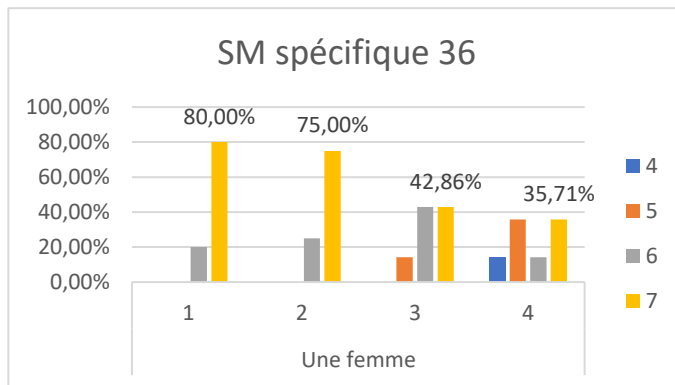


Figure 144. Perception politique (F) de l'item 36

²²⁹ Il est nécessaire de faire attention : rien n'indique que cette surdétermination soit le propre des femmes d'extrême-gauche. **Il se pourrait très bien qu'elle soit indépendante du genre !**

²³⁰ Les écarts élevés entre l'échelon 1 et l'échelon 2 de la variable politique sont parfois dus à des échantillons plus restreints.

²³¹ L'échelon 1 représente la gauche et l'échelon 7 représente la droite.

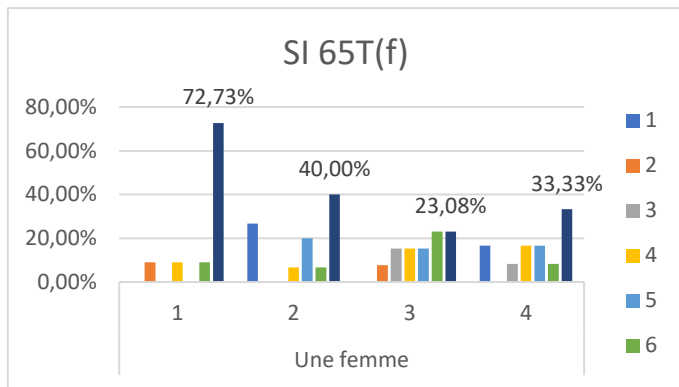


Figure 145. Perception politique (F) de l'item 65.T(f)

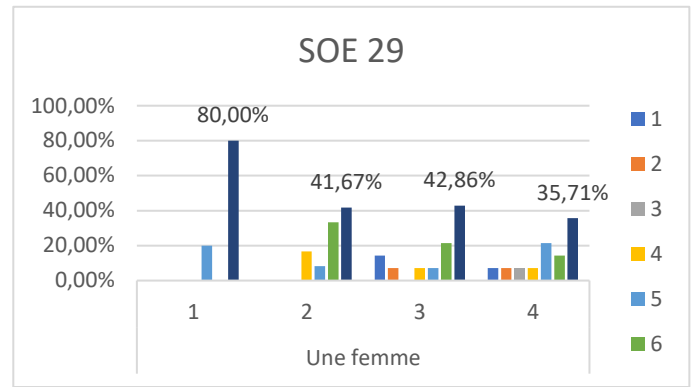


Figure 146. Perception politique (F) de l'item 29

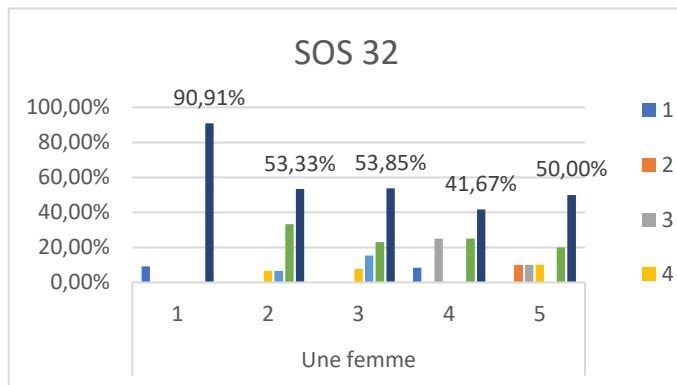


Figure 147. Perception politique (F) de l'item 32

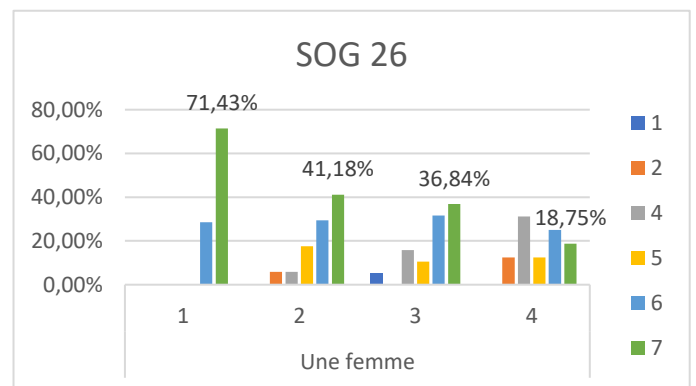


Figure 148. Perception politique (F) de l'item 26

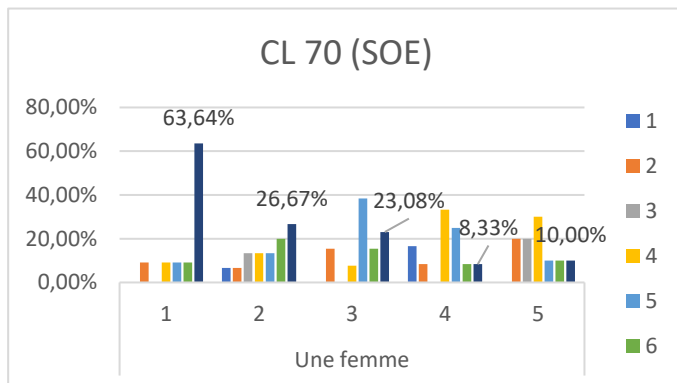


Figure 149. Perception politique (F) de l'item 70

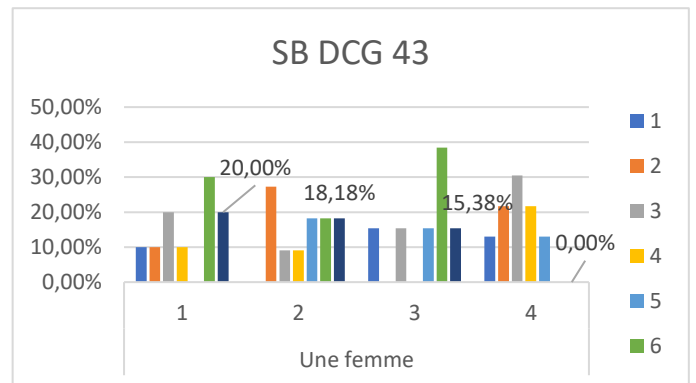


Figure 150. Perception politique (F) de l'item 43

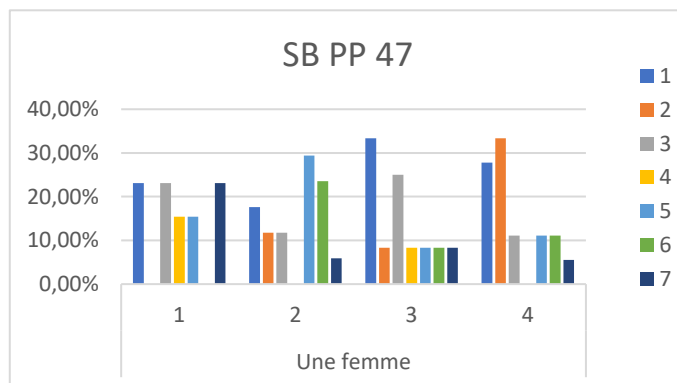


Figure 151. Perception politique (F) de l'item 47

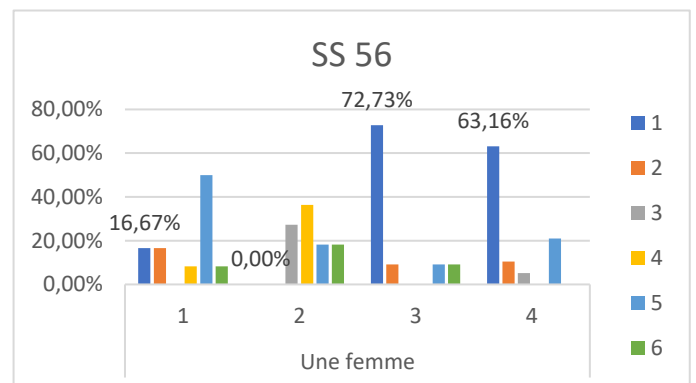


Figure 152. Perception politique (F) de l'item 56

En ce qui concerne plus spécifiquement l’item 33 (SOS), les résultats suggèrent une fois encore un potentiel *effet réactionnaire*. Cet effet s’appliquerait principalement aux femmes du centre (4), mais mon dispositif ne permet pas de déterminer cette hypothèse de manière plus fiable.

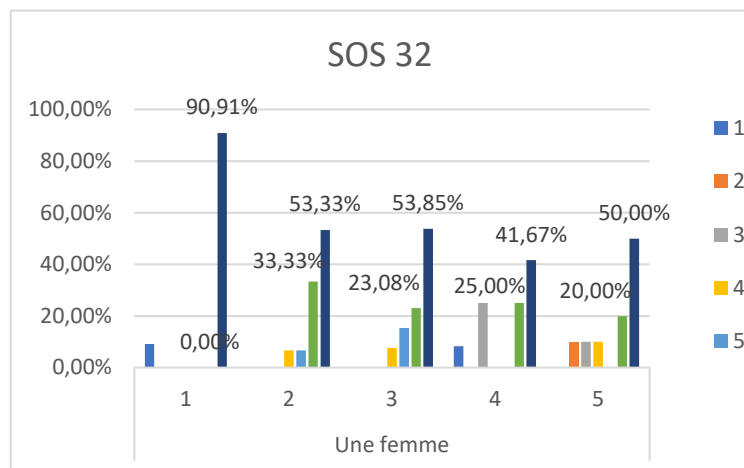


Figure 153. Perception politique (F) de l’item 32

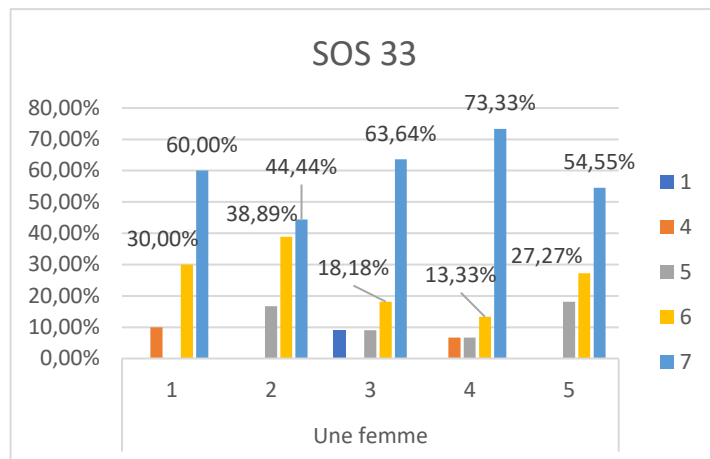


Figure 154. Perception politique (F) de l’item 33

5.2.4.2. *Sensibilité à l'égalité*

En ce qui concerne la variable sensibilité à l'égalité, les résultats sont globalement similaires à la variable position politique, mais les écarts sont plus contrastés encore. La variable sensibilité à l'égalité joue sans grand étonnement un rôle dans la perception de l'insultance sexiste : **en général, les femmes plus sensibles à l'égalité ont tendance à être plus sensibles à l'insultance du sexisme discursif que les femmes moins sensibles**²³².

Comment expliquer cet effet ? Il s'explique simplement par le fait qu'il existe une corrélation directe et évidente, une **causalité entre les préoccupations et les représentations qu'une personne a de l'égalité entre les genres d'une part, et d'autre part les représentations qu'elle cultive quant à la problématique du sexisme**. Être sensible à l'égalité et considérer qu'il reste *encore énormément de travail à effectuer* pour l'atteindre, c'est être (en partie) informé.e des inégalités qui subsistent dans notre société, c'est être disposé.e à entendre et comprendre l'expertise féministe et le fonctionnement binaire et systémique du sexisme²³³. Toutefois, il apparaît également qu'une sensibilité élevée à l'égalité (échelon 7) n'est **pas non plus synonyme d'une conscience et d'une information infaillibles**, c'est-à-dire d'une perception toujours très problématique du sexisme discursif. Il est probable que cette *inconstance* ait été exacerbée par la formulation initiale de la variable : si j'avais demandé aux répondant.e.s de quantifier leur féminisme, la corrélation aurait probablement été plus nette. On peut observer cette *inconstance* à l'item 52 du sexisme bienveillant IH. Cela conforte l'hypothèse selon laquelle **l'intimité hétérosexuelle fait encore l'objet d'une très mauvaise perception dans notre société**. De manière générale, **les trois sous-types du sexisme bienveillant font encore l'objet d'une perception polarisée, hétérogène, incertaine**.

Par ailleurs, seuls les distracteurs 1 et 4 corroborent la tendance observée. Autrement dit, à l'instar de la gauche politique, **la sensibilité à l'égalité favorise probablement une lecture plus problématique de l'insultance, mais seulement lorsque cette dernière est inscrite dans une domination sociale (classisme, sexisme, etc.)**. Cette hypothèse, qui valide ma distinction théorique entre deux types d'insultance, rejoint celle avancée pour la variable position politique : le féminisme s'inscrit dans une **lecture sociale du réel** et, de plus en plus, dans une **perspective intersectionnelle** grâce à laquelle la sensibilité à la domination masculine favorise la sensibilité aux autres dominations.

²³² L'échelon représente 1 représente la plus faible sensibilité et l'échelon 7 la plus forte sensibilité à l'égalité.

²³³ Voir à ce propos le graphique du sexisme inversé vers les femmes où l'écart est énorme.

L'effet de la variable sensibilité à l'égalité est très fort pour le cas-limite 70 : **les femmes les plus sensibles à l'égalité privilégieraient elles aussi une lecture contextuelle en cas d'indétermination du sexisme (objectisant).**

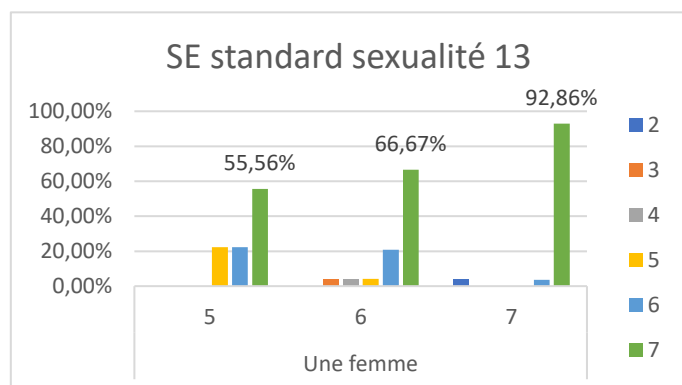


Figure 155. Perception sensibilité (F) de l'item 13

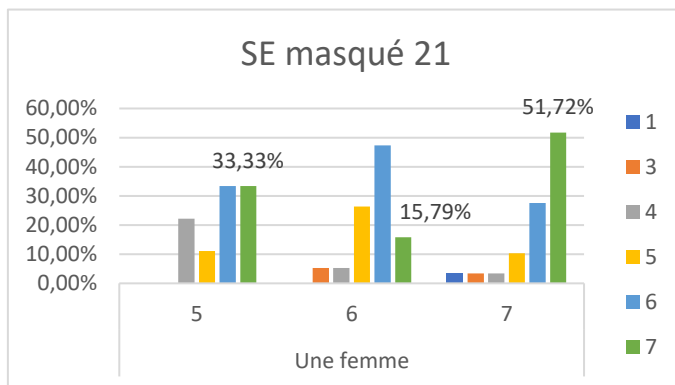


Figure 156. Perception sensibilité (F) de l'item 21

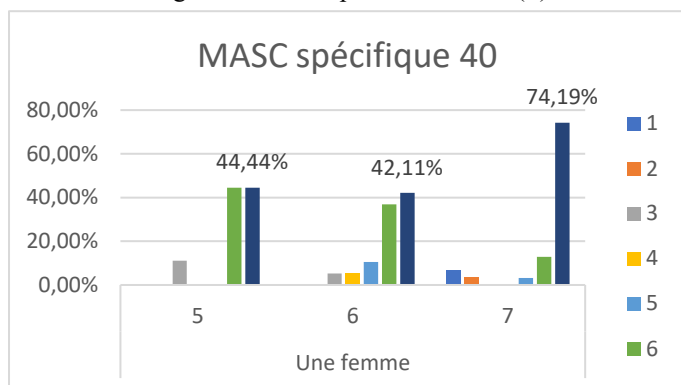


Figure 157. Perception sensibilité (F) de l'item 40

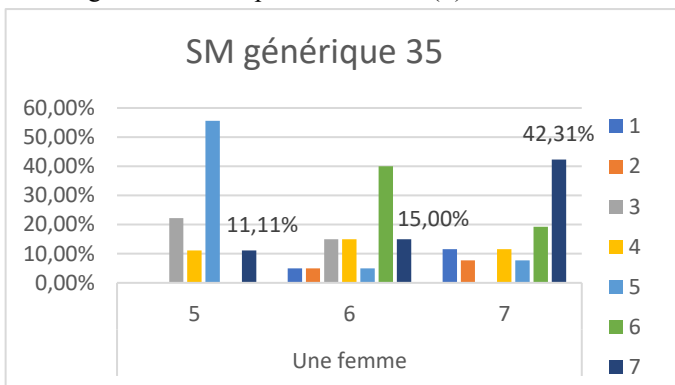


Figure 158. Perception sensibilité (F) de l'item 35

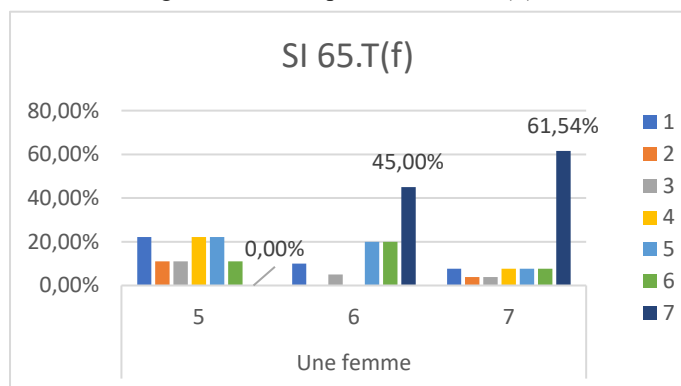


Figure 159. Perception sensibilité (F) de l'item 65.T(f)

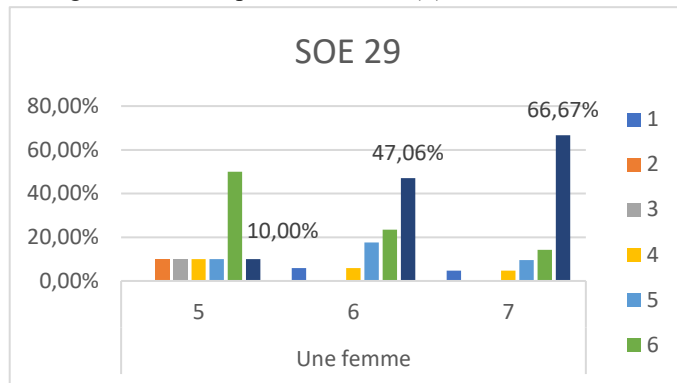


Figure 160. Perception sensibilité (F) de l'item 29

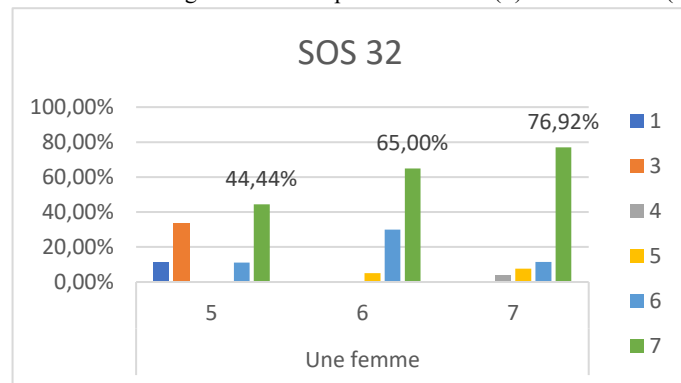


Figure 161. Perception sensibilité (F) de l'item 32

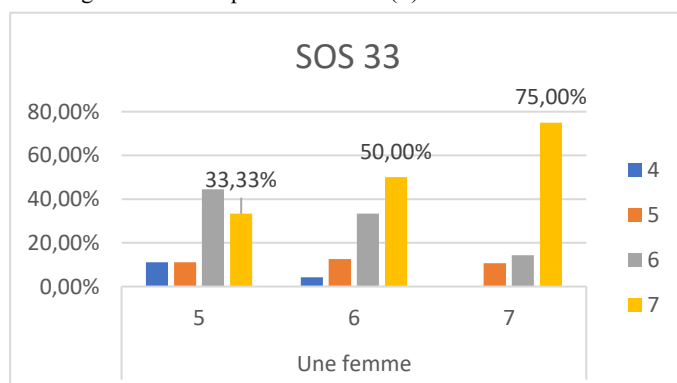


Figure 162. Perception sensibilité (F) de l'item 33

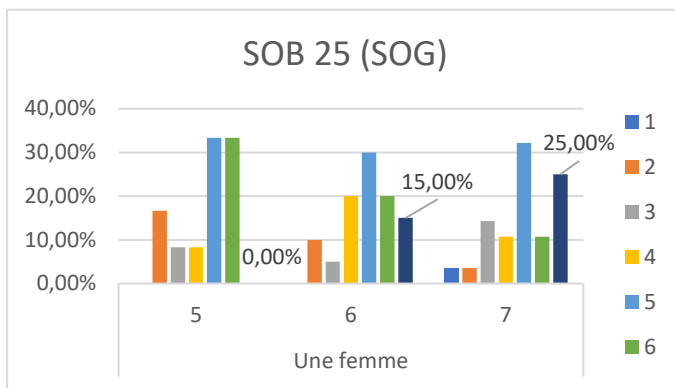


Figure 163. Perception sensibilité (F) de l'item 25

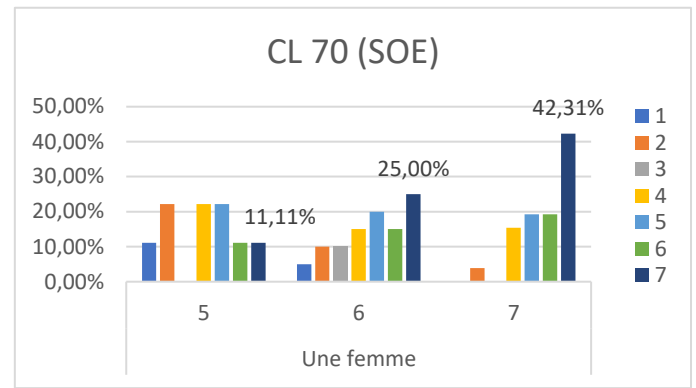


Figure 164. Perception sensibilité (F) de l'item 70

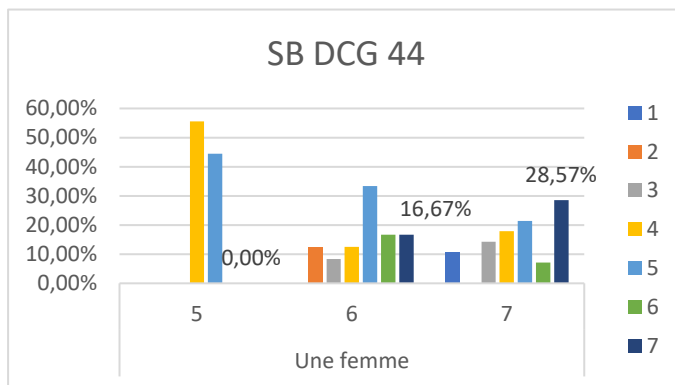


Figure 165. Perception sensibilité (F) de l'item 44

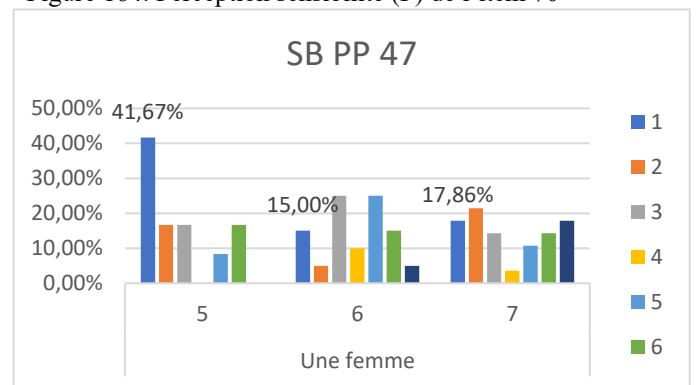


Figure 166. Perception sensibilité (F) de l'item 47

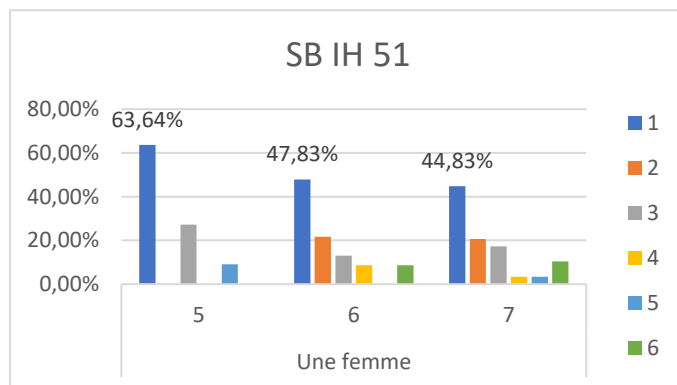


Figure 167. Perception sensibilité (F) de l'item 51

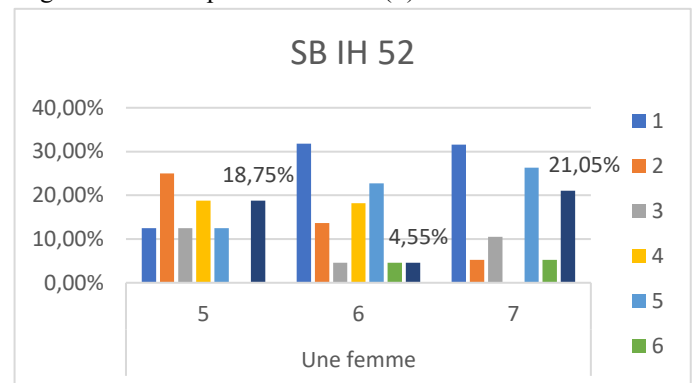


Figure 168. Perception sensibilité (F) de l'item 52²³⁴

5.2.5. Fréquence des contacts avec les discours féministes

Je souhaitais vérifier si un contact fréquent avec les discours féministes favorisait une perception plus problématique chez un.e répondant.e très sensible à l'égalité (*féminisme*) et si, inversement, un même contact favorisait une perception moins problématique chez un.e répondant.e non sensible à l'égalité (*antiféminisme*). Mes analyses préliminaires²³⁵ semblent confirmer qu'un contact plus fréquent avec l'interdiscours féministe favoriserait chez une femme très sensible à l'égalité une perception plus problématique du sexisme discursif. Malheureusement, les biais d'échantillonnage privent ces analyses de toute rigueur (moins

²³⁴ Sans effet *lisible* de la variable sensibilité à l'égalité. Idem pour le distracteur 3.

²³⁵ En raison des biais d'échantillonnage, mes analyses préliminaires n'ont porté que sur les répondant.e.s très sensibles à l'égalité (échelon 7).

de 20 répondantes par item, inégalement distribuées sur trois fréquences de discours réparties en sept échelons de problématicité).

5.3. Analyse d'une variable productive : *une femme parle sexiste !*

Dans cette section, je présenterai l'effet qu'a une femme qui énonce le sexisme sur la problématicité en deux temps : d'abord, je décrirai l'effet général ; ensuite, je présenterai l'effet de cette variable productive selon trois variables réceptives (genre, âge, diplôme). À quelques exceptions près, le continuum perceptif reste identique dans son ensemble. Autrement dit, **l'effet de la variable genre de l'énonciation ne semble pas suffisamment fort pour avoir une influence sur la perception globale du sexisme discursif**²³⁶.

5.3.1. Effets généraux du genre féminin de l'énonciatrice

Globalement, l'effet du genre féminin énonciateur est faible. On remarque cependant, à première vue, **trois tendances potentielles**. La divergence de ces tendances entre des actes insultants sexistes d'un même sous-type ou d'un même type, qui semblaient pourtant fonctionner similairement jusque-là, laisse perplexe et suggère l'**existence potentielle d'effets contraires entre différentes variables réceptives et/ou entre différentes catégories d'une même variable, ou même entre différents (sous-)types de sexisme discursif**.

Ces trois tendances sont les suivantes :

- Premièrement, on observe une **constance de la problématicité**. Cette constance peut s'avérer parfois être une **très légère baisse**. Les distracteurs semblent à priori suivre cette tendance (à la fois constance pour les distracteurs 1, 4, 5 et 6, et baisse pour les distracteurs 2 et 3, très légère pour 3 et presque significative pour 2) ;
- Deuxièmement, on observe une **baisse (marquée) de la problématicité**. Cette baisse n'est significative que pour l'item 39 du masculinisme spécifique (sur les violences conjugales) et pour le cas-limite 69 (critique d'une personne) ;
- Troisièmement, on observe une **hausse de la problématicité**. Cette hausse est significative à deux reprises (items 44 de la DCG et 51 de l'IH) et est presque significative à une autre reprise (item 26 du SOG).

²³⁶ Il est possible que cet effet ait été modéré par la modalité écrite du questionnaire, et qu'en situation réelle, il s'avère davantage significatif.

Constance (légère baisse)	Baisse (marquée)	Hausse
• SE masqué (20 et 21)²³⁷ ; • SM/MASC. spécifiques (36 et 40 ; violences sexistes et sexuelles) ; • SM générique (35 ; polarisation : baisse et hausse simultanée) ; • SOS (33) ; • SI vers hommes et vers femmes (65 et 66) ; • SB DCG (43) ; • SS (55 et 56) ; • SCP (59 et 60)²³⁸ ; • Distracteurs (dont <u>2</u>).	• SA (48) ; • MASC. spécifique (<u>39</u> ; violences conjugales) ; • CL (<u>69</u>)²³⁹.	• SOB SOE (30) et SOG (25) ; • SOG (<u>26</u>) ; • SB DCG (<u>44</u>), PP (47) et IH (<u>51</u> et, dans une moindre mesure, 52).

Tableau 4 : Répartition des items par effet de la variable genre féminin de l'énonciatrice

Légende : les nombres soulignés désignent un écart (presque) significatif entre l'item prononcé par un homme et l'item prononcé par une femme.

À ce stade, interpréter ces résultats est difficile. Toutefois, on peut faire **l'hypothèse qu'en général, une femme qui énonce un discours ayant une source de problématique aura tendance à être considérée comme autant problématique, voire légèrement moins, qu'un homme, quel que soit le genre de la cible de l'énoncé**. Si elle était avérée, cette tendance pourrait s'expliquer :

- soit par une **disqualification à priori de la parole idéologique, politique, de critique des femmes** (d'où les résultats des distracteurs 2 et 3 et du cas-limite 69, ainsi que du sexisme conventionnel et du sexisme subtil) (*elle cause encore, elle !?; les femmes ne savent pas ce qu'elles disent/les femmes n'y connaissent rien*) ;
- soit par des **croyances erronées sur le fonctionnement du sexisme discursif** (*une femme, ça n'est pas sexiste !* versus *les hommes sont tous (volontairement) des gros machos !*) ;
- soit par **l'expérience de l'insultance sexiste** (la parole sexiste d'un dominant aurait plus de force performative), que l'on pourrait lier à un **effet endogroupe** (les membres d'un

²³⁷ Pour rappel, le sexisme élémentaire n'était varié en genre que pour sa variante masquée.

²³⁸ Pour rappel, le sexisme conventionnel non polémique n'a pas été varié en genre.

²³⁹ Pour rappel, seul le cas-limite 69 a été varié en genre.

groupe acceptent mieux la critique de leur groupe, c'est la fameuse question du droit à nommer et à critiquer) ;

- ou par la **combinaison de ces croyances et expériences**.

La **baisse plus forte** du sexisme ambivalent et du masculinisme spécifique sur les violences conjugales pourrait s'expliquer par le **rapport au vraisemblable** : il paraîtrait plus vraisemblable et moins problématique qu'une femme décide elle-même de restreindre ses libertés par une règle incongrue dans le cas de l'item 48, et il paraîtrait plus invraisemblable qu'une femme défende la structure hiérarchisante familiale, les violences conjugales et/ou qu'elle soit antiféministe dans le cas de l'item 39. Pourquoi n'est-ce pas le cas pour le reste du sexisme moderne et du masculinisme spécifiques ? Sans doute parce que ces autres items (36 et 40) abordent la **thématique du harcèlement sexuel et de la culture du viol**, dont l'**interdiscours féministe** a tâché ces dernières années à déconstruire la plupart des croyances : la compréhension et la connaissance spécifique de la thématique (et peut-être sa **polémisation** ?) *neutraliserait* davantage l'influence du genre féminin de l'énonciatrice sur la perception de l'insultance sexiste par une reconnaissance plus rapide et plus fiable du sexisme (*ce qui est dit est sexiste, c'est faux et c'est grave, qu'importe ton genre !*).

Quant à l'**effet de hausse**, il semble concerner presque exclusivement des items à l'**axiologie bienveillante**, laquelle est probablement **mal identifiée comme du sexisme et/ou comme problématique**. Pourquoi l'item 43 (DCG) ne se comporte-t-il pas de la même façon, dès lors ? Pour rappel, les hommes avaient une perception plus problématique de cet item que les femmes. J'avais avancé l'hypothèse d'un sentiment de *discrimination* de la part des hommes. Dans ce cas, une femme aurait plus de légitimité à préférer son groupe à celui des hommes (effet endogroupe), tandis que ça pourrait être vu comme une *trahison* de la part d'un homme (effet exogroupe).

La difficulté d'identification du sexisme expliquerait également l'effet de hausse remarqué pour le **sexisme objetisant SOG**, qui fait l'objet d'une **perception dissensuelle** et est perçu comme moins problématique par les femmes plus jeunes.

Une des hypothèses pour expliquer cet effet de hausse est l'influence de **croyances sexistes sur la parole négative des femmes** (*les femmes ne font que se critiquer entre elles ; quelle mégère ! ; c'est une femme jalouse !*). Mais elle ne convient pas vraiment au sexisme bienveillant. Il se pourrait que le genre féminin de l'énonciatrice entraîne un **effet de saillance perceptive**, dû au fait que les femmes énonceraient plus rarement ces types de sexisme. Mais cette hypothèse ne me convainc pas non plus tout à fait.

En résumé, l'effet provoqué par une femme énonciatrice pourrait varier selon le type de perception : lorsque la problématique est consensuelle et probablement associée au sexisme, le genre féminin semble entraîner un effet de baisse de la problématique, tandis que ce serait l'inverse pour les actes insultants sexistes dont la problématique est plus dissensuelle, et moins identifiable comme sexiste. Quant au sexisme moderne générique, dont la perception est dissensuelle, une autre hypothèse serait qu'une femme antiféministe soit à priori considérée moins vraisemblable et/ou qu'elle soit bien plus légitime qu'un homme²⁴⁰.

5.3.2. Schémas de la tendance à la constance (ou baisse légère)

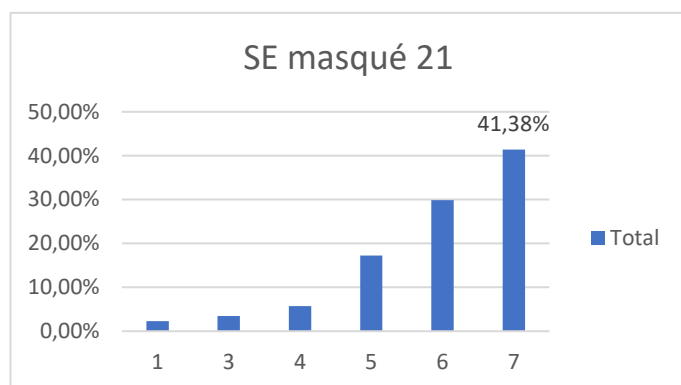


Figure 169. Perception homme qui parle item 21

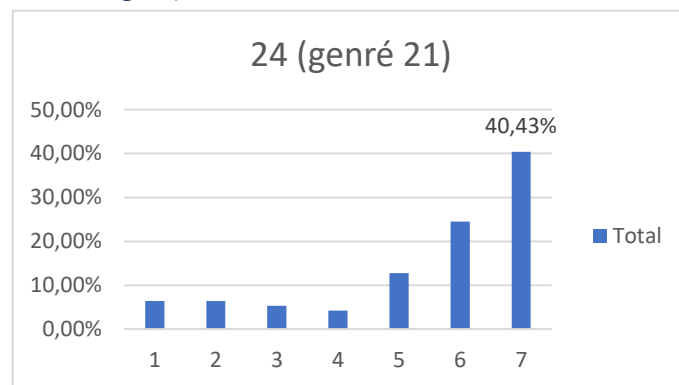


Figure 170. Perception femme qui parle item 24

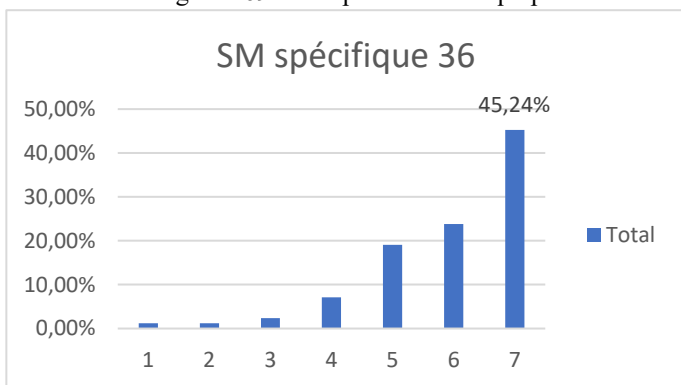


Figure 171. Perception homme qui parle item 36

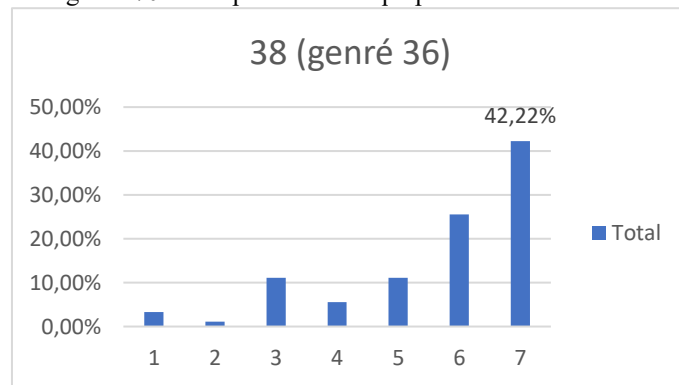


Figure 172. Perception femme qui parle item 38

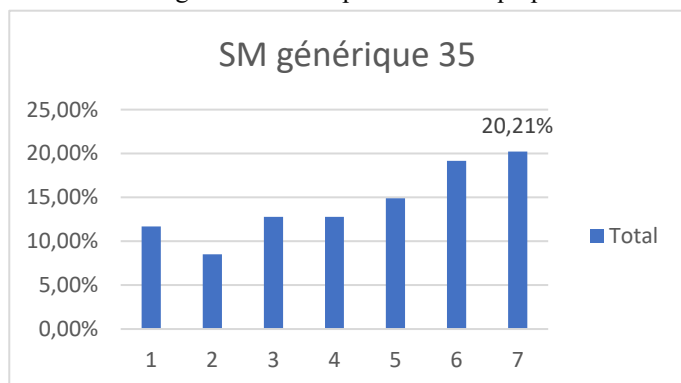


Figure 173. Perception homme qui parle item 35

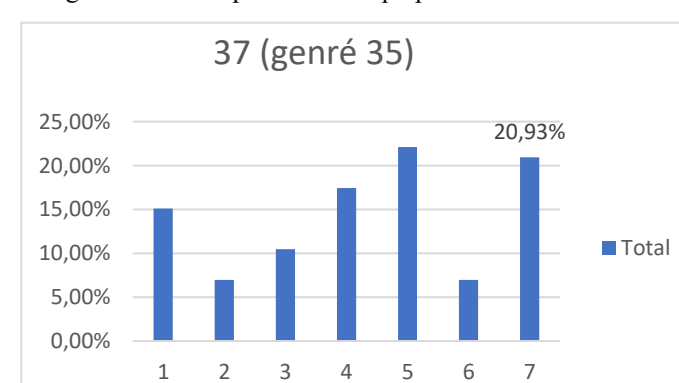


Figure 174. Perception femme qui parle item 37

²⁴⁰ Même si la première hypothèse tient la route : l'antiféminisme est (plus ou moins) explicitement anti-égalitaire (et donc sexiste), pour qui sait que l'égalité n'est pas atteinte. Or, la majorité de mes répondant.e.s considère qu'il reste encore *beaucoup* ou *énormément de travail* à effectuer pour l'atteindre.

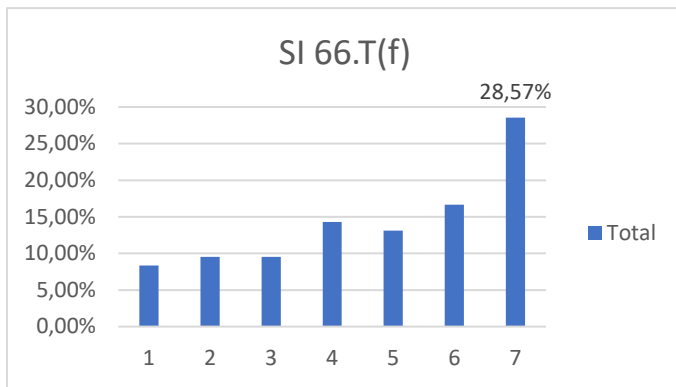


Figure 175. Perception homme qui parle item 66.T(f)

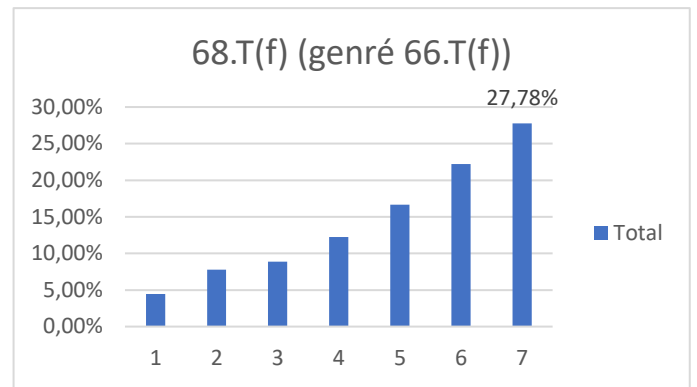


Figure 176. Perception femme qui parle item 68.T(f)

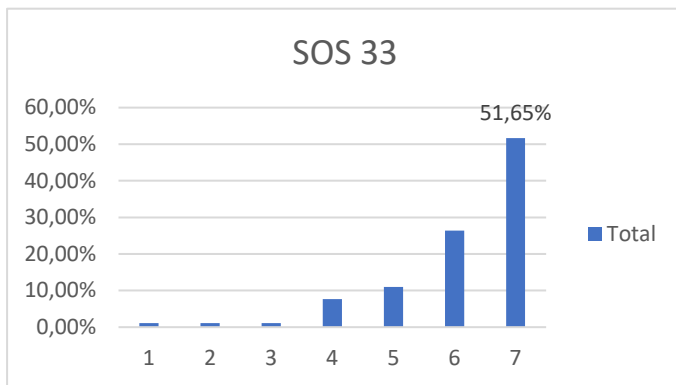


Figure 177. Perception homme qui parle item 33

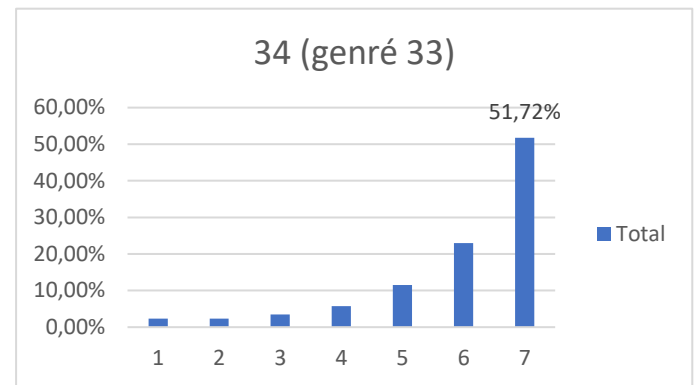


Figure 178. Perception femme qui parle item 34

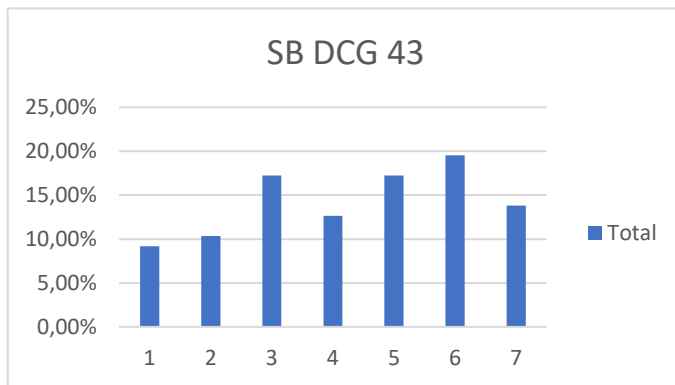


Figure 179. Perception homme qui parle item 43

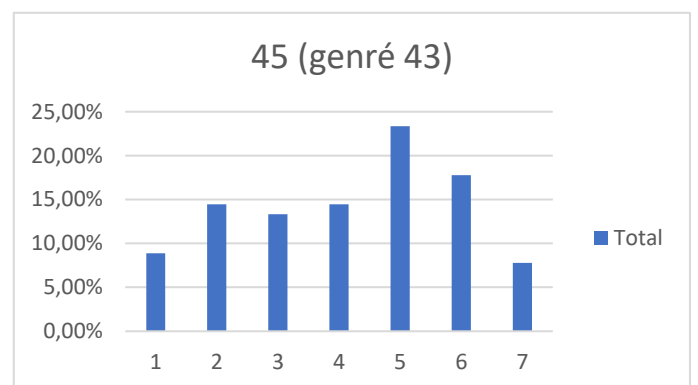


Figure 180. Perception femme qui parle item 45

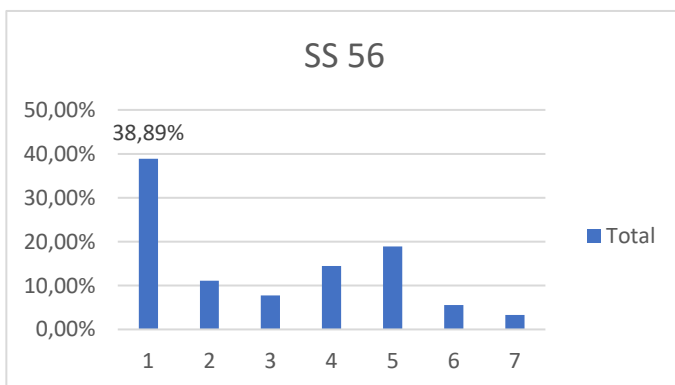


Figure 181. Perception homme qui parle item 56

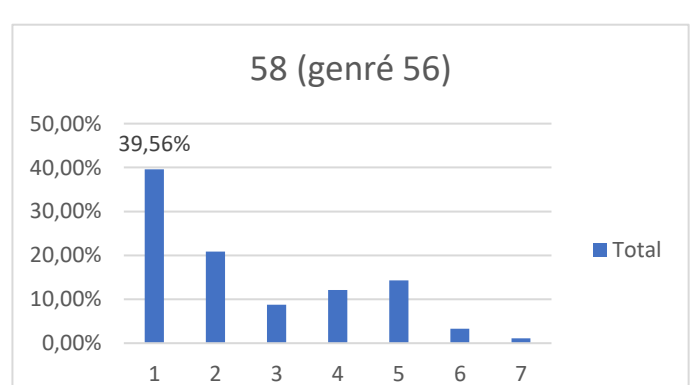


Figure 182. Perception femme qui parle item 58

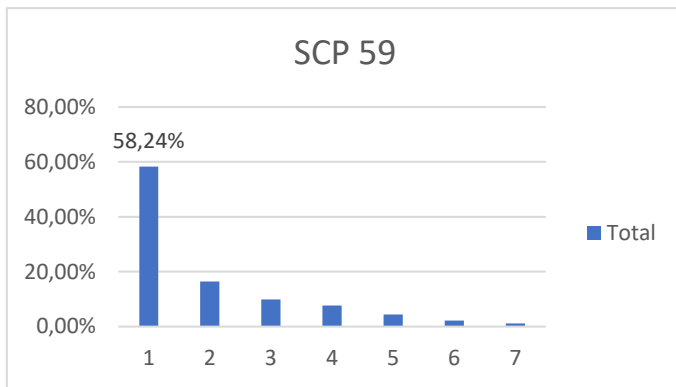


Figure 183. Perception homme qui parle item 59

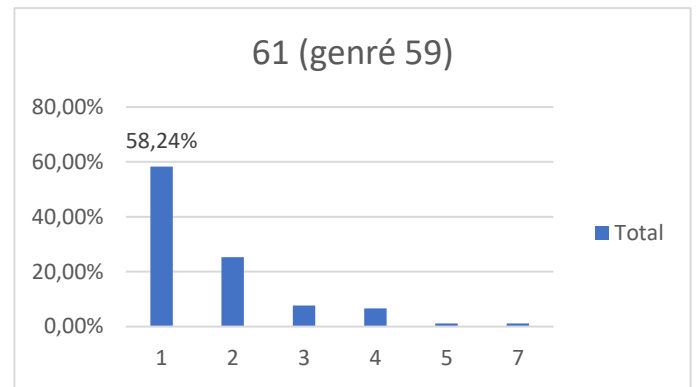


Figure 184. Perception femme qui parle item 61

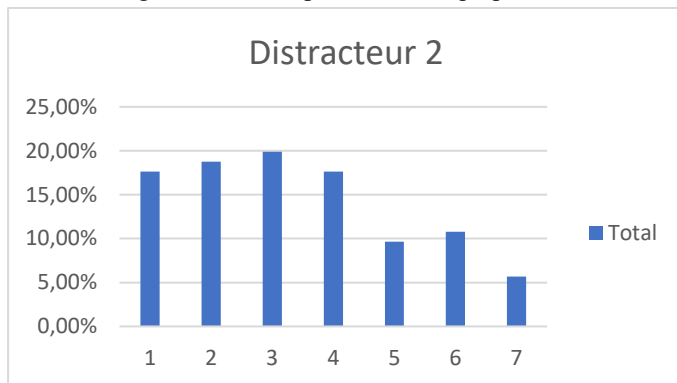


Figure 185. Perception homme qui parle item 2

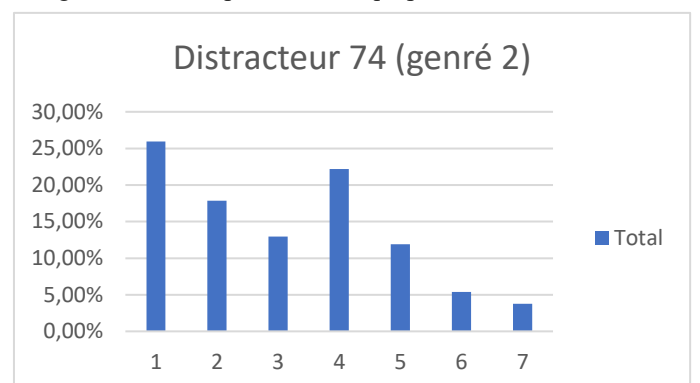


Figure 186. Perception femme qui parle item 74

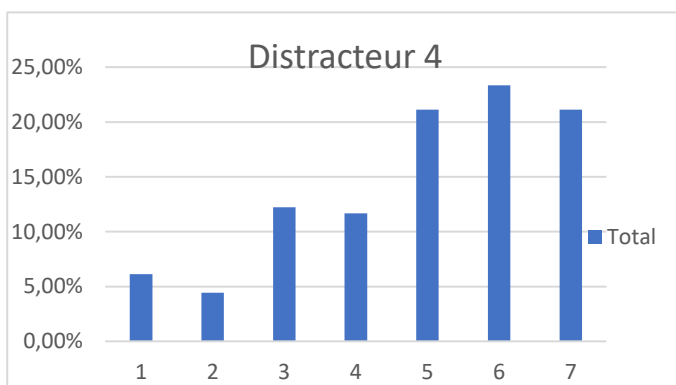


Figure 187. Perception homme qui parle item 4

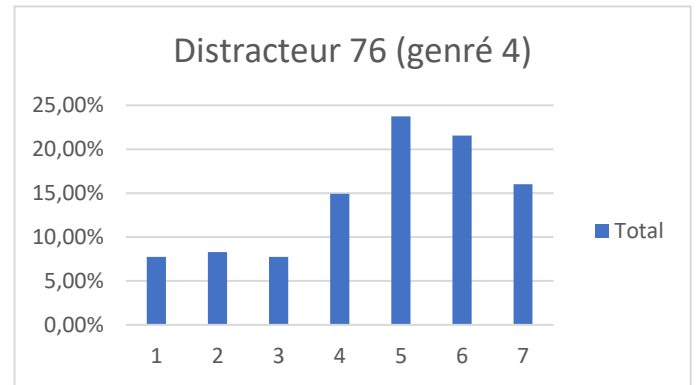


Figure 188. Perception femme qui parle item 76

5.3.3. Schémas de la tendance à la baisse (marquée)

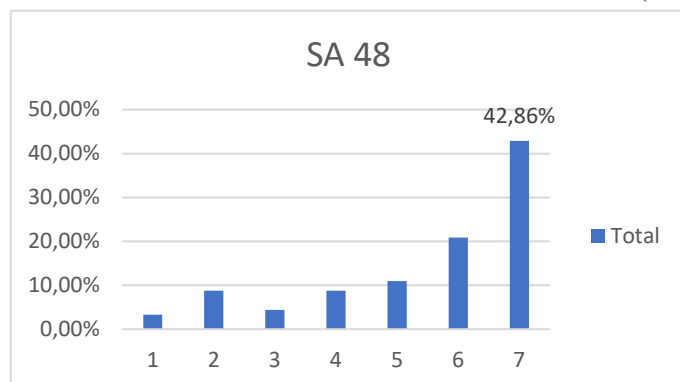


Figure 189. Perception homme qui parle item 48

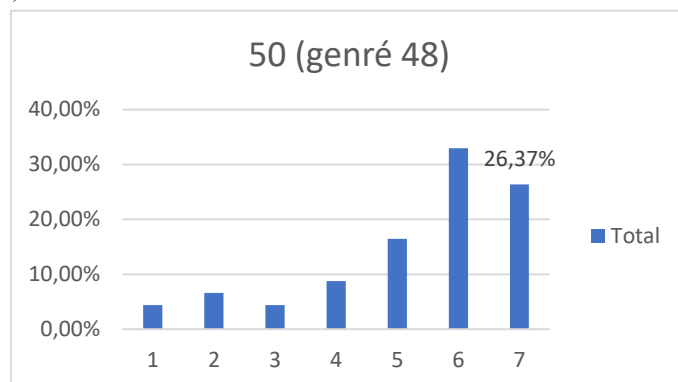


Figure 190. Perception femme qui parle item 50

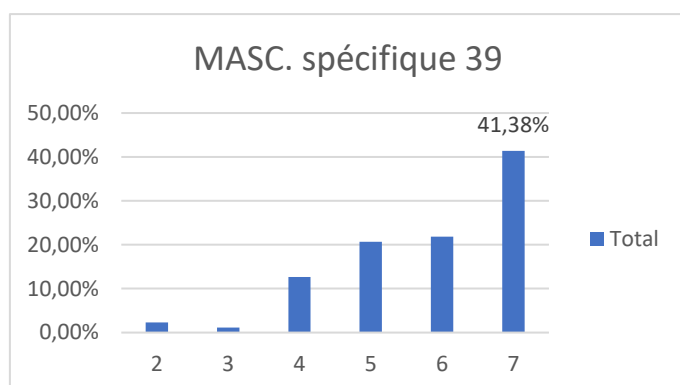


Figure 191. Perception homme qui parle item 39

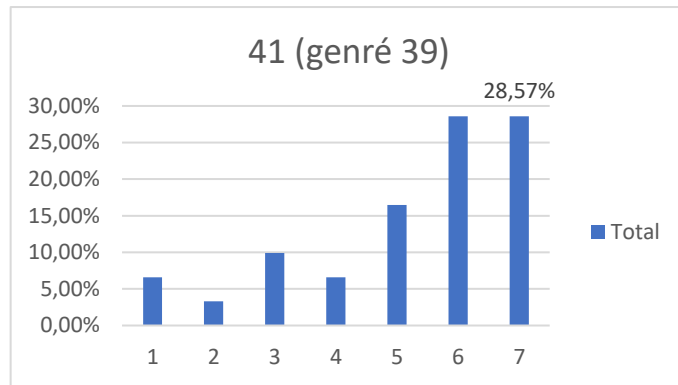


Figure 192. Perception femme qui parle item 41

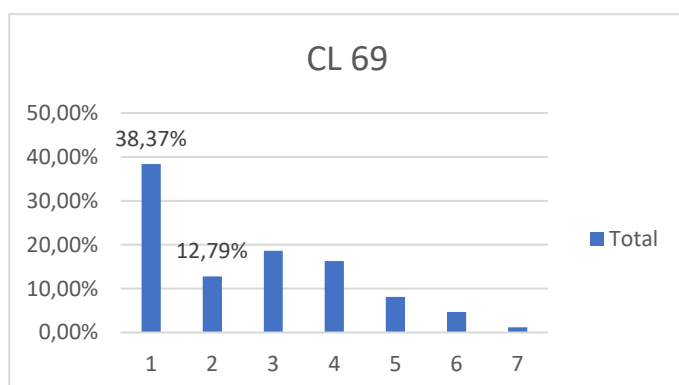


Figure 193. Perception homme qui parle item 69

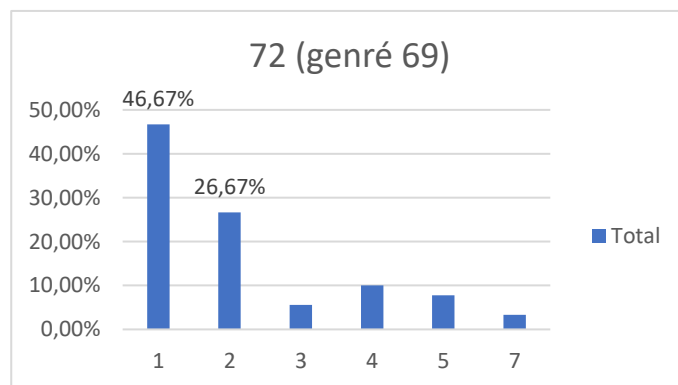


Figure 194. Perception femme qui parle item 72

5.3.4. Schémas de la tendance à la hausse

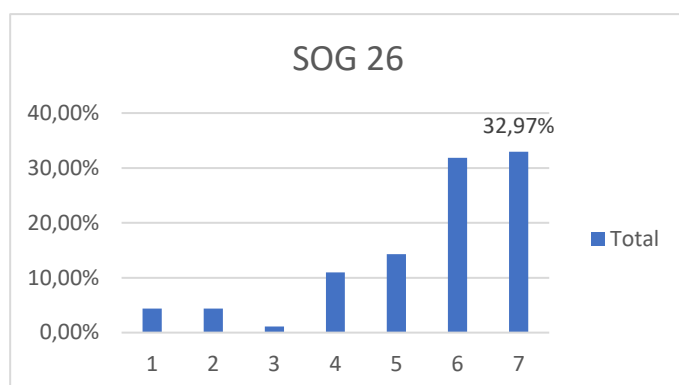


Figure 195. Perception homme qui parle item 26

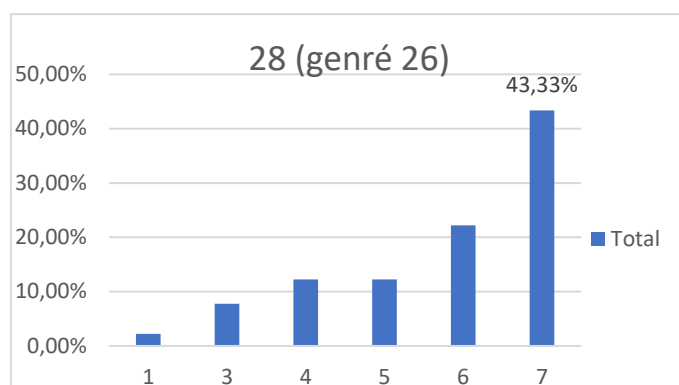


Figure 196. Perception femme qui parle item 28

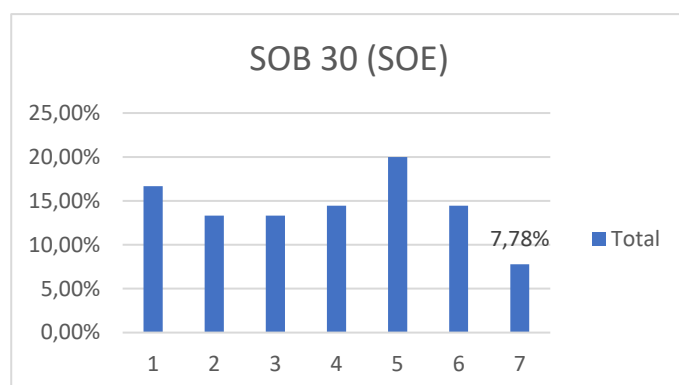


Figure 197. Perception homme qui parle item 30

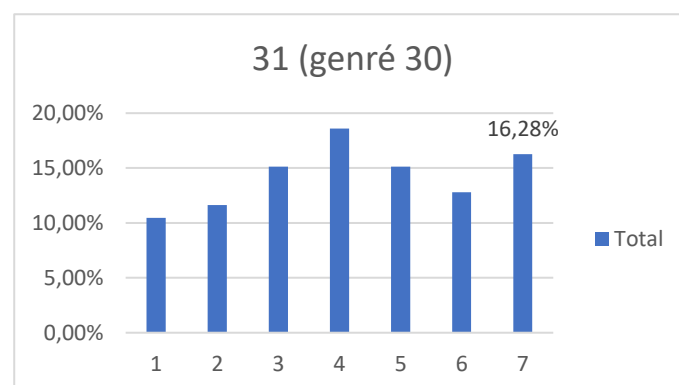


Figure 198. Perception femme qui parle item 31

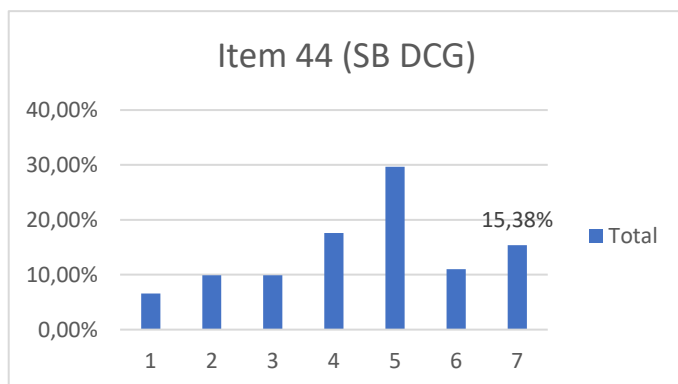


Figure 199. Perception homme qui parle item 44

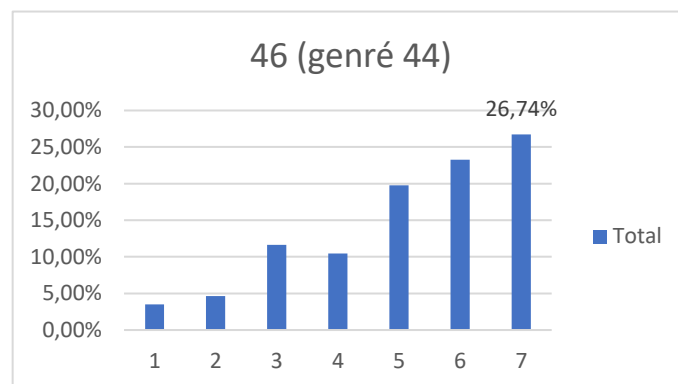


Figure 200. Perception femme qui parle item 46

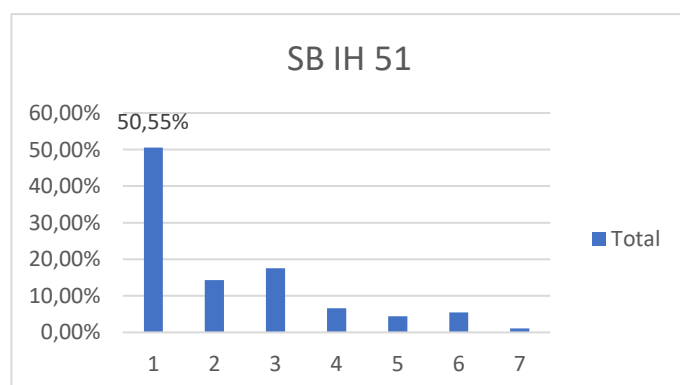


Figure 201. Perception homme qui parle item 51

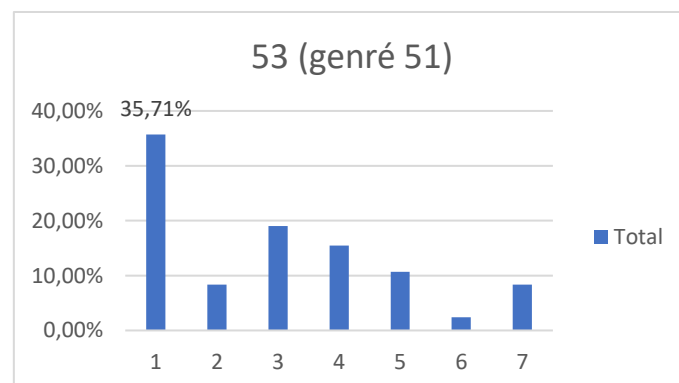


Figure 202. Perception femme qui parle item 53

5.3.5. Effet selon les variables réceptives

5.3.5.1. *Genre (énonciation) sur les genres (réception)*

En ce qui concerne la variable genre de l'énonciatrice sur les **femmes (réceptrices)**, l'**effet semble être limité** et dans la continuité des constats précédents, mais plusieurs rectifications peuvent être apportées par rapport au tableau des tendances :

- Globalement, la tendance à la constance ou à la baisse continue de s'observer pour le sexisme élémentaire masqué (baisse ; baisse et hausse pour l'item 21), pour le sexisme ambivalent (baisse), pour le sexisme moderne et le masculinisme génériques (baisse) et spécifiques (constance pour le thème du harcèlement sexuel ; baisse et hausse pour le thème des violences conjugales), pour le sexisme inversé vers les hommes et vers les femmes (baisse), pour le sexisme subtil (constance) et pour le sexisme conventionnel (constance). Pour les distracteurs, on observe une tendance à la constance (voire une baisse très légère), et une baisse très légère pour le cas-limite 69 (critique d'une femme) ;
- À deux reprises (21 et 39), on observe **à la fois une hausse et une baisse**. Il se peut donc qu'une autre variable interfère et ait un **effet croisé** avec le genre féminin (réception) dans la perception du genre de l'énonciatrice ;
- L'effet étant différencié entre les **deux thèmes** des sexisme moderne et masculinisme spécifiques (violences sexistes et sexuelles : constance *versus* violences conjugales : baisse), les femmes semblent bel et bien les différencier et avoir une meilleure compréhension du premier thème que du second (croyances plus déconstruites, plus de vigilance) ;
- En matière de sexisme objetisant, l'effet est de hausse pour le SOG (26) mais de constance (voire de baisse très légère) pour le SOS (33). Il semble donc que **les deux-types (SOS et SOG) fonctionnent bel et bien selon des mécanismes perceptifs différents : les femmes de ma population semblent mieux comprendre le sexisme du SOS que celui du SOG** (et le genre féminin entrainerait un effet de saillance ?) ;
- En cas de bienveillance (SB et SOB), la tendance est toujours à la hausse pour les femmes, même pour l'item 43 (DCG) qui était préalablement à la baisse. Il apparaît ainsi que **la plupart des femmes ont du mal à identifier le sexisme en cas d'axiologie bienveillante (SB ou SOB) et/ou à le percevoir comme problématique. Le genre féminin (réception) n'est pas une condition suffisante en l'occurrence** ;
- Le **sexisme subtil** et le **sexisme conventionnel** étant perçus avec une tendance à la constance, voire à la baisse, il semble également que **la plupart des femmes les identifient difficilement comme problématiques et/ou comme sexistes** ;

- Enfin, en matière de sexisme inversé, **les femmes feraient la différence entre le sexisme inversé objetisant (SIO) et le sexisme inversé élémentaire (SIE)**. Outre les écarts initiaux entre les deux actes insultants sexistes ($SIE > SIO$), il apparaît qu’une femme qui énonce le SIO (item 66) est perçue comme aussi problématique qu’un homme (vers les hommes et vers les femmes), alors qu’elle est perçue comme moins problématique lorsqu’elle énonce le SIE (item 65 ; pour les hommes comme pour les femmes). J’explique mal cette différence, elle est peut-être le fruit du hasard²⁴¹.

En ce qui concerne **les hommes, l’effet du genre de l’énonciatrice diffère de bien des façons avec les tendances décrites précédemment** :

- Les distracteurs sont répartis entre une tendance à la baisse légère (1 et 5) ou forte (2 et 3) en cas de discours problématique, et à la constance en cas de discours non problématique (6). L’effet est plus incertain pour le distracteur 4. Une forte baisse se remarque également pour le cas-limite 69 et pour l’item 60 du sexisme conventionnel. Par ailleurs, une constance (avec une potentielle et légère baisse) se remarque pour le reste du sexisme conventionnel et pour le sexisme subtil. **Il est donc envisageable que les hommes aient une perception moins problématique de la parole des femmes que de celle des hommes en cas de discours problématique, et une perception égale (voire moindre) en cas de discours non problématique ;**
- Comme pour les femmes, on observe une baisse de problématicité pour le sexisme élémentaire masqué, pour le sexisme ambivalent et pour le sexisme moderne et le masculinisme génériques et spécifiques. Mais la baisse est en général plus forte : **il se pourrait que l’effet de la variable genre de l’énonciatrice ait un effet plus fort sur les hommes que sur les femmes ;**
- Pour le sexisme moderne et le masculinisme spécifiques, la baisse est tellement marquée que **l’on peut suspecter chez la plupart des hommes une adhésion**

²⁴¹ L’hypothèse la plus vraisemblable est celle du **double standard** : si les femmes sont des corps, les hommes sont des êtres *mentaux* (moraux, intellectuels, spirituels). Ce faisant, il serait davantage admis que les femmes critiquent l’essence des hommes (SIE) plutôt que leur apparence physique (SIO), la contravention aux normes d’essence étant plus grave que celle aux normes d’apparence pour un homme – or, le but du sexisme inversé est justement de stigmatiser toute contravention aux normes de genre. Une autre hypothèse, moins convaincante, serait que les femmes, souffrant peut-être principalement du sexisme objetisant, soient moins tolérantes avec ce type qu’avec le sexisme élémentaire lorsqu’une femme énonce ce sexisme (alors qu’elle serait censée se montrer empathique). Cela corroborerait l’effet de baisse observée pour le sexisme élémentaire masqué (permissivité de la *critique* sur l’essence) et la hausse ou la constance observée pour le sexisme objetisant (intolérance de la *critique* sur le corps).

(consciente ou non) à l'antiféminisme, une résistance au changement (en faveur de la domination masculine) et un sentiment victimaire. L'écart de l'effet du genre de l'énonciation sur les genres de la réception est d'autant plus marqué pour les actes insultants sexistes portant sur les violences sexuelles, étant donné que l'effet est en l'occurrence nulle sur les femmes. **La parole d'une femme légitimerait l'antiféminisme, mais surtout pour les hommes (si c'est une femme qui le dit).** Pour le sexisme moderne générique (35), on observe une légère hausse et une forte baisse. Il y aurait alors un effet croisé avec une autre variable ;

- Par ailleurs, on observe un certain nombre d'effets contraires aux tendances précédemment décrites :
 - ♦ Pour le **sexisme objetisant** SOG (et SOB SOG), on observe une baisse importante et non une hausse (difficulté d'identification du sexisme ou croyance biaisée sur « qui peut être sexiste » ?²⁴²), et pour le SOS, on observe une hausse et non une constance ou une baisse (effet *réactionnaire* du grivois ?²⁴³). **Il apparaît que les hommes distinguent eux aussi le SOG et le SOS, mais que les mécanismes perceptifs qu'ils mobilisent sont inverses à ceux des femmes.**
 - ♦ On observe une baisse nette pour l'item 43 DCG du **sexisme bienveillant** pour lequel les hommes avaient une perception étonnement plus problématique que les femmes. Cette baisse semble corroborer l'hypothèse d'un **sentiment de discrimination ou d'injustice chez les hommes**, qui serait réduit par un **effet exogroupe/endogroupe** lorsqu'une femme énonce cette discrimination – d'autant que le reste du sexisme (objetisant) bienveillant (sauf SOB SOG) est soumis à une hausse nette (comme pour les femmes).
 - ♦ Pour le **sexisme inversé**, on observe une hausse de problématique en cas de sexisme élémentaire (vers les hommes comme vers les femmes) et en cas de sexisme objetisant (mais seulement vers les femmes ; l'effet est plutôt de constance ou de baisse vers les hommes). **Il se pourrait donc que les femmes n'aient pas à critiquer la masculinité dans ce qui la définit** (c'est-à-dire son essence, et moins son apparence), **et que la parole de critique des femmes**

²⁴² Le fait que les hommes atteignent un taux assez élevé lorsqu'un homme énonce le SOG me fait pencher pour la seconde hypothèse : une femme ne serait pas sexiste, et sa parole serait légitimée lorsqu'il s'agit d'énoncer les normes de genre (injonctions).

²⁴³ La problématique ne serait pas due au sexisme mais au grivois : « le grivois, c'est mal (et ça n'appartient pas aux femmes) ! ». Une autre hypothèse possible est que le grivois aiderait à identifier plus facilement le sexisme (saillance).

soient vues par les hommes comme toujours problématique envers les femmes (*les femmes sont des mégères jalouses*).

Face aux échantillons assez restreints d'hommes, ces hypothèses sont à prendre avec nuance. Néanmoins, au terme de ces analyses, il me semble pouvoir dresser **trois constats généraux sur l'influence de la variable genre (réception) sur la perception des hommes et des femmes** :

- Premièrement, il apparaît que lorsqu'une femme énonce un acte insultant sexiste, elle peut être perçue comme plus problématique (effet de hausse), comme moins problématique (effet de baisse) ou comme aussi problématique qu'un homme qui énonce ce même acte insultant. **La distribution de ces trois effets se ferait en général selon l'identification (baisse) ou non (hausse) du sexisme en tant que tel ;**
- Deuxièmement, étant donné que la perception des différents types et sous-types du sexisme discursif diffère entre les genres, **les capacités d'identification du sexisme diffère vraisemblablement entre les genres, et ce faisant l'effet qu'a le genre féminin (énonciation) sur la perception aussi.** Autrement dit, lorsqu'une femme énonce le sexisme, il est possible que les femmes et les hommes la perçoivent similairement comme plus/moins/autant problématique qu'un homme, mais il se peut également que les hommes aient tendance à la percevoir comme plus problématique et les femmes moins, ou inversement ;
- Troisièmement, il semble qu'**en général, l'effet qu'a une femme qui énonce un acte insultant sexiste sur la perception est plus fort pour les hommes que pour les femmes.** La différence de degré pourrait ne pas être le propre de l'insultance sexiste, comme le suggèrent les écarts observés pour les distracteurs, le cas-limite (69) et un acte du sexisme conventionnel (60). Ainsi, **les représentations qu'ont les hommes sur la parole des femmes seraient plus fortes que les représentations qu'ont les femmes sur la parole des femmes (et sur la parole des hommes).**

Mes hypothèses portant davantage sur le fonctionnement de la perception du genre féminin de l'énonciatrice que sur les causes de ce fonctionnement. Ces causes correspondent vraisemblablement à un ensemble de croyances, qui trouveraient pour la plupart leur origine dans l'idéologie sexiste et la domination masculine. Je ne suis pas en mesure de les déterminer, mais **mes données suggèrent que les hommes et les femmes puisent respectivement dans des imaginaires différenciés, genrés, autant sur ce qu'est le sexisme et sur ce qu'il n'est pas (et sur qui l'énonce), que sur ce qu'est la langue, sa puissance, et le droit de l'utiliser par qui et contre qui.**

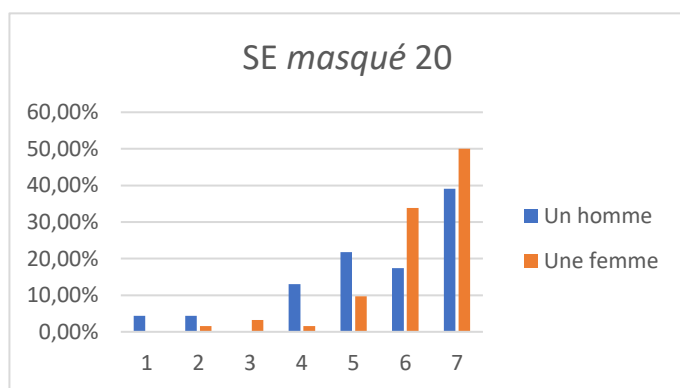


Figure 203. Perception homme qui parle item 20

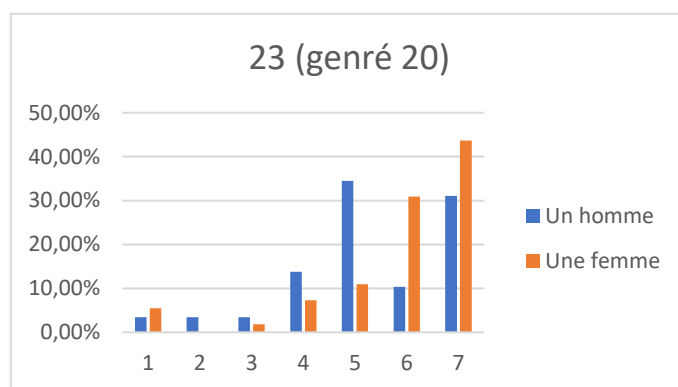


Figure 204. Perception femme qui parle item 23

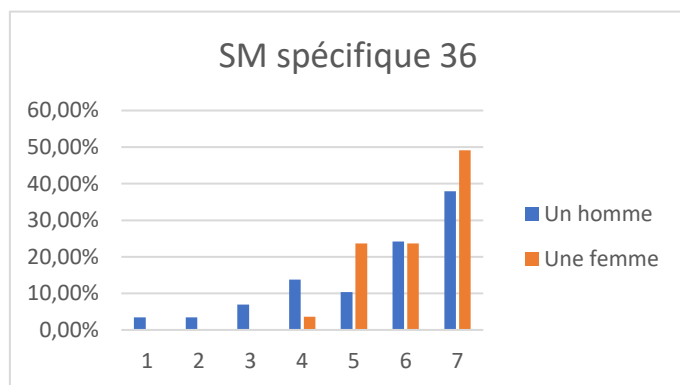


Figure 205. Perception homme qui parle item 36

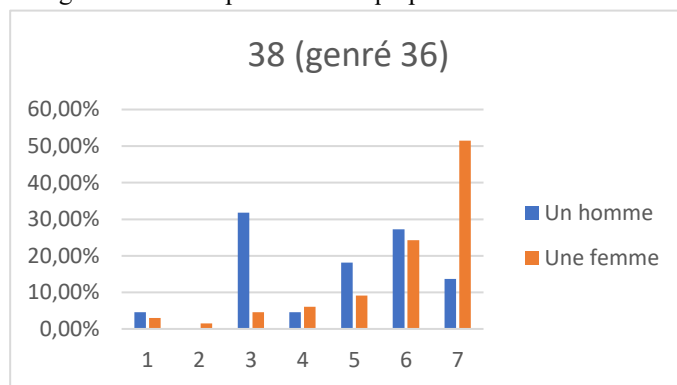


Figure 206. Perception femme qui parle item 38

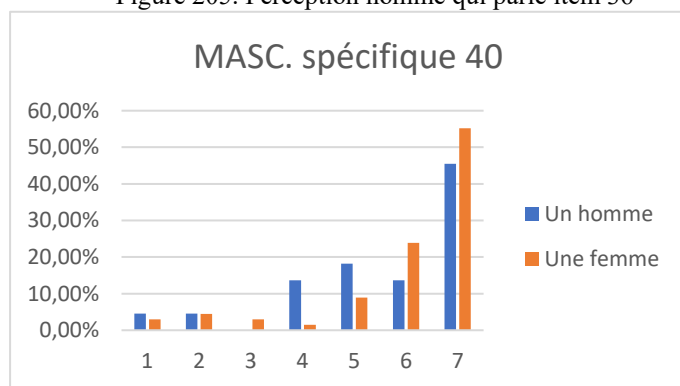


Figure 207. Perception homme qui parle item 40

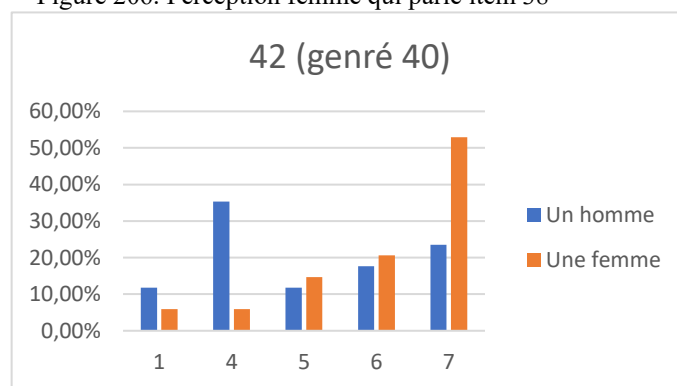


Figure 208. Perception femme qui parle item 42

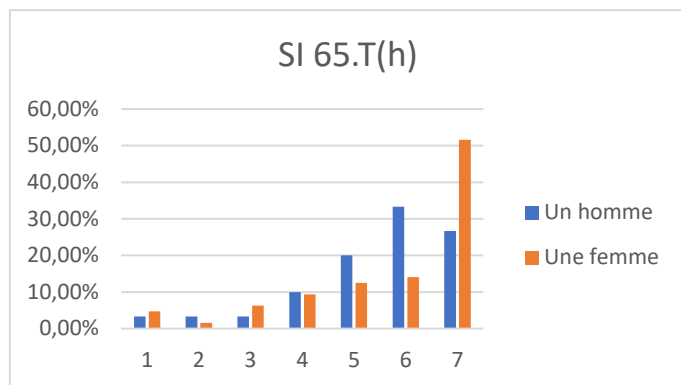


Figure 209. Perception homme qui parle item 65.T(h)

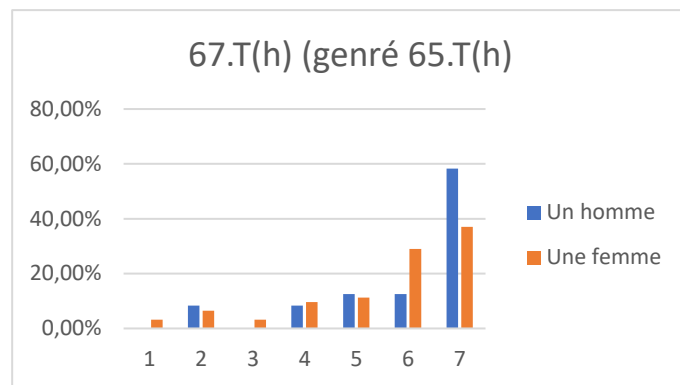


Figure 210. Perception femme qui parle item 67.T(h)

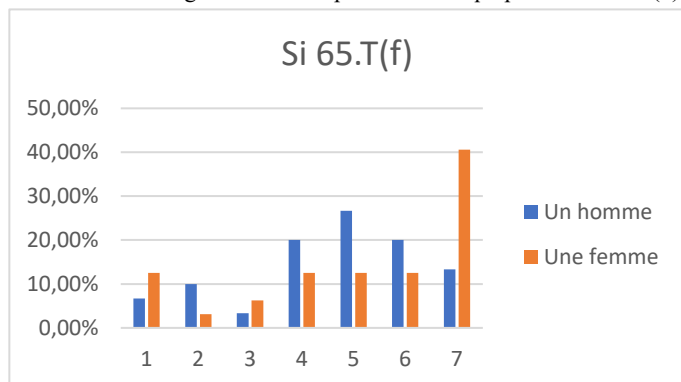


Figure 211. Perception homme qui parle item 65.T(f)

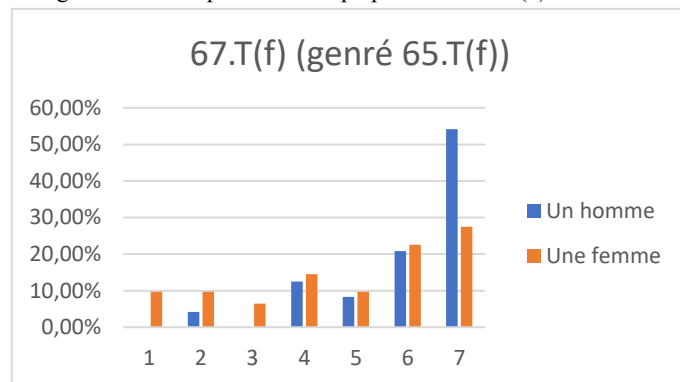


Figure 212. Perception femme qui parle item 67.T(f)

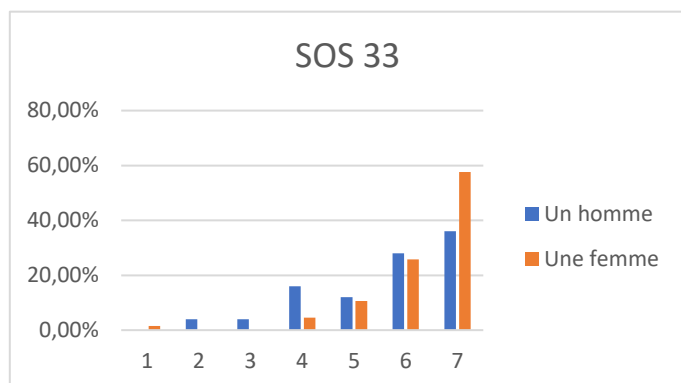


Figure 213. Perception homme qui parle item 33

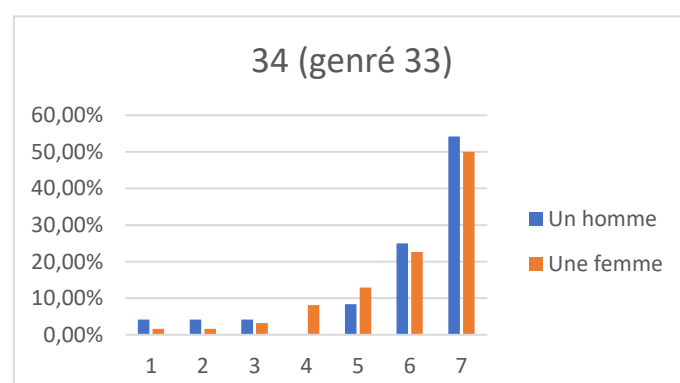


Figure 214. Perception femme qui parle item 34

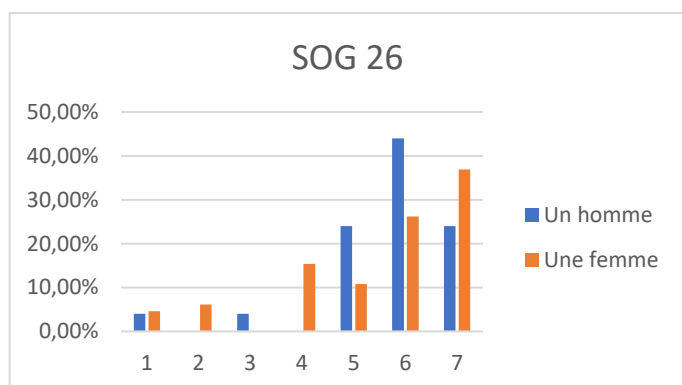


Figure 215. Perception homme qui parle item 26

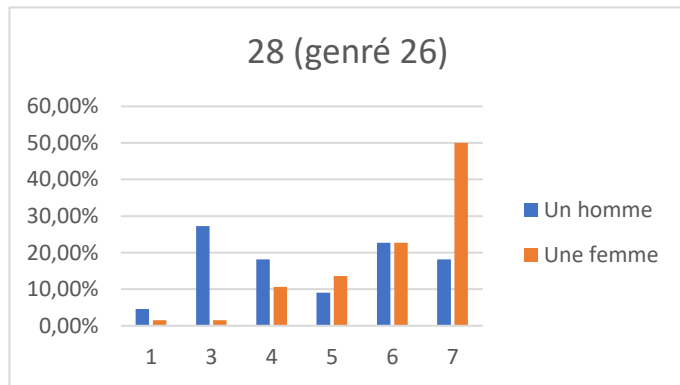


Figure 216. Perception femme qui parle item 28

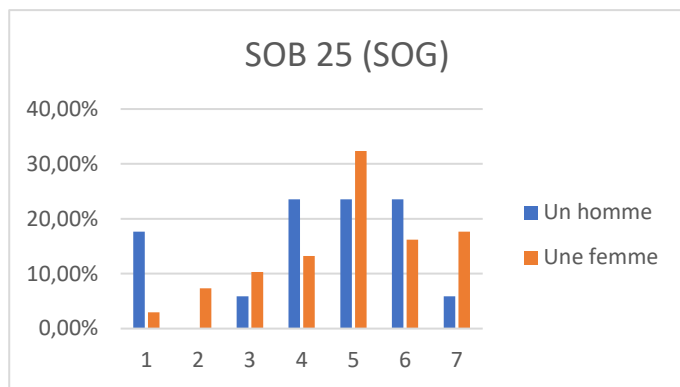


Figure 217. Perception homme qui parle item 25

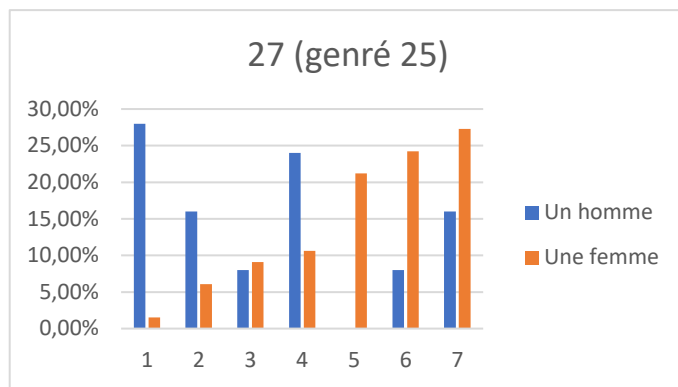


Figure 218. Perception femme qui parle item 27

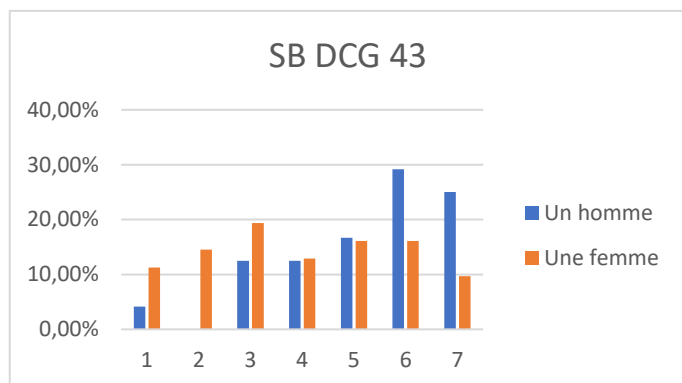


Figure 219. Perception homme qui parle item 43

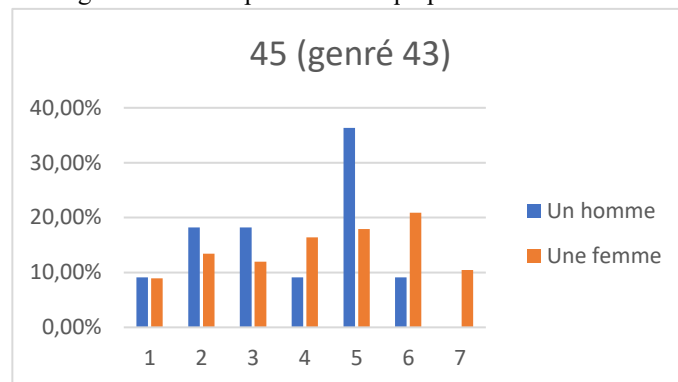


Figure 220. Perception femme qui parle item 45

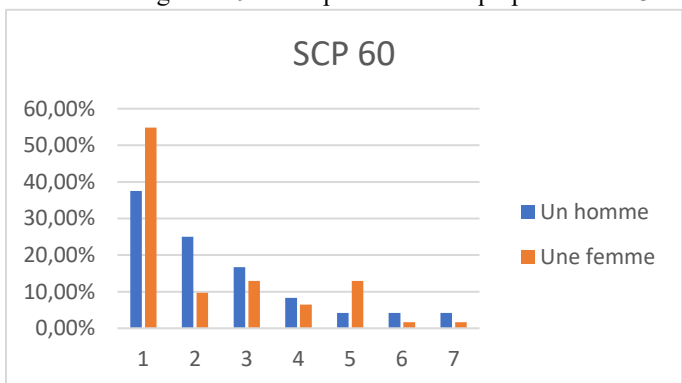


Figure 221. Perception homme qui parle item 60

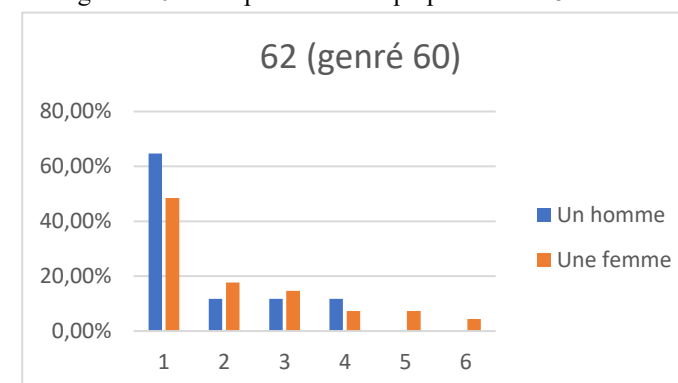


Figure 222. Perception femme qui parle item 62

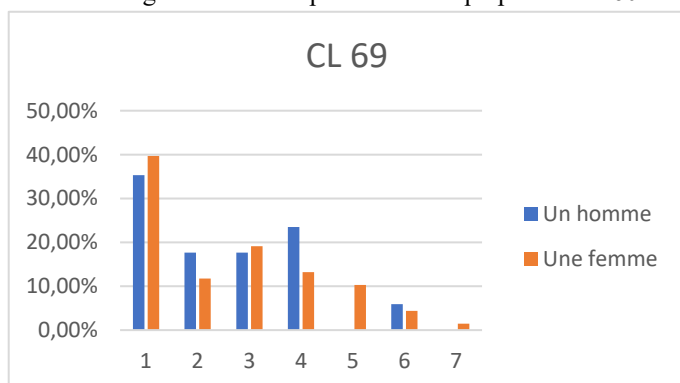


Figure 223. Perception homme qui parle item 69

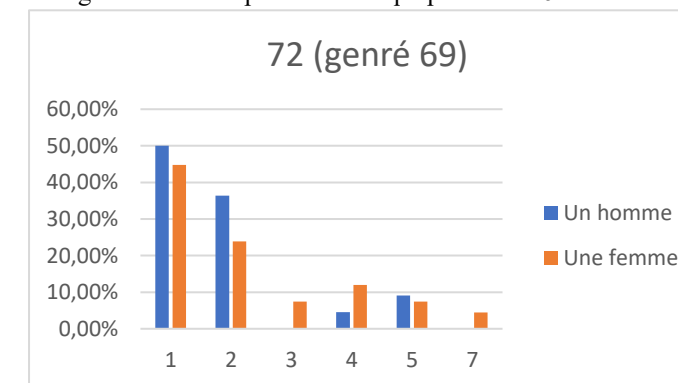


Figure 224. Perception femme qui parle item 72

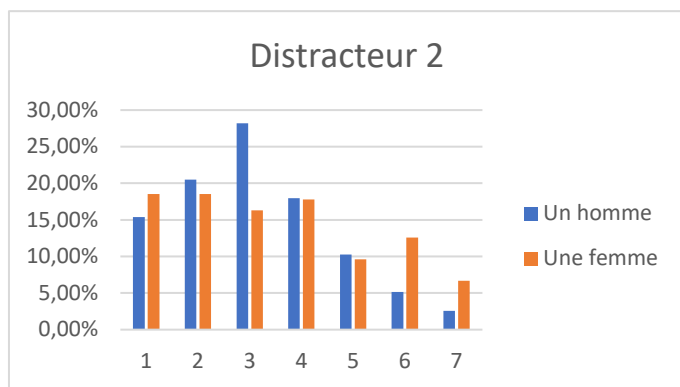


Figure 225. Perception homme qui parle item 3

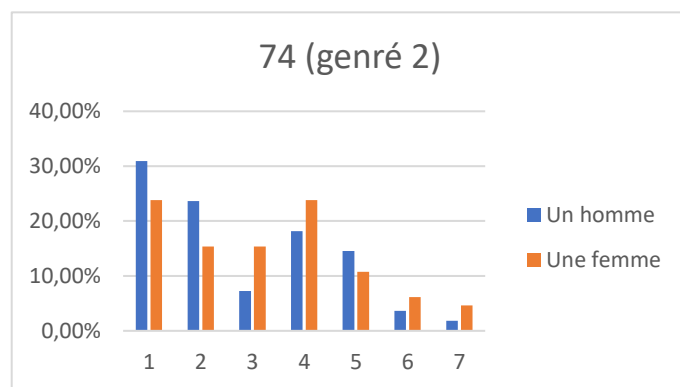


Figure 226. Perception femme qui parle item 75

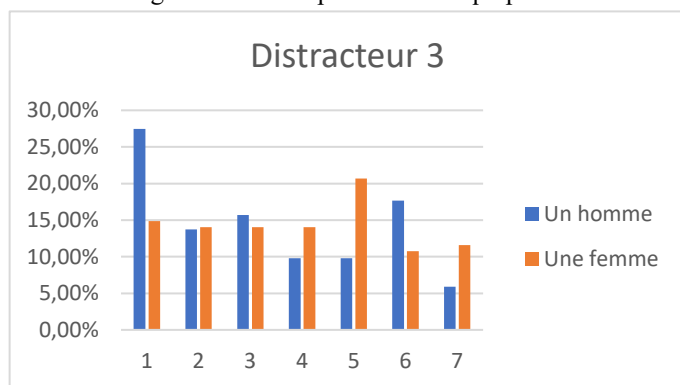


Figure 227. Perception homme qui parle item 2

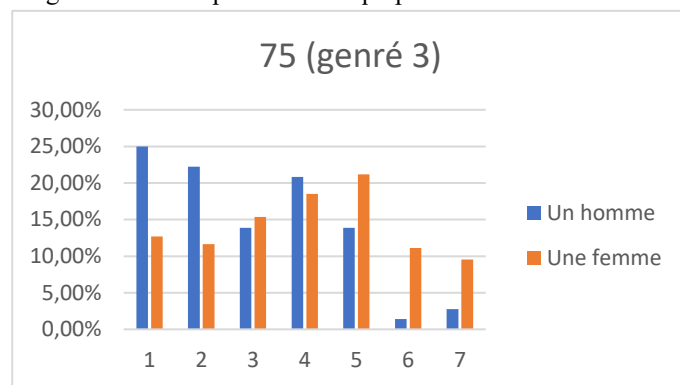


Figure 228. Perception femme qui parle item 74

5.3.5.2. Genre (énonciation) selon l'âge

En ce qui concerne la variable âge, au vu des effets incertains et fluctuants de cette variable et des problèmes d'échantillons, j'ai décidé de ne pas mener d'analyses approfondies. Je souhaite simplement présenter quelques résultats particuliers. J'ai précédemment souligné que l'effet d'*age grading* général chez les femmes en termes de problématique discursive (hors insultance sexiste) reprenait le dessus pour le sexisme élémentaire masqué, pour le sexisme ambivalent et pour le sexisme objetisant SOG, soit les types ou sous-types moins bien identifiés comme sexistes par les femmes plus jeunes (et sans doute par les plus âgées également). J'avais également remarqué que, là encore, le registre grivois était peut-être à l'origine d'un *effet réactionnaire*, c'est-à-dire haussant la problématique chez les personnes moins sensibles en général à l'insultance sexiste (quelle qu'en soit la cause).

L'observation de la variable genre féminin de l'énonciatrice selon la variable âge indique que **les femmes ne font pas appel aux mêmes représentations de la *parole féminine* et/ou de la *parole sexiste* selon la génération à laquelle elles appartiennent et leur perception de l'insultance sexiste sera plus ou moins problématique en fonction de leur âge** (parfois de manière contraire, c'est-à-dire plus pour certaines femmes et moins pour d'autres) (*effet croisé du genre de l'énonciateur.trice, du genre de la réception, de l'âge et probablement du type ou sous-type de sexisme*). En effet, pour le sexisme masqué, le sexisme ambivalent et le sexisme objetisant SOG et SOS, on observe une inversion, une réduction ou une neutralisation de la

tendance d'*age grading*. La cause de cette inversion ou neutralisation reste mystérieuse²⁴⁴, mais implique que les représentations sont différenciées (ou moins *actives*).

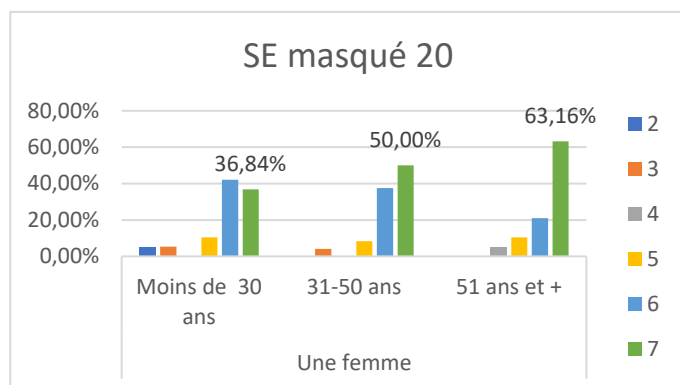


Figure 229. Perception homme qui parle (F) item 20

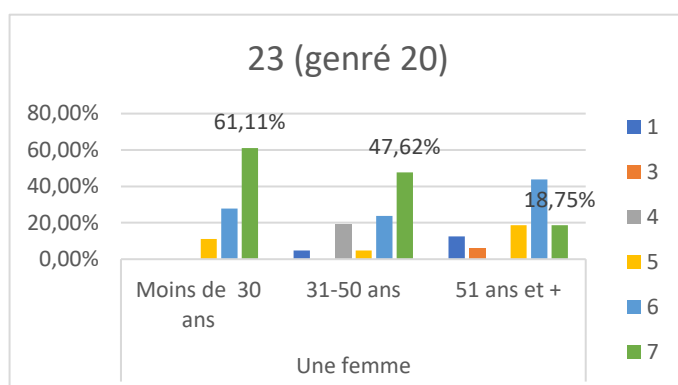


Figure 230. Perception femme qui parle (F) item 23

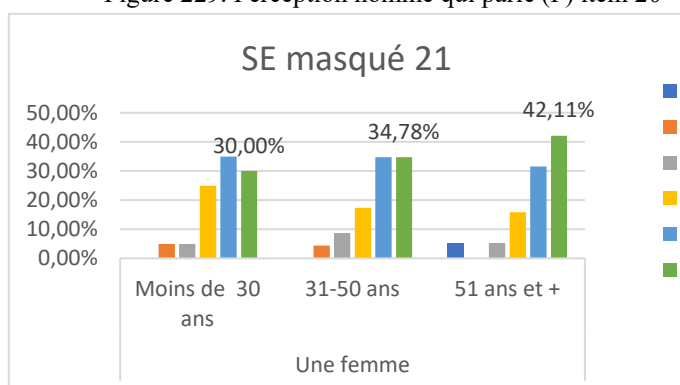


Figure 231. Perception homme qui parle (F) item 21

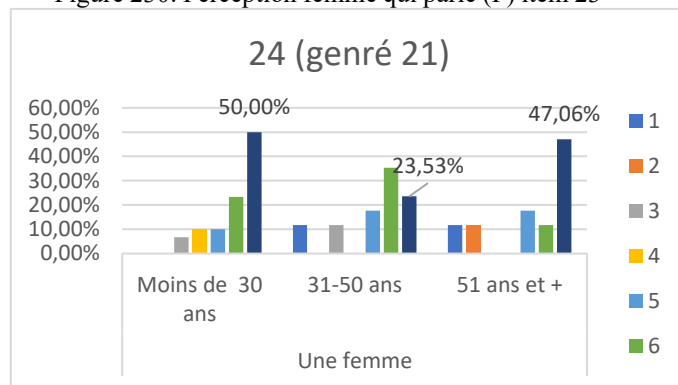


Figure 232. Perception femme qui parle (F) item 24

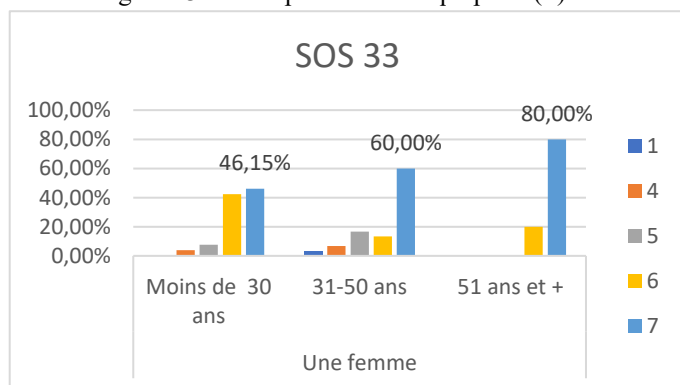


Figure 233. Perception homme qui parle (F) item 33

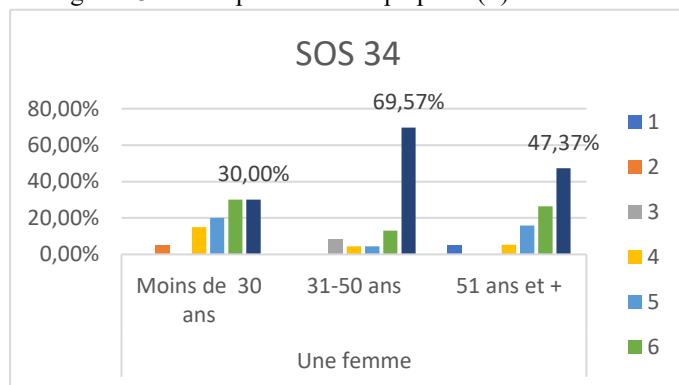


Figure 234. Perception femme qui parle (F) item 34

²⁴⁴ Représentations sur le sexisme (discursif) – *une femme n'est pas sexiste* – plus fortes chez les femmes plus âgées ? Saillance perceptive entraînant une plus forte condamnation chez les femmes plus jeunes à cause d'un sentiment de *déloyauté intragroupe* (des femmes critiquant d'autres femmes de manière sexiste iraient à l'encontre de la *cause des femmes*) ? Cette hypothèse est le pendant *négatif* de l'hypothèse de la loyauté intragroupe selon laquelle les membres d'un groupe seraient moins susceptibles de discriminer les autres membres du groupe (Baron et al. 1991).

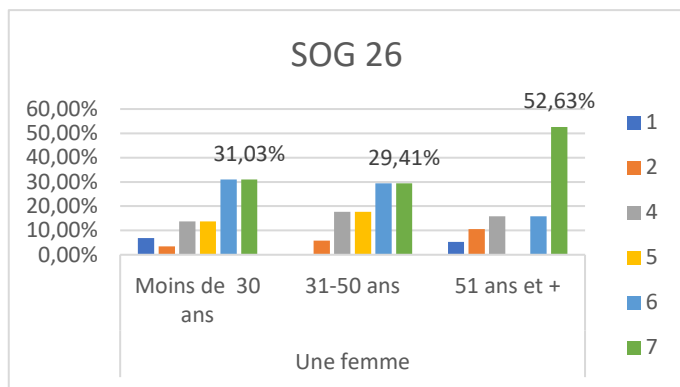


Figure 235. Perception homme qui parle (F) item 26

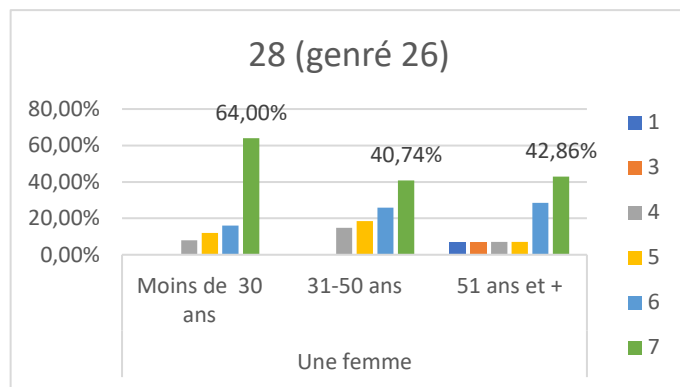


Figure 236. Perception femme qui parle (F) item 28

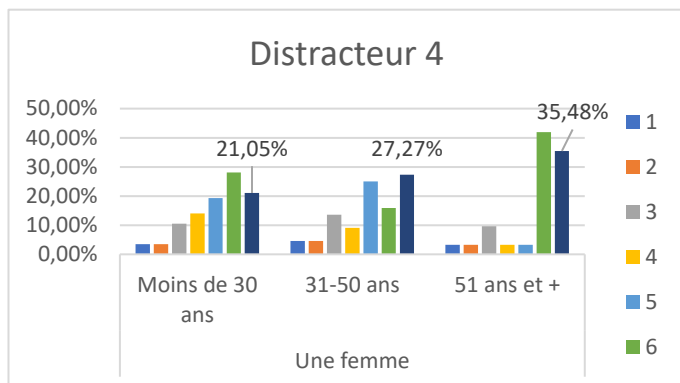


Figure 237. Perception homme qui parle (F) item 4

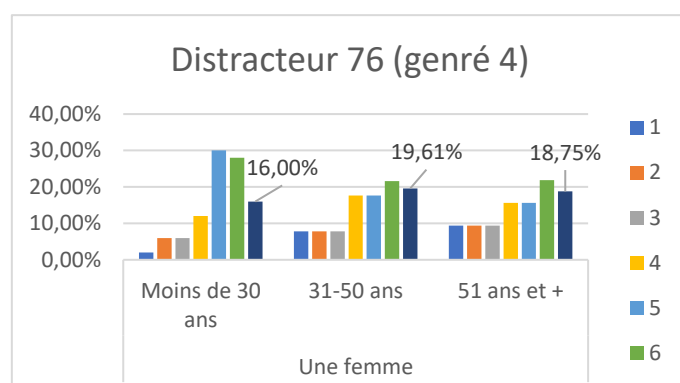


Figure 238. Perception femme qui parle (F) item 76

5.3.5.3. Genre (énonciation) selon les niveaux de diplôme

Pour la variable diplôme, les échantillons ne permettent malheureusement pas d'observer les variations avec certitude. **En général, il semble que l'effet du genre féminin énonciateur ne diffère pas entre les niveaux de diplôme (baisse de problématique pour les types consensuels, hausse pour les types dissensuels).** Comme on peut l'apercevoir sur le graphique qui suit, il se pourrait cependant que pour les types dissensuels, les différents niveaux de diplôme ait parfois un effet contraire (baisse de problématique pour les femmes surscolarisées, hausse pour les femmes moins scolarisées).

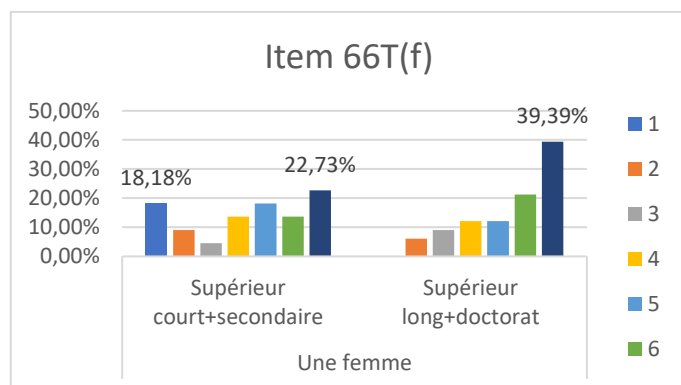


Figure 239. Perception homme qui parle (F) item 66.T(f)

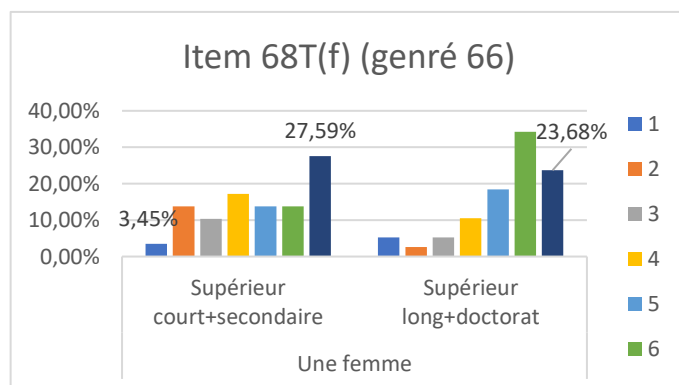


Figure 240. Perception femme qui parle (F) item 68.T(f)

5.3.5.4. Genre (énonciation) selon la position politique et la sensibilité à l'égalité

Pour les variables position politique et sensibilité à l'égalité, les effets de la variable genre de l'énonciation sont malheureusement trop difficiles à déterminer sur des si petits échantillons et nécessiteraient beaucoup de temps pour peu de fiabilité. J'ai donc pris la décision de ne pas m'y intéresser dans le cadre de ce mémoire.

5.4. Analyse d'une variable productive : l'humour sexiste

Dans cette section, je commencerai par présenter l'effet général de la variable productive humour avant de revenir plus en détail, dans un second temps, sur quelques variables réceptives qui semblent avoir une influence sur la perception des femmes.

5.4.1. Effet général de l'humour sexiste élémentaire

S'appliquant au sexisme élémentaire uniquement, qui est un type perçu consensuellement et majoritairement comme problématique, la variable humour a un effet facilement lisible et à trois reprises significatif ($7 > 11$; $12 > 14$; $13 > 15$). Pour les cinq items variés au premier degré (8, 12, 13, 16, 17 et 21) et pour l'item varié au premier et au second degré (7), **l'humour a un effet général de baisse de la problématicité du sexisme élémentaire**. Pour l'item 7, le second degré est perçu comme moins problématique que le premier degré²⁴⁵. Malgré cet effet, **le sexisme élémentaire humoristique reste dans l'ensemble majoritairement et consensuellement problématique** (la seule exception étant l'item 12, dont la perception devient dissensuelle).

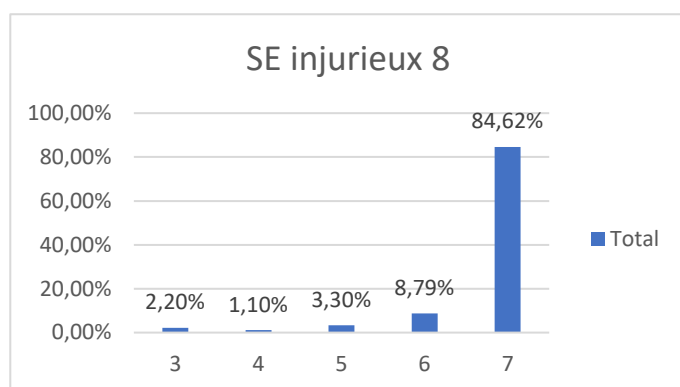


Figure 241. Perception standard item 8

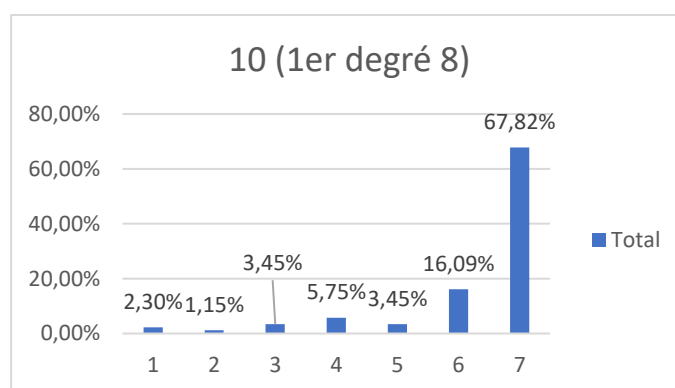


Figure 242. Perception variée en humour item 10

²⁴⁵ Pour rappel, le second degré de l'item 11 n'est pas pleinement réalisé, et semble davantage se situer entre le premier et le second degré. **Je considérerai donc l'item comme appartenant au premier degré, pour des raisons de rigueur et de facilité**, même s'il est vrai que la baisse continue entre l'item 9 et l'item 10 suggère une différence. Les résultats des femmes ne permettent pas de dire si le second degré reste sexiste pour la majorité d'entre elles (dans quel cas ma distinction théorique serait à nuancer), ou s'il est simplement mal réalisé et que l'item est plutôt du premier degré.

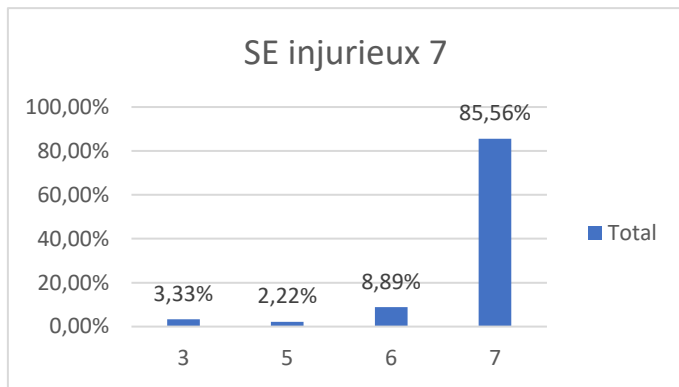


Figure 243. Perception standard item 7

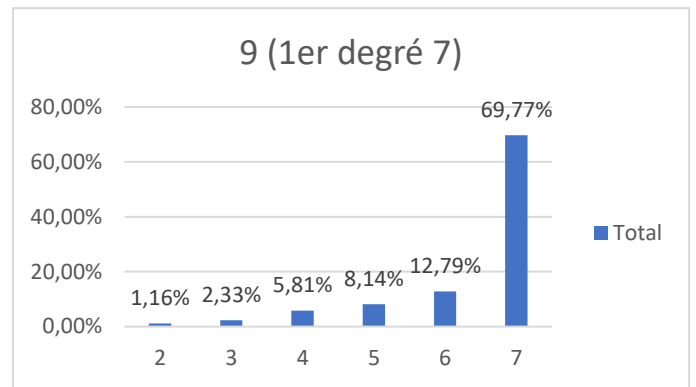


Figure 244. Perception variée en humour item 9 (1^{er} degré)

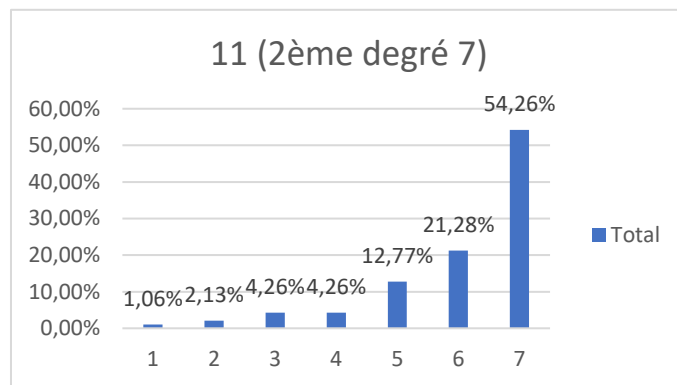


Figure 245. Perception variée en humour item 11 (2^{ème} degré)

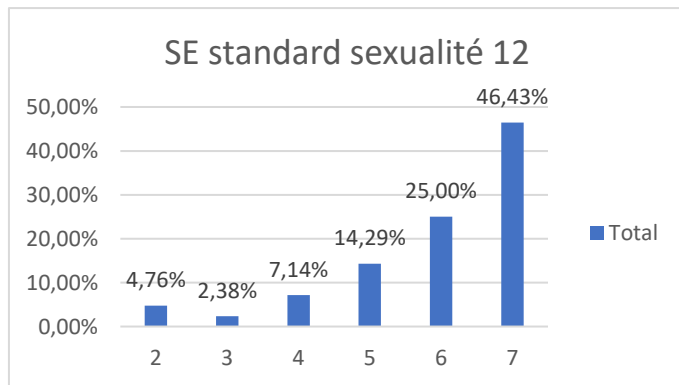


Figure 246. Perception standard item 12

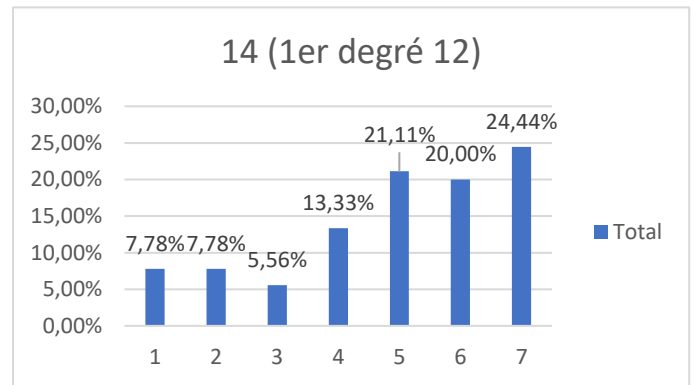


Figure 247. Perception variée en humour item 14

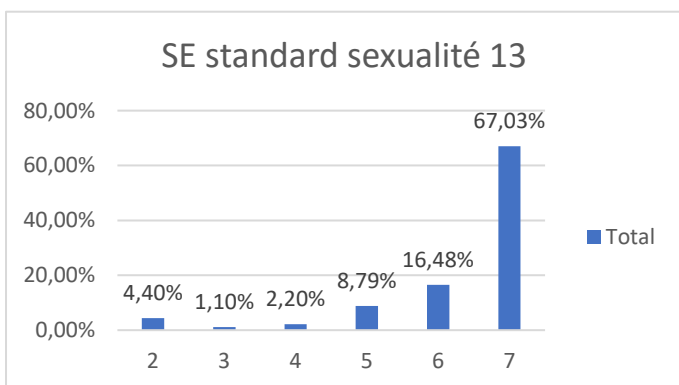


Figure 248. Perception standard item 13

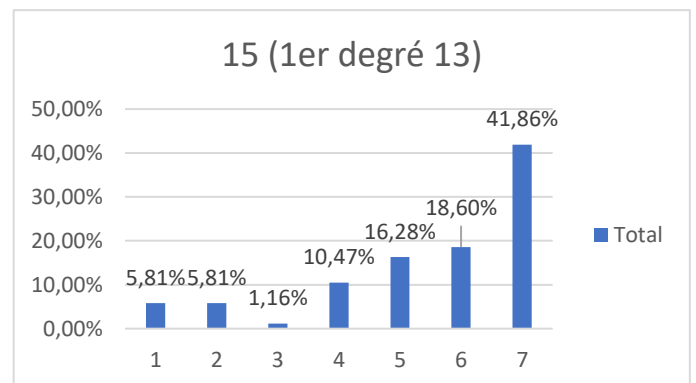


Figure 249. Perception variée en humour item 15

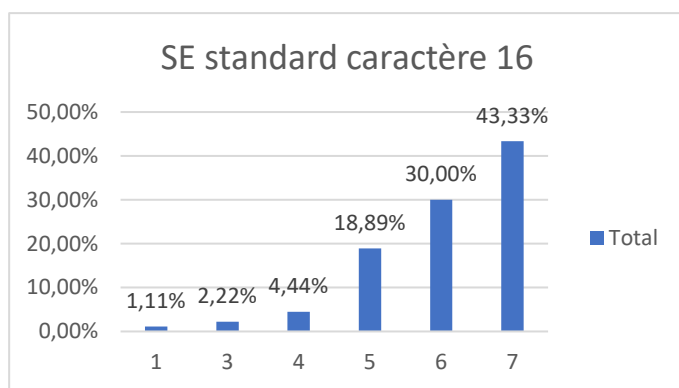


Figure 250. Perception standard item 16

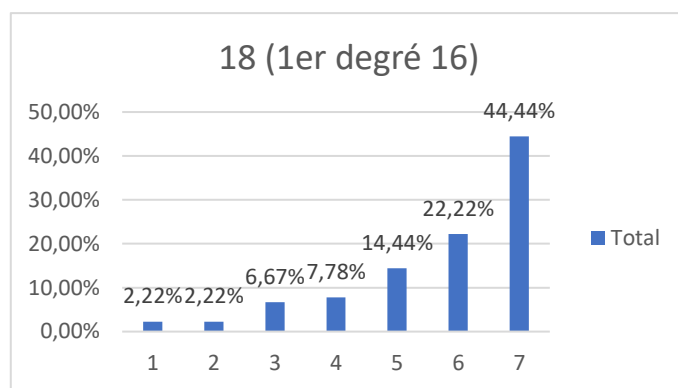


Figure 251. Perception variée en humour item 18

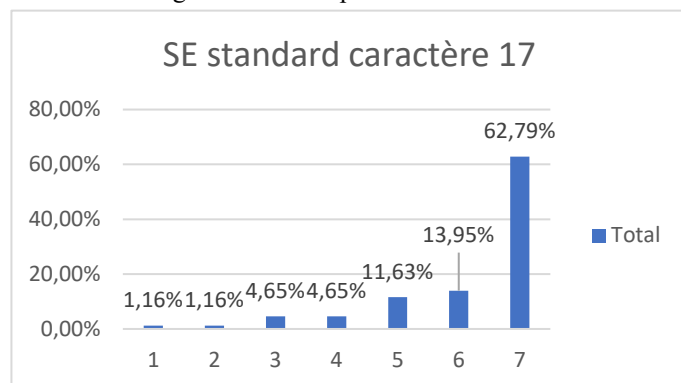


Figure 252. Perception standard item 17

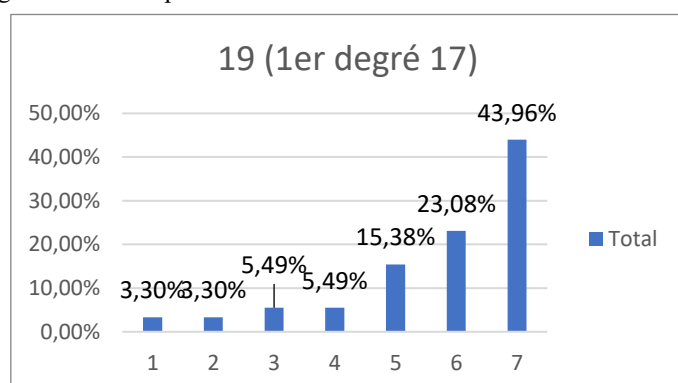


Figure 253. Perception variée en humour item 19

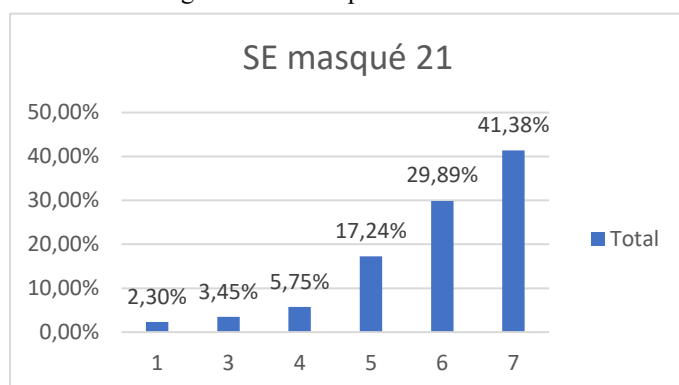


Figure 254. Perception standard item 21

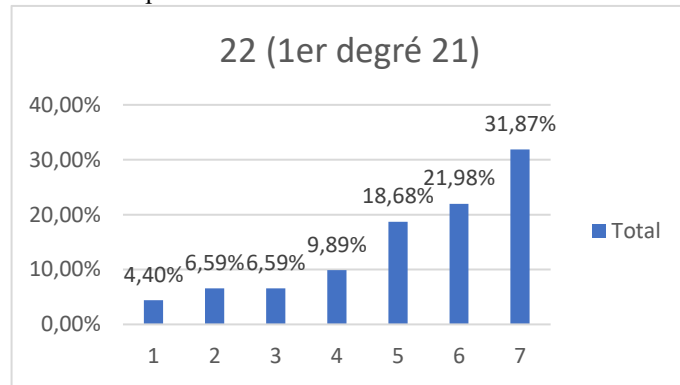


Figure 255. Perception variée en humour item 22

Ces graphiques appellent trois commentaires. Premièrement, **il est fort probable que l'humour n'ait pas un effet identique sur l'ensemble des répondant.e.s.** C'est notamment ce que suggère l'item 18, dont le mode a un pourcentage identique à celui de l'item non humoristique. Les résultats particuliers de cet item pourraient s'expliquer par le terme *hystérie*, ce **stéréotype discursif** ayant été beaucoup discuté par l'**interdiscours féministe** ces dernières années.

Deuxièmement, **il semblerait que l'effet de l'humour soit plus fort pour le sexisme élémentaire standard qui porte sur la sexualité**²⁴⁶. Si cela s'avérait, on pourrait l'expliquer

²⁴⁶ Ce sont les seuls actes insultants (au premier degré) pour lesquels la baisse est significative : le mode perd plus de 20% et dont la problématique baisse de plus de 15% (l'item 21 perd 16% de problématique, mais son mode ne baisse que de 9,5%).

par la **transgression du tabou (sexuel)**, l'un des mécanismes phares de l'humour, et/ou par des **croyances plus intériorisées sur la sexualité féminine (déviante)**.

Troisièmement, les résultats particulièrement similaires, pour ne pas dire identiques, obtenus autant entre les items 7 et 8 qu'entre leurs homologues humoristiques 9 et 10 conforte l'hypothèse selon laquelle **l'insulte (sexiste injurieuse) fixe la perception autour d'elle et neutralise les autres facteurs de variation**. Cette hypothèse prend tout son sens lorsque l'on compare ces résultats avec ceux des items 12/13 et 14/15, dont la seule différence avec les items précédents est l'absence d'insulte²⁴⁷.

Pourquoi l'humour sexiste fait-il baisser la problématique ? Simplement, parce que c'est le **propre de l'humour de paraître anodin, innocent et gratuit, drôle**, « juste de l'humour ». Dans l'imaginaire collectif, l'humour n'est pas *politique, dominant, social*. Il apparaît davantage comme cathartique, voire contestataire. C'est en effet l'une de ses fonctions.

Mais l'humour est également un outil de domination, de propagande *réactionnaire* et *oppressive*, d'humiliation et de banalisation de violences diverses, au premier plan desquelles l'on retrouve les violences sexistes et sexuelles. C'est d'ailleurs là un second facteur d'explication de l'effectivité de cette variable : **l'humour sexiste est une constante de l'interdiscours humoristique**, professionnel ou amateur, professionnel ou familial, public ou privé. **Sa signification sexiste s'en trouve légitimée, banalisée, invisibilisée.**

Cette légitimation du sexisme permet également à certain.e.s d'entrer en **connivence avec des idées sociales qui sont normalement illégitimes, réprimées, dénoncées**, de plus en plus dans notre société. Il offre la possibilité de paraître tel qu'on pourrait le vouloir, sans contrainte ni censure, *d'être sexiste et fier.e de l'être*. Je pense cependant qu'il ne faut pas se laisser abuser : rares doivent être celles et ceux qui assument le sexisme par conviction consciente, mesurée, réfléchie, plus que par l'habitude ancrée par l'expérience quotidienne (ce qui ne les empêche pas de se dire sexistes ou misogynes).

²⁴⁷ Cette hypothèse permet également de maintenir la précédente : en effet, si l'humour n'est pas significatif pour le sexisme élémentaire injurieux qui porte pourtant lui aussi sur la sexualité, c'est à priori à cause de l'insulte.

5.4.2. Effet selon les variables réceptives

5.4.2.1. *Humour sur les genres (réception)*

L'observation de la variable genre confirme qu'**en général, l'humour sexiste agit sur les femmes comme sur les hommes, mais il est vraisemblablement plus fort sur les hommes.** Sur les huit variations en humour, cinq ou six montrent effectivement un effet plus fort sur les hommes (premier et second degré du 7 ; 13 ; 16 ; 21 ; la différence est indistincte sur le 17 mais penche faveur d'un effet différencié²⁴⁸).

Il me semble que les deux effets similaires (8 et 12) suggèrent une fois encore que **la perception des hommes et des femmes fonctionne selon des mécanismes différents.** Parmi ces mécanismes, l'on retrouverait la **présence de registres liés à la sexualité : le registre injurieux, le registre sexuel cru, le registre grivois.** En effet, les femmes restent relativement constantes dans l'évaluation du sexisme élémentaire injurieux humoristique, alors que ce n'est pas le cas des hommes, dont la perception de l'item 7 varié en humour est nettement moins problématique, autant pour le premier que pour le second degré²⁴⁹. Ce faisant, on peut en déduire que **le registre injurieux ne bloque pas autant la problématicité en cas d'humour sexiste, mais surtout pour les hommes**²⁵⁰.

Par ailleurs, si l'on excepte les résultats de l'item 8 (où l'insulte lexicalisée semble contraindre la perception des deux genres), le fait que l'effet de baisse ne soit aussi fort entre les genres que pour un acte portant sur la sexualité (12) semble indiquer que **de nombreuses femmes ont fortement intériorisé les croyances sexistes sur leur sexualité déviante.** Le fait que ce ne soit pas le cas de l'item 13 s'expliquerait par le fait que **le registre sexuel cru (fellation) bloque leur perception, neutralise l'humour et l'adhésion, la projection (peut-être inconsciente) en raison de la stigmatisation à laquelle il serait associé** (la figure de la *salope*).

Enfin, en ce qui concerne l'item 16, on observe à première vue chez les femmes une **constance** de la problématicité, **voire une hausse.** Ce résultat suggère que **l'humour sexiste n'entraîne pas toujours une baisse sur les femmes,** et que le **thème de l'hystérie** est peut-

²⁴⁸ La différence est à la fois qualitative et quantitative pour les hommes, là où elle est seulement qualitative pour les femmes.

²⁴⁹ L'écart entre les items 7 et 8 (variés en humour) s'expliquerait par le fait que l'expression *toutes des salopes* est un **poncif du discours sexiste humoristiques** qui activerait plus facilement le rire chez les hommes.

²⁵⁰ La baisse plus forte pour 8>10 que pour 7>9 pourrait s'expliquer par le fait que *salope* (7) est une insulte réellement injurieuse, tandis que *chienne* est une insulte plutôt lexicalisée.

être désormais perçu comme communément sexiste. La légère diminution que l'on peut aussi observer suggère que la variable genre a un **effet croisé** avec une autre variable.

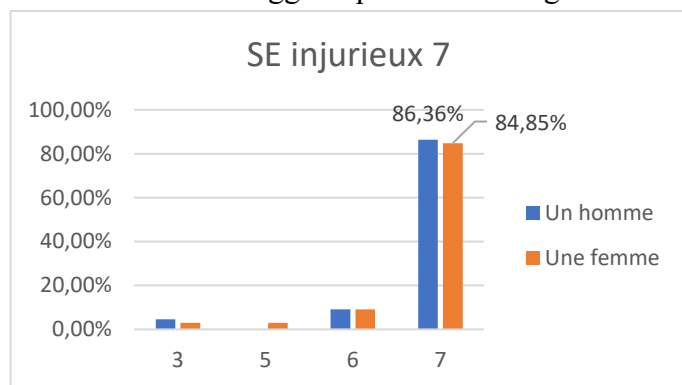


Figure 256. Perception standard item 7

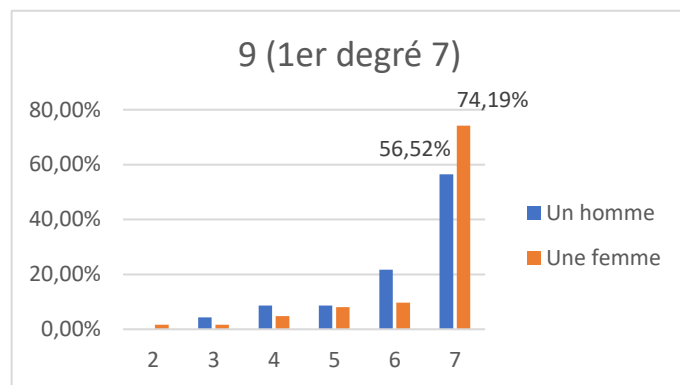


Figure 257. Perception variée en humour item 9 (1^{er} degré)

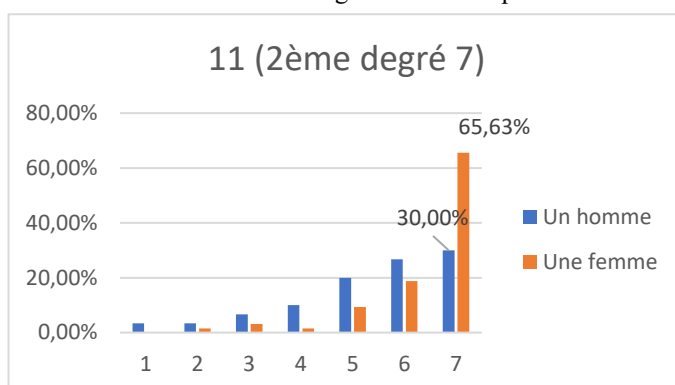


Figure 258. Perception variée en humour item 11 (2^{ème} degré)

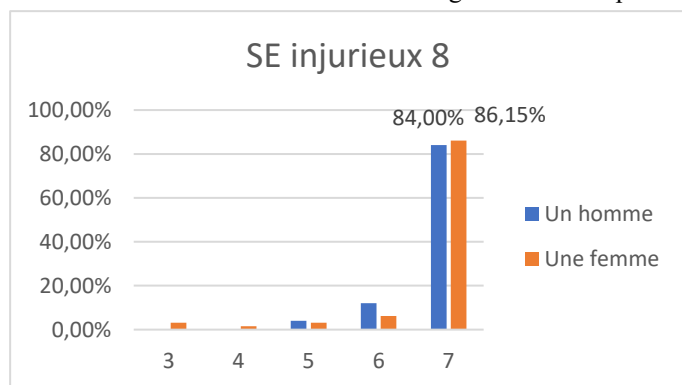


Figure 259. Perception standard item 8

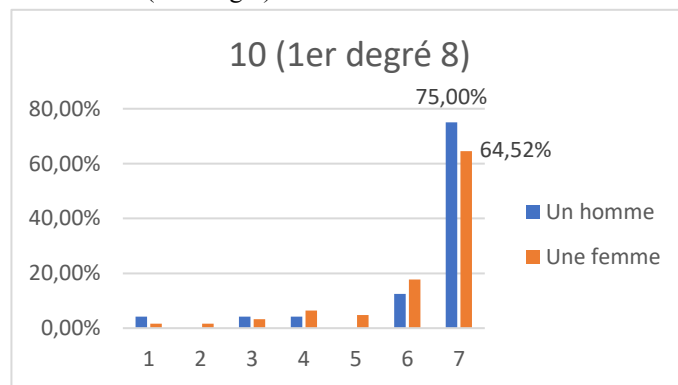


Figure 260. Perception variée en humour item 10

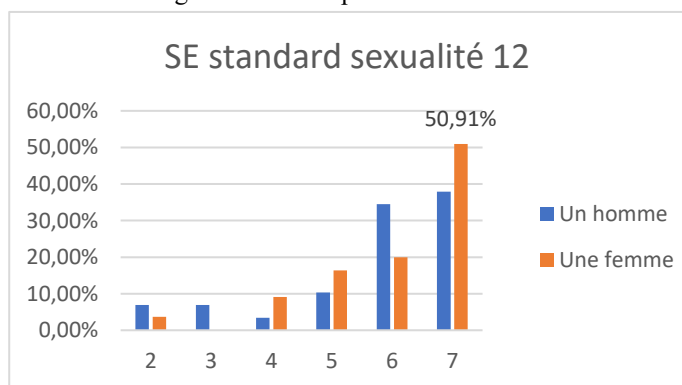


Figure 261. Perception standard item 12

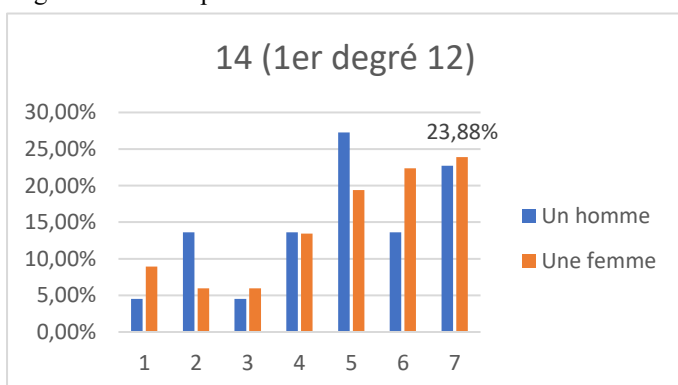


Figure 262. Perception variée en humour item 14

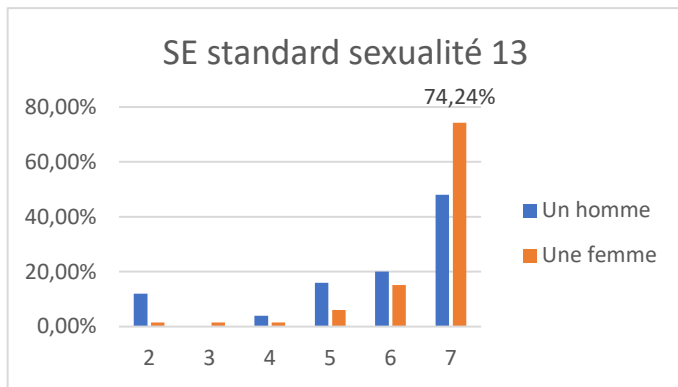


Figure 263. Perception standard item 13

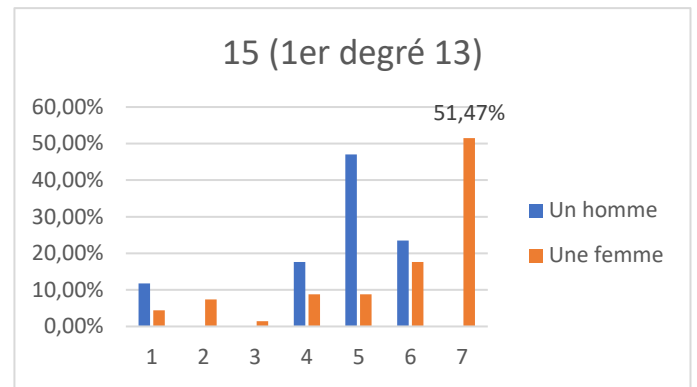


Figure 264. Perception variée en humour item 15

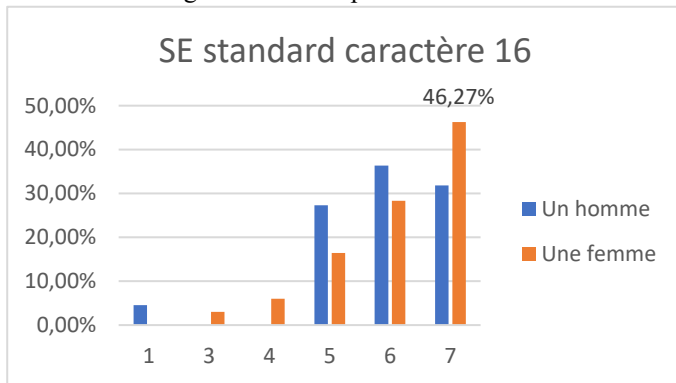


Figure 265. Perception standard item 16

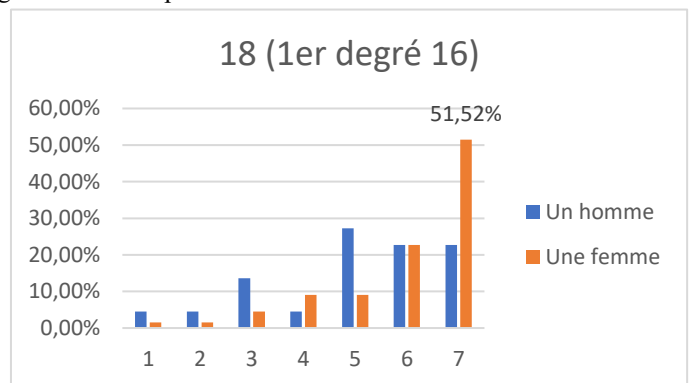


Figure 266. Perception variée en humour item 18

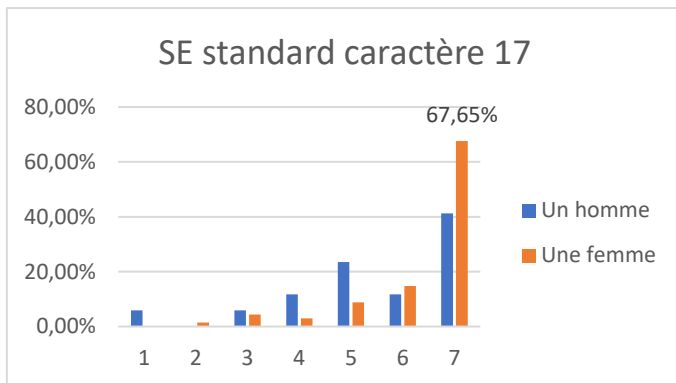


Figure 267. Perception standard item 17

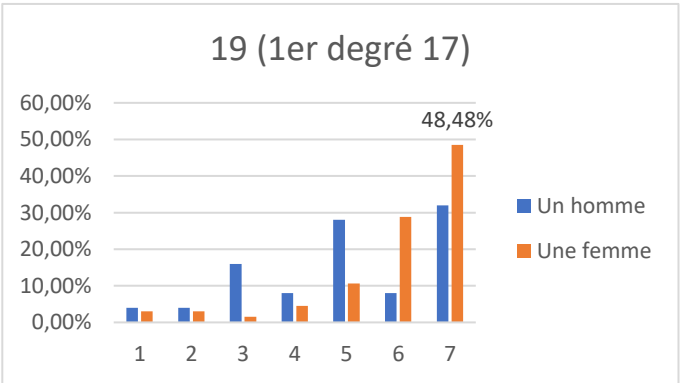


Figure 268. Perception variée en humour item 19

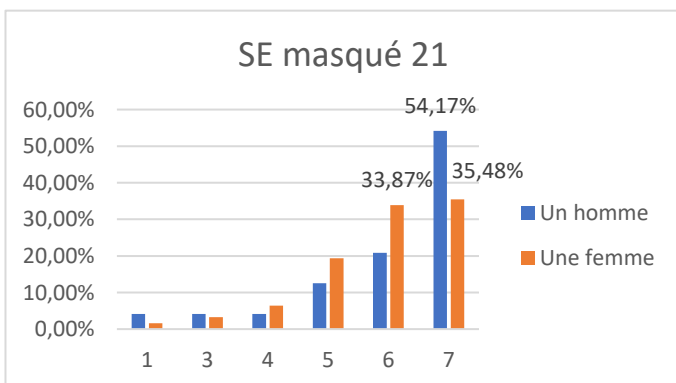


Figure 269. Perception standard item 21

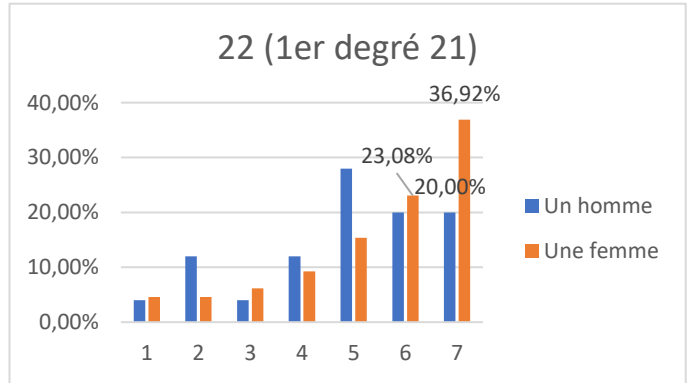


Figure 270. Perception variée en humour item 22

5.4.2.2. Humour selon l'âge

La variable âge nous apprend que l'effet de l'humour n'est pas identique sur toutes les femmes en fonction de leur âge : il semble que **l'humour sexiste ait en général un effet de baisse plus fort sur les femmes plus jeunes que sur les femmes plus âgées**. À chaque reprise, on observe que **l'humour sexiste a peu (moins) ou pas d'effet sur les femmes de plus de 50 ans** (items 7, 12, 13, 17 et 21 ; également l'item 16 où l'on observe une hausse). Je ne peux fournir une hypothèse convaincante à ce sujet²⁵¹. Dans le détail, il apparaît que l'écart entre les générations est plus marqué encore lorsque l'humour porte sur la sexualité (7 – premier et second degré – à 13) que sur le caractère : on observe en effet une hausse (item 16) ou une hausse et une baisse (item 21) – ce qui suggère un **effet croisé** avec une autre variable. Il est difficile de déterminer si cette baisse plus forte chez les jeunes femmes en matière de sexualité est l'indice un point de vue plus décomplexé lié à la libération sexuelle et/ou à une intériorisation particulièrement forte des croyances sur une sexualité féminine déviante²⁵².

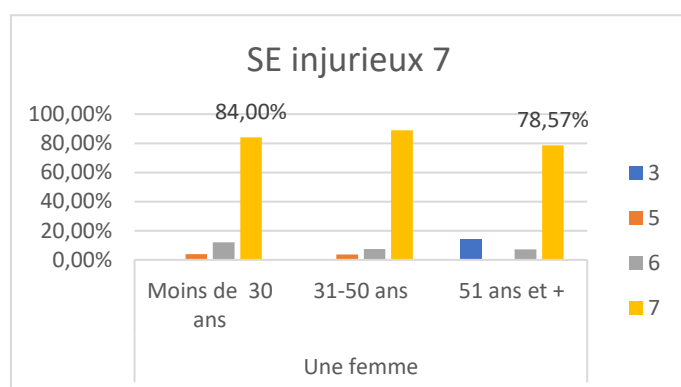


Figure 271. Perception standard (F) item 7

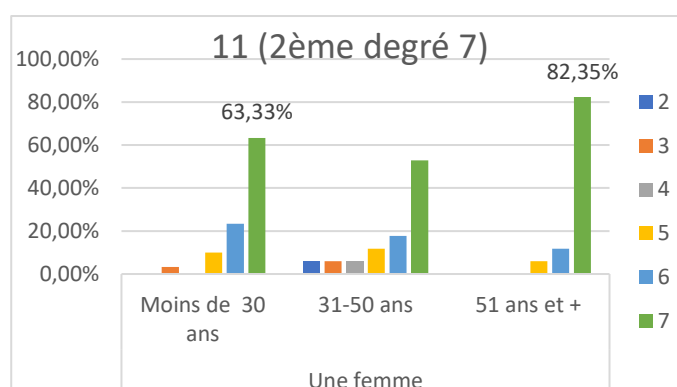


Figure 272. Perception variée en humour (F) item 11 (2^{ème} degré)

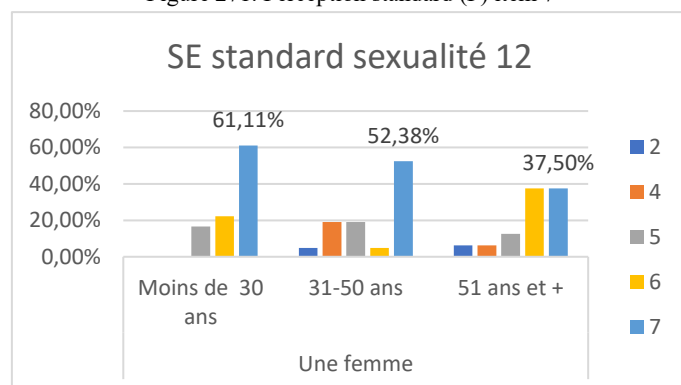


Figure 273. Perception standard (F) item 12

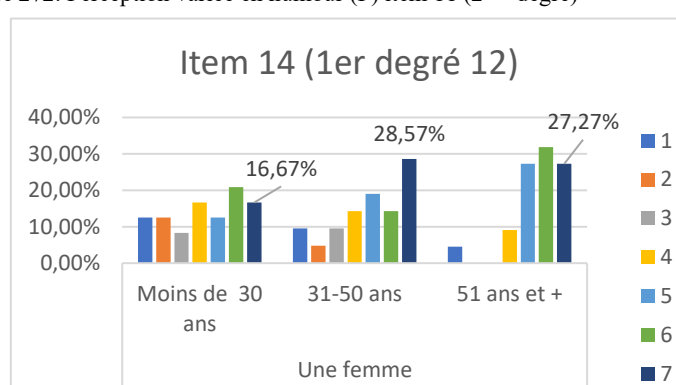


Figure 274. Perception variée en humour (F) item 14

²⁵¹ Pour le détail, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

²⁵² Pour le détail, voir l'annexe 6 : Détail des hypothèses secondaires.

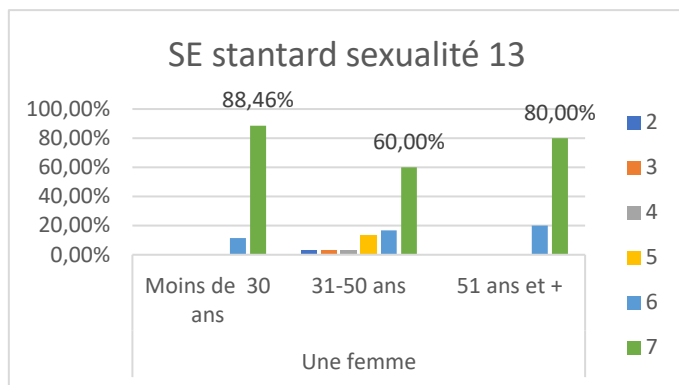


Figure 275. Perception standard (F) item 13

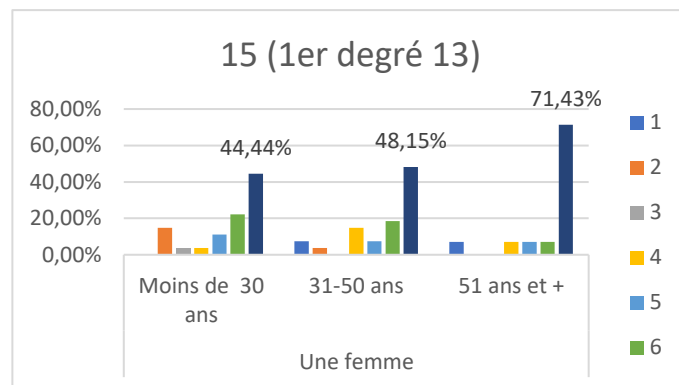


Figure 276. Perception variée en humour (F) item 15

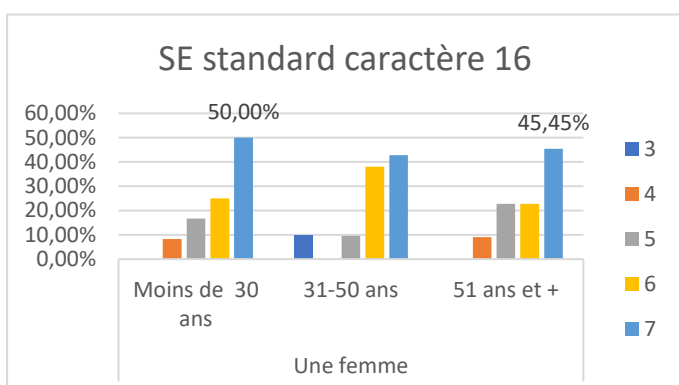


Figure 277. Perception standard (F) item 16

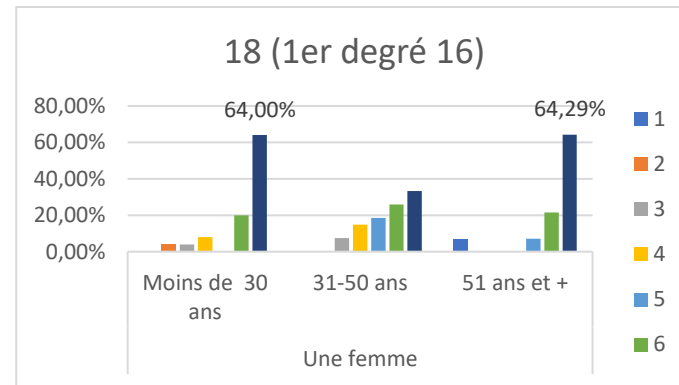


Figure 278. Perception variée en humour (F) item 18

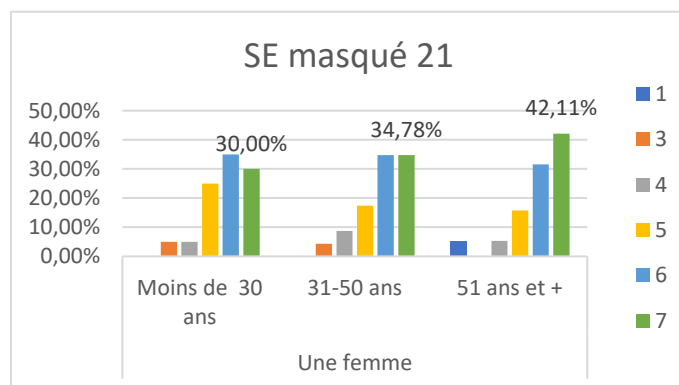


Figure 279. Perception standard (F) item 21

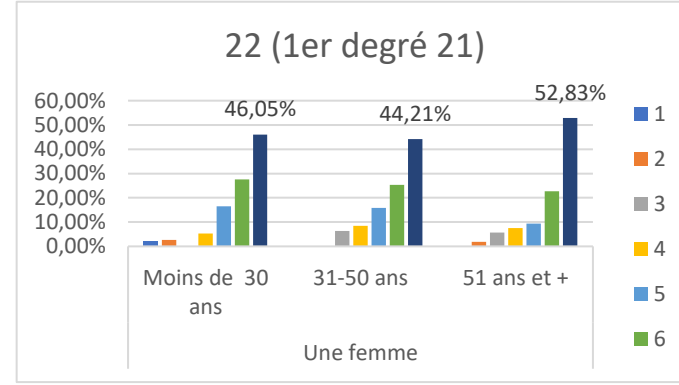


Figure 280. Perception variée en humour (F) item 22

5.4.2.3. *Humour selon le niveau de diplôme*

L'analyse de l'effet qu'a l'humour selon le niveau de diplôme est tout à fait intéressante, et conforte mes premières intuitions.

Premièrement, pour le sexisme élémentaire injurieux, l'effet de l'humour apparaît plus fort sur les femmes surscolarisées que sur les femmes moins scolarisées, légèrement pour l'insulte injurieuse *salope* (premier et second degré ; 7), fortement pour l'insulte lexicalisée *chienne* (8). **Les femmes surscolarisées (supérieur long et doctorat) semblent donc moins sensibles à la problématique des insultes sexistes (injurieuses et lexicalisées) que les femmes moins scolarisées (secondaire et supérieur court) lorsqu'elles sont prononcées sur le ton de l'humour.** Cet écart pourrait s'expliquer par le fait que les **femmes universitaires** seraient **moins exposées** à ces insultes et que, ce faisant, la **transgression du tabou** serait plus grande et l'effet humour également. Cette hypothèse expliquerait également pourquoi, sans humour, les femmes universitaires jugent ces insultes sexistes plus sévèrement (la transgression du tabou étant plus grande, l'effet insulte le serait également) et pourquoi les **femmes non universitaires** les jugent moins sévèrement (y étant **plus exposées**, les insultes sexistes auraient davantage un **caractère banal, anodin** et la transgression du tabou serait moindre). La différence d'exposition peut s'expliquer de manière complémentaire par une **différence d'expérience** et par une **différence de normes sociolinguistiques** : d'une part, le registre injurieux aurait en général un caractère plus anodin, moins saillant dans les milieux non universitaires parce qu'il y serait plus fréquent, davantage employé dans des usages détournés – hypocoristiques – ou familiers – on s'insulterait plus, mais sans que ça soit pour autant violent (registre dit *populaire* ou *vulgaire*) ; d'autre part, les femmes non universitaires seraient également plus exposées aux insultes sexistes au premier degré, violentes, de haine, parce que les mondes qu'elles côtoient y seraient plus enclins.

Deuxièmement, pour le sexisme élémentaire standard portant sur la sexualité (items 12 et 13), l'effet de l'humour est identique selon les niveaux de diplôme : **l'humour sexiste élémentaire portant sur la sexualité déviante des femmes serait perçu de la même façon par les femmes universitaires et non universitaires.** On peut encore évoquer l'hypothèse de la **transgression du tabou** et/ou celle de l'**intérieurisation de ces croyances** (surtout pour les femmes de moins de trente ans).

Troisièmement, pour le sexisme élémentaire portant sur le caractère (items 16 et 17, ainsi que l'item 21 du sexisme masqué), l'effet est cette fois plus fort pour les femmes les plus scolarisées : **l'humour sexiste élémentaire portant sur le caractère et les aptitudes des femmes serait plus accepté par les femmes non universitaires que par les femmes**

universitaires. Cela pourrait s'expliquer par une différence d'intériorisation de ces croyances : jouissant d'un capital symbolique plus élevé qui nécessite d'être défendu (dans un monde d'hommes) et ayant suivi un parcours qui les aurait amenées à démentir plus régulièrement et plus profondément leur prétendue incompetence et qui les aurait davantage mises en contact avec le féminisme, les femmes universitaires auraient moins intériorisées les croyances sur le caractère et les aptitudes dites féminines.²⁵³

En conclusion, **la réception de l'humour sexiste varierait entre les femmes universitaires et non universitaires selon leurs propres normes sociolinguistiques et selon le degré d'intériorisation de croyances sexistes relatives à différentes thématiques** (sexualité *versus* capacités et aptitudes féminines). Cette hypothèse mérite d'être questionnée plus rigoureusement.

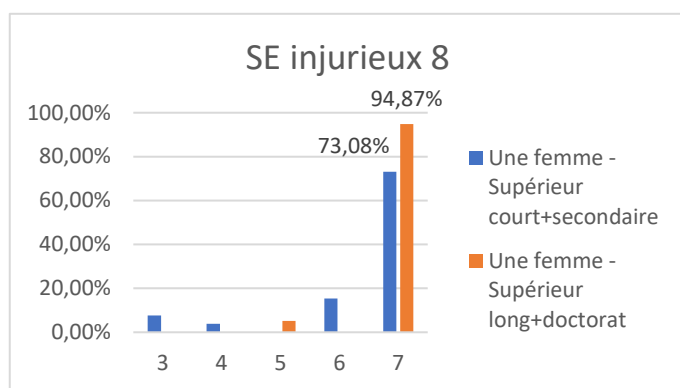


Figure 281. Perception standard (F) item 8

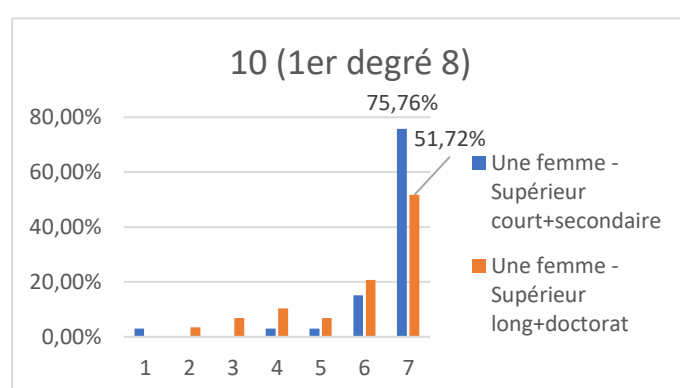


Figure 282. Perception variée en humour (F) item 10

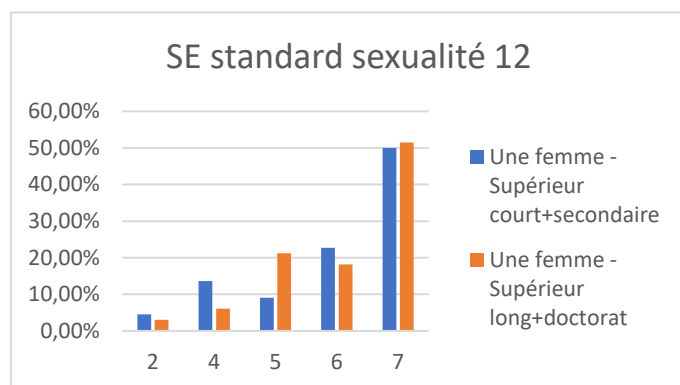


Figure 283. Perception standard (F) item 12

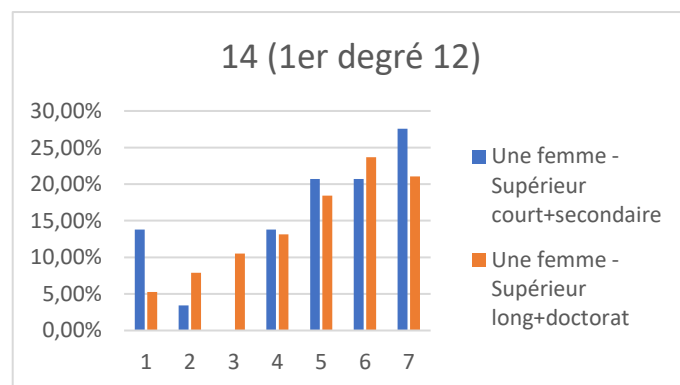


Figure 284. Perception variée en humour (F) item 14

²⁵³ Bien que l'interdiscours féministe s'intéresse de plus en plus à la sexualité ces dernières années, il reste que cette dernière est toujours taboue dans notre société et, à plus forte raison, dans les sphères universitaires. Les croyances sur la sexualité déviante seraient donc moins déconstruites, discutées, et donc moins contestées.

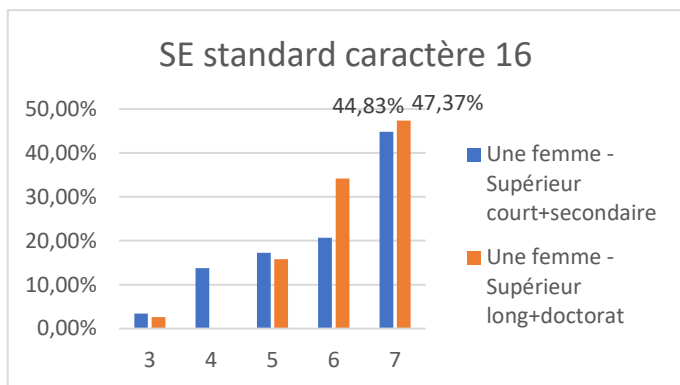


Figure 285. Perception standard (F) item 16

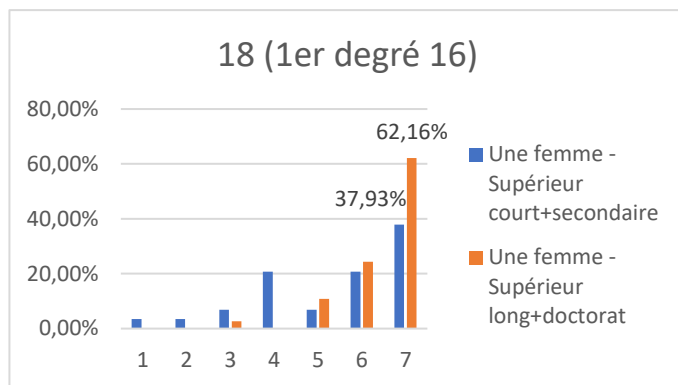


Figure 286. Perception variée en humour (F) item 18

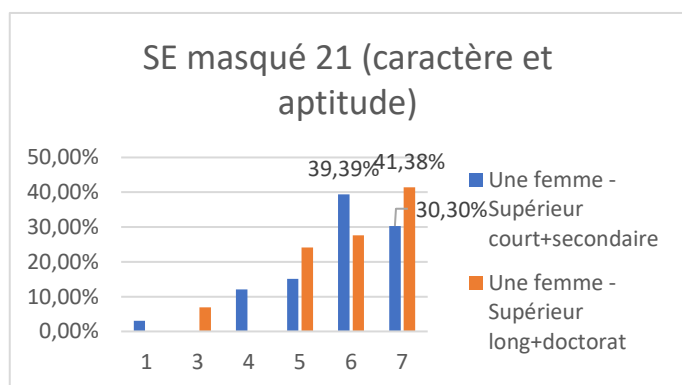


Figure 287. Perception standard (F) item 21

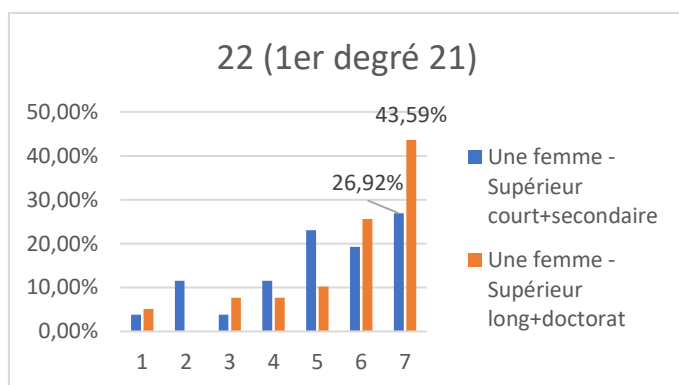


Figure 288. Perception variée en humour (F) item 22

5.5. Discussion & autocritique

5.5.1. Résumé des tendances générales : le continuum perceptif du sexisme discursif

La perception de l'ensemble des types du sexisme discursif constitue un continuum perceptif, sujet à la variance. Cette variance, ou hétérogénéité perceptive, est un phénomène complexe, régi par de multiples facteurs de variation. Au terme de cette analyse, je pense être en mesure de confirmer ma typologie, à quelques aménagements près, ainsi que les critères à partir desquels je l'ai fondée. Ces trois critères semblent en effet constituer trois grands facteurs de variation de la perception de l'insultance sexiste.

Le premier critère est l'**axiologie mobilisée** par l'acte insultant sexiste. Si les axiologies négatives et neutres (supposément descriptives) sont en général à l'origine d'une perception relativement consensuelle de l'insultance sexiste (problématique dans le cas de l'axiologie négative, non problématique dans le cas de l'axiologie pseudodescriptive), il apparaît que l'axiologie bienveillante (ou positive) engendre une perception souvent hétérogène et polarisée en matière de sexisme discursif. Sans être nécessairement *déproblématisée*, elle est la plupart du temps considérée comme moins problématique que l'axiologie négative, et est à l'origine d'une hésitation ou d'une indétermination.

Pour autant, il ne suffit pas que l'une ou l'autre de ces axiologies soit actualisée pour impliquer nécessairement une perception problématique ou non de l'acte insultant sexiste. Car la perception de ce dernier est également contrainte par le **degré d'explicitation de la conception infériorisante du genre féminin** qu'il véhicule ou suppose. Tel est le deuxième grand facteur de variation de la perception de l'insultance sexiste. L'analyse des données m'a permis de confirmer et d'affiner mes intuitions, en adéquation avec ma définition du sexisme. Premièrement, il apparaît que le degré d'explicitation varie en fonction de la **dimension généralisante** (plus explicite) **ou individualisante** (plus implicite) de l'énoncé, c'est-à-dire selon que l'énoncé cible une femme en particulier ou qu'il la rattache à l'ensemble du groupe des femmes et, in fine, à la féminité. Deuxièmement, le degré d'explicitation dépend selon toute vraisemblance de certaines **marques de réduction, entre injonction** (*il faut que, tu dois, etc.*) **et restriction** (*tu n'es que, tu n'es pas, etc.*). Aussi ai-je pu remarquer que l'association de la dimension généralisante et de marques de réduction permettait à un acte insultant mobilisant l'axiologie bienveillante (sexisme ambivalent) d'atteindre un score égal à nombre d'actes insultants de l'axiologie négative. Ou encore, que ces marques de réduction nivelaient la perception du sexisme objetisant.

Le troisième grand facteur de variation est constitué par les **interdiscours féministes et sexistes**. Le premier est une réponse et une dénonciation des formes *ordinaires* du second, qui

lui répond à son tour par des formes réactionnaires et antiféministes. S'ils fonctionnent selon des logiques contradictoires – l'interdiscours féministe a un rôle d'expertise et de conscientisation, tandis que l'interdiscours sexiste a plutôt un rôle de légitimation de la domination²⁵⁴ –, ces interdiscours constituent des **répertoires discursifs composés de stéréotypes et de thèmes** qui guident indéniablement la perception, rendant au fil du temps tel type de sexisme plus controversé et polarisé, tel autre de moins en moins toléré. Il est par exemple apparu que la thématique des violences sexistes et sexuelles et du harcèlement a tendance à problématiser les actes insultants sexistes qui la commentent (sexisme moderne et masculinisme spécifiques) et/ou qui y participent (sexisme objetisant), même lorsque l'axiologie est positive. Pour cette thématique, j'ai aussi pu remarquer, pour certains profils²⁵⁵, une tendance à une lecture contextuelle d'un énoncé pourtant situé en zone grise.

Mes résultats m'ont par ailleurs suggéré de prendre en compte un quatrième grand critère de variation de la perception de l'insultance sexiste. En effet, j'ai d'abord été étonné par les résultats du sexisme subtil et du sexisme conventionnel, et notamment par le taux de problématicité de *mademoiselle* (moins de quinze pourcents de problématicité, dont seulement cinq aux échelons 6 et 7 combinés). La mise en perspective offerte par les distracteurs et les cas-limites m'a orienté vers ce quatrième facteur : il existerait dans nos **imaginaires linguistiques des normes de problématicité discursive**, soit autant de croyances sociolinguistiques qui dépassent le cadre de l'insultance sexiste et orientent notre perception du discours vers le (non-)problématique. Certes, ce constat n'est pas neuf. Mais il est nécessaire de le prendre en compte si l'on souhaite comprendre les *difficultés* qui entourent encore la perception du sexisme bienveillant, du sexisme subtil et du sexisme conventionnel, et plus particulièrement de leur insultance.

5.5.2. Facteurs ponctuels de variation

Face à ces grands facteurs de variation qui distinguent les types et sous-types, il est apparu à de nombreuses reprises lors de l'analyse que la perception de l'insultance sexiste varie en fonction de facteurs de variation ponctuels, le plus souvent indépendants des types dans lesquels ils ont été observés. Si ces facteurs ne déstructurent pas l'ensemble du continuum, ils en brouillent la linéarité. Ces facteurs de variation sont à ce stade autant d'hypothèses sur le fonctionnement de la perception du sexisme discursif, qu'il s'agira de questionner lors d'enquêtes qualitatives (et quantitatives) ultérieures :

²⁵⁴ Marina Yaguello opposait ainsi le féminisme et son haut degré de conscience idéologique à « la majorité "silencieuse", pénétrée d'une idéologie sexiste inconsciente. » (Yaguello 2018 : 89).

²⁵⁵ En particulier les femmes, qui plus est si elles sont sensibles à l'égalité et de gauche.

- La transgression de **tabous sociolangagiers**, dont font partie la sexualité (*registre sexuel cru, registre grivois*, etc.), le registre injurieux et les insultes lexicalisées. Il est probable que ces tabous n'exercent pas une influence similaire entre tous les groupes sociaux, il reste à en déterminer les logiques ;
- L'emploi de **facteurs de légitimation** (excuse, émotion, modalisation, etc.) ;
- L'existence éventuelle de **sous-types du sexisme inversé** (SE, SO, etc.) et le **droit à critiquer la masculinité**, ainsi que certains effets endogroupes ou exogroupes ;
- Enfin, il est possible qu'une différence existe entre une **axiologie positive** et une **axiologie bienveillante**. Toutes deux seraient centrées sur un jugement de valeur positif, mais la première mettrait en scène l'intérêt du locuteur ou de la locutrice, et la seconde l'intérêt de l'interlocutrice ou de l'interlocuteur. La question mérite d'être interrogée.

Ces facteurs ponctuels sont le résultat de l'interférence de normes sociales et personnelles secondaires vis-à-vis des normes dominantes en matière de sexisme et de féminisme. Ils constituent un ensemble de représentations qui entourent les discours et ce qui fonde leur légitimité.

5.5.3. Discussion sur le fonctionnement général de la perception de l'insultance sexiste

Dans cette section, je ne discute que les tendances que je viens de synthétiser, et j'essaie d'en comprendre le fonctionnement général. Je ne reviendrai pas sur le détail des interprétations qui ont été proposées tout au long de ce chapitre (notamment en ce qui concerne les variables productives et réceptives secondaires).

Que nous apprennent les résultats de cette enquête sur le fonctionnement de la perception du sexisme discursif ? Il apparaît qu'à la typologie théorique du sexisme discursif correspond empiriquement un continuum perceptif, dégressif en termes de problématique, dont les actes insultants sont soumis à une perception plus ou moins hétérogène, fluide, variable. La perception de l'insultance sexiste est sujette à la variance, à la fois entre les répondant.e.s, entre les types et sous-types, entre les genres de l'énonciation et selon des variables réceptives (genre, âge, diplôme, position politique et sensibilité à l'égalité) que je n'ai que *dégrossies* et qui sont parfois corrélées, au sein de ma population ou de manière générale. D'après mes résultats, cette variance perceptive est compliquée par un certain nombre de facteurs de variation ponctuels, qui brouillent la perception sans pour autant déstructurer complètement le continuum du sexisme discursif. Malgré cette variance, il est possible de distinguer deux tendances perceptives plus générales, une plus consensuelle et une autre plus dissensuelle. Comment comprendre ces tendances ?

La **perception consensuellement problématique** de l'insultance sexiste peut s'expliquer à partir de deux *mécanismes*. D'une part, le travail féministe de déconstruction de ces dernières décennies et de ces dernières années informe sur ce qu'est le sexisme, mais il conscientise et sensibilise à la problématique de certains types de sexisme en particulier, ou de manière plus efficace que pour d'autres types. Il semble que ce soit le cas pour le sexisme élémentaire, ainsi que pour le sexisme moderne et le masculinisme spécifiques. D'autre part, pour les femmes, il est probable que l'expérience de certaines formes de sexisme discursif entraîne une perception plus nette et plus problématique, en écho aux émotions négatives qu'elles sont plus susceptibles d'engendrer. On peut vraisemblablement considérer que la potentialité que l'effet insulte s'actualise est plus forte pour ces types – ce qui n'implique pas, évidemment, qu'elle soit nulle pour les types bénéficiant d'une perception dissensuelle ; cette potentialité est juste moins forte.

Il arrive à certaines occasions que la perception ne soit consensuelle qu'au sein de certains groupes. C'est notamment le cas pour le sexisme inversé vers les femmes et le sexisme objetisant (corps-sexuel et corps-esthétique), qui bénéficient d'une perception très problématique, mais surtout au sein du groupe des femmes. Il reste à savoir si cette perception est *naturelle* chez les femmes, c'est-à-dire si elle est due à la seule expérience du sexisme et généralisable à la majorité des femmes, ou si elle est relativement récente et plutôt la conséquence du travail de déconstruction féministe. La comparaison avec l'enquête de Chaudoir et *al.*, réalisée en 2014, me fait personnellement pencher pour la seconde solution : d'après leurs résultats, le sexisme objetisant à axiologie positive était alors perçu de manière aussi ambiguë que le sexisme bienveillant par les femmes, et comme (bien) moins grave que le sexisme élémentaire. Les chercheuses concluaient que les femmes se basaient sur l'intention de nuire et la **prototypicité du sexisme (élémentaire) pour évaluer la gravité des autres formes de sexisme** (Chaudoir et *al.* 2014 : 278-279). Mes données suggèrent que le travail féministe autour du harcèlement sexuel et des mythes sur le viol a particulièrement porté ses fruits sur ma population. Le sexisme objetisant (corps-sexuel et corps-esthétique) serait-il devenu prototypique du sexisme, du moins pour certains groupes de femmes ? Les résultats vont dans ce sens.

Mais cette évolution des mentalités indique également qu'au-delà du travail féministe, il y a une réalité matérielle qui oppresse les femmes et les *dispose* à percevoir comme problématique un type de sexisme fondamental de la domination masculine, mais dont on n'entendait pas ou moins parler il y a de cela dix ans. Si de tels résultats sont possibles à l'heure actuelle, c'est justement parce que l'interdiscours féministe repose sur des réalités qui produisent autant de *dispositions* à l'écouter, le comprendre, l'accepter, le retenir et le propager. C'est pour cette

raison qu'il est inadéquat de parler d'*effet paranoïaque* pour les résultats du cas-limite objetisant²⁵⁶. Mais il apparaît qu'aujourd'hui, le contexte social est devenu surdéterminant dans la perception du sexisme objetisant pour de nombreuses femmes. Cette surdétermination n'est pas illégitime, mais elle creuse les écarts normatifs et perceptifs entre les groupes (les hommes ont apparemment encore bien du mal à comprendre le caractère problématique du sexisme objetisant), écarts desquels découle parfois une polarisation qui rend difficile le travail de conscientisation. De plus, pour les hommes comme pour les femmes, la perception du sexisme objetisant à axiologie positive baisse considérablement en l'absence de marques explicitement réductrices. Il y a encore du travail à effectuer si l'on souhaite améliorer la perception de ce type, et sans doute autant de nuances et de précautions à adopter pour comprendre, expliquer et lutter – radicalement – contre les phénomènes dont il est à l'origine.

En ce qui concerne la **perception consensuellement non problématique** que l'on observe pour le sexisme subtil et le sexisme conventionnel, il semble qu'entrent en jeu deux catégories de représentations. D'une part, les représentations sur la prototypicité du sexisme qui aident les femmes et les hommes à le dénoncer seraient autant de freins à considérer comme sexiste ce qui n'en a pas l'apparence élémentaire (cette explication vaut également pour les types dissensuels, sur lesquels je reviens ci-dessous). Or, et ce fut au centre de l'argumentation de ma partie théorique, ces types de sexisme ne sont pas moins sexistes : le sexisme subtil et le sexisme conventionnel participent à la domination en l'invisibilisant, la banalisant, la légitimant, bref, en la reproduisant.

D'autre part, il se pourrait qu'interfère avec la perception de l'insultance sexiste un ensemble de représentations sur la problématicité discursive, sur ce qui peut blesser, faire ou être insulte, sur ce qu'il est légitime ou non de dire : d'après mes résultats, un discours atteint rarement un taux de problématicité unanime. Il lui faut pour cela recourir au discours de haine et à certaines insultes lexicalisées ou injurieuses – ces dernières ne suffisant pas, lorsqu'elles sont non adressées et non inscrites dans une domination sociale, à rendre la problématicité consensuelle. Autrement dit, il y aurait un imaginaire de la violence verbale, avec ses normes de problématicité : comprendre qu'un discours peut être inférieurisant (insultant) et/ou *violent*²⁵⁷ (effet insulte) sans recourir à l'agressivité ou sans témoigner une intention de nuire reste compliqué. Le fait que le sexisme élémentaire n'atteigne parfois pas plus de cinquante pourcents de problématicité maximale (échelon 7) en est un indice. Certes, sa problématicité

²⁵⁶ D'autant que les autres cas-limites ne sont absolument pas surdéterminés en termes de problématicité.

²⁵⁷ L'insultance est une violence symbolique, mais je parle ici de ses effets physiques.

est consensuelle et majoritairement reconnue (elle atteint au minimum quatre-vingt-cinq pourcents). Mais, même au sein d'une population pour ainsi dire optimale, il subsiste toujours du *plus problématique* pour relativiser le sexisme élémentaire. C'est cet imaginaire de la violence verbale qui agit encore lorsqu'un terme aussi polémique que *mademoiselle* atteint moins de quinze pourcents de problématique. La forme du questionnaire a peut-être augmenté l'effet de contraste, mais cet effet n'est pas anodin : la violence symbolique est *couverte* par les normes de la violence verbale.

Ces croyances et représentations sur la problématique discursive, sur la capacité d'un discours à poser problème, à faire violence, à créer de la discrimination, sont selon moi l'une des causes des dissensus qui agitent régulièrement la sphère publique. Ce sont, in fine, les représentations que l'on se fait de la langue, de son pouvoir et de ses enjeux, et qui empêchent une partie de la population à percevoir le problème derrière l'anodin, pour le sexisme conventionnel et le sexisme subtil, ou derrière le bienveillant, pour le sexisme du même nom.

À ces croyances s'ajoutent également celles qui sont au cœur de la domination masculine, et qui sont sans doute particulièrement prégnantes dans la **perception dissensuellement problématique** du sexisme : les croyances sur les différences essentielles entre les genres et/ou entre les sexes. Les résultats obtenus en matière de sexisme (objetisant) bienveillant et en matière d'humour sexiste élémentaire peuvent s'interpréter comme le fait que les croyances sur ce que sont les hommes et sur ce que sont les femmes sont encore fortement intériorisées. Mes résultats ne sont malheureusement qu'un moyen indirect de les saisir, d'en faire un état des lieux. C'est pour cette raison qu'à l'avenir, il me semble indispensable d'étudier à quel point les représentations sur les différences essentielles entre les genres sont (encore) ancrées, consciemment ou non, dans nos imaginaires, de questionner et de détailler ces représentations, de les interroger dans nos choix de vie, professionnels, familiaux, amoureux, dans nos attentes, nos envies, nos fantasmes, de manière plus explicite que je ne l'ai fait ici et de manière surtout plus approfondie et détaillée.

En conclusion, ce sont à la fois des croyances sur ce qu'est le sexisme (et qui le dit ou y adhère), sur la problématique discursive (ou la violence verbale) et le pouvoir des mots, et sur ce que sont les femmes et les hommes qui semblent contraindre la perception de l'insultance sexiste ou, pour le dire autrement, la biaiser. Ces biais perceptifs sont particulièrement saillants pour les hommes en matière de sexisme objetisant, mais on peut aussi les observer pour les deux genres pour le sexisme moderne générique et pour le sexisme

(objetisant) bienveillant. Pour conclure, il est intéressant de noter qu'encore aujourd'hui, au vu des résultats extrêmement peu élevés que l'intimité hétérosexuelle récolte en termes de problématicité, « les relations amoureuses hétéronormatives fournissent une "lentille trouble" à travers laquelle les interactions sociales sont perçues » (Chaudoir et *al.* 2011 : 275-276 ; traduction personnelle).

5.5.4. Critique du dispositif méthodologique et de la typologie théorique

Cette enquête comporte des failles qui pourraient être évitées lors de travaux ultérieurs. Initialement, j'ai souhaité proposer une étude ambitieuse et générale sur la perception du sexisme discursif, comme ça n'avait à ma connaissance jamais été fait. C'est un choix que je ne regrette pas, et qui permet selon moi d'inscrire les résultats antérieurs dans une perspective plus générale, appelant à la nuance et la complexité. Si cette méthode ne répond pas avec une fiabilité à toute épreuve à l'ensemble des questions que je me suis initialement posées, au moins offre-t-elle des pistes nouvelles et inédites sur lesquelles je reviendrai dans quelques lignes. Au terme de ce mémoire, il me semble toutefois que les limites de cette démarche doivent être dépassées lors de travaux futurs.

Premièrement, il faudra s'assurer d'être en mesure isoler les variables étudiées, c'est-à-dire d'avoir un nombre suffisant de répondant.e.s pour chacune des modalités de ces variables. Pour ce faire, il est nécessaire de circonscrire bien plus radicalement l'objet de recherche afin de proposer un dispositif plus synthétique, composé d'un ou de deux questionnaires, et non de neuf. Ce travail sera moins ambitieux, mais il aura l'avantage de proposer des analyses plus solides, sur des données plus lisibles et plus fiables.

Deuxièmement, il s'agira d'isoler les facteurs de variation ponctuels pour s'assurer que les variations observées sont dues à un facteur en particulier. Dans cette continuité, expliciter le sujet de recherche (étude des représentations sur « le sexisme » et non des attitudes) et définir la *problématicité* en relation avec ce sujet permettra de vérifier que l'évaluation de la problématicité est bien relative au sexisme. Certes, un tel cadrage crée ou du moins amplifie artificiellement les tendances, mais on peut légitimement supposer que ces tendances auront un pendant objectif.

Troisièmement, il sera bienvenu de trouver un moyen fiable et régulier de vérifier certains biais endogroupes et exogroupes, ainsi que de varier les distracteurs afin de mettre au jour certaines constances de la problématicité discursive.

Quatrièmement et dernièrement, il faudra cibler une population plus diversifiée et représentative, avec des hommes plus nombreux. Il pourrait être intéressant d'administrer l'enquête dans des lieux et au sein de populations généralement épargnées par les enquêtes, afin

d'éviter certains biais inhérents à l'autoadministration en ligne et dans le but de vérifier ces résultats au-delà d'une population déjà plus ou moins sensibilisée à l'égalité entre les genres.

Quant à la typologie théorique, je pense avoir eu la confirmation qu'elle *fonctionne* dans l'ensemble. Quatre aménagements principaux peuvent être proposés. Premièrement, il est possible que le **sexisme objetisant à axiologie positive/bienveillante** (peut-être les deux doivent-elles être distinguées ?) et ses sous-types se divisent en deux grandes catégories : un **sexisme objetisant explicite** (que j'ai appelé sexisme objetisant ou SO), qui contient des marques de réduction (restriction et/ou injonction), et un **sexisme objetisant implicite** (que j'ai appelé **sexisme objetisant bienveillant** ou SOB), qui ne contient pas de marques de réduction (ou seulement des marques subtiles, intermédiaires). Deuxièmement, les sous-types du **sexisme bienveillant** posent encore question. Sont-ils suffisamment hétérogènes pour être dissociés en différents types dont le point commun serait l'axiologie bienveillante, ou est-ce leur perception qui est hétérogène ? Il semble que les deux le soient. Il existerait d'ailleurs un quatrième sous-type de sexisme bienveillant, que j'ai nommé **sexisme ambivalent** : il associe l'axiologie bienveillante à des marques de réduction et/ou à une dimension généralisante, de telle sorte qu'il bénéficie d'une perception bien plus problématique que les autres sous-types du sexisme bienveillant. Cette hypothèse va dans le sens de celle proposée pour le sexisme objetisant : degré d'explicitation (marques de réduction et dimension généralisante ou non) et axiologie (même positive) se combineraient pour créer des sous-types (sexisme élémentaire standard ou masqué ; sexisme objetisant à axiologie positive explicite ou implicite ; sexisme bienveillant ou sexisme ambivalent ; etc.). Troisièmement, il apparaît que le **sexisme moderne et que le masculinisme** (antiféminisme) peuvent se répartir eux aussi en deux catégories : ils sont respectivement **spécifiques** s'ils abordent des thématiques particulières de l'argumentaire féministe, et **génériques** s'ils ne font qu'adopter une posture antiféministe (avec la position pseudo-égalitaire pour le sexisme moderne, et la position anti-égalitaire et victimaire pour le masculinisme). Quatrièmement, l'axiologie du sexisme subtil n'est peut-être pas spécifiquement descriptive. Il me semble que ce type gagnerait à être redéfini avec des critères clairs (les miens étant l'axiologie pseudodescriptive, et la distribution d'attributs – goûts, comportements, pratiques, etc. – différenciés plutôt que la différenciation des essences).

Pour le reste, plusieurs indices suggèrent que les distinctions opérées entre les types et les sous-types ont un pendant empirique et ne sont donc pas vaines d'un point de vue théorique, même si elles méritent d'être approfondies et questionnées à nouveau.

Conclusion générale

Au début de ce mémoire, je cherchais à interroger la notion de *sexisme* et à en cerner à la fois la manière dont ce dernier s'actualisait dans les discours et la relation qu'il entretenait avec la domination masculine. Je souhaitais comprendre s'il était légitime que le sexisme puisse faire insulte au travers de discours en apparence anodins, parfois humoristiques, et le plus souvent dénués d'intention de nuire. Pour le dire autrement, je me demandais :

- **Est-il possible d'objectiver le caractère sexiste de certains discours, à partir d'une propriété discursive elle-même objective, d'en déterminer le rôle au sein de la domination masculine et d'en expliquer les éventuels effets de violence ?**

Après avoir constaté que le sexisme était encore monnaie courante dans notre société malgré l'évolution globale des mentalités en faveur de l'égalité, j'ai pu définir la **domination masculine** comme une organisation sociale complexe où les hommes et les femmes sont inscrits dans des rapports de pouvoir extrêmement inégaux et asymétriques en faveur des hommes (Bourdieu 1998 ; Hambye 2019/2020), et dont le maintien est assuré et légitimé par le travail symbolique qu'est le **sexisme**, défini comme une *idéologie* fragmentaire et insidieuse (car le plus souvent invisible, *naturelle* et non intentionnelle) qui adhère à la construction arbitraire, binaire – c'est-à-dire différenciée et exclusive (le masculin *versus* le féminin) – et hiérarchisée (le masculin > le féminin) des genres, où le genre féminin est inférieurisé. Il s'est avéré que ce travail symbolique pouvait prendre la forme d'énoncés sexistes, et qu'ainsi toutes les actualisations discursives (verbales) du sexisme forment ensemble ce que j'appelle le **sexisme discursif**, qui peut être organisé théoriquement en une typologie créée sur base de trois critères (l'axiologie ; le degré d'explicitation de la conception inférieurisante du féminin ; la ou les thématiques abordées) et répartie en sept types principaux (sexisme élémentaire ; sexisme moderne et masculinisme ; sexisme objetisant ; sexisme inversé ; sexisme bienveillant ; sexisme subtil ; sexisme conventionnel).

Ayant posé ces constats, j'ai établi un parallèle entre le sexisme discursif et l'**insulte**, notamment considérée comme une pratique discursive qui assigne à un.e individu.e ou à un groupe social une identité (socialement) inférieurisée (Fracchiolla 2011 : 3 ; Fracchiolla et Rosier 2019 : *Publictionnaire* ; Rosier 2009 : 37 ; Rosier 20015 : 1) et qui est susceptible de causer un effet insulte (notion adaptée de l'*effet injure* d'Evelyne Larguèche, 2004) – effet sans lequel les théories actuelles sur la violence verbale s'accordent à dire que l'insulte n'existe pas (Fracchiolla 2011 : 4 ; Fracchiolla 2011 : 4). J'ai alors proposé le concept d'**insultance**, qui

désigne une propriété linguistique et sociale du discours : il s'agit de la capacité potentielle (potentialité) d'un acte de discours (énoncé) à provoquer un effet insulte auprès d'un.e interlocutrice.teur ou de tout.e autre témoin simultanée ou différée de cet énoncé en raison de l'infériorisation d'une identité (*signification insultante*) que véhicule ou suppose objectivement cet acte et à laquelle cet.te interlocuteur.trice ou témoin s'identifie ou est identifié.e par autrui. Ce faisant, un acte est insultant indépendamment de l'intention de l'énonciatrice.teur, de la signification particulière que lui confèrent les interlocuteur.trice.s de cet acte et de l'effet que cette dernière leur provoque. L'**objectivation de la signification insultante** résulte du fait que, pour que l'énoncé soit interprété en vertu du principe de coopération de Grice, l'interlocutrice.teur doit nécessairement s'appuyer à un moment donné sur une conception qui infériorise une identité en regard d'une autre. Cette signification dépendant du contexte local (scène énonciative) et du contexte global (sociétal), elle est éminemment sociale.

Le parallèle établi entre le sexisme et le mécanisme de l'insulte m'a permis de déduire que tout énoncé sexiste est intrinsèquement *insultant* (*qui relève de l'insultance*) et qu'il est donc possible de discerner une **insultance sexiste**, soit la capacité potentielle d'un acte de discours à provoquer un effet insulte auprès d'un.e interlocutrice.teur ou de tout.e autre témoin simultanée ou différée de cet acte de discours en raison de l'infériorisation d'une identité de genre que véhicule ou suppose objectivement cet acte et à laquelle cet.te interlocuteur.trice ou témoin s'identifie ou est identifié.e par autrui. Tout énoncé sexiste est donc un **acte insultant sexiste**.

Ainsi, l'insultance sexiste est une propriété discursive et sociale qui permet d'objectiver le caractère (ou signification) sexiste d'un énoncé. Tout acte insultant sexiste participe à la domination masculine en reproduisant une idéologie qui sert à son maintien, indépendamment de l'intention de l'énonciateur.trice et de la réception des interlocutrice.teur.s. Cependant, cet acte est toujours susceptible d'engendrer un effet insulte, et cet effet est légitime, c'est-à-dire *pertinent, logique, compréhensible*, étant donné qu'il résulte d'une propriété qui est propre à l'insulte. Lorsque cet effet potentiel s'actualise en un sentiment qui va « de l'humiliation à la colère » (Laforest et Vincent 2004 : 61), l'acte insultant participe pour ainsi dire une seconde fois à la domination masculine, parce que ce sentiment est celui d'une infériorité désormais vécue. Mais l'effet insulte de l'insultance sexiste est avant tout potentiel, et l'insultance d'un acte n'en dépend pas. Telle est la réponse que je propose à ma première problématique.

Je me suis alors demandé quels étaient les facteurs les plus susceptibles de rendre l'insultance d'un énoncé sexiste plus visible, perceptible et donc, in fine, d'actualiser l'effet insulte. J'entamais ma seconde problématique, articulée autour de trois questions de recherche :

- Quelle est la perception que se font des témoins de différents types d'actes insultants sexistes en Europe francophone (Belgique, France), à l'heure actuelle ?
- Comment certains facteurs (types de sexisme ; genre de l'énonciateur.trice ; humour) font-ils varier la perception d'actes insultants sexistes ?
- De quelle manière certaines caractéristiques sociales (genre ; âge ; niveau de diplôme ; position politique ; sensibilité à l'égalité entre les genres) influencent-elles la perception de l'insultance sexiste ?

La littérature sur le sujet m'a appris que le sexisme élémentaire est généralement mieux perçu et considéré comme plus problématique que les autres types (Chaudoir et *al.* 2014 ; Déry Baillargeon 2018 ; Dardenne et Sarlet 2012), et qu'il est suivi par le sexisme moderne, considéré comme peu problématique et sexiste (Becker et Swim 2011), puis par le sexisme bienveillant et le sexisme objetisant (Becker et Swim 2011 ; Chaudoir et *al.* 2014), dont les perceptions sont assez hétérogènes et peu problématiques (Becker et Swim 2011 ; Chaudoir et *al.* 2014 ; Dardenne et Sarlet 2012 ; Kirkman et Oswald 2020), et enfin par le sexisme subtil et le sexisme conventionnel dans l'ensemble très mal perçus (Mallett et *al.* 2004). Par ailleurs, les enquêt.e.s ne considèrent pas ou très peu des énoncés non sexistes comme problématiques ou sexistes : si percevoir le sexisme peut poser problème, il semble qu'il n'est pas pour autant fantasmé (Déry Baillargeon 2018). Il apparaissait également qu'une femme a plus de chance de paraître moins sexiste qu'un homme (Baron et *al.* 1991). En général, les femmes sont plus sensibles au sexisme (Baron et *al.* 1991 ; Dardenne et *al.* 2006 ; Jump 2016 ; Déry Baillargeon 2018 ; Kirkman et Oswald 2020), et il se pourrait que ce soit d'autant plus le cas si elles sont plus jeunes (Jump 2016).

Ces données concernant principalement des pays non européens et/ou non francophones et/ou des représentations sur quelques croyances seulement, datant de plusieurs années dans le cas contraire (Dardenne et *al.* 2006), j'ai décidé de créer un questionnaire sur les attitudes entourant les types du sexisme discursif et de le soumettre via internet afin d'actualiser et d'adapter les données sur la perception de l'insultance sexiste. J'ai obtenu 799 réponses valides.

Avant de présenter les résultats de cette enquête, je souhaite rappeler quelques-unes de ses limites. Premièrement, ma population est relativement homogène et non représentative des sociétés belges et françaises dans leur ensemble. Si elle est exclusivement adulte (âge médian

de 38 ans, 88% entre 20 et 60 ans) – ce qui ne pose pas problème –, il s’agit principalement de femmes (72%), de diplômé.e.s du supérieur long (59,6%, dont 8,8% de doctorat) et de représentant.e.s de la gauche politique (61%), apparemment assez sensibilisé.e.s à la question de l’égalité entre les genres (69,4% de personnes considèrent qu’il reste *beaucoup* de travail à effectuer pour atteindre l’égalité, dont 37,9% d’*énormément*). Il semble que cette population est relativement optimale, comme nous le verrons. De plus, il existe des corrélations entre certaines de ces variables²⁵⁸, que la distribution des répondant.e.s entre neuf questionnaires n’a pas permis d’isoler les unes des autres (environ 90 répondant.e.s par item). Deuxièmement, les actes insultants sexistes qui ont été soumis sont inscrits dans une situation énonciative prototypique du sexisme, celle du repas de fête ou entre amis où l’énonciateur est un homme adulte intermédiaire en termes de distance et de proximité (un ancien ami (de la famille) ; un collègue ; un cousin éloigné ; un oncle ; etc.). La perception du sexisme y sera probablement meilleure ou moins bonne que dans d’autres sphères. Troisièmement, le questionnaire ayant été autoadministré, étudiant des attitudes et non des représentations²⁵⁹ et étant de modalité écrite et à questions fermées, il faut s’attendre à ce que la perception ait été légèrement altérée et l’interprétation de certains résultats est parfois difficile. Ensemble, ces limites obligent à faire appel à la nuance et à la précaution.

- Quelle est la perception que se font des témoins de différents types d’actes insultants sexistes en Europe francophone (Belgique, France), à l’heure actuelle ? Comment certains facteurs (types de sexisme ; genre de l’énonciateur.trice ; humour) font-ils varier la perception d’actes insultants sexistes ?

Il apparaît que la perception du sexisme discursif n’est pas homogène. L’ensemble des types du sexisme discursif forment un **continuum perceptif de la problématique du sexisme discursif**, c’est-à-dire que la perception générale de l’insultance sexiste décroît progressivement (caricaturalement) selon cet ordre :

9. Sexisme élémentaire injurieux (problématique très élevée) ;
10. Sexisme élémentaire standard et masqué (problématique élevée) ;

²⁵⁸ Les répondant.e.s plus jeunes sont plus scolarisé.e.s (universitaires) que les répondant.e.s plus âgé.e.s, et l’extrême-gauche est plus jeune que les autres positions politiques. De plus, les répondant.e.s plus à gauche sont plus scolarisé.e.s et très légèrement plus sensibles à l’égalité que les autres positions politiques (sauf l’extrême-gauche, qui est nettement plus sensible à l’égalité que les autres positions politiques).

²⁵⁹ L’objet de recherche (l’insultance sexiste) était passé sous silence et les répondant.e.s devaient évaluer le caractère *problématique* d’échanges verbaux de la vie quotidienne pouvant entraîner des malentendus, des incidents, des désaccords, voire des polémiques ; susceptibles de choquer, de créer des tensions, d’insulter certaines personnes ; suite auxquels certaines personnes sont susceptibles - ou non - de se sentir dérangées, gênées, voire insultées.

11. Sexisme moderne (néosexisme) et masculinisme *spécifiques* (problématicité élevée) ;
12. Sexisme objetisant *explicite* (surtout le sexisme objetisant corps-sexuel, puis le sexisme objetisant corps-esthétique et dans une moindre mesure le sexisme objetisant corps-géniteur), le sexisme inversé vers les hommes ²⁶⁰ et le *sexisme ambivalent* (problématicité élevée) ;
13. Sexisme inversé vers les femmes (problématicité intermédiaire) ;
14. Sexisme moderne *générique*, sexisme objetisant *implicite* ou *bienveillant* et le sous-type différenciation complémentaire des genres du sexisme bienveillant (problématicité intermédiaire) ;
15. Les sous-types paternalisme protecteur et intimité hétérosexuelle du sexisme bienveillant (problématicité basse) ;
16. Sexisme subtil, puis le sexisme conventionnel (problématicité presque nulle).

Légende : les types en lettres italiques sont autant de corrections de ma typologie que j'ai pu effectuer à partir des résultats de l'enquête, car ils m'ont permis de clarifier certaines distinctions théoriques. Ces corrections sont rappelées dans la section 5.5.4. Critique du dispositif méthodologique et de la typologie théorique et synthétisées à l'annexe 3 : Synthèse de la typologie du sexisme discursif.

Je souhaite attirer l'attention sur une caractéristique de la perception que le cas-limite 70 me semble bien représenter : la perception est un phénomène variable, à la fois selon un contexte social et donc une époque, mais également au sein de ce contexte entre les individu.e.s. Les normes évoluent, et les perceptions aussi. Il est donc cohérent que les résultats obtenus ne soient pas en tous points similaires avec ceux des études antérieures, tout en s'inscrivant dans leur continuité.

Ces types de sexisme peuvent être répartis en quatre paliers qui correspondent à autant de types de perception, ou en deux grandes tendances, les types consensuellement perçus comme problématiques²⁶¹ ou non problématiques²⁶², et les types dissensuellement perçus comme problématiques ou non²⁶³.

²⁶⁰ Pour rappel, le sexisme inversé vers les hommes et vers les femmes est le même sexisme inversé, mais il désigne tantôt la perception de sa problématicité envers les hommes (*vers les hommes*), tantôt la perception de sa problématicité envers les femmes (*vers les femmes*).

²⁶¹ Sexisme élémentaire, sexisme moderne et masculinisme spécifiques, sexisme inversé vers les hommes et, pour les femmes, sexisme ambivalent, sexisme objetisant corps-sexuel et corps-esthétique, sexisme inversé vers les femmes.

²⁶² Sexisme subtil, sexisme conventionnel et vraisemblablement certains actes insultants de l'intimité hétérosexuelle du sexisme bienveillant.

²⁶³ Sexisme moderne générique, sexisme objetisant corps-géniteur, sexisme objetisant bienveillant, sexisme bienveillant et, pour les hommes, sexisme ambivalent, sexisme inversé vers les femmes, sexisme objetisant corps-esthétique et vraisemblablement le sexisme objetisant corps-sexuel.

Ces résultats semblent confirmer que l'insultance du sexisme varie bien selon les trois critères que sont l'axiologie (axiologie négative/péjorative > axiologie positive/bienveillante), le degré d'explicitation de la conception infériorisante du féminin (dimension généralisation > dimension individualisante ; présence de marques de réduction telles que l'injonction et la restriction > absence de ces marques) et selon certaines thématiques particulières (harcèlement sexuel et violences sexistes et sexuelles ; violences conjugales ; intimité hétérosexuelle ; etc.). Face à ces trois grands facteurs de variation, il est apparu qu'un certain nombre de facteurs plus ponctuels faisaient également varier la perception, rendant encore plus hétérogène ce phénomène (insultes injurieuses et lexicalisées ; registre sexuel cru ; registre grivois ; etc.).

En ce qui concerne le genre féminin de l'énonciatrice, son influence n'est pas à sens unique. Il semblerait que lorsqu'une femme énonce des actes insultants sexistes, elle soit perçue comme moins problématique qu'un homme lorsque les types auxquels appartiennent ces actes sont consensuellement considérés comme problématiques et vraisemblablement identifiés comme du sexisme. À contrario, une femme est apparemment perçue comme plus problématique lorsque les actes insultants qu'elle énonce ne sont pas consensuellement considérés comme problématiques et donc vraisemblablement peu ou difficilement identifiés comme du sexisme²⁶⁴. Ces effets différenciés (hausse ou baisse) du genre féminin de l'énonciatrice pourraient tous deux s'expliquer par l'intériorisation de croyances sexistes sur la parole des femmes²⁶⁵, mais ils peuvent être interprétés de bien des façons et mon dispositif ne permet pas de favoriser certaines explications plutôt que d'autres.

En tout cas, les deux effets ne sont pas toujours identiques pour les mêmes types entre les sous-groupes : ils diffèrent effectivement entre les hommes (pour lesquels les effets semblent plus forts et plus généraux, c'est-à-dire applicables hors des discours sexistes) et les femmes, et entre les femmes elles-mêmes (selon les différentes générations, au moins). Ces divergences intergroupes indiquent probablement que les hommes et les femmes, ainsi que les différents groupes de femmes, n'ont pas la même capacité d'identification du sexisme et qu'ils font appel à des imaginaires différenciés lorsqu'il s'agit d'évaluer la parole des femmes.

²⁶⁴ Le rôle de l'identification du caractère sexiste dans la nature de l'effet (hausse ou baisse) peut être déduit du fait que, chez les femmes, l'effet de baisse correspond aux types globalement critiqués et dénoncés par l'interdiscours féministe, l'effet de hausse à ceux qui sont les moins déconstruits, et du fait qu'on observe également chez les femmes un effet de constance (les femmes sont perçues comme aussi problématiques que les hommes) pour les types et les thèmes le plus critiqués depuis #MeToo (sexisme objetisant corps-sexuel et violences sexistes et sexuelles). La problématisation de ces types et thèmes (apparentés à la culture du viol) pourrait neutraliser l'effet du genre féminin de l'énonciatrice.

²⁶⁵ L'effet de baisse pourrait être liée à la croyance que *les femmes ne sont pas sexistes* ou à une disqualification de la parole idéologique des femmes, et l'effet de hausse à une croyance sur la *petitesse* de la parole de critique des femmes.

En ce qui concerne **l'humour sexiste pour le sexisme élémentaire**, il apparaît que l'humour a de manière globale un effet de baisse de la problématique. Toutefois, si cet effet est constant chez les hommes, il apparaît moins fort chez les femmes et entre les différents groupes de femmes : les femmes plus âgées (plus de 50 ans) y semblent moins sensibles (la baisse est moins forte), et le niveau de diplôme y joue potentiellement un rôle particulier selon les normes sociolinguistiques et le degré d'intériorisation de certaines croyances sexistes qui dominent dans les sphères (non) universitaires. Malgré cet effet de baisse, l'humour sexiste élémentaire reste en général perçu comme majoritairement et consensuellement problématique par la population de mon enquête. De plus, j'ai pu observer un effet de hausse chez les femmes (universitaires, en particulier). Ces deux derniers constats indiquent qu'il est possible que l'humour sexiste élémentaire engendre une hausse de l'insultance pour certains groupes de femmes²⁶⁶.

- De quelle manière certaines caractéristiques sociales (genre ; âge ; niveau de diplôme ; position politique ; sensibilité à l'égalité entre les genres) influencent-elles la perception de l'insultance sexiste ?

En ce qui concerne le **genre (réception)**, il apparaît distinctement que les femmes sont plus sensibles à l'insultance sexiste que les hommes. Néanmoins, certaines nuances sont à apporter. Premièrement, si la différence qualitative est constante²⁶⁷, celle quantitative ne l'est pas : les femmes ne sont quantitativement²⁶⁸ plus sensibles à l'insultance sexiste qu'en cas de types dissensuellement perçus comme problématiques. Deuxièmement, le genre féminin n'est pas un critère suffisant ni nécessaire pour percevoir l'insultance sexiste comme très problématique : les différences entre les genres ne sont pas toujours significatives, ce qui signifie qu'un homme peut avoir une perception autant voire plus problématique d'un acte insultant sexiste que certaines femmes, et que certaines femmes peuvent ne pas avoir une perception (très) problématique de l'insultance sexiste. Troisièmement, il est arrivé (rarement) que les hommes se montrent qualitativement plus sensibles que les femmes à l'insultance sexiste. Cette inversion pourrait être due dans certains cas à un sentiment de discrimination. Il reste à savoir si cette inversion est significative, et si ce sentiment de discrimination est légitime (discrimination réelle) ou non (sentiment réactionnaire face au changement).

En ce qui concerne **l'âge chez les femmes**, les femmes plus jeunes ont généralement une perception plus problématique de l'insultance sexiste que les femmes plus âgées. Néanmoins, en cas de types dissensuels, il arrive fréquemment que cette tendance s'inverse. Il est probable

²⁶⁶ Cet effet est d'autant plus probable que j'ai pu l'observer chez certaines femmes féministes de mon entourage.

²⁶⁷ Les femmes trouvent un acte insultant sexiste plus problématique.

²⁶⁸ Les femmes sont plus nombreuses à trouver un acte insultant sexiste problématique.

que cette inversion soit due à un effet d'*age grading* généralisé, observé pour les distracteurs et les cas-limites : les femmes plus âgées ont tendance à considérer des discours munis d'une source de problématicité (hors insultance sexiste) comme plus problématiques que les femmes plus jeunes. En ce sens, l'inversion de la tendance pour l'insultance sexiste est tout à fait remarquable.

En ce qui concerne **le niveau de diplôme, la position politique et la sensibilité à l'égalité chez les femmes**, il apparaît que les femmes universitaires, de gauche (et en particulier de l'extrême-gauche) et très sensibles à l'égalité ont en général une perception plus problématique de l'insultance sexiste que les femmes non universitaires, de droite et moins sensibles à l'égalité. D'après les résultats obtenus pour l'humour, où l'on observe que l'effet est parfois plus fort sur les femmes universitaires, ces tendances pourraient ne pas être généralisables à l'ensemble des modalités du sexisme discursif et méritent d'être à nouveau questionnées.

Ainsi, il est fort possible que les femmes, et en particulier si elles ont moins de trente ans, qu'elles ont une formation universitaire, sont à gauche politiquement et sensibles à l'égalité, arrivent en général à percevoir davantage de l'insultance sexiste, à mieux s'en rendre compte. Il est par conséquent probable que l'effet insulte ait plus de chance de s'actualiser lorsqu'un acte insultant sexiste parvient à des femmes correspondant à ce profil. De même, un acte insultant d'un type perçu consensuellement comme problématique aura plus de chance d'engendrer un effet insulte s'il est énoncé par une femme, et inversement pour un acte d'un type perçu dissensuellement comme problématique – même si ce second effet est plus incertain. Enfin, tous les types de sexisme discursif n'ont apparemment pas la même potentialité de provoquer un effet insulte, et cette dernière diminuerait chez la plupart des femmes dans les cas où le sexisme élémentaire est énoncé selon les modalités de l'humour au premier degré.

Comment expliquer que la perception d'un même phénomène, l'insultance sexiste, engendre des tendances variées, sur lesquelles certaines variables introduisent des effets parfois contraires, au-delà des différences objectives entre les types ? J'ai proposé d'y voir, dans ma discussion, l'interférence de trois imaginaires parfois entremêlés. Le premier est celui de la domination masculine, évidemment. C'est celui qui nous inculque, le plus souvent inconsciemment (mais pas seulement), l'infériorité des femmes. Ce sont les croyances qui, décrétant ce que sont les hommes et le masculin et ce que sont les femmes et le féminin, légitiment, naturalisent et invisibilisent la violence symbolique à l'œuvre dans l'insultance sexiste. C'est l'imaginaire sexiste fragmentaire et insidieux dont ma typologie est un état des lieux.

Le deuxième imaginaire est l'imaginaire linguistique. Il semble en effet que la perception de l'insultance sexiste soit conditionnée par des *normes de problématicité*, qui contraignent tel genre discursif à être plus ou moins insultant. Ce sont les croyances sur le pouvoir de la langue à blesser, à construire un monde ou une domination, à faire ou être insulte. Cet imaginaire lie l'insulte à la norme et la norme à l'insulte dans un rapport d'interdépendance, et fixe ainsi la frontière entre ce qu'il est légitime de dire et ce qui ne l'est pas (Flory 2016 : 25). *Mademoiselle* ne peut pas blesser car *mademoiselle* n'est pas une insulte, car *mademoiselle* est galant, tout comme une blague, car « c'est de l'humour », ou encore comme un compliment, parce que « c'était dit gentiment, faut pas prendre la mouche, poupée ! ». Il est probable que, tant que cet imaginaire linguistique sera établi, la compréhension du problématique derrière l'anodin ou l'humoristique restera compliquée pour certaines catégories sociales, au premier plan duquel semblent se trouver certains hommes. Certes, cet imaginaire a probablement l'avantage de réduire la potentialité qu'un effet insulte s'actualise. Mais il a également l'inconvénient de légitimer les formes déjà les plus légitimes du sexisme discursif, et de délégitimer l'effet insulte que subissent certaines femmes.

Enfin, le troisième imaginaire est un imaginaire en pleine transformation, à la croisée des deux premiers, et qui subit l'influence du féminisme comme de l'antiféminisme. C'est *ce qu'est le sexisme*, la manière dont on le définit, le polémise ou le neutralise, la façon dont on pense qu'il peut être énoncé (sous quelles formes, par qui, dans quels contextes, etc.). Si l'on compare les résultats obtenus pour les femmes en matière de sexisme objetisant (à l'axiologie plus ou moins positive) à ceux des études antérieures, on peut supposer que depuis #MeToo, le sexisme objetisant est devenu prototypique de ce qu'est le sexisme – ce qui indique que le travail de conscientisation féministe sur les violences sexistes et sexuelles a été particulièrement efficace chez les femmes. Face à cela, il apparaît que ce type de sexisme est difficilement perçu par de nombreux hommes, ce qui est corroboré par les données sur ces violences et peut s'expliquer par la façon dont sont socialisées la sexualité, la *séduction* ou la *drague* chez les hommes, c'est-à-dire à l'image d'une conquête ou d'une chasse. On peut dès lors supposer que le harcèlement sexuel dépasse la simple malveillance, la conscience, l'intention, et qu'il repose, du moins en partie, sur des biais perceptifs qu'il s'agit de mettre au jour si l'on souhaite lutter plus efficacement contre ce phénomène. À contrario, les résultats obtenus pour les hommes en matière de sexisme moderne et de masculinisme spécifiques lorsqu'il est énoncé par une femme (forte baisse de la problématicité) par rapport à un homme (perception presque similaire aux femmes) suggèrent que les hommes sont soumis à des forces contraires, avec d'une part la pression sociale en faveur de l'égalité et du féminisme et d'autre part une adhésion *facile* et

spontanée à l'antiféminisme lorsqu'il paraît légitime (lorsqu'une femme l'énonce). Je ne pense pas que l'une ou l'autre tendance soit plus naturelle ou plus intentionnelle, mais simplement que l'intériorisation particulièrement forte de certaines croyances les rend difficiles à contester. Cette tension manifeste l'importance de l'inconscient, de l'invisible, du socialisé (ou du systémique) dans le fonctionnement du sexisme et de la domination masculine.

Au terme de cette conclusion, je souhaiterais souligner les apports potentiels de ce mémoire aux champs des études sur la perception du sexisme et des études linguistiques sur l'insulte et la violence verbale. Tout d'abord, s'il reste encore énormément de travail à faire en la matière, je pense que ce mémoire a pu dégager des pistes nouvelles, nuancer des observations et des résultats antérieurs peut-être trop circonscrits et proposer une typologie théorique du sexisme discursif, auquel répond un continuum perceptif qui confère de ce fait à cette typologie un pendant empirique. En abordant des types jusque-là peu ou pas étudiés²⁶⁹, en mettant en cause certains regroupements théoriques²⁷⁰, en interrogeant dans une perspective neuve ou inédite l'influence de l'humour et du genre féminin de l'énonciatrice²⁷¹ ou de variables réceptives globalement délaissées à ma connaissance²⁷², en actualisant l'ensemble de ces données à la Belgique et à la France, il me semble pouvoir déclarer que ce mémoire constitue un enrichissement à la fois théorique et empirique. Grâce à cette enquête, je remplissais également un objectif qui me tenait particulièrement à cœur : celui de prendre la mesure des consciences et des sensibilités qui gravitent autour du sexisme discursif, d'en déterminer les points forts et les limites, les résistances et les réjouissances, c'est-à-dire les évolutions que l'on peut observer dans notre société, dans quels groupes sociaux et selon quels facteurs de variation. C'était, en définitive, comprendre si les résistances observées dans le discours public sont le résultat d'une *mauvaise foi réactionnaire* ou, plus vraisemblablement, le reflet d'un phénomène complexe, difficilement perceptible et intelligible, propice aux malentendus, aux divergences, aux résistances, donc contraire au changement, indépendamment des consciences et des intentions

²⁶⁹ Tels que le sexisme inversé, le sexisme subtil, le sexisme conventionnel et dans une moindre mesure le sexisme objetisant.

²⁷⁰ Notamment celui qui concerne les sous-types du sexisme bienveillant.

²⁷¹ Les résultats de la variable genre féminin de l'énonciatrice mettent en perspective l'hypothèse selon laquelle une femme sexiste sera potentiellement identifiée comme moins *sexiste* qu'un homme sexiste (Baron et al. 1991). On pouvait lire dans cette enquête, qui traitait du sexisme élémentaire énoncé tantôt par des hommes, tantôt par des femmes, et où les femmes étaient perçues comme moins sexistes que les hommes autant qualitativement que quantitativement : « De ce point de vue, l'une des interprétations des résultats actuels est que les sujets considèrent la catégorie de sexe comme un indice saillant et hautement diagnostique concernant le sexisme. » (1991 : 122). Les femmes sont peut-être moins identifiées comme sexistes que les hommes, mais mes résultats suggèrent qu'elles ne sont pas pour autant toujours considérées comme moins problématiques (bien qu'elles le soient pour le sexisme élémentaire).

²⁷² La position politique, le niveau de diplôme, la sensibilité à l'égalité et, dans une moindre mesure, l'âge.

de tout.e un.e chacun.e. En matière de sexisme subtil et de sexisme conventionnel (avec mon exemple fétiche, *mademoiselle*), il semblerait que l'anodin et le non-problématique soient la norme.

Deuxièmement, ce mémoire de sociolinguistique propose des pistes de réflexion et des éléments de réponse à des questions qui ne cessent d'être posées dans l'espace public : il montre que les sciences du langage sont en mesure de définir le sexisme discursif, de l'objectiver, d'en expliquer les enjeux, les formes et les mécanismes, ainsi que les effets de violence verbale, indépendamment de sensibilités individuelles, d'intentions présumées et de formes quelconques (le registre injurieux, par exemple). En d'autres mots, c'est proposer une expertise à une société divisée, en désaccord, et c'est le faire au-delà de l'opinion, dans un esprit critique, rigoureux et scientifique.

Troisièmement, en dégagant la propriété sociodiscursive de l'*insultance*, ce travail dépasse son objet de recherche et se propose d'enrichir le domaine d'étude de la violence verbale et de l'insulte, à l'aide d'une perspective distanciée de la subjectivité de l'effet insulte à laquelle la chercheuse et le chercheur n'ont que difficilement accès. En s'axant sur les actes insultants sexistes et non sur les insultes, ce domaine peut élargir son corpus et complexifier sa délimitation de l'insulte, au-delà de l'intention (ne serait-ce que présumée) de l'énonciatrice et d'une axiologie négative explicite ou au second degré. Aussi, comprendre qu'en cas d'insultance, il y a toujours le même mécanisme et un risque de blesser, c'est pouvoir déterminer au préalable une condition sociale de la violence verbale, et se donner les moyens d'éviter de la reproduire involontairement.

Finalement, mon mémoire participe modestement au développement d'un champ de recherche encore timide en linguistique francophone, celui des études de genre. S'il est vrai que les travaux scientifiques sur le cyberféminisme, l'antiféminisme et le masculinisme, le genre et le *sexisme de la langue* (sexisme conventionnel) sont de plus en plus nombreux, il m'est apparu que le phénomène plus général du sexisme²⁷³ n'était que peu traité en linguistique, et souvent très spécifiquement. À l'exception des travaux, déjà anciens, d'Anne-Marie Houdebine et de quelques exceptions (Michard 2012), le sexisme est une notion absente de l'analyse du discours. Tout au plus apparaît-il sous la seule forme de la misogynie, du machisme le plus évident, du discours de haine, de l'antiféminisme et du masculinisme et de l'insulte encore (ce qui est évidemment nécessaire, mais incomplet). Si ces travaux existent en linguistique francophone,

²⁷³ Et non pas du *sexisme général* (c'est-à-dire élémentaire), mais justement du *sexisme* : cette réalité discursive complexe, multiple, presque insaisissable que nous portons toutes et tous en nous et dans nos discours.

ils s'avèrent difficiles à trouver (je n'y suis pas parvenu). Aussi ai-je dû m'inspirer de la psychologie sociale et des réflexions féministes pour créer et nuancer ma typologie discursive du sexisme, et pour obtenir des données empiriques d'enquêtes antérieures. Cette typologie du sexisme discursif a ses limites, mais il me semble néanmoins qu'elle propose une base intéressante pour des travaux ultérieurs dont l'objet serait une analyse du discours sur corpus. Les réseaux sociaux regorgent d'actes insultants sexistes, et permettent parfois d'accéder à l'effet insulte (explicite ou non, sous la forme d'une réponse), ainsi qu'aux biais perceptifs des un.e.s et des autres et aux prémices idéologiques qui, au fil de la conversation et des éventuelles montées en tension (Moïse 2012), se découvrent peu à peu et dessinent des chaînes discursives et argumentatives dont l'étude serait utile et pertinente pour comprendre et décrire avec rigueur et objectivité les croyances les plus profondes sur les différences des genres.

Pour conclure, parmi les nombreuses pistes que j'ai pu suggérer au long de ce travail, je souhaite en souligner une en particulier. Il serait bienvenu de continuer à étudier les représentations et les attitudes qui entourent le sexisme objetisant (bienveillant) et ses sous-types corps-esthétique et corps-sexuel. Mon analyse a effectivement souligné des écarts perceptifs importants entre les hommes et les femmes, qui pourraient notamment s'expliquer par un défaut de lecture systémique et sociale du sexisme chez les hommes – ce que suggèrent également les résultats obtenus pour le sexisme inversé vers les femmes. Ces écarts perceptifs doivent être interrogés, si l'on souhaite améliorer la lutte en matière de harcèlement sexuel.

6. Bibliographie

6.1. Bibliographie non scientifique

- ANGIOLETTI, Walter et MICHIELESENS, Magda. 2009. *Définition du concept de « sexisme »*. Bruxelles : IEFH (Institut pour l'égalité des femmes et des hommes).
- ARNOLD, Aron. 2012. « Le lien entre le langage, le genre et le corps ». Interview de Luca Greco. In *Nonfiction.fr*. https://www.nonfiction.fr/article-6042-le_lien_entre_le_langage_le_genre_et_le_corps.htm (Page consultée le 13 aout 2021)
- BECKER, Marie et GRÉSY, Brigitte. 2015. *Le sexisme dans le monde du travail. Entre déni et réalité. Rapport du Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes n°2015-01, publié le 6 mars 2015*. Paris : Conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les Femmes et les Hommes.
- ANDERFUHREN, Marie, CARRERAS Laetitia, DE MATTEIS Yves, DUCRET, Véronique, JOHNER, Isabelle, LUIZA VASCONCELOS, Maria, MARINONI, Francesca et UPJOHN, Hélène. 2018. *Du sexisme ordinaire aux violences sexuelles : repérer pour agir. Guide à l'intention des professionnel-le-s*. Genève : BPEV (Bureau de la promotion de l'égalité entre femmes et hommes et de prévention des violences domestiques) et al.
- BERTHIER, Aurélien. 2018. « Développer une éthique langagière face à l'insulte ». Interview de Laurence Rosier. In *Agir par la Culture*. 1-4.
- CHANCÉGAL. s.d. « Coups de théâtre contre le sexisme ». In *Chancégal*. <https://chancegal.com/les-violences-sexistes/> (Page consultée le 13 aout 2021)
- CONSEIL DE L'EUROPE. 2019. *Prévention et lutte contre le sexisme. Recommandation CM/REC(2019)1 adoptée par le Comité des Ministres du Conseil de l'Europe le 27 mars 2019*. Conseil de l'Europe : SPDP (Service de la production des documents et des publications).
- DELÉPINE, Anne. 2017. *Le discours masculiniste : l'apologie de la domination masculine et autres idées réactionnaires*. Liège : CVFE asbl (Collectif contre les violences familiales et l'exclusion).
- DESPENTES, Virginie. 2006. *King Kong Theory*. Paris : Grasset.
- FAURE, Guillemette. 2016. « Dix nouvelles formes du sexisme ordinaire au travail ». In *L'OBS avec Rue89*. <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-economie/20091029.RUE3230/dix-nouvelles-formes-du-sexisme-ordinaire-au-travail.html> (Page consultée le 13 aout 2021)
- FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES. s.d. « Stéréotypes, préjugés et discriminations sexistes ». In <http://www.egalitefillesgarcons.cfwb.be/>. <http://www.egalitefillesgarcons.cfwb.be/realite-ou-fiction/sexe-genre-et-stereotypes/stereotypes-prejuges-et-discriminations-sexistes/> (Page consultée le 13 aout 2021)
- GENIN, Laetitia. 2017. *Le sexisme dans l'espace public*. Bruxelles : Vie féminine.
- GRÉSY, Brigitte, ODERDA, Manon, PIERRE-BROSSOLETTE, Sylvie et POLYCARPE DE GONZAGA, Elsa. 2020. *Rapport annuel sur l'état des lieux du sexisme en France en 2019*.

- N°2020-02-25. Paris : HCE (Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes) de la République française.
- HENRION, Johanna. s.d. *Les trois grandes formes de sexisme*. s.l. : Citoyenneté active Lorraine.
<http://citoyenneteactivelorraine.fr/Dossiers%20%C3%A0%20t%C3%A9%20charger/2%20Les%20trois%20grandes%20formes%20du%20sexisme.pdf> (Page consultée le 13 aout 2021)
- IEFH (Institut pour l'égalité des femmes et des hommes). 2020. « Sexisme ». In *Institut pour l'égalité des femmes et des hommes*. <https://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/discrimination/sexisme> (Page consultée le 13 aout 2021)
- JUMP. 2016. *Sexisme, bientôt fini ?* Bruxelles : JUMP.
- MAURICE, Pierre (dir.). 2011. « Mythes et réalités ». In *Trousse Média sur les agressions sexuelles*. <https://www.inspq.qc.ca/agression-sexuelle/comprendre/mythes-et-realite> (Page consultée le 13 aout 2021)
- MINISTÈRES DE L'ÉDUCATION ET DES FAMILLES. 2014. *Comportements sexistes & violences sexuelles. Prévenir, repérer, agir. Guide ressources pour les équipes éducatives des collèges et des lycées*. Paris : Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et ministère des Familles, de l'Enfance et des Droits des femmes.
- MINISTÈRE DES FAMILLES. 2016. *Perceptions de l'égalité entre les femmes et les hommes en France. Regards croisés. Étude n°1600603*. Version PDF. Paris : Ministère des Familles, de l'Enfance et des Droits des femmes.
- OMS (Organisation mondiale de la Santé). 2021. « Violence à l'encontre des femmes ». In *who.int*. <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/violence-against-women> (Page consultée le 13 aout 2021)
- OSEZ LE FÉMINISME. 16 octobre 2014. « Poste Facebook sur les blagues sexistes ». In *Facebook (Osez le féminisme!)*. <https://www.facebook.com/osezlefeminisme/posts/10152806508144510/> (Page consultée le 13 aout 2021)
- ROSIER, Laurence. 2015. « De l'identité à la mémoire : l'insulte comme "outil d'analyse sociolinguistique" ». In *Academia*. 1-11.
- ROUBIN, Sandra. 2017. *Le sexisme dans la langue française*. Bruxelles : FPS (Femmes Prévoyantes Socialistes).
- VAN DER STEEN, Clara. 2020. *Le sexisme vous avez dit ?* N°398. Bruxelles : CPCP (Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation) (Famille, Culture & Éducation).
- WITTIG, Monique. (1992) 2007. *La Pensée straight*. Paris : Editions Amsterdam.

6.2. Bibliographie scientifique

- ABBOU, Julie. 2017. « Cultures politiques du discours : féminisme, anarchisme et rhétorique ». In *Argumentation & Analyse du Discours (la revue électronique du groupe ADARR)*. N°18. 1-18.
- ABBOU, Julie et MARIGNIER, Noémie. 2017. « Travailler sur les hétérosexualités au prisme du langage. Introduction ». In *GLAD ! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*. N°3. 1-10.
- AIKIN, Kathryn J., HALL, Wayne S., HUNTER, Barbara A. et SWIM, Janet K. 1995. « Sexism and Racism: Old-Fashioned and Modern Prejudices ». In *Journal of Personality and Social Psychology*. Vol. LXVIII. N°2. 199-214.
- AUGER, Nathalie, FRACCHIOLLA, Béatrice, MOÏSE, Claudine et SCHULTZ-ROMAIN, Christina. 2008. « De la violence verbale pour une sociolinguistique des discours et des interactions ». In *Actes du Congrès mondial de linguistique française*. (Discours, pragmatique et interaction). 625-637.
- BARD, Christine, BLAIS, Mélissa et DUPUIS-DÉRY, Francis (dir.). 2019. *Antiféminismes et masculinismes d'hier à aujourd'hui*. Paris : PUF.
- BARON, Robert S., BURGESS, Mary L. et KAO Chuan Feng. 1991. "Detecting and Labeling Prejudice: Do Female Perpetrators Go Undetected?". In *Personality and Social Psychology Bulletin*. Vol. XVII. N°2. 115-123.
- BEATON, Ann M., BROWN, Rupert, JOLY, Stéphane et TOUGAS, Francine. 1995. « Neosexism: Plus Ça Change, Plus C'est Pareil ». In *Personality and Social Psychology Bulletin*. Vol. XXI. N°8. 842-849.
- BEATON, Ann M., BROWN, Rupert, ST-PIERRE, Line, TOUGAS, Francine. 1999. « Neosexism Among Women: The Role of Personally Experienced Social Mobility Attempts ». In *Personality and Social Psychology Bulletin*. VOL. XXV. N°12. 1487-1497.
- BEATON, Ann M., LAPLANTE, Joëlle et TOUGAS, Francine. 2005. « Le sexisme, un barrage à deux voies : la résistance à l'intégration des femmes dans un secteur traditionnellement masculin ». In *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*. Vol. III/IV. N°67/68. 25-32.
- BECKER, Julia C. et SWIM, Janet K. 2011. « Seeing the Unseen: Attention to Daily Encounters With Sexism as Way to Reduce Sexist Beliefs ». In *Psychology of Women Quarterly*. Vol. XXXV. N°2. 227-242.
- BOURDIEU, Pierre. 1998. *La Domination masculine*. Paris : Seuil.
- BOURDIEU, Pierre. (2001) 2014. *Langage et pouvoir symbolique*. 2^e éd. Paris : Seuil.
- BUTLER, Judith. (1997) 2017. *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*. 2^e éd. Trad. C. Nordmann & J. Vidal. Paris : Editions Amsterdam.
- CAMERON, Catherine. 1977. "Sex-role attitudes". In OSKAMP, Stuart (dir.). *Attitudes and opinions*. Englewood Cliffs (New Jersey): Prentice Hall. 339-359.

- CHAUDOIR, Stephenie, EARNSHAW, Valerie et RIEMER, Abigail. 2014. « What looks like sexism and why? The effect of comment type and perpetrator type on women's perceptions of sexism ». In *The Journal of General Psychology*. Vol. CXLI. N°3. 263-279.
- CHAUVIN, Sébastien. 2019. Interviewé dans le podcast *Camille* intitulé « Pourquoi je peux dire pédé et pas toi ». https://open.spotify.com/episode/4HBcNa9o6Km0pTvMa0vTqi?si=EVsXHjgsQr-TWtllnAfgQ&utm_source=whatsapp&nd=1 (Page consultée le 13 août 2021)
- CHETCUTI, Natacha et GRECO, Luca. 2012. « Théories féministes, théories linguistiques et enjeux catégoriels ». In CHETCUTI, Natacha et GRECO, Luca (dir.). *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. 9–19.
- CHISANGO, Tadios, MAYEKISO, Thokozile et THOMAE, Manuela. 2015. « The social nature of benevolent sexism and the antisocial nature of hostile sexism: Is benevolent sexism more likely to manifest in public contexts and hostile sexism in private contexts? ». In *International Journal of Psychology*. Vol. L. N°5. 363-371.
- DARDENNE, Benoit, DELACOLLETTE, Nathalie, GRÉGOIRE, Christine et LECOCQ, Delphine. 2006. « Structure latente et validation de la version française de l'Ambivalent Sexism Inventory : l'échelle de sexisme ambivalent ». In *L'Année psychologique*. Vol. CVI. N°2. 235-264.
- DARDENNE, Benoit et SARLET, Marie. 2012. « Le sexisme bienveillant comme processus de maintien des inégalités sociales entre les genres ». In *L'Année psychologique*. Vol. CXII. N°3. 435-463.
- DÉRY BAILLARGEON, Judith. 2018. *La reconnaissance des manifestations du sexisme dans les contextes scolaire et professionnel*. Mémoire de maîtrise en Sciences de l'orientation. Québec : Université Laval.
- DUCHÊNE, Alexandre et MOÏSE, Claudine. 2011. « Chapitre 1. Genre et sexualité : quels enjeux pour les sciences du langage ? ». In DUCHÊNE, Alexandre et MOÏSE, Claudine (dir.). *Langage, genre et sexualité*. Montréal : Éditions Nota Bene. 7-25.
- DUPUIS-DÉRI, Francis. 2009. « Le masculinisme, une histoire politique du mot (en français et en anglais) ». In *Recherches féministes*. Vol. 22. N°2. 97-123.
- FISKE, Susan T., GONZALEZ FERNANDEZ, Antonio, LAMEIRAS-FERNANDEZ, María et LOPEZ, José F. 2018. « Objectifying Women's Bodies is Acceptable from an Intimate Perpetrator, at Least for Female Sexists ». In *Sex Roles*. Vol. LXXIX. N°3. 190-205.
- FLORY, Julienne. 2016. *Injurez-vous ! Du bon usage de l'insulte*. Paris : La Découverte (Les Empêcheurs de tourner en rond).
- FRACCHIOLLA, Béatrice. 2011. « Injure ». In *Dictionnaire de la Violence*. MARZANO, Michela (dir.). 2011. Paris : P.U.F. 706-710.
- FRACCHIOLLA, Béatrice et ROSIER, Laurence. 2019. « Insulte ». In *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/insulte/> (Page consultée le 13 août 2021)

- GLICK, Peter et FISKE, Susan T. 1996. « The Ambivalent Sexism Inventory: Differentiating hostile and benevolent sexism ». In *Journal of Personality and Social Psychology*. Vol. LXX. N°3. 491-512.
- GRANNIS, Tanguy. 2019. « Ces hommes qui détestent les femmes. Aux sources du masculinisme ». In *Revue du Crieur*. Vol. I. N°12. 4-21.
- GRECO, Luca. 2014. « Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art ». In *Langage et société*. N°148. 11-29.
- GRECO, Luca. 2015. « Présentation : la fabrique des genres et des sexualités ». In *Langage et société* N°152. 7-16.
- HAMBYE, Philippe. 2019/2020. *Cours de sociolinguistique*. Université de Louvain-la-Neuve.
- HOUDEBINE, Anne-Marie. 1995. « Des femmes dans la langue et les discours ». In *Cahier des Annales de Normandie*. N°26. 385-398.
- HOUDEBINE, Anne-Marie. 2003. « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images ». In *Langage et société*. N°106. 33-61.
- HÜBNER, Lena A. et PILOTE, Anne-Marie. 2020. « Mobilisations féministes sur Facebook et Twitter. Le cas du mouvement #StopCultureDuViol au Québec ». In *Terminal*. N°127. 1-27.
- JOUËT, Josiane, NIEMEYER, Katharina et PAVARD, Bibia. 2017. « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne ». In *Réseaux*. Vol. I. N°201. 21-57.
- KELLER, Jessalynn, MENDES, Kaitlynn et RINGROSE, Jessica. 2016. « Speaking 'unspeakable things': documenting digital feminist responses to rape culture ». In *Indian Journal of Gender Studies*. Vol. 27. 22-36.
- KIRKMAN, Mackenzie S. et OSWALD, Debra L. 2020. « Is it just me, or was that sexist? The role of sexism type and perpetrator race in identifying sexism ». In *The Journal of Social Psychology*. Vol. CLX. N°2. 236-247.
- LAFOREST, Marty et VINCENT, Diane. 2004. « La qualification péjorative dans tous ses états ». In *Langue française*. N°144. 59-81.
- LAGORGETTE, Dominique. 2006. « Insulte et conflit : de la provocation à la résolution – et retour ? ». In *Cahiers de l'Ecole Doctorale de Paris 10-Nanterre*. N°5. 26-44.
- LARCHET, Keltoume. 2018. *Les injures sexistes. Exploitation des enquêtes « Cadre de vie et sécurité »*. Paris : Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.
- LARGUÈCHE, Evelyne. 2004. « L'injure comme objet anthropologique ». In *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*. N°103/104. 29-56.
- LEBUGLE MOJDEHI, Amandine. 2017. *Les insultes entre inconnus dans les espaces publics*. Conférence donnée à l'INED le 7 décembre. 11'43''. <https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/videos/insultes-entre-inconnus-dans-espaces-publics/> (Page consultée le 13 août 2021)

- LEBUGLE MOJDEHI, Amandine. 2018. « Stéréotypes de genre et sexisme : principaux registres d'insultes dans les espaces publics ». In *Cahiers du genre*. Vol. II. N°65. 169-191.
- MALLET, Robyn, STANGOR, Charles et SWIM, Janet K.. 2004. « Understanding Subtle Sexism: Detection and Use of Sexist Language »? In *Sex Roles*. Vol. LI. N°3/4. 117-128.
- MATZNER, Andrew. 2004. « Sexism ». In *glbtq*. http://www.glbqtarchive.com/ssh/sexism_S.pdf / (Page consultée le 13 août 2021)
- MEUNIER, Déborah. 2009. « Du quolibet à l'insulte : analyse discursive des ‘gros mots’ de la cour de récré ». In *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications (linguistique, littérature, histoire, droit)*. LAGORGETTE, Dominique (dir.). Chambéry : Université de Savoie, Laboratoire *Langages, Littératures, Sociétés*. 155-169.
- MICHARD, Claire. 2012. « Rapport de sexage, effet idéologique et notion de sexe en français ». In CHETCUTI, Natacha et GRECO, Luca (dir.). *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. 23-38.
- MOÏSE, Claudine. 2011. « Gros mots et insultes des adolescents ». In *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*. N°83/84. 29-36.
- MOÏSE, Claudine. 2012. « Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante ». In *Argumentation & Analyse du Discours (la revue électronique du groupe ADARR)*. N°8. 1-17.
- MONDADA, Lorenza. 2011. « Chapitre 6. Le genre en action : la catégorisation des locuteurs comme production située des participants dans l'interaction ». In DUCHÊNE, Alexandre et MOÏSE, Claudine (dir.). *Langage, genre et sexualité*. Montréal : Éditions Nota Bene. 115-143.
- N'DOBO, André. 2009. « Biais sexistes et marques d'inégalité de genre dans le discours des recruteurs : un effet de la persistance des discriminations sexistes dans l'accès au travail ». In *Revue internationale de psychologie sociale*. T. XXII. N°1. 107-136.
- OGER, Claire. 2012. « La conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques ». In *Argumentation & Analyse du Discours (la revue électronique du groupe ADARR)*. N°8. 1-17.
- PERRET, D. 1968. « Termes d'adresse et injures ». In *Cahiers de lexicologie*. Vol. I. N°12. 3-14.
- ROSIER, Laurence. (2006) 2009. *Petit traité de l'insulte*. Bruxelles : Editions du Centre d'Action Laïque.
- ROSIER, Laurence. 2017. *De l'insulte... aux femmes*. Version Kindle. Bruxelles : 180° éditions.
- SABLAYROLLES, Jean-François. 2017. « Quelques facteurs de variation des interdits langagiers ». In *Acta Universitatis Lodzensis. Folia Litteraria Romanica*. N°12. 9-18.
- TUOMARLA, Ulla. 2014. « La recontextualisation et la circulation d'insultes dans les médias : le cas des commentaires des lecteurs sur des articles/vidéos publiés en ligne ». In *Cahiers de praxématique*. N°63. 1-15.

YAGUELLO, Marina. (1978) 2018. *Les Mots et les femmes*. Paris : Payot.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial